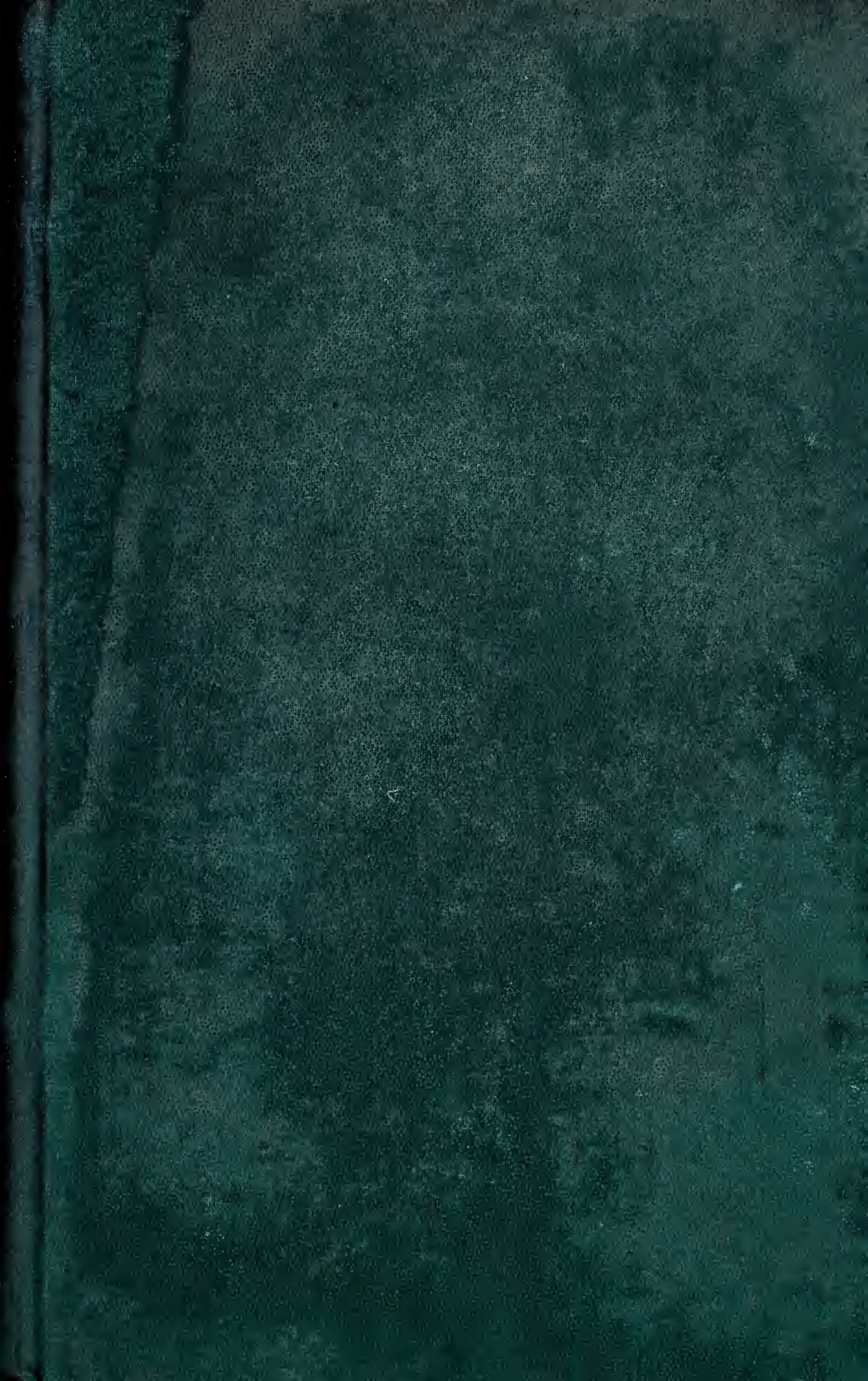


LA VIE A PARIS

1882

DU MÊME AUTEUR

LA VIE A PARIS, 1880. Première année
8e *édition*, 1 vol. . . . . . 3 fr. 50
— 1881, deuxième année, 1 vol. 3 fr. 50

CORBEIL, IMPRIMERIE B. RENAUDET.

LA
VIE A PARIS
1882

PAR

JULES CLARETIE

Troisième année

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
VICTOR HAVARD, ÉDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

PRÉFACE

Le présent volume est le troisième d'une série qui, nous l'espérons, sera continuée pendant un certain nombre d'années. On y trouvera, un jour, comme un reflet, et mieux qu'un reflet, je pense, des mœurs de notre temps.

Je m'efforce, en effet, dans ces causeries, comme je voudrais le faire dans mes romans, de fixer l'accent, l'allure, les particularités de cette vie moderne si compliquée et si attirante. Nous vivons dans un temps bizarre, mais très propice aux observateurs. Plus ce monde est fou, plus il est curieux. Le romancier, qui l'étudie, peut y faire plus facilement œuvre de peintre, et le journaliste office de moraliste.

Moraliste! voilà un bien gros mot pour des causeries à la plume ! C'est pourtant un titre pareil que je voudrais revendiquer. Hippolyte Rigault fut un moraliste à son heure, et ses fines chroniques survivent à ses gros livres de littérature. Le moraliste X. Doudan fut un chroniqueur inédit, confiant à des lettres intimes les impressions qu'Auguste Villemot, son contemporain, — autre moraliste bonhomme — envoyait tout droit à l'imprimerie. Eh bien, oui, on peut être moraliste et gazetier ! On a trop reproché ses égarements, ses exagérations, ses indiscrétions au journalisme pour qu'il ne se trouve pas, de temps à autre, un journaliste résolu à montrer que ce damné journalisme a bien aussi son utilité, son idéal et son honneur.

Pauvre journalisme ! Et infortunés journalistes ! Il paraît qu'ils sont fort coupables et que leur part est considérable dans la maladie de ce temps-ci, puisqu'il est convenu que ce temps souffre d'une terrible névrose. « Quand le verbe d'une nation se corrompt, l'esprit en est malade, » disait naguère, en pleine Académie, le vénérable J.-B. Dumas. Et les corrupteurs du *verbe* français, ce sont, paraît-il, les journalistes. Les gazetiers sont comme ces Yankees dont parlent les Anglais : ilsmènent les affaires de ce monde, depuis que le Dieu des bonnes gens a pris sa retraite.

En réalité, c'est un peu vrai; mais je ne vois pas que ces affreux journalistes, dont je connais tous les défauts, mais dont il serait injuste d'oublier les qualités, aient jusqu'ici conduit au *fond du volcan le char de l'État*. D'autres ont abouti là parfois, au contraire, qui n'avaient jamais touché au journalisme. Lorsque ces journalistes qui s'appelaient Thiers ou Rémusat maniaient le pouvoir, ils ne s'y montraient même pas plus malhabiles qu'en tenant la plume. Les journalistes ont semé plus de vérités, donné plus de conseils excellents, brûlé, dans les escarmouches quotidiennes, plus de poudre en l'honneur du droit, de l'honnêteté et de la morale qu'ils n'ont dépensé d'encre à salir de papier.

Que leur métier soit tâche d'éphémères et que le vent du lendemain emporte à l'oubli l'article de la veille et la brise du soir l'article du matin, je ne le nie pas. Mais toutes les œuvres de ce monde, surtout les productions vouées au relatif, aux polémiques, à la bataille des idées, sont peut-être frappées de ce même caractère essentiellement passager. Qu'est-ce que les discours de la tribune, sinon du journalisme d'une autre sorte? Et, oubli pour oubli, œuvre éphémère pour œuvre éphémère, je trouve plus vivantes encore les polémiques d'un Carrel, les causeries d'un Sacy, les improvisations d'un Janin, que les plus magnifiques harangues, autrefois acclamées et aujour-

d'hui si vaines, du plus magnifique des orateurs, — d'un Berryer, sans aller plus loin.

Essayez de les relire, ces discours qui jadis passionnèrent les Assemblées ! La musique est finie et le feu d'artifice éteint. L'effet est morne, ou, plutôt, tout est dit, il n'y a plus d'*effet*, et M. J.-B. Dumas pourrait s'écrier, aussi mélancoliquement qu'il l'a fait récemment : « Quels regrets, quand on songe aux talents dévorés par cette insatiable rhétorique ! »

Le journalisme n'a pas seulement ses improvisateurs, ses éphémères, il a aussi sa bohème, tapageuse, hargneuse, haineuse, mais toutes les professions de ce monde ont leurs verrues. La science même a sa bohème, qui devrait même tenter un romancier satirique.

Les journalistes sont surtout calomniés parce qu'ils se calomnient eux-mêmes. Loin de le laver, ils salissent trop leur linge en famille. Ce ne sont pas seulement les savants, comme M. J.-B. Dumas, qui leur reprochent de corrompre la langue et, par conséquent, jusqu'à l'esprit de la nation : les ouvriers mêmes, les gens du peuple, qui croyaient en eux autrefois, les méjugent singulièrement. « *A la porte, les buveurs d'encre !* » C'est un cri qui a retenti, un soir, au théâtre de l'Ambigu. Plus d'une fois les spectateurs des galeries ont fait, du haut du paradis, un *service de la presse* étrange-

ment composé d'injures et de trognons de choux. On traite comme des acteurs qu'on peut siffler ces gens de lettres qui s'insultent entre eux comme des cabotins jaloux. Mais le journalisme n'est pas « quelques journalistes » et, en dépit des colères de Balzac et de la fameuse *École des journalistes* de Mme de Girardin, on peut encore se dire journaliste sans encourir la pitié des gens graves et les pelures d'oranges du paradis des petits théâtres.

Madame de Girardin prétendait que la plupart des gazetiers faisaient rimer (assez pauvrement) *orgie* avec *nappe rougie*, et elle les montrait repus, ivres, vautrés sur des divans et *dissipant leur pensée* avec la fumée de leur pipe et l'odeur de leur alcool. Jules Janin ne répondit même point par un article à cette attaque un peu exagérée. Il se contentait, chaque matin, en demandant son bol de chocolat, de dire en riant : — Qu'on m'apporte *ma tasse d'orgie !*

Et faisons comme lui; ne répondons jamais à qui nous reproche de n'être pas des anges (les anges sont rares, même en dehors du journalisme), oui, ne répondons qu'en essayant de vulgariser un peu plus de vérités et de faire un peu plus de bien.

Quant à la postérité,

> « Postérité qui peut bien ne pas naître, »

comme dit Béranger, il est toujours maladroit et

prématuré de dire qu'elle s'occupera ou ne s'occupera pas de tel ou tel personnage et de telle ou telle œuvre.

On eût bien étonné le triomphant abbé Raynal en lui apprenant que son *Histoire philosophique des Indes* durerait moins que les causeries de Bachaumont, et Voltaire, ce prodigieux journaliste, ce journaliste universel, eût été satisfait — et furieux — si on lui eût montré, dans un avenir fort rapproché, en somme, *Zadig* et *Candide* survivant à *Sémiramis* et même au *Dictionnaire Philosophique*.

Écrivons donc, créons, travaillons, vivons, produisons : l'avenir saura bien reconnaître les siens.

Je ne voudrais pas donner à entendre, du reste, que nos improvisations survivront à l'heure qui les vit naître. Non, mais les voici telles qu'elles sont : tableau fidèle d'un moment, impressions sincères d'un spectateur qui ne se pique pas d'être un sceptique, qui, au contraire, est un attristé et parfois un dégoûté, mais un dégoûté indulgent, et qui volontiers appellerait son livre les *Mémoires au jour le jour d'un Moraliste Parisien*.

Si dans quelques années quelques mains de fureteurs ou de curieux, voire même d'historiens, ouvrent encore ces pages, l'auteur en sera satisfait. Il ne demande à l'avenir qu'une fraction

d'attention, si l'on peut dire. Mais ce qu'il a la prétention de réclamer du présent, c'est l'aveu de la sincérité qu'il montre dans ses appéciations sur les hommes et sur les choses.

Il y a longtemps que j'ai pris pour règle ce mot de Fiévée: « *Ne parler jamais de quelqu'un que comme si on lui parlait à lui-même !* »

Et à l'an prochain maintenant!

JULES CLARETIE.

31 décembre 1882.

LA VIE A PARIS

I

Les gloires parisiennes. — Comment on les fabrique. — Les adjectifs sucrés. — La critique parlée et la critique écrite. — Conseils à un jeune homme. — L'année nouvelle. — Les *révisionnistes*. — Une statue à P.-J. Proudhon. — Proudhon imprimeur. — Les souvenirs de M. Javel. — Une lettre de Daniel Stern. — Un ennemi des femmes de lettres. — L'élégie d'Arbois et l'idylle de Sesenheim. — Gœthe et Proudhon. — Les *banquets Molière*. — Moliéristes et moliérophobes. — La vie de Molière par un catholique. — Où est le bonheur.

10 janvier 1882.

Je causais, avec un journaliste italien, devenu, dans son pays, un personnage politique, et le nom illustre d'un héros de son pays se rencontra dans la conversation.

—Lui? me dit-il. Oui, c'est un héros. Un héros que nous avons fabriqué dans nos journaux. Nous l'avons inventé à raison de cinq sous la ligne!

Le mot était fort injuste à propos du grand homme dont nous parlions; mais il se pourrait appliquer chez nous à une infinité de renommées parisiennes que nous imaginons, je ne sais trop pourquoi, simplement peut-être pour suivre la mode. Le prix des lignes seul varie.

A force de nous être répété à nous-mêmes que nous sommes le peuple le plus aimable de la terre — et le plus spirituel, comme on ne l'ignore pas — nous en sommes arrivés à banaliser l'amabilité. Un des signes caractéristiques de ce temps, c'est que, lorsque nous n'abusons pas des épithètes injurieuses, nous dépensons une quantité beaucoup trop considérable d'adjectifs caressants. Tout homme dont on parle, dont on cite un *mot*, bon ou mauvais, devient par exemple (remarquez-le) tout de suite *éminent* : « Notre *éminent* confrère, l'*éminent* dramaturge, l'*éminent* chroniqueur, l'*éminent* vaudevilliste ! » On a même inventé mieux. J'ai lu, l'autre jour, à propos d'un malade qui a fort inquiété ses amis, cette épithète ainsi appliquée : « L'*éminent* moribond. »

Je reconnais que, plus que personne peut-être, j'ai cédé à cette manie courante : la manie de l'épithète souriante, si je puis dire. « Mon Dieu! s'écriait, un jour, Mme de Colbert, causant avec le comte Joseph d'Estourmel, comme vous devenez bon avec l'âge ! — Trouvez-vous, madame ? Eh bien, vous dites plus vrai que vous ne pensez, quoique je n'aie jamais été bien féroce ; mais il est bien sûr qu'en veillissant, le caractère s'adoucit, s'il ne s'aigrit pas. Il n'y a point de milieu : on tourne à l'huile ou au vinaigre. »

L'époque où nous vivons — qui ne va cependant point sans aigreur, surtout en politique — tourne à l'huile

sur certains points. Elle exagère la louange. Elle édifie, avec grand tapage, des réputations à tant la ligne, bâties sur le sable, et qui arrivent à donner le change aux étrangers. L'étranger finit par regarder comme des statues nos agréables *puppazzi* parisiens. La folie extraordinaire, la passion insensée dont s'est — je ne choisis qu'un exemple — épris le monde entier pour Sarah Bernhardt, est la quintessence, le résumé le plus complet, le comble de cette *panthéonisation* au courant de la plume. Nous avons inventé des gloires pour passer le temps, et le monde entier a breveté notre invention, sans garantie de l'avenir.

Nous avons ainsi des salons « *que l'Europe nous envie* », selon la formule, et qui, vus de près, ne résument guère l'esprit de Paris. Mais on en parle tant dans les journaux que ce siècle sceptique, qui ne croit plus guère qu'à la lettre moulée, accepte à la fin la renommée toute faite et le salon tout fondé. Je dis le salon, — les salons, comme le faisait observer cet autre, étant une expression de restaurateur.

Et plus nous allons, d'ailleurs, plus ce qu'on dit tout bas diffère de ce qu'on écrit *tout haut*, si l'on me passe l'expression. Un critique qui a de l'éloquence et du savoir a imaginé la *critique parlée*. Si cette critique eût été tout l'opposé de la critique écrite, il y aurait eu là une innovation originale. La plupart du temps, on *dit*, en effet, sinon tout ce qu'on pense, au moins une partie de ce que l'on pense; mais on n'ose pas toujours, on n'ose presque jamais l'écrire : *verba*

volant. Tandis que ces diables de caractères d'imprimerie!...

Alors, on se console en raillant, entre amis, l'œuvre qu'on a louée ou le salon qu'on a vanté devant le public. « Elle est donc bien remarquable, la pièce que vous recommandez dans votre feuilleton? — Ne m'en parlez pas, elle est assommante; mais... » Ah! ce *mais!* On le trouve partout. Une invitation à aller entendre, comme dans le *Monde où l'on s'ennuie*, une tragédie sanscrite ou un poème persan, amène une grimace à vos lèvres. « Allons, bon! Encore un pensum! » Et l'on devient effroyablement nerveux en fripant sa cravate blanche et en passant son habit noir. *Mais...* Ce qui n'empêche pas que, le lendemain, on n'écrive dans son journal : « Encore une soirée exquise, toute littéraire, et passée dans une atmosphère de poésie qui repose de la prose quotidienne!... » On s'est ennuyé, on s'est fatigué, on s'est endormi. *Mais!...*

Tout est dans ce *mais!*

Nous faisons tous, soit par politesse, soit par tempérament, soit par abdication, soit par bonté, soit même par faiblesse, une telle consommation d'épithètes liquoreuses, parfumées, exquises, embaumées de sucreries à l'usage de nos contemporains, que les confiseurs, dont la *saison* vient de finir, pourraient être jaloux de la douceur de nos adjectifs.

Aussi bien, dès qu'un nouveau venu quelconque jette sa poignée de poivre au milieu de ce vaste débit de sirops, on se retourne. Il fait sensation : on va à lui. On fait cercle : il fait recette.

« Jeune homme qui rêves de débuter dans la *carrière du journalisme*, comme on dit (et mieux vaudrait, entre parenthèses, manier la varlope ou ramer des choux), écoute bien ce que te dit un homme qui a perdu assez de cheveux déjà pour se proclamer ton *ancien* : imprime ton avis toujours, ne dis que ce que tu penses, mais dis-le sans restriction, spirituellement si tu peux, brutalement si tu l'oses! Tu te feras peut-être, en irritant les amours-propres, des ennemis bouillants; cela vaut mieux que des amis tièdes. Le bien que tu peux penser d'un homme, il trouve tout naturel que tu le penses, et il lui semble même étrange que tu n'en penses pas davantage. Le Béarnais, qui gasconnait volontiers, assurait qu'on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un tonneau de vinaigre. En politique, c'est possible, et le roi Henri était un fier politicien; mais les mouches qu'on prend en politique sont d'ailleurs toujours toutes prêtes à s'envoler. En journalisme — c'est-à-dire dans le jugement courant, quotidien, au jour le jour, des hommes par un homme — c'est tout le contraire : le miel te fera quelques amis, qui discuteront encore la qualité de ton miel, ne le trouveront pas assez sucré, te conseilleront de le prendre en Gâtinais ou à Narbonne, et de renoncer au miel de Bretagne; le vinaigre te fera un essaim d'ennemis, mais qui, passant le temps à bourdonner ton nom, le répétant et le ressassant, l'enfonceront à la fin dans l'oreille de la foule, sans compter qu'après tout le vinaigre peut tuer, à l'occasion, quelque mouche nuisible, ce qui n'est pas précisément désagréable.

« Tu auras donc tout profit, jeune homme, journa-

liste de l'avenir, à dire ton sentiment sans le voiler de politesse. Politesse passe pour faiblesse ; les gens ne se rendent pas toujours compte que l'indulgence est une des formes de la pitié et même parfois du dédain ; et la brutalité du satisfait est plus bas saluée, — remarque-le bien, gazetier imberbe, — que la douceur, la bienveillance ou le bon ton de la dupe ! »

Là-dessus, et ce petit discours de morale achevé pour autrui, profitons-en pour nous-même et disons un peu tout haut notre opinion sur les hommes et sur les choses, comme s'il n'était question que de donner notre avis tout bas, en causant au coin du feu, les volets clos et les portes fermées.

L'année nouvelle, jusqu'ici, n'a point fait beaucoup parler d'elle. Elle nous va offrir de nouveaux sénateurs, et, par conséquent, un nouveau Sénat, ce qui n'est point tout à fait ce que souhaiteraient les *réviseurs* ou *révisionnistes*, qui ne voudraient pas de Sénat du tout. Reviser n'est pas toujours aviser. M. de Montlosier était suspect aux enragés du royalisme parce qu'il réclamait *deux Chambres*.

« — Monsieur le comte, lui disaient, d'un ton narquois, les émigrés de Coblentz, vous devez être bien mal à l'aise, à l'auberge, lorsque l'hôtel est plein et que l'hôtelier n'a qu'une chambre à vous offrir. »

Il y a, parmi les républicains, beaucoup de gens qui feraient à leurs coreligionnaires les plaisanteries de ces

grands seigneurs raillant le gentilhomme libéral.

Mais laissons là les polémiques. A dire vrai, elles ne sont utiles qu'au moment de leur fraîcheur, et c'est au bout de quelques années seulement, lorsque les colères sont tombées, que tout s'est tassé, en quelque sorte, et que la postérité a passé sa pierre ponce sur les discussions, qu'on s'aperçoit de leur vanité et que, finalement, les hommes étant mis à leur place, les idées se trouvent également à leur plan.

Quand je pense, par exemple, qu'on va élever une statue à Proudhon ! à Proudhon le *proudhonien !* et que la bourgeoisie de Besançon et d'ailleurs souscrira (c'est bien certain) pour le piédestal, le marbre ou le bronze de cet épouvantail des bourgeois de son temps !

C'est que les calomnies se sont tues, que l'apaisement est venu et que la justice s'est faite. Singulière destinée, au surplus, que celle de cet homme — un des grands écrivains de notre langue — qui eut pour Aristophane M. Clairville, lequel le traîna, en chair et en os, et en lunettes, sur les tréteaux d'un théâtre, et pour défenseur, pour critique, pour historien, un sénateur de l'empire, le grand peseur d'hommes de ce temps, Sainte-Beuve !

Je songeais à ces ironies des destinées, l'autre soir, en allant écouter, boulevard des Capucines, une conférence que faisaient, en commun, deux jeunes gens, M. Leclercq et M. Firmin Javel, notre confrère de l'*Événement*. M. Javel a, par droit d'héritage, sur P.-J. Proudhon des documents curieux et il promettait d'en faire usage au cours d'une causerie affichée sous ce titre : *Proudhon intime*. Le public aime tous ces secrets, ces

révélations sur les gens illustres — illustres, non par les lignes qu'on a écrites sur eux, comme le disait de son héros mon ami le député italien, mais par les pages qu'ils ont écrites eux-mêmes. En écoutant ces confidences sur *Proudhon intime*, le public indiscret n'a pas été déçu.

En 1831, l'imprimeur d'Arbois (dans le Jura), M. Auguste Javel, père du journaliste, ayant besoin d'un compositeur lettré (il y en avait beaucoup à cette époque), qui le secondât dans l'impression d'un volumineux mémoire écrit en latin et en français du moyen âge, se rendit à Besançon où l'un de ses amis lui présenta un tout jeune homme, compositeur d'imprimerie, pour le moment sans emploi. « Je vous le recommande. Il est fort instruit. » Ce jeune homme s'appelait P.-J. Proudhon.

Les conditions offertes furent vite acceptées, et, après un déjeuner sous une tonnelle des Chaprais, l'imprimeur s'en retournait avec la promesse faite par le jeune ouvrier de se trouver le soir même à Arbois. Proudhon tint à s'y rendre à pied. Il arriva d'ailleurs militairement à l'heure dite et très dispos, malgré cinquante kilomètres parcourus d'une seule traite.

Il faut dire que Proudhon n'était pas seulement compositeur Il avait été déjà correcteur et,.. rédacteur en chef de *l'Impartial*.

Rédacteur en chef ! Mais pour si peu de temps ! Voici l'histoire. Elle est curieuse et nous la trouvons dans les *Souvenirs* inédits qu'a laissés sur Proudhon M. Javel père:

« Des sollicitations très flatteuses avaient, disent ces *Souvenirs*, décidé Proudhon à faire le premier pas dans la vie politique. *L'Impartial*, organe de l'opinion libérale dans la Franche-Comté, dont M. Just Muiron, le premier disciple de Fourier, eut plus tard la direction pendant de longues années, *l'Impartial* donc manquait alors d'un rédacteur en chef.

» Des ouvertures furent faites à Proudhon par des personnes honorables et influentes. Rien dans les allures du journal, dont il était un lecteur assidu, ne pouvait lui inspirer la moindre répugnance, lui faire craindre une gêne, un collier quelconque. Il ne lui était même pas interdit de parler des idées de réformes sociales qui déjà le hantaient, mais qu'il ne formula que plus tard. Seulement, il paraît que, dans les pourparlers à la suite desquels il prit la rédaction de *l'Impartial*, on avait omis de lui faire connaître une circonstance presque insignifiante, *un détail*, comme on disait sous l'empire.

» Installé dans le cabinet du rédacteur en chef, Proudhon venait d'écrire en quelques heures son premier article.

» Comment saluait-il les abonnés de *l'Impartial?* Comment leur expliquait-il son avènement à la rédaction? Quel programme politique exposait-il aux regards de ses concitoyens? Voilà, à mon grand regret, ce qu'on n'a jamais pu savoir, ce qu'on ne saura jamais. Car, ayant appelé le garçon de bureau, Proudhon lui remit l'article en lui disant :

» — André, portez cela à l'imprimerie; puis revenez promptement chercher les faits-divers et les annonces. Tout cela sera prêt dans un quart d'heure.

» — Mais, monsieur, vous savez bien que je ne puis pas être de retour ici dans un quart d'heure, ni même dans une heure.

— Et pourquoi cela, André ?

— L'hôtel de la préfecture est passablement éloigné d'ici ; il faut attendre que M. le préfet ait lu l'article, qu'il y ait mis son *visa;* après quoi je pourrai le porter à l'imprimerie, puis...

« La moitié de cette phrase n'était pas encore prononcée, que déjà la prose du rédacteur en chef flambai dans la cheminée.

« Proudhon décrocha son chapeau et sortit, disant à André :

« — Quand ces messieurs viendront, racontez-leur ce que vous avez vu, et ajoutez que je suis allé me promener. »

« C'est le lendemain que M. Javel père arriva à Besançon et, le lendemain, que P.-J. Proudhon entra à l'imprimerie d'Arbois. »

A Arbois, Proudhon, une fois sa journée finie, allait volontiers faire quelques excursions dans les environs. Un jour, en quittant l'atelier, il oublia sur sa casse le carnet sur lequel il jetait, entre deux *labeurs*, ses idées au fur et à mesure qu'elles se présentaient à son esprit.

D'habitude, ce carnet ne le quittait jamais, et, une fois rempli, Proudhon le serrait soigneusement — sous clef — dans sa chambre.

Voici le *fac simile* même de la page à laquelle le carnet de brouillon était, ce jours-là, resté ouvert :

AUTORITÉ

Droit au respect ?
Oui, si élective, conventionnelle, temporaire.
Secus si secus.
In utroq. non indispensable.

CAPITAL

Son rôle dans la production? (Revoir Malthus).
Son dividende ? (Étudier et réfuter les formules des sectes).

Négatif

INFL. CLÉRICALE

Incompatibilité avec
Dignité humaine.
Liberté.
Économie.
Delenda Carthago

Ce *Delenda Carthago* impliquait bien des démolitions, et dans la *Carthage* que le Franc-Comtois se promettait de jeter à terre, il y avait un quartier spécial qu'il détestait tout particulièrement : — le quartier des femmes de lettres.

Il lui semblait que ce faubourg carthaginois était aussi mal habité que la Suburre romaine. En quoi le rude polémiste avait tort. Il a écrit contre George Sand des pages effroyables qu'il eût peut-être effacées depuis.

Mais quoi! Proudhon était-il de ceux qui effacent quelque chose? Les adjectifs liquoreux dont je parlais tout à l'heure ne faisaient point partie de ses provisions.

Lui, effacer? En 1849, son ancien patron d'Arbois, M. Javel (Auguste) reçut de M. L. de Ronchaud une lettre par laquelle le futur directeur des Musées demandait pour Mme d'Agoult (Daniel Stern), qui préparait alors son *Histoire de la Révolution de* 1848,

quelques renseignements sur la vie intime de Proudhon.

Par une méfiance toute provinciale, l'imprimeur franc-comtois s'abstint prudemment de fournir ce qu'il croyait être tout bonnement des verges pour fouetter son ouvrier d'autrefois devenu son ami de toujours. M. de Ronchaud fit part à Mme d'Argoult de l'insuccès de sa démarche, et Daniel Stern écrivit, en insistant, cette lettre dont l'original fait partie de la petite collection d'autographes de M. Firmin Javel :

A M. L. de Ronchaud.

« Ce n'est pas à vous, mon ami, que j'aurais besoin de dire combien peu je suis hostile à M. Proudhon et même à une partie de ses idées; mais je comprends et j'honore les scrupules de l'amitié et je m'empresse de vous autoriser, en remerciant à l'avance M. Javel d'un concours qui m'est précieux, à lui remettre formellement une *bienveillante impartialité* dans l'exposition des théories et dans l'appréciation du caractère de M. Proudhon. Vous connaissez le plan de mon histoire et mon point de vue philosophique; l'esprit de parti et les jugements superficiels ou passionnés qu'il dicte me sont antipathiques.

» Je cherche la vérité et la dirai *quand même.*

» Les clameurs et les calomnies d'une certaine classe de gens contre les esprits novateurs ne me troublent guère et ne me feront jamais oublier la devise sacrée :

Par la liberté à la vérité,
Par la vérité à la liberté.

» L'heure me presse et je n'ai que le temps (*sic*) de vous serrer la main.

» MARIE D'AGOULT. »

Paris, 28 juillet 1849.

Mais vainement cette sorte de loyal engagement de Daniel Stern fut-il communiqué à l'imprimeur d'Arbois; l'ami de Proudhon resta inébranlable, il refusa énergiquement le moindre renseignement, et quelque temps après il en fut très chaudement félicité et remercié par Proudhon lui-même dans une lettre où, avec une violence superbe, l'écrivain de *la Justice dans la Révolution* se déchaîne contre les femmes de lettres, bas bleus ou roses, de toute sa mâle colère d'homme de foyer, simple, robuste, vivant de peu, et trop porté à croire d'ailleurs que la femme ne saurait être rien que « ménagère ou courtisane ».

Daniel Stern, fort heureusement, n'a jamais lu cette lettre-là.

Ce Proudhon, d'ailleurs, aimait et était aimé. Il voulait que la femme demeurât femme, voilà tout, et s'occupât de ses enfants avant de songer à des livres. Mais il avait le charme qui la conquiert.

Il y a, dans les *Souvenirs* encore inédits de M. Javel père sur l'homme à qui Besançon va élever une statue, le recit touchant d'un épisode qui pourrait former comme un *pendant* à la fameuse idylle de Gœthe à Sesenheim. Encore — tout naturellement — Proudhon y joue-t-il un rôle bien autrement honnête que celui de Gœthe avec Frédérique.

A Arbois, vécut une jeune fille, Mlle Caroline***, qui, pendant vingt ans, aima Proudhon dans le plus grand secret, à l'insu de Proudhon surtout, et qui mourut de chagrin, la pauvre fille, lorsqu'elle apprit que l'illustre écrivain s'était marié.

Proudhon inspirant un amour fatal, voilà certes de l'inattendu ! Mais c'est peut-être parce qu'il était capable d'être aimé ainsi d'une honnête créature assez profonde en sa passion pour payer de sa vie son unique amour, qu'il n aimait pas du tout celles qui découpent leurs *sentiments* dans leurs livres, et vivent de ce qui fit mourir Mlle Caroline *** (d'Arbois).

En fait de nouveautés, je ne vois rien que les *banquets Molière*, qui sont une réédition du passé et qui, jadis organisés par les acteurs Samson, Volnys et Surville, vont reparaître, grâce à M. Eugène Garraud, de la Comédie-Française, et à M. Georges Monval, archiviste de « la maison de Molière ». Autrefois, c'était le baron Taylor qui, annuellement, et avec une autorité souriante qui n'ennuyait personne, portait le toast obligatoire à Molière. Le 15 janvier de chaque année, Molière maintenant sera fêté, coupe en mains. Il ne me déplaît point qu'on remette en vigueur ce vieil usage. Depuis les banquets du passé, il s'est formé autour de Molière un petit groupe de fervents. Ce nom de Molière est devenu la racine même d'un tas de mots qui entreront quelque jour à l'Académie, quoique Molière lui-même n'y soit pas entré

Molière a formé :

Moliér { iste, isant, ophile, ophage, ophobe.

Eh ! oui, même aujourd'hui, il y a à côté des *moliéristes* des *moliérophobes* farouches qui applaudissent à quelque infâme pamphlet dialogué comme *Elmire hypocondre*. Croira-t-on qu'en 1882 il se trouve, à l'Institut, un homme pour dire : « Je rougirais, comme d'une honte, d'avoir Molière dans ma bibliothèque ! »

La femme, très catholique, d'un critique éminent (*éminent*, je l'ai dit ! je subis la mode), avait coutume, lorsqu'elle voyait un *Horace* ou un *Virgile* sur les rayons de la bibliothèque de son mari, de le jeter au feu en s'écriant : « Brûlez, païens ! » Il est probable qu'elle y jetait aussi Molière.

Veut-on savoir comment on le juge encore, ce Molière, dans un camp spécial ? J'ai rencontré les opinions suivantes dans la livraison de novembre dernier d'un recueil intitulé *la Croix*, recueil mensuel qui se publie à Paris et qui en est à sa deuxième année. Un M. P. Charaux, — qui pourrait être un Père Charaux, — professeur aux Facultés catholiques de Lille, y donne une *Esquisse de la vie de Molière*, où je trouve çà et là, appliqués à ce pauvre et bon et admirable grand homme, des épithètes comme celles-ci : « *Sinistre esprit ! Mauvais génie ! Corrupteur ! Impie !* » Et les verdicts littéraires ! La profondeur même de Molière fut toute au

service du mal ! « Il entraîne l'homme aux abîmes en le faisant rire !

» Il cessa de s'appeler Poquelin, par pudeur sans doute et pour ne pas obliger son père indigné à rougir de son propre nom. »

Ce qui domine, pour le critique Charaux dans Molière, c'est « l'éloge grossier de la nature humaine, l'ordure de la plaisanterie ! » Le fond est grossier. « De l'esprit, il y en a. Quand il serait toujours fin, il *ferait penser à un point de Venise sur une soie fripée.* »

Et sait-on ce qu'on devrait écrire sur la tombe de cet homme « sali par le commerce impur de certaines actrices » ?

— Sur sa tombe, dit M. P. Charaux, on aurait pu graver les paroles de Molière lui-même à Rohaut, l'un de ses amis : « Je *fus* le plus malheureux des hommes et je *n'eus* que ce que je *méritais.* »

Puis, avec un empressement élogieux et inattendu, le professeur des Facultés catholiques de Lille ajoute, — et c'est sa conclusion :

« L'Académie lui avait fermé ses portes pendant sa vie d'acteur, comme l'Église lui ferma les siennes après sa mort. »

Et comme elle les fermerait encore à ses os, après plus de deux siècles ! Ah ! en vérité, non, on ne lui a pas pardonné *Tartuffe.* Molière est toujours le proscrit, le baladin et l'excommunié ! Il vivrait aujourd'hui, on le décorerait comme M. Faure, il se trouverait des gens pour crier. Ces haines posthumes et ces injustices persistantes ont je ne sais quoi de navrant. Est-il un Français plus français et plus grand que Molière ? Eh bien !

en est-il un à qui l'on ait jeté plus d'encre à la face et plus de bave au pourpoint ? La gloire n'est peut-être elle-même qu'une duperie comme une autre.

— Hélas ! je suis oublié ! disait un vieux poète au bonhomme Béranger.

— Oublié ! mon cher ami, répondit le chansonnier. Vous êtes bien heureux ! On ne m'oublie pas assez, moi, et l'on imprime dans les gazettes que je viens d'épouser ma cuisinière ! L'oubli est une des formes du bonheur.

II

La crise financière et la crise politique. — Le *Krach.* — Mondains et mondaines. — Les *Toquets de loutre* et le *Pays des fourrures.* — La bataille. — Les banquets d'anciens élèves. — L'opinion de Sainte-Beuve sur la camaraderie. — Souvenirs de collège. — Le centenaire d'Auber. — Un Parisien de Caen. — Coquelin cadet. — Aubert et Mozart. — Dumas fils et le *Demi-Monde.* — Pourquoi M. de Persigny interdit *Diane de Lys.* — *Phèdre.* — Mlle Page.

24 janvier 1882.

Ce n'est certes pas de la quinzaine que nous venons de traverser qu'on pourrait dire : Heureuses les semaines qui n'ont pas d'histoire !

Elles en ont une histoire, ces journées fiévreuses, grises et sombres sous un ciel froid. On pourrait dire d'elles : « On n'y a parlé que de sinistres ! » comme ce personnage de comédie s'écriait, devant le contrat de sa fille : « On ne parle que de ma mort ! »

A l'heure qu'il est on commence à se remettre un peu de la plus chaude alarme qu'ait vue la Bourse depuis bien des années. Le *Krach*, ce terrible *krach* viennois, qui a si fort appauvri l'Autriche en deux

jours et dont Johann Strauss a tout simplement donné le nom à une de ses valses, — ce qui fait que Vienne a dansé sur ses propres ruines, — le *krach* ou le spectre du *krach* est apparu aux Parisiens. Il a fait pâlir les Lyonnais. Il a jeté l'alarme parmi les *Toquets de loutre* et dans le *Pays des fourrures*.

On appelle ainsi : d'un côté, les femmes qui jouent, les *timbalières*, comme je les ai nommées ; de l'autre, des gens du monde qui se groupent, couverts de paletots fourrés d'astrakan ou de loutre, dans un coin de la Bourse. Au *Pays des fourrures*, on avait, ces jours derniers, des figures terriblement allongées ou convulsées. « Comment me trouvez-vous ? demandait, après une débâcle, un général battu au prince de Ligne. — Eh ! je vous trouve, monseigneur, l'air passablement défait ! » C'est un peu cet air-là qu'on avait sous l'astrakan.

Quant au club des *Toquets de loutre*, sous les manteaux de renard bleu, il n'avait pas meilleur aspect. Faisaient partie des *Toquets de loutre* une quantité de femmes du monde, notées, cotées, aux panneaux de voiture armoriés, et dont quelques-unes, pour être plus à portée des opérations de bourse, avaient loué des chambres garnies ou non, et, là, attendaient les cours et donnaient des ordres. La baisse a passé sur les *Toquets de loutre* comme une rafale. Il est des dots entières englouties en une après-midi, des femmes titrées qui se sont réveillées, l'autre matin, avec telles énormes *différences* à payer qu'elles solderont, Dieu sait comment !

Et, tandis que la femme s'affiliait au clan des *Toquets de loutre*, le mari battait la semelle peut-être

sur l'asphalte du *Pays des fourrures*. Opérations du mari + opérations de la femme = une double ruine.

Je n'ose railler ces spéculations. Il y a là tant d'écroulements et de deuils! Il semble qu'un vent de colère ait, en ce moment, passé dans les esprits et qu'on ait respiré cette odeur de haine qui poussait, au temps jadis, les bateliers de la Marne à jeter à l'eau une malheureuse innocente créature qu'ils prenaient pour la femme de Law. Les rages ne se sont point traduites par ces férocités, mais il y a eu des jets de regards glacés et des dos brutalement tournés à quelques gens, en plus d'un Cercle. Vengeance sans grosse sanction et qui n'empêche pas l'encaissement des bénéfices. Et puis, dira-t-on, c'est la bataille! Où avez-vous vu des batailles sans qu'il y ait des morts?

Hélas, oui! voilà le mot : la bataille. Notre vie de Paris devient féroce. Plus que jamais, comme dit Shakespeare, le monde est une huître que les habiles ouvrent avec leurs doigts et les violents avec un couteau. Quand on voit, cahin-caha, doucement, lentement, péniblement, de pauvres gens gagner leur vie, à la sueur de leur front et à la force du poignet, on se demande s'ils n'ont pas fait avec l'existence un marché de dupes. Puis l'orage arrive, la lézarde apparaît, tout le luxe faux s'écaille, les richesses de façade s'éboulent et, en fin de compte, au bout du fossé, dupes et triomphateurs font la même culbute au fond du même trou.

— Bah! qu'importe! disent les philosophes. Nous aurons bien ri!

Non, on n'a pas beaucoup ri, à Paris, depuis quel-

ques jours. La crise politique s'ajoute à la crise financière; mais au fond de tous les esprits il n'en est pas moins une confiance et comme un besoin patriotique de réagir. Est-ce qu'on peut laisser toute une place s'effondrer comme dans la secousse d'un tremblement de terre? Il y a, il doit y avoir des remèdes contre le *krach* comme contre le choléra. Seulement, ce n'est certes pas moi qui pourrai les trouver.

Et Paris, en cette bourrasque, continue sa vie ordinaire.

C'est, à la fin de janvier, tous les ans, le moment psychologique et gastronomique des dîners d'anciens élèves. Les *labadens* se retrouvent comme au temps des vieilles *Saint-Charlemagne*, autour d'une table servie où pétille un champagne modéré. Il y a toujours, au fond de ces gaietés annuelles, je ne sais quoi de factice et presque de funèbre. On se heurte à des déceptions et à des réflexions mélancoliques. On voit tout à coup sortir du fond de son passé des inconnus qui vous tutoient :

— Comment! *tu* ne me reconnais pas ?... Thuriot! Le petit Thuriot!...

Thuriot, mince et frêle autrefois, est devenu un gros garçon rond et chauve, énorme, méconnaissable. Et le grand Verdier! Si gai jadis, plein d'entrain, chargé de salpêtre! Courbé en deux maintenant, cassé, toussant, morne, livide. Qu'est-il arrivé au grand Verdier, et pourquoi a-t-il laissé son bon rire en chemin?

On examine tous ces spectres avec de gros yeux effarés. Pareils à ces vieux de la vieille dont parle Gautier, « l'un a maigri, l'autre a grossi », et toutes

ces calvities, ces rotondités, ces bourgeonnements qui empourprent les nez, ces lividités qui ternissent les joues, ces visages d'enfants rieurs ou d'adolescents vigoureux, dont les années parfois ont fait des caricatures — colosses ou squelettes — vous plongent en des réflexions peureuses et amères :

— Eh! mais, est-ce que j'aurais ainsi changé, par hasard?

Les visages des camarades de collège, comme ceux des premières maîtresses, sont des miroirs où l'on se regarde soi-même vieillir.

Et puis quelle impression de gêne on éprouve à se retrouver, tutoyant et tutoyé, à côté de cet étranger avec lequel on n'a rien de commun, pas même un souvenir, car il a oublié ceux qu'on lui rappelle un à un, et combien elle est vraie, en sa forme amusante, cette réflexion de Labiche dans l'*Affaire de la rue de Lourcine* :

— C'est étonnant comme on a peu de chose à se dire quand il y a vingt ans qu'on ne s'est vu !

Voilà nombre d'années que je fus prié, par le président de l'Association des anciens élèves du lycée Bonaparte, de demander à Sainte-Beuve, notre *ancien*, qu'il voulût bien présider le banquet annuel que, l'an dernier, M. Labiche justement présidait, et que, cette année-ci, présidait Detaille, fort étonné de la fonction, j'en suis bien certain.

Sainte-Beuve s'excusa d'abord pour des raisons de santé. Il pouvait à peine sortir. Le cahot des voitures

lui faisait mal. C'était presque porté qu'il s'était rendu au Sénat pour y parler à propos de Renan et des bibliothèques populaires.

— Et puis, me dit-il, les anciens élèves, les camarades, est-ce que je les connais? Est-ce qu'ils me connaissent? Est-ce qu'ils m'aiment? Je n'ai jamais eu une amabilité, une seule, de la part de ces camarades-là. Ils m'ont oublié jusqu'au jour où j'ai été célèbre. Ils ne me trouvaient même pas de talent, la veille de mon élection à l'Académie. Ils ne se sont inclinés que devant ce titre : *académicien*. Ces fraternités-là sont factices. Réservez à un autre l'honneur que vous me décerniez!

Je n'ai jamais assisté à ces *agapes* sans me rappeler la boutade de Sainte-Beuve, et, sauf de rares exceptions, rien n'est plus attristant, en somme, que ces cérémonies où de jeunes versificateurs arrosent le dessert de couplets et d'élégies et où l'on croit, d'ordinaire, devoir porter un toast aux morts de l'année, comme s'il était nécessaire qu'il y eût là — semblables à la momie dans certains repas antiques — deux ou trois cadavres pour glacer un peu la gaieté des convives et le champagne du restaurateur!

Il est cependant des fêtes funèbres qui sont gaies parfois. Je suis persuadé que celle qu'on prépare à l'Opéra-Comique en l'honneur d'Auber ne manquera pas d'agrément. On chantera des fragments du *Maçon*, du *Domino noir*, du *Concert à la cour*... Cette musique alerte et jeune voltigera en l'honneur de ce maître bien français qui est mort à plus de quatre-vingt-dix ans et

qui aurait cent ans aujourd'hui, s'il lui avait pris la fantaisie de vivre jusqu'à présent.

A mon avis, il l'aurait pu, s'il l'eût voulu. Il n'avait pas de raison de mourir. Mais la Commune l'a ennuyé. Il s'est dégoûté de Paris et il est parti. Cet homme, qui aurait eu une foule à ses funérailles, n'a eu que de rares amis derrière son cercueil; et ce vieillard coquet, qui avait grandi, à Paris, dans la Révolution, disparut pendant une guerre civile.

Il n'était point Parisien, cependant, cet Auber, nourri, comme Nestor Roqueplan, d'essence de *parisine*. Il était Normand, comme Boïeldieu. Ce petit homme coquet, propret, l'air fin, guilleret, élégant sous son éternel pardessus de couleur claire, et qui raillait si galamment ses contemporains en courtisant si spirituellement ses contemporaines, ce vieillard narquois avait commencé par être un jeune homme timide. Il avait été l'*Ingénu* de Voltaire avant d'avoir l'esprit si voltairien.

Je ne sais où j'ai lu qu'une des premières partitions d'Auber fut exécutée sur un théâtre d'amateurs, chez Doyen, rue Notre-Dame de Nazareth. C'était une refonte complète d'un ancien opéra, *Julie*. Parmi les violons que le jeune Auber avait là sous ses ordres, il en était un, à la physionomie rude et volontaire, qui, entre deux raccords, dessinait sur son pupitre le profil de la première chanteuse. Ce violon, destiné à devenir plus célèbre « dans une autre partie », c'était M. Ingres.

Bouffé, le vieux et admirable Bouffé, le doyen de nos artistes dramatiques, Bouffé qui, de tous nos comédiens, devrait être le premier décoré (mais, hélas! il

n'a pas de protecteur !), Bouffé qui a joué, lui aussi, chez Doyen, pourrait nous rappeler, d'après la tradition de la maison, ces souvenirs des débuts de Daniel-Esprit Auber. Car Auber s'appelait *Esprit*. Il y a de ces prédestinations.

Pour nous, qui ne l'avons connu que dans sa verte vieillesse, Auber restera ce petit homme agile et spirituel, et doucement sceptique, qu'on apercevait au bord de la loge directoriale lors des concours du Conservatoire. Il écoutait d'un air indulgent. Auber était un directeur souriant comme M. Ambroise Thomas est un directeur austère.

Lorsque Coquelin cadet qui s'attendait, lors d'un premier concours, à un premier prix de comédie, n'obtint pas ce qu'il désirait, il vint les larmes aux yeux — des larmes de colère — se plaindre à Auber, qui le regarda d'un air très doux, un peu railleur.

— Ah ! monsieur Auber, c'est une injustice !

— Peut-être bien, mon cher enfant, répondit l'auteur de *la Muette*, mais rappelez-vous que toutes les choses de ce monde se peuvent résumer par ce que vous venez de dire : *C'est une injustice !* Seulement, si vous voulez devenir un bon Figaro, hâtez-vous d'en rire au lieu de vous laisser aller à en pleurer.

Et, là-dessus, il tourna lestement au jeune comédien son dos couvert de son éternel paletot café au lait.

Ce sceptique d'ailleurs aurait pu ajouter que le travail console de tout. Il travailla toujours, il travailla presque jusqu'au dernier moment. Il était, même octo-

génaire, levé à six heures du matin, et au labeur, comme à vingt ans. Il était de ceux qui disent avec raison que le travail conserve. Et puis il aimait la jeunesse, les jeunesses, diraient les indiscrets. Lorsqu'il surveilla, à l'Opéra, les répétitions du *Don Juan* de Mozart, il disait à un ami :

— C'est de la musique d'amoureux de vingt ans, et s'il n'est pas un sot, tout homme peut avoir toujours vingt ans dans un coin de son cœur !

Alexandre Dumas fils a fort joliment évoqué ce souriant visage d'Auber sur la tombe du maître, douze mois après les tristes funérailles, au bout de l'an solennel de cet homme, dont on va célébrer *le* ou *la* centenaire.

Et, à propos d'Alexandre Dumas fils et de ce *Demi-Monde* où Mlle Tholer vient d'apparaître, il y aurait à faire un curieux travail sur les phases diverses que traversent les œuvres avant de devenir des chefs-d'œuvre. Croirait-on que, lorsque Dumas conçut la première idée du *Demi-Monde*, la baronne d'Ange était mariée ? Mariée à M. de Thonnereins et séparée de son mari. Le drame était tout autre. Il existe même, en manuscrit, un dénouement qu'Alexandre Dumas trouve aujourd'hui supérieur à celui qui existe, mais que nul ne peut modifier, car il est maintenant classique.

Et que d'esprit, de traits, de mots, coupés aux répétitions ! J'ai eu cette bonne fortune de voir le manuscrit primitif, avec son écriture droite et ferme et ses nombreuses ratures qui faisaient dire à Dumas père :

— Les manuscrits d'Alexandre ressemblent à des

pages de musique. Beaucoup de barres noires et, au-dessus, çà et là, quelques paroles !

Dans un de ces *copeaux*, enlevés et tombés pendant les répétitions, deux femmes du monde parlaient d'une invitation que leur avait adressée la baronne d'Ange, qu'elles avaient connue à Bade :

— Et vous y êtes allée?..

— Comme toutes les autres !

— Quelle toilette aviez-vous ?

— Celle des autres invitées : personne n'est venu !

Dumas n'a eu, je crois, avec cette satire hardie des déclassées, aucun ennui avec la censure d'alors, mais il venait, tout récemment, de se voir interdire de donner *Diane de Lys* au Gymnase, comme on l'avait, un moment, empêché de donner la *Dame aux Camélias* au Vaudeville.

De janvier à novembre 1853, *Diane de Lys*, drame en cinq actes, fut interdit sur le rapport que voici. De l'archéologie littéraire aujourd'hui :

10 janvier 1853.

« Ce drame... quand la passion n'y prêche pas l'adultère, le vice élégant y raconte son immoralité.

« Les dangers que pourrait présenter à la scène un ouvrage de cette nature nous ont paru de trois sortes :

« Il atteint la famille, en attaquant les devoirs du mariage ; en peignant sous de fausses couleurs les passions du grand monde, il fournit un cercle aux déclamations contre les classes élevées de la société ; enfin il fait revivre sur la scène des théories cor-

ruptrices qui avaient envahi le drame et le roman après 1830.

« En conséquence, et à l'unanimité, nous ne croyons pas pouvoir proposer l'autorisation de cet ouvrage. »

Approuvé.

F. DE PERSIGNY.

Il était, on le voit, terriblement moral, M. de Persigny! Dumas reprit sa pièce et la modifia. Diane de Lys devint une *exception*. Elle avait un enfant, Dumas le lui enleva. Le mari tua l'amant au cinquième acte. Un certain duc d'Edolly disparut et devint le duc de Riva. Enfin, s'écriait triomphalement la censure, Diane de Lys est devenue une *sorte de Phèdre* « pour laquelle l'ennui, le délaissement et le désir de l'inconnu ont remplacé la fatalité antique. »

Ce nom de Phèdre emporta tout. On permit la pièce. Racine protégea Dumas fils.

On a de la peine à innover, au théâtre comme ailleurs, et les peintres de la vie moderne ne peuvent ou ne pourraient faire passer leurs créations qu'à l'abri des types consacrés. Comme l'auteur du *Demi-Monde* allait briser tout cela!

Et maintenant voici que disparaît, à soixante ans, presque oubliée, inconnue des spectateurs nouveaux, une actrice qui fut peut-être, à son heure, la plus jolie comédienne de Paris. Adèle Page est morte hier à Neuilly; on l'enterre demain.

Adèle Page! Que de séductions dans ce nom souriant

et applaudi ! Un fin visage gai, avec une petite bouche moqueuse et des yeux, de grands yeux noirs, très doux, veloutés, d'un charme troublant. Elle avait joué le vaudeville aux Variétés, et le drame à l'Ambigu. Je la revois encore sous son fin bonnet de grisette dans la *Goton de Béranger*, fredonnant les refrains du chansonnier et, sous son casaquin d'étoffe claire, dans *Fanfan la Tulipe*, lorsque Pompadour, déguisée en grisette, se trouvant face à face avec le soldat Fanfan, elle croquait la pomme, la vraie pomme de pommier normand que Mélingue avalait chaque soir, jusqu'au trognon, en vrai naturaliste, — ce grand romantique! — comme Got dans le *Duc Job* mangeait, chaque soir, sa bourgeoise salade et son honnête côtelette.

Et il semblait que Paul Meurice eût songé non à sa Pompadour, mais à Adèle Page elle-même lorsqu'il faisait dire à son Fanfan la Tulipe, le cœur flambant devant « cette petite femme à qui on aimerait offrir une pomme » :

— Écoutez ! je vous trouve jolie comme un ange ! Il y a dans vous, comment dire? un charme. Je me suis senti tout de suite étourdi par vos grands yeux, votre bouche de rien, votre je ne sais quoi de pimpant, d'invitant, de souriant...

Elle avait été la Musette de Murger, elle était la Pompadour du drame de cape et d'épée, et ceux-là n'ont pas vu, au théâtre, une femme exquise qui n'ont point vu cette Pompadour-là.

Et maintenant, il n'y a plus rien qu'une vieille femme morte à qui son vieux père survit. Les bravos d'autrefois, les sourires, les fleurs épanouies, les cachemires

(elle était du temps des cachemires), tout est loin. Loin aussi le temps où Musette faisait de la polémique avec la *Dame aux Camélias* et où Adèle Page discutait avec Eugénie Doche comme plus tard Mlle Schneider avec Mlle Silly.

Puisque les plus belles choses,
Les amours et la beauté,
Comme les lis et les roses,
N'ont qu'une saison d'été,
Quand Mai tout en fleurs arbore,
Le drapeau vert du printemps,
Aimons et chantons encore,
La jeunesse n'a qu'un temps !

C'est un couplet que Page chantait dans la *Vie de Bohème* de Murger et Barrière. Murger est mort. Barrière est mort, Adèle Page est morte. La jeunesse n'a qu'un temps!

Mais est-il mort ce vieux musicien qu'un écrivain de Paris rencontra un soir dans un sombre cabaret de Vienne ou de Prague, raclant du violon au fond d'une *kneippe* d'étudiants ou d'une brasserie tchèque, un pauvre homme usé, courbé, abêti, le cerveau envahi par la matière graisseuse, et parisien de Paris perdu dans l'aigre et lourde atmosphère de cette bière et de cette odeur de pipes, n'ayant plus qu'une pensée fixe, ne vivant plus que par l'âcre souvenir d'un passé mort et revoyant à travers la fumée, dans le bruit montant de gros rires, — deux jolis yeux de femme, une bouche mignonne, et des dents... celles à qui Fanfan la Tulipe offrait une pomme à croquer?

Le vieux musicien, par hasard, se prit à causer avec l'écrivain, et, du fond du cabaret viennois ou bohême,

il évoqua peu à peu tout un Paris ancien : auteurs, conteurs, comédiens, comédiennes...

— Et comment savez-vous aussi bien les secrets des coulisses?

— Moi?

Le vieux musicien, perdu dans la *kneippe*, hocha la tête :

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, dit-il. Je suis le mari de *mademoiselle* Page!

Le mari pour tout de bon, s'il vous plaît, le mari qui avait donné son nom, son amour, sa vie, et qu'on avait jeté par-dessus bord pour voguer plus à l'aise au vent du caprice,...

Aimons et chantons encore,
La jeunesse n'a qu'un temps!

Edmond Texier a écrit un roman avec cette histoire, là-bas contée par le violoneux au fond du cabaret de Prague, et, si l'homme vit toujours, les plus amères larmes qui seront versées sur le cercueil de la comédienne morte, ce ne seront pas celles des amies, s'il en reste, ou des amants d'autrefois, mais celles de ce pauvre brave homme de mari qui lira peut-être ce matin, dans un journal d'Autriche ou de Bohême — (de Bohême!) — : *Mademoiselle Page est morte.*

III

La loterie. — Loterie de l'Exposition et Loterie algérienne. — Un mot de M. Gambetta. — La Bourse. — Vingt sous d'espérance! — Exposition de tableaux féminins. — L'*Hôtel des ventes*. — La vente Marie Blanc. — La vente Saint-Victor. — *Adjugé !* — Les volumes de Saint-Victor. — Alexandre Dumas sculpté par Doré.

31 janvier 1882.

C'est une reine et une reine détrônée, la reine Isabelle, qui, fidèle aux habitudes espagnoles, prend toujours, à toutes les loteries, un billet, en répétant :

— Il ne faut jamais fermer la porte à la Fortune !

Je n'ai pas entendu dire, d'ailleurs, qu'elle ait rien gagné à la Loterie algérienne. Le hasard me paraît avoir eu la générosité et le bon goût de favoriser les petites gens. Cela tient peut-être tout simplement à ce que les pauvres étant les plus nombreux, ils avaient en masse, sinon en particulier, le plus de chances. Mais, chose curieuse, ces tirages de loteries semblent presque toujours coïncider avec de gros événements politiques, comme s'il était dit que tout doit être troublé à la fois, les hautes sphères et les petites.

On tirait la loterie de l'Exposition au moment où le maréchal de Mac-Mahon tombait du pouvoir et où M. Grévy y montait. Je dois même avouer que les listes des numéros gagnants (il m'en souvient fort bien) étaient plus fiévreusement consultées que les discussions de l'Assemblée. On a tiré les billets de la Loterie algérienne le jour où M. Gambetta est monté à la tribune comme pour descendre volontairement du pouvoir.

Le lot de M. Gambetta n'est peut-être pas le plus mauvais, et le président du conseil d'hier a résumé sa situation en un mot spirituel :

— L'important, lui disait un ami, c'est que vous retombez sur vos pieds !

— Je crois même, a répliqué gaiement M. Gambetta, que je retombe un peu sur les pieds de mes successeurs !

Je note le trait en passant. L'anecdote d'aujourd'hui, c'est, après tout, l'histoire de demain. Mais, vraiment, quelle semaine de fièvre, d'énervement et de brume ! La Bourse craque, le ministère tombe, la Loterie, qui fait quelques heureux, laisse à terre bien des illusions, les ailes roses brutalement cassées. Que d'espoirs envolés, hélas !

On en pouvait avoir, il est vrai, pour peu d'argent. Moyennant vingt sous, on a pu vivre avec des perspectives souriantes devant les yeux et *bercer son rêve à l'écart*, comme disait Lamartine. Vingt sous d'espérance, en vérité, ce n'est pas cher. Cela faisait, par jour, une infime fraction de centime. Et, pour vingt sous, dans la couleur bleue du billet, on pouvait apercevoir les visions heureuses des petits hôtels du parc Monceau ou

des villas champêtres, toutes blanches dans les touffes de lilas, qu'on achèterait avec le gros lot... Ah ! les jolis billets bleus, d'un bleu doux, d'un bleu coquet, d'un bleu tentateur !.. Il devait avoir cette couleur-là, le fameux billet de Ninon à La Châtre !

Mais encore valaient-ils mieux, ces billets tirés sur la banque de l'Espérance, que ceux des sociétés de crédit, fort discréditées, qui prennent l'eau de toutes parts. On ne perd que vingt sous dans le naufrage de la coquille de noix qui portait *pour un franc* d'illusions et de rêves... Tandis que ces steamers financiers, chauffés et surchauffés à toute vapeur, quels sinistres lorsqu'ils sombrent !

N'en parlons point, quoiqu'on n'ait guère parlé que de cela. Il est fort heureusement, à Paris, d'autres sujets de causerie.

Une exposition de peinture d'abord. Eh quoi ! encore et toujours et éternellement des expositions de peinture?.. Le monde entier finira par être en proie aux seuls peintres et sa forme ronde prendra peu à peu l'aspect bigarré d'une palette multicolore. Il ne se passe point de semaine qu'on n'ouvre, ici ou là, un Salon nouveau. Les cercles, où l'on taquine, le soir, le carton, affectent de prendre, durant le jour, un caractère purement artistique. La peinture, avec tous ses attributs, convie, en plein soleil, les amateurs à contempler ses produits, et, quand a sonné l'heure du couvre-feu, la Dame de Pique s'en vient très lestement la remplacer et mêler les fièvres du baccara ou du chemin de

fer aux douceurs de l'*harmonie totale* ou du *clair-obscur.*

Signes du temps que ces exhibitions d'œuvres d'art non plus dans les musées, mais dans les salles de billard ou de trente-et-quarante ! Les curiosités des amateurs en profitent, la renommée commerciale des faiseurs de tableaux s'en accroît ; je ne vois pas bien ce que l'art y gagne.

Pour être juste, il faut avouer que l'exhibition nouvelle du Cercle des arts libéraux est une exposition fort originale et tout à fait digne d'intérêt. Elle n'est composée que d'œuvres de femmes faisant partie de l'*Union des Femmes peintres et sculpteurs.* Il s'est formé un petit groupe de femmes, douées d'un certain talent pour peindre la toile, dessiner, faire de l'aquarelle, pétrir la glaise ou ciseler le marbre, qui ont résolu de s'associer et d'exposer leurs œuvres en commun. La tentative assurémeut est louable et tout à fait digne d'intérêt.

En dépit de toutes les critiques, il faut encourager ces associations qui permettent à la femme de s'affranchir et d'arriver à gagner sa vie. Le pinceau est pour la femme de la petite bourgeoisie pauvre — classe trop calomniée, où les vertus profondes se sont réfugiées — ce que l'aiguille est pour la fille du peuple. Telle bourgeoise sans dot, aussi besogneuse qu'une ouvrière, peint des éventails, des fleurs ou des portraits sur porcelaine, gagne son pain, se constitue une épargne parfois. Tout le monde ne saurait être artiste, ni surtout artiste hors de pair. Mais bien des gens peuvent apprendre un métier, et la peinture devenant de plus en

plus un métier comme un autre (meilleur qu'un autre), je ne vois pas pourquoi les femmes n'en profiteraient point. Combien de pauvres filles font, bon an mal an, vivre les *copies* d'après les maîtres !

Je ne conseillerais cependant pas aux exposantes d'aller, leurs toiles à la main, braver le feu des enchères de l'hôtel Drouot. Elles se heurteraient à quelques déceptions,

L'Hôtel Drouot, c'est la Bourse de l'art et du bric-à-brac. Je ne sais pas de coin parisien où le pouls de notre vie moderne batte plus vite. Ce grand monument sans angles, avec ses lettres d'or : *Hôtel des Ventes mobilières*, au-dessous desquelles pend, comme crépé de deuil, un drapeau presque noir et jadis tricolore, ressemble à un immense mausolée où pêle-mêle, comme dans un ossuaire, se heurtent tous les détritus de Paris, haute et basse vie. Le monde entier a passé par cette porte dont les lourds battants de velours s'ouvrent et se referment sur un flot de gens.

Vous n'avez jamais remarqué, sans doute, l'espèce de frise ou plutôt de décoration qui court sur la façade de ce petit monument, Hôtel Drouot, successeur de l'Hôtel Bullion ? La, des sculptures sans arêtes représentent le pêle-mêle de ce que la demeure même recèle pour quelques jours dans un flux et un reflux de toutes les marées du luxe et de la misère. L'architecte a représenté, dans un affreux style grec, des armes et des livres, des coffrets de bijoux et des casques de guerriers, des pinceaux et des amphores, toute la débâcle

des métiers et des arts. C'est l'enseigne de la maison.

Les noms les plus disparates se heurtent dans les affiches jaunes, vertes, rouges, bleues, sur les murailles de l'hôtel. On vend de tout là dedans : des tableaux de Corot et des autographes de Fouquier-Tinville, un dossier sur la canonisation de saint Vincent de Paul et une cafetière de la Dubarry, — celle de *la France* peut-être — les bijoux de Mme veuve Marie Blanc et les tableaux de Paul de Saint-Victor. J'ai passé, pour suivre ces ventes, de longues heures dans ces salles où traîne l'odeur de *renfermé*, où la congestion et la migraine flottent au-dessus des crânes, dans l'atmosphère chargée de buée humaine et de vapeur comme les Allégories ailées dans les tableaux de Coypel.

Quoi de plus curieux que d'étudier cette population, à demi flottante et fixée à demi, qui roule à travers les escaliers et s'entasse dans les salles de l'Hôtel des Ventes, depuis les misérables salles ou le hall du bas — ce qu'on appelle *Mazas* dans l'argot du lieu — jusqu'aux salles haut cotées, le nº 1 où les diamants de Mme Blanc étaient mis aux enchères. et les salles du fond où s'accrochent d'ordinaire les tableaux de prix, en passant par cette salle nº 18, ouverte sur l'escalier même comme la niche d'un chien ou la loge d'un concierge, et où, souvent, dans le hasard des petites ventes obscures, sans autre affiche qu'un placard écrit à la main, en *ronde*, les flaireurs, les dénicheurs, les habiles ont déterré pour quelques francs un tableau ignoré, quelque bibelot précieux.

Il faut voir ces couloirs, un jour de vente bien *lancée!* On s'y écrase. Et, dans la salle même, lorsque le

feu des enchères brûle comme une éruption volcanique ! La physionomie de l'Hôtel Drouot a été souvent tracée : par M. Rochefort dans ses *Petits Mystères de l'Hôtel des Ventes*, par M. Champfleury, dans son *Hôtel des Commissaires-priseurs ;* elle va l'être par un nouveau venu, M. Paul Eudel, qui se propose d'écrire, année par année, la chronique de l'Hôtel Drouot.

Eh ! c'est conter tout bonnement l'histoire même de nos mœurs, de nos engouements, de nos ingratitudes et de nos folies. Tout aboutit à l'Hôtel Drouot. C'est le grand collecteur de nos richesses et de nos ruines. Le mobilier d'acajou du petit bourgeois, le palissandre de la fille qui va en fiacre et celui de la tapageuse qui porte sur son coupé son chiffre et ses armes parlantes — *Quand même ! — J'aime qu'on m'aime quand j'aime ! — Quid mihi ?* ou *Quærens quem devoret*, — tout, jusqu'à la chaise de paille de la pauvre honnête femme qui marche à pied, comme disait Barrière, se trouve là, roulé comme les détritus dans un ruisseau, après l'orage.

Il faut voir les regards anxieux de ceux dont on vend la défroque et les dédains ou les fièvres de ceux qui l'achètent ! Lorsqu'il s'agit de la vente des pierres précieuses d'une millionnaire comme Mme Blanc, — cette souveraine de Monte-Carlo, reine et *fermière* comme Marie-Antoinette, mais fermière de jeux, — le drame n'est pas fort poignant. Ce n'est qu'une question de plus ou de moins, une affaire de commerce. Les enchérisseurs, leur loupe à la main, examinent le saphir, interrogent le diamant ; ils frottent sur le bijou la manche de leur houppelande ; ils lèchent, de la langue, le rubis ou l'émeraude pour se rendre compte de sa limpidité.

Puis, passant le joyau à un autre, ils font monter ou laissent tomber l'enchère. Il n'y a pas là de *drame*. La vente, comme certaines pièces, manque d'action, pour un spectateur moraliste.

Mais lorsque c'est la fortune même d'un pauvre homme, d'une veuve, d'enfants orphelins, qui est en jeu, qui peut s'évaporer, se volatiliser, finir en poussière sous le marteau du commissaire-priseur, comme on suit, sous le voile noir de la femme, sur le visage blême de l'homme ruiné, les traces de l'angoisse! Combien de fois je les ai vus, ces frémissements de lèvres, ces larmes grosses dans les yeux rougis ! Quelles souffrances, tandis que le *crieur* s'époumone à gonfler, comme un ballon qui s'obstinerait à rester à terre, cette vente qui ne grossit pas ! Quelle contraction nerveuse et quel coup de lance au cœur lorsque sur un bibelot que l'on croyait précieux, qui représentait pour le vendeur un gros morceau de pain, peut-être un coupon de rente (ô illusion !) le marteau s'abaisse avec ce bruit sec qui est comme l'écho du coup sourd de la guillotine et que retentit le mot funèbre : — *Adjugé !*

La vente des tableaux de Paul de Saint-Victor vient d'avoir lieu dans cette *halle aux bibelots*. Les livres de bibliophile ayant appartenu au critique se vendront plus tard. On en a déjà mis aux enchères, rue des Bons-Enfants, un certain nombre. C'est en les regardant que l'on a pu voir, une fois encore, combien Paul de Saint-Victor se souciait peu de la littérature courante. La plupart des livres contemporains n'étaient pas même coupés. Paul de Saint-Victor avait cependant mis le couteau d'ivoire dans *Grecque*, que Mme Adam lui en-

voyait avec cette simple dédicace : « *Bien émue ; bien anxieuse ;* » dans les *Galanteries du dix-huitième siècle,* de Monselet, qui portaient cet *ex dono :* « *C'est en partie pour vous que j'ai écrit ce livre.* » Mais que de bons et très beaux ouvrages respectés, c'est-à-dire dédaignés !

— Je lis tout, disait Saint-Beuve, c'est le moyen de ne pas vieillir.

Saint-Victor ne lisait pas tout.

Il y avait, dans les volumes *incoupés*, des romans de Dumas père. L'auteur d'*Hommes et Dieux* ne les avait pas ouverts. Ce styliste méconnaissait cet inventeur.

Ah ! comme la statue de Dumas par Gustave Doré, statue inaugurée devant un peuple amusé, conquis, répondra bientôt aux dédains et aux injustices de quelques gourmets qui ne comprennent ni l'estomac, ni l'appétit, ni la santé, ni la gaieté, ni la grandeur de cet admirable Gargantua littéraire : — Gargantua qui nourrirait une génération entière des miettes seules de son festin !

IV

Nogent-Saint-Laurens auteur dramatique. — La jeunesse d'Émile Augier. *Les highlanders*. — Le procès Doineau. — Le capitaine Chanzy. — Gil-Pérès. — Souvenirs de théâtre : le Gymnase. — Le lendemain du 18 mars. — Gil-Pérès et Th. Ferré. — Louise Michel. — La folie de la croix. — M. Bontoux et les spéculateurs.

3 février 1882.

On a enterré hier, presque à la même heure, deux hommes de situation bien différente et qui, tous deux, avaient touché au théâtre à des degrés divers : c'est Me Nogent-Saint-Laurens, l'avocat, et Jules-Charles Pérès-Jalin, dit Gil-Pérès, le comédien.

Je n'ai vu rappelé nulle part ce fait, d'ailleurs des moins connus, que Nogent-Saint-Laurens, avant de se consacrer au barreau, avait essayé de devenir auteur dramatique. Il avait même choisi, tout jeune, un collaborateur excellent, M. Émile Augier. Émile Augier et Nogent-Saint-Laurens, la tête pleine des romans de Walter Scott, s'étaient mis à confectionner un grand drame historique dont le manuscrit est resté je ne sais où et qui s'appelait *les Highlanders*. Mœurs et batailles écossaises, des échos lointains de Rob Roy.

Je crois bien que les *Highlanders* furent présentés à l'Ambigu et refusés net, comme on y avait refusé jadis un mélodrame de Claude Bernard, préludant, lui aussi, par le théâtre à ses travaux de physiologie.

Émile Augier abandonna tout aussitôt les *Highlanders* pour la *Ciguë*, et Nogent-Saint-Laurens jeta la plume aux orties et prit la robe de lustrine noire. Il disait parfois, en souriant, que c'était le deuil de ses illusions littéraires. Il était pour Émile Augier le camarade de la première enfance. En un très curieux *Voyage dans le Midi de la France*, écrit vers 1825, en collaboration, par Pigault-Lebrun et Victor Augier, avocat, son gendre, il est question d'une visite faite à Orange « à M. Nogent-Saint-Laurens, jeune antiquaire fort aimable et très instruit », qui commente pour les touristes l'antiquité des ruines romaines du pays. Ce *jeune antiquaire* d'Orange était le père de Me Nogent-Saint-Laurens, et M. Victor Augier, avocat à Valence, le père de M. Émile Augier.

De ces premiers essais de drames historiques, M. Nogent-Saint-Laurens avait conservé le goût et l'amour du théâtre. Il était, depuis bien des années, membre du conseil judiciaire de notre Société des Auteurs, et avec quelle joie, chaque printemps, il se retrouvait au banquet annuel de la Commission, où il répondait au *toast* de notre président par quelque improvisation aimable, joliment tournée, toujours applaudie, où l'on sentait vraiment l'écho, je ne dirai pas d'un amour malheureux, mais d'un amour rentré.

C'était plaisir pour nous d'écouter cette parole de lettré, en même temps que quelque réponse fine et bien

esquissée, d'un tour d'esprit et d'une langue à la fois très moderne et très archaïque de Me Cléry. Cette année, au banquet de la commission des auteurs, ce n'est pas à Me Nogent qu'on payera la dette de reconnaissance, c'est à sa mémoire qu'on rendra l'hommage du souvenir.

Je feuilletais tout à l'heure la vieille cause célèbre, datée de 1856, qui mit Nogent-Saint-Laurens tout à fait au premier plan : le procès du capitaine Doineau, l'affaire de l'attentat de Tlemcen. C'était Me Nogent-Saint-Laurens qui défendait le capitaine et Jules Favre qui, défendant les coaccusés de Doineau, prononçait, en réalité, contre ce soldat le véritable réquisitoire, amer, incisif, redoutable...

Lorsque Nogent-Saint-Laurens s'était assis, après avoir défendu Doineau, Jules Favre s'était écrié :

« Si le talent pouvait sauver un coupable, Doineau serait à l'abri de tout péril ! » Nogent-Saint-Laurens avait dit le mot juste de cette sanglante affaire, où il semblait que l'honneur même de notre armée fût engagé : « Tout dans cette cause est arabe ! »

Et, chose ironique aujourd'hui, on retrouve alors, parmi les témoins ou les spectateurs, jeunes encore, âgés de trente ou trente-cinq ans, des hommes qui, aujourd'hui, sont entrés dans l'histoire par leur dévoûment et leur courage : le capitaine Davout, qui faisait l'intérim du bureau arabe pendant l'absence de Doineau, le capitaine Péan, qui devint colonel des grenadiers de la garde. L'officier, par exemple, à qui

le général Cousin de Montauban ordonne, un soir, d'arrêter le capitaine Doineau, c'est le capitaine Eugène Chanzy.

— Mais, dit M. Chanzy, je ne puis croire à la culpabilité du capitaine Doineau...

— Vous êtes son ami ?

— Oui.

— Eh bien ! à votre place, répondit le général, je n'hésiterais pas à lui faire envoyer dans sa prison une paire de pistolets !

— Pourquoi faire des pistolets ? demandait alors M. Imberdis, président de la cour d'assises d'Oran.

Doineau, qui avait écouté, avec un espoir dans le regard, la chaude parole de Nogent-Saint-Laurens, cachait sa tête dans ses mains, tandis que la harangue de Jules Favre fouettait l'air comme une lanière. Intrépide et hautain, le soldat avait dans les yeux des larmes. On connaît l'arrêt. Peine de mort, puis commutation de peine et prison à perpétuité. Plus d'un officier, dans l'armée, protesta intérieurement, et même tout haut, dans le mess, contre la condamnation du capitaine.

— C'était un homme très brave, disait de lui son ancien défenseur Nogent, et, tout milieu ambiant enlevé, toute atmosphère arabe dissipée, un bon homme !

Maintenant, celui qui fut le capitaine Doineau, le compagnon des Chanzy et des Davout, est un sexagénaire à l'air solide et mâle, un peu sombre d'aspect, sympathique pourtant, qui remplit quelque part, du côté de Monte-Carlo, l'emploi de surveillant des jeux... Et

quand il les voit bondir, ces billes qui font et défont des fortunes — la *rouge* et la *noire* — ; quand il les entend rouler sur la roulette, comme il doit regretter, ce soldat, la vie de péril où les billes sont en plomb, s'appellent des biscaïens ou des balles, donnent la mort, mais donnent la gloire !

Il y a de ces disparus dans la vie parisienne, Gil-Pérès, depuis des années, n'était plus qu'une épave. Un pauvre être sans mémoire, presque sans voix, grelottant au fond d'une maison de santé, dans le coin d'une cour ! Ce n'est pas la manie des grandeurs qui l'avait conduit là ; sur ce point, ce comédien, très spirituel, était un sage. Son infortune viendrait plutôt de ses bonnes fortunes. Il était amusant, aimable, aimé — aimé comme dans un bois, dit quelque part un personnage de comédie. Comme ce bouffon, qui finit si cruellement, nous a fait rire !

C'était une sorte de comique anglais, d'une originalité froide, d'une verve singulière et presque déconcertante. Il y avait en lui du clown, du clown correct, avec l'ironie parisienne et le flegme britannique. On ne pouvait se montrer plus stupéfiant qu'il ne l'était dans le *Brésilien* ou le *Château à Toto*, en facteur rural ou en burgrave de fantaisie, un cor immense passé en sautoir sur sa rouge veste de chasse.

Dans la vie, ce Gil-Pérès, que j'ai beaucoup connu, était un fin lettré et un esprit curieux de toutes choses. Il aimait les tableaux de choix, les livres. On vendait ses toiles de Bonvin, l'an passé ; toute sa petite collec-

tion a servi à payer sa pension dans un cabanon de Vanves.

Il racontait, avec infiniment de gaieté, ses plaisanteries d'autrefois, alors qu'il était petit comédien au Gymmase et qu'il désespérait Montigny, son directeur, par ses inventions insensées, ce qu'on appellerait aujourd'hui des *cascades*.

D'ordinaire, Gil-Pérès ne jouait guère en ce temps-là que des bouts de rôles de domestiques. Des lettres à porter, des plateaux à passer. Une drôlerie à jeter çà et là. Peu de chose. Mais, à la grande colère de Montigny, il trouvait moyen d'allonger son personnage. Par exemple, au milieu d'un bal, il volait tout simplement un mouchoir dans la poche d'un invité.

Le public était stupéfait. Il ne s'expliquait pas très bien le caractère de ce domestique qui apparaissait, *faisant le mouchoir*, et disparaissait sans être inquiété.

— Non seulement, disaient les connaisseurs, l'épisode ne tient en rien à la pièce, mais il constitue une grosse immoralité, puisque le voleur n'est même pas arrêté au dénouement.

— D'un autre côté, ajoutaient les plus indulgents, si on l'arrêtait, cela ferait longueur !..

Une autre fois, Gil-Pérès, ayant à jouer le même rôle de domestique et à se montrer en trois scènes dans le même acte, apparaissait avec trois perruques différentes : tête brune, tête rousse et tête blanche. Et quand, à un vieillard chevrotant qui apportait une lettre en tremblant sur ses jambes, succédait un aimable jeune homme, guilleret et gaillard, Gil-Pérès disait à l'acteur stupéfait qui jouait avec lui :

— Que dites-vous, monsieur le comte, de la vieille bête de tout à l'heure? Ne l'insultez jamais; c'est mon père!

A la suite d'une folie quelconque de ce genre-là le comédien quitta le Gymnase, alla, je crois, jouer avec Tisserant le rôle d'un forçat à la Porte-Saint-Martin, dans un drame de Gozlan, *Pied-de-Fer*, puis, au Vaudeville, créer d'une inoubliable façon le Saint-Gaudens de la *Dame aux Camélias.*

Il fut surtout célèbre au Palais-Royal. Là étaient sa maison, son public, sa gaieté. Son rire cachait une raison froide et d'observateur profond. Je l'ai vu *suivre*, littéralement *filer* comme l'eût pu faire un policier, un étrange *gommeux* dont il voulait évidemment reproduire la silhouette sur la scène.

Ce goût de l'étude sur le vif lui causa même, au mois de mars 1871, une assez méchante aventure. C'était le lendemain de la proclamation de la Commune, Gil-Pérès, un long pardessus noir battant sur ses talons, passait rue Drouot, devant la mairie du IX[e] arrondissement, lorsqu'il aperçut un groupe de gens qui discutaient et parlaient politique. Les noms de Clément Thomas et du général Lecomte se trouvaient mêlés aux propos. Gil-Pérès, qui venait à peine de quitter son uniforme de garde national, entendait là des mots qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête.

Il voulut émettre son opinion. De cette voix bizarre qui passait de la note grave de la basse à la note aiguë du soprano, il se mêla à la conversation.

— Qu'est-ce que tu dis, toi? interrompit un des parleurs.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là?

Gil-Pérès se redressait dans sa petite taille, tandis qu'on le toisait et que son aspect de clergyman anglais et son menton rasé amenaient ce cri sur les lèvres :

— Mais c'est un curé!

— A bas le curé!

— Moi ?... Un curé? Ah! par exemple, citoyens, non ma parole d'honneur, celle-là est bonne! Elle est bien bonne!

Le comédien commençait même à rire lorsque, brutalement, un coup de poing s'abat sur son chapeau haut de forme et le lui enfonce jusqu'aux joues. Un autre le frappe sur l'épaule, un autre en plein dans le dos. Les coups de pieds s'en mêlent, et le comédien, excommunié par l'Église, roule, abattu dans le ruisseau, et roué de horions, aux cris grondants de :

— A bas le curé!

Il fallut l'intervention d'un passant pour arracher le malheureux à cette foule et lui dire :

— Vous êtes donc des imbéciles, vous?.. C'est Gil-Pérès!

On rapporta Gil-Pérès, à demi évanoui, chez lui, et couvert de plaies, il demeura plus d'un mois dans son lit, des suites du quiproquo qui n'avait rien d'une méprise de vaudeville.

C'est lui-même qui, le sourire aux lèvres, racontait ces

souvenirs. Il en avait de plus curieux sur la même époque justement.

A Montmartre, où il habitait, il avait fait la connaissance d'un petit homme énergique et noir d'aspect, l'œil hagard, le profil volontaire. Une sorte de commis aux écritures qui faisait partie de son bataillon de la garde nationale. C'était Théophile Ferré.

Ferré, très pauvre, venait assez souvent le matin chez le comédien, qui l'invitait à sa table, et, tout en déjeunant (comme on déjeunait alors), on causait, Ferré développait ses plans de gouvernement futur et Gil-Pérès l'écoutait sans y croire.

Un matin, peu de jours avant l'affaire tragi-comique de la rue Drouot, Gil-Pérès vit arriver chez lui Théophile Ferré, très pâle.

— Maintenant, dit-il, c'est une affaire faite. Nous sommes au pouvoir!

— Qu'est-ce que vous dites?

— L'Hôtel de Ville nous appartient. La Commune va être proclamée! Voyons, citoyen Gil-Pérès, vous avez toujours été très bon pour moi. Qu'est-ce que je puis faire pour vous, maintenant que je suis tout-puissant?

— Vous? fit le comédien en souriant. Ce que vous pouvez faire pour moi? Mais me faire donner un bon rôle par Labiche ou par Gondinet si vous les connaissez!

Théophile Ferré le regarda droit dans les yeux sous ses sourcils drus.

— Comment! dit-il, vous ne voulez pas faire partie de la Commune?

— Moi?... Moi? répétait Gil-Pérès qui avait toujours

envie de rire. Y pensez-vous! Moi, Gil-Pérès ! On se moquerait de moi, et on aurait raison!

— Et pourquoi se moquerait-on de vous? demanda Ferré brusquement.

— Mais parce que...

Une sorte de cri amer et révolté interrompit Gil-Pérès, et le comédien entendit Théophile Ferré dire, en hochant la tête avec une singulière expression de souffrance refoulée, de rancunes non satisfaites :

— Oui! oui, je comprends! *Parce que vous êtes petit!*

Et dans ce seul mot — *petit* — jeté comme une bravade et relevé comme une injure, Ferré mettait toute cette rage concentrée qu'il a fait passer dans des vers où il parle ironiquement du « bonheur d'être laid ».

— Tant pis pour vous! dit-il à Gil-Pérès.

Il partit, et le comédien ne le revit plus.

De ce Ferré, d'ailleurs, aigri par sa petite taille, avide d'être aimé peut-être, il existe une correspondance suprême, d'une chasteté étonnante, mêlée à une passion extraordinaire : des lettres adressées du fond de son cachot à Louise Michel, avec les réponses de la prisonnière, embrassant, en quelque sorte fraternellement, ce condamé à mort à travers ses barreaux. Et, à tout dire, il y a là une foi, une exaltation, une ferveur, des élans où Saint-Just se mêle à sainte Thérèse, et qui déconcertent l'analyse, en forçant au silence la sévérité de l'Histoire...

Dans les derniers temps de sa vie, le pauvre Gil-Pérès — *Pérès* comme on l'appelait au théâtre — ne causait plus, ne répondait plus, n'entendait plus, s'enfonçait, de jour en jour, plus profondément dans un mutisme et

une contemplation vague où il n'y avait point de pensée.

Il s'était tout d'abord imaginé que M. de Bismarck, enchanté de l'avoir vu jouer le *Chef de Division*, de Gondinet, lui avait rendu l'Alsace et la Lorraine :

— Alors, ce que voyant, disait-il en montrant un bout de moire rouge passé à sa boutonnière, M. Grévy m'a décoré !

Vous rappelez-vous de quelle façon il disait dans un vaudeville, en montrant l'énorme ruban qui s'étalait sur son paletot :

— J'étais au bain lorsqu'on m'a apporté mon brevet !... Oui, je peux dire, moi, que j'ai été décoré dans le bain !

Eh bien, — comme une ironie bafouant sa folie — les paroles mêmes de son rôle oublié revenaient au pauvre, et bon, et charmant garçon. Il avait, lui aussi, mais en lui donnant un sens inattendu, la *folie de la croix*, une folie qui ne fait plus de martyrs héroïques, mais des victimes abêties...

La croix et le ruban, après tout, portent encore moins au cerveau des gens que la pièce de cent sous. L'Argent ! Le Million ! Ils ont, en ces derniers temps, détraqué bien des cervelles. On me disait hier qu'en aucun temps et en aucun pays du monde il ne s'était proportionellement bu autant de champagne qu'à Lyon depuis trois mois.

Tout le monde devenait riche en un clin d'œil, depuis le canut qui achetait cinq *Union* à terme et le commissionnaire du coin qui spéculait sur les valeurs, jusqu'aux filles et aux bourgeoises.

Quelqu'un qui entra, un matin, chez M. Philippart, au moment de l'émission d'une de ses affaires, le trouva, avec deux ou trois secrétaires, occupé à dépouiller sa correspondance. On tirait des enveloppes les bank-notes qu'on envoyait au financier et ces billets de banque, de 100, de 500, de 1,000 fr., étaient si nombreux qu'on les jetait en tas, au hasard, dans des corbeilles à papier, comme de vieux chiffons.

Lorsque la confiance publique est conquise et l'avidité des spéculations allumée, les gens d'affaires peuvent tout se permettre.

Un jour un directeur de journal, après avoir *lancé* imprudemment une certaine valeur qu'il reconnaît de mauvais aloi, fait aussitôt passer dans sa feuille un *avis au lecteur* où il met en garde ses abonnés contre l'affaire qu'il avait trop légèrement recommandée. C'était Villemessant.

Le lendemain, il reçoit d'un curé de Picardie la lettre suivante, qui est typique :

« Monsieur,

« Je vous remercie du bon avis que vous nous donnez et je vais me mettre tout de suite en garde contre l'affaire en question.

» Je vous ai dit de m'acheter pour mille francs d'actions de cette affaire; *mais, comme elle est mauvaise, je vous prie d'avoir la bonté de ne m'en acheter que pour cinq cents !*

» Agréez, etc. »

Maintenant, après Philippart, Bontoux ! Et quelle chute ! Croyez-vous quc les *éternels souscripteurs* s'en trouveront corrigés? — Il faudrait ne point connaître la nature humaine. Qui a bu boira.

A qui le tour ?...

V

L'*américanisme* parisien.— L'avenue de l'Opéra.— L'avenir de Paris. — Une mode nouvelle : les tavernes gothiques.— Réalistes romantiques. — Comment un bon bourgeois se procure un parchemin. — Mascarade contemporaine. — Une féerie d'Hippolyte Cogniard. — L'enterrement d'un vaudevilliste. — Deuil de théâtre. — Les croîx de M. Cogniard. — Auguste Villemot. — M. Caro et la *Chronique*. — Le reportage. — La presse en plein vent. — Les *canards* des vendeurs de papiers. — Catilinaire d'un passant. — Les chroniqueurs d'autrefois. — La Chronique et l'Histoire.

10 février 1882.

Paul de Saint-Victor, fort dégoûté dans les derniers temps de sa vie, disait, un soir, avec colère :

« La littérature pure est finie ! Il y a des exceptions sans doute ; mais plus nous irons, plus le monde de l'art ressemblera à un vaste fumier sur lequel pousseront, de temps à autre, quelques fleurettes isolées, très rares. Les dieux s'en vont. Nous devenons décidément des Américains. »

Il est bien évident que l'*américanisme* fait chez nous des progrès nouveaux, presque chaque jour. La poussée de curiosité, d'anxiété, de fièvre, qui s'est produite vers Maurice Vignaux, de l'école de Toulouse, et George

Slosson, maître ès *bandes américaines*, est un symptôme de cette modification apportée peu à peu à notre tempérament national. C'est par infiltrations que l'humeur yankee pénètre en nous. Mais le *Yankeesme* nous gagne et, de toutes les façons, nous transforme totalement.

Avez-vous jamais, en traversant l'avenue de l'Opéra qui, elle-même, prend des aspects de coin de Londres ou de New-York avec ses grands magasins et ses *offices*, levé les yeux vers le ciel et les toits? Tout un réseau de fils télégraphiques, un tas de portées musicales dont quelque cheminée figure la clef, se croisent et s'entrecroisent au-dessus des têtes. Le télégraphe saute d'un pâté de maisons à un autre, de tuyau en tuyau et découpe, là-haut, ses lignes grêles, droites comme les rayures d'un cahier d'écolier et qui sont comme les toiles d'araignée de la civilisation.

Ce télegraphe qui, pareil à un fil à beurre coupe de la sorte l'horizon et le ciel, et finira par donner à Paris l'aspect de San-Francisco, c'est l'avant-coureur de toute une suite ininterrompue de progrès matériels destinés à modifier singulièrement le paysage parisien. Nous avons déjà le tramway à vapeur ; nous aurons le railway aérien, les locomotives-omnibus, des tunnels sous les Variétés, des ponts suspendus devant le Gymnase : tout un Paris nouveau chauffé au gaz, éclairé à l'électricité, élevé au téléphone et promené à la vapeur.

Je ne me donnerais d'ailleurs point la peine de renouveler de telles prédictions, avant peu réalisables et devenues banales, si je n'étais frappé de cette contradiction : — Jamais nous n'avons été plus pratiques et plus affolés de *vie moderne*, et jamais, en revanche, nous

n'avons plus recherché, en toute chose, le bibelot, les antiquités, l'archaïsme, les vieilles étoffes et les vieux meubles.

Nous empaquetons nos mœurs nouvelles dans la défroque des vieilles mœurs.

Oui, regardez bien encore ce Paris livré à tout l'*utilitarisme* américain. Presque partout, çà et là (rien n'est plus curieux), on y bâtit et on y ouvre non seulement des cafés pimpants, dorés, tout en clinquant, mais des tavernes, des tavernes à l'aspect moyen âge, telles qu'un *studiosus* du temps de Rabelais en pouvait rêver, des tavernes avec enseigne grinçant au bout d'une potence en fer forgé, dans le goût du puits de Quentin Matzys, des tavernes qui portent au-dessus de leur *huis* — comme une plume au coin d'un chapeau, — la branche de houx légendaire; des tavernes avec bancs de bois, tables à pieds tors et escabeaux, gobelets d'étain, vitraux sertis de plomb, et d'où l'on ne voit passer la fameuse *modernité*, la vie courante, qu'à travers les hublots du vieux temps.

Qui dira pourquoi ce goût, cet amour, ou plutôt cette folie du passé qui eût enchanté un Violet-le-Duc, se mêle à nos besoins de brûler l'existence comme un bol de punch et de vivre à la fois le « jour d'aujourd'hui » et celui de demain?

Et ce sont, notez bien, les plus *modernes* parmi les artistes, les plus grisés de réalisme parmi les littérateurs, qui ont inventé et qui fréquentent ces tavernes où semblent se profiler, comme au temps du docteur Faust,

les silhouettes des étudiants de Gœthe dans la taverne d'Auerbach, à Leipzig. Ce sont ces enamourés du présent qui ont fondé, çà et là, le *Chat Noir*, le *Bon Fromage*, la *Pomme de Pin*, vieux cabarets nés d'hier, et curiosités de Paris, où, pour rester dans la couleur locale, il faudrait demander un verre de bière comme Gaultier d'Aunay demande un renseignement dans la taverne d'Orsini :

— Ohé ! maître Orsini, notre hôte, tavernier du diable, double empoisonneur, il paraît qu'il faut te donner tous tes noms avant que tu répondes !

Et je vois d'ici la tête effarée du garçon sous cette pluie de littérature romantique !

Je m'explique bien, au surplus, le goût de nos réalistes et de nos *modernistes* pour les tavernes à décors de théâtre. Ils ont tous, peu ou prou, débuté par le romantisme : ils ont goûté de ce haschich avant de déboucher leur petit bleu. Ce sont des romantiques défroqués. Ils ont jeté le pourpoint aux orties ou au tas d'écailles d'huîtres. Ils avaient commencé par peindre les soudrilles portant vestes de cuir, morions historiés, cuirasses bossuées et suivant, par les chemins, les aventuriers en campagne. Alors, revenant à leurs débuts, ils retrouvent dans les colorations pourpres ou livides des vitraux les rêves de leurs vingt ans, et ils font du réalisme au pinceau ou à l'encre, du fond de leurs tavernes aux architectures archaïques.

Mais si les artistes ou les peintres seuls se mêlaient d'avoir ce que Gavarni appellerait une *toquade* de vieilleries ? Ah, bien oui ! Tout le monde en est là. A Londres, le style *Queen Ann* n'est-il pas à l'ordre du jour en

toutes choses? Meubles et vêtements doivent être du temps de la reine Anne. A Paris, c'est le gothique qui est mieux porté.

J'ai là, gravée et peinturlurée, semblable, avec ses lettres ornées, rouges ou dorées, à la page enluminée d'un missel, une invitation parcheminée qui ferait sourire de joie Honoré de Balzac, l'auteur des *Contes drôlatiques*, épris à la fois, lui aussi, de vie moderne, de vieux langage et de vieux bibelots.

C'est une simple invitation à un repas de fiançailles, rédigée en *françoys* de nos pères et dont l'aspect vieillot figure assez bien celui d'une charte d'antan :

« *L'An de Grâce mil huit cent octante et deux, le* 7e *jour du mois de Janvier.*

» *Pour célébrer dignement et joyeulsement les Nopces de très gente Demoiselle Sophie Bravart avec Messire Georges Pommier ayant habitation en la bonne et honneste ville de Lutèce, nous avons accordé au porteur de la présente le droict d'assister au gay Festin cy-dessous énoncé.* »

Et, après cette étrange invitation, où de bons bourgeois de Paris jouent sans façon aux grands seigneurs du temps passé et s'offrent un menu sur parchemin à défaut de parchemins nobiliaires, suit l'énumération des plats très modernes et très alléchants, pas archaïques du tout : — consommé aux quenelles, crevettes de Dieppe, asperges en branche, bombe Nesselrode, sans compter les vins qui ne sont nullement de l'hydromel ou du brandevin.

Je ne crois vraiment pas que la furie du *bibelot* se

soit jamais mieux affirmée que dans ces menus gothiques dont on est, paraît-il, très friand dans un certain monde. Encore un coup, nous croyons corriger par une archéologie de hasard l'humeur américaine qui nous envahit, qui modifie la composition chimique de notre cerveau parisien et de notre sang gaulois. Nous prenons, en guise de quinine, de l'archaïsme contre la fièvre yankee.

Il en résulte le plus étonnant et le plus ironique amalgame : des boîtes à poudre de riz copiées sur des coffrets du treizième siècle; des buvards en cuir de Cordoue; des éventails à poignée d'acier, comme une épée tolédane; du papier à lettres où les pattes de mouche de la femme aimée trottinent à côté d'un énorme sceau de cire rouge qui fait ressembler le billet doux à la *lettre patente* d'un roy. Un tas d'anachronismes étranges, une bigarrure curieuse et comique, des élégances bizarres, des aspirations qui s'excluent les unes les autres : le japonisme mêlé au gothique, les turqueries au genre Watteau, le Directoire au Louis XIII, le persan à l'article anglais, — tout un luxe butiné un peu partout, dans tous les temps et chez tous les peuples, et donnant à cette époque-ci, d'ailleurs pleine de coquetteries, l'aspect amusant, imprévu, attirant et stupéfiant d'une mascarade agréable et d'un vaste et pimpant bal masqué où, je l'avoue d'ailleurs, il y a plus d'images séduisantes que d'apparitions grotesques — quoique le grotesque et le ridicule n'y manquent pas.

Dans une féerie des frères Cogniard qui s'appelait

le Lendemain de la fin du monde, ce bariolage parisien si fantastique et si divertissant était ramené à sa plus simple expression. De Paris il ne restait rien. On chassait le lapin sauvage sur la place de la Bourse et, dans le lointain, parmi les broussailles, comme au bout d'une lande déserte, on n'apercevait plus debout que l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile. La gloire de la France survivait à Paris.

Nous causions de ces vieilles pièces d'autrefois avec l'excellent comédien Gabriel en suivant le convoi d'Hippolyte Cogniard vers le cimetière Montmartre. Ces enterrements de gens de théâtre ont toujours un côté ironique. La note de la comédie se glisse jusque dans le deuil. Derrière le corbillard d'un vieux vaudevilliste d'autrefois, Villeneuve, ses anciens collaborateurs se rappelaient l'un à l'autre les couplets qu'il avait rimés et, *tra la la la la la laire*, ils les chantaient, l'un après l'autre, comme pour évoquer l'esprit du défunt.

Toute la clef du Caveau y passait. On enterra le pauvre mort sur l'air de *Je sais attacher des rubans* et sur celui de :

J'en guette un petit de mon âge !...

L'antithèse du cercueil d'Hippolyte Cogniard attendant sous le portail d'un théâtre est bien aussi étonnante que ces funérailles en chansons. C'est sous la porte même des Folies-Dramatiques, rue de Bondy, que la bière de Cogniard était déposée. Il habitait là un appartement. Peut-être voulait-il, jusqu'au dernier moment, entendre l'écho d'un couplet de vaudeville ou d'une ronde d'opérette. On avait tendu de noir le

portail par où tout Paris a passé pour aller écouter la *Fille de Mme Angot* et les *Cloches de Corneville.* Les draperies mortuaires cachaient, pour un moment, les affiches du jour et, le corps emporté, le titre de la pièce qu'on jouait le soir, le *Petit Parisien*, a reparu sous cette éclipse funèbre.

C'est bien l'enterrement qui convient à un homme de théâtre : — un cercueil couvert de fleurs, déposé devant un bureau de location, entre deux affiches de comédie, *côté cour* et *côté jardin.*

Et, tandis que le convoi longeait la rue des Marais, en sortant de l'église :

— Voyez donc, dit quelqu'un, l'enseigne de ce restaurant !

En lettres d'or, en effet, on lisait : *Restaurant de la Biche au Bois ;* — un des succès de cet amuseur disparu !

Il y avait deux croix piquées sur le drap noir qui recouvrait la bière : une croix à ruban rouge de la Légion d'honneur, et une petite croix à ruban bleu. Cette dernière était la croix de Juillet. Hippolyte Cogniard ne la portait pas.

Lorsqu'il était directeur de la Porte-Saint-Martin, Chevreau, son ami, chez qui est mort Armand Carrel, à Saint-Mandé, se rencontrait parfois, lui, républicain, avec M. de Montalivet dans le cabinet directorial, et Cogniard ne tenait pas à rappeler, par un bout de ruban, qu'il avait combattu en 1830. Les directeurs de théâtre étaient alors soumis au régime du privilège.

Après le 24 février, un jour, à la répétition d'un drame qui s'appelait *le Maréchal Ney*, les comédiens de la Porte-Saint-Martin furent étonnés de voir arriver leur directeur Hippolyte Cogniard en uniforme de lieutenant d'habillement de la garde nationale d'Asnières, et, sur la poitrine, une petite croix au bout d'un ruban bleu à liséré rouge.

— Comment, monsieur Cogniard, vous étiez donc décoré ?

— Oui, pour avoir mis Louis-Philippe sur le trône, et je n'osais pas porter ma croix tant qu'il y est resté ! Les gouvernements aiment si peu les amis de la première heure !

Peu de temps après, Cogniard était décoré de la Légion d'honneur comme capitaine de la 5e légion de Paris. Aux journées de juin, il y avait, rue Saint-Maur, un chef de fabrique, un bronzier, je crois, nommé Léguiller, qui, marchant à la tête de ses ouvriers, s'était constitué chef de barricade. Hippolyte Cogniard courut au pas de charge sur la barricade de la rue Saint-Maur, fit, de sa main, Léguillier prisonnier, et, après l'avoir désarmé, le protégea contre les menaces et les insultes de la foule. On lui donna pour cela cette croix qui lui valait d'être escorté par un piquet de soldats dans la petite église de Saint-Martin, rue des Marais.

Église Saint-Martin ! Théâtre de la porte Saint-Martin ! L'existence de Théodore Cogniard a tenu comme entre ces deux parenthèses.

Lorsqu'il était directeur de la scène où M. Clèves est

maintenant le maître, Cogniard avait pris pour secrétaire général du théâtre un ami à lui, qui n'était alors qu'un Parisien de beaucoup d'esprit et qui allait devenir un écrivain et un observateur de beaucoup de talent. C'est Auguste Villemot, le maître chroniqueur de la *Vie à Paris*. Villemot recevait les lettres des auteurs, les demandes de places, les réclamations et, spirituel, avenant, bon enfant, il dépensait en causeries la belle humeur qu'il devait plus tard condenser dans ses articles dans les chroniques d'un « bourgeois de Paris. »

Ah! la chronique et les chroniqueurs!

M. Caro vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* tout un travail, des plus remarquables, où il explique pourquoi la critique littéraire n'existe plus. Une des raisons qu'il donne, c'est que la chronique l'a tuée. Je ne suis pas de son avis. La chronique n'a rien à voir avec la critique littéraire. La critique s'occupe des livres, la chronique s'occupe des mœurs.

La chronique, c'est l'histoire en deshabillé et, telle qu'on la conçoit aujourdhui, l'histoire a beaucoup plus à apprendre des chroniqueurs du passé, amis du fait précis, pittoresque, trivial au besoin, que des historiens trop soucieux, comme dit M. Ribot, de la majesté même de l'histoire.

Les biographies, les Mémoires, les confidences des contemporains, les infiniment petits, jouent dans l'évolution de l'humanité, dit l'auteur des recherches sur l'*Hérédité*, le même rôle latent et incessant que dans

l'évolution de la nature. Stendhal n'aimait que les *petits faits*, nombreux, offrant des aliments à sa psychologie. Or, qui les fournit ? La Chronique.

Ce que M. Caro á raison de combattre, c'est le reportage à outrance, le reportage ignorant, tapageur, contant, bavardant et renseignant au hasard, donnant la même importance à un couplet de revue de fin d'année qu'à un profond travail de revue in-8°, biographiant les gens sans les connaître, les jugeant sans les étudier, les exaltant sans les comprendre et les condamnant sans même les avoir entendus.

Cette manie, cette fringale, cette boulimie de renseignements et de reportages, ce besoin quotidien d'allumer un pétard, de tirer un coup de pistolet, de faire retourner la foule, mènent tout droit à ce journalisme bizarre et malsain, mi-partie ordurier, mi-partie mensonger, qui ne se contente pas d'étaler ses imageries aux devantures des librairies populaires et d'imprimer, en grosses capitales, l'annonce de ses *canards* grossiers, mais qui déborde sur la rue, conquiert, de par ses crieurs, le boulevard et le trottoir, vous harponne au coin de la rue et vous force, quoique vous en ayez, à entendre le glapissement de ses stupides annonces :

— Demandez les *Révélations de M. Gambetta!*

— Voyez voir la *Vérité sur les trafics de Messieurs les agents de change!*

— Il faut lire le *Suicide du Duc de Broglie!*

— Achetez les *Infamies d'un boursier* et les *Mystères de la Conciergerie!*

Tout cela, on l'entend à tous les carrefours. Ces pamphlets répugnants vous sautent à la fois aux yeux

et aux oreilles. Des « aboyeurs » de papiers maculés salissent de leurs commentaires le ministre tombé du pouvoir, les officiers ministériels qui ont résisté à la crise, l'homme d'État redevenu écrivain et signant ce maître livre *Marie-Thérèse et Frédéric II.*

Et la foule entend, écoute, subit ces délations absurdes et ces pitoyables calomnies! Et un étranger qui, de la rue de Richelieu au faubourg Montmartre, prendrait, je ne dis pas pour vérités, mais pour possibilités, ce qui se hurle là de niaiseries putrides, se demanderait où en est la France, et quel est ce peuple qui laisse des rôdeurs de barrière annoncer, crier, beugler, d'une voix atrocement aiguë ou effroyablement enrouée, des placards où, librement, en plein air, devant les cafés et les théâtres pleins de monde, se trouve bafoué l'honneur des particuliers et déshonorée la voie publique d'une grande ville comme Paris!

Mais réfléchit-on bien que la conclusion nette, infaillible, à un moment donné, de ces « annonces » irritantes, c'est la collision de quelque promeneur trop nerveux avec un de ces crieurs trop éloquents? Je parlais d'américanisme! Plaise à Dieu que, dans le futur contingent dont il s'agit, le passant irrité s'en tienne à la canne, à notre badine française, et ne pousse pas la colère jusqu'au revolver américain!

Je n'exagère ni ne plaisante : qu'on y prenne garde! C'est bien le moins, je pense, que la rue qu'on balaye avant l'aube de ses immondices, ne soit pas encombrée, quand vient le jour et lorsque le soir tombe, de ces papiers, paperasses et placards qui sont comme la maladie, la gale ou le phylloxéra de la presse honnête et libre!

Quant à la grande querelle des chroniqueurs contre M. Caro, — qu'ils ignorent d'ailleurs beaucoup trop et qu'ils ne lisent pas assez, — voici un livre arrivant à point. M. Ludovic Halévy, qui publiait naguère dans le *Figaro*, à propos des *Lettres en vers* des continuateurs de Loret, éditées par le regretté James de Rothschild, un article sur l'*Origine de la Chronique*, nous montrait hier les notes qu'il avait prises en feuilletant Robinet, Boursault, Mayolas et ces autres chroniqueurs en vers dont l'ouvrage de M. de Rothschild nous donnera la collection lorsqu'il sera terminé. On sait qu'il formera six volumes. Le premier (de mai 1665 à juin 1666) a paru, il y a déjà plusieurs jours. On n'a pas à le recommander. Il a sa place dans toutes les bibliothèques.

Et, en vérité, en lisant ces chroniqueurs, nos ancêtres, comme on se reprend à répéter que rien n'est nouveau sous le soleil! Autres temps, mêmes mœurs. Avons-nous assez bataillé, il y a quelques années, pour le retour de l'Asssemblée à Paris! En 1670 ce n'était pas l'*Assemblée,* c'était la *Cour* que réclamaient les Parisiens. Ils ne protestaient point contre Versailles, mais contre Saint-Germain. C'était toujours protester pour Paris et le retour à Paris.

10 janvier 1670.

Toujours la Cour, nombreuse et gaye,
Gîte en son Saint-Germain-en-Laye
Dont à Paris il déplaît fort,
Ne pouvant avoir un doux sort,
Sans voir son grand et charmant dire,
Quelqu'un de là vient de m'écrire
Que l'on y prit dernièrement
Le nouveau divertissement

Dont la belle troupe royale
Avec tant d'éclat nous régale
Et qu'il fut assaisonné d'airs,
De pas de balet et concers.

C'est dans ces vieux chroniqueurs, d'esprit bourgeois, reflétant non pas l'opinion de la Cour, mais celle de la Ville, — l'esprit de Paris, — qu'il faut aller chercher le reflet exact des mœurs moyennes, de l'effet produit, par exemple, par les pièces de Molière. Les auteurs de *Mémoires* du temps s'inquiètent fort peu de Poquelin. Que fait ce comédien à Saint-Simon ou à Dangeau? Mais Boursault, Mayolas, Robinet, ces continuateurs bourgeois de la *Gazette* de Loret, Molière les intéresse, car il intéresse la Ville et on a, par leurs verselets, l'impression exacte causée par les *nouveautés* que donne Molière.

On a bien autre chose encore. On a les faits divers du jour et l'envers même, les petits côtés de l'histoire. La Chronique n'est décidément pas à dédaigner. Je trouve, par exemple, à la date du 10 janvier 1670, dans Robinet, une histoire de *jumeaux* qui mit en grande rumeur la société d'alors et amena presque un procès entre la théologie et la médecine :

On me mande de la Haubrey, dit Robinet, — la Haubrey, à une lieue de Rontot :

On me mande de la Haubrey
Qu'une paysanne au teint frais,
Et du pays la plus féconde,
A, ces jours passés, mis au monde
Deux enfants mâles des plus beaux,
Et ils sont tellement jumeaux
Qu'ils n'ont au nœud qui les assemble,
Qu'un ventre et qu'un nôbril ensemble.

Néanmoins, sans nul embarras,
Ils mènent la cuisse et le bras
Par lesquels l'un à l'autre touche,
Et chacun par sa propre bouche
Se sait à merveille nourrir
N'ayant nul dessein de mourir;
Ils sont proportionnés même,
Et forts et puissants, tout de même,
Que si dans l'ordre ils étaient nais;
Mais encor que chacun d'eux tette.
Il n'en est pourtant qu'un qui jette
Et qui rende son excrément!
Caprice admirable vraiment
De notre mère la nature,
Et qui fournit la tablature
A l'une et l'autre Faculté.

Les deux Facultés, encore un coup, la Faculté de théologie et la Faculté de médecine, qui se posent le grave problème, la redoutable question de

Sçavoir comment ces deux jumeaux
Sortiront un jour des tombeaux.
S'ils ressusciteront ensemble,
Et comment ils pourront tous deux
Contempler leur Sauveur aux cieux !

Grande discussion, et fort attirante! Mais Robinet sait que la matière est délicate... Il s'arrête et s'excuse...

Mais *satis* sur cette matière,
Qui n'est pas beaucoup *gazetière!*

J'ai dit que les *envers de l'histoire* se rencontraient chez nos gazetiers. On jouait, le dimanche 29, *Pourceaugnac*, avec une assez belle recette (1,386 livres), lorsque, à Saint-Cloud, survient un événement tragique, la mort de *Madame*. Elle était partie avec le roi. Le but apparent du voyage était de visiter les nouvelles frontières du royaume. On arrive à Calais. Là, Madame

annonce qu'elle va à Douvres, et elle en rapporte le traité où Charles II, son frère, se détache de l'alliance hollandaise. La duchesse d'Orléans a réussi. Sa faveur est plus grande que jamais auprès de Louis XIV. Elle revient le 29 juin, et le 30, le lendemain, après avoir bu un verre d'eau de chicorée, elle meurt, à vingt-six ans, poitrinaire en réalité. « *Madame se meurt! Madame est morte!* »

Robinet était évidemment *appointé* par Madame. Le 24 mai 1670, il s'adresse à elle :

Depuis qu'au pays des Flandrins
votre Auguste Altesse voyage.

Le 3 mai 1670, la Cour allait partir pour les Flandres; Robinet était désolé : enfin, le retour de Madame est annoncé, et, le 21 juin 1670, le gazetier commence, joyeux :

Sus, sus, ma Clion, ma Muzette
Sus, commençons notre gazette,
Ne faites pas cligne-musette,
Quand votre héroïne parfaite,
Si blanche, si vive et si drète,
Enfin de retour de sa trète,
Rend notre belle cour complète;
Mais paressez, ma mignonnette,
Plus enjouée et plus coquette
Et pour cette illustre Henriette
Cherchez, muze, une historiette
Qui luy plaise et soit joliette.
Ce donc, viste, que l'on caquette
Car voici la préface faite!

Viennent alors, au courant des verselets d'habitude, petites histoires ordinaires. Grands mariages. Assas-

sinats. Nouvelles de Pologne. Puis tout à coup, la semaine où *Madame* meurt, pas de lettre de Robinet.

Le 5 juillet 1670, *Lettre en vers à l'Ombre Royale de Madame* — et oraison funèbre :

De sa vie,
Qui dans six heures fut ravie.

Et, dans cette oraison funèbre, on retrouve un passage curieux, qui est la réédition du *Et nunc erudimini* de l'*Oraison* de Bossuet pour Henriette de France :

Gens de haut rang, gens couronnés,
De ces exemples apprenez
A vous juger, à vous conêtre.
Hélas ! hélas ! on vous voit naître
Et mourir tout ainsi que nous.
Vous, gens rampans, consolez-vous
Voyant qu'ains la pâle Parque
Comme un berger traite un monarque,
Et dessous ses foudroyants traits
Fait choir cabanes et palais.

Cependant, que va devenir le pauvre gazetier qui n'est plus subventionné par Madame? Il continue ses louanges. Il a la reconnaissance de l'estomac. Le 19 juillet 1670, la lettre de Robinet est adressée encore à *l'Ombre Royale de Madame* et commence par ces deux vers :

Grand' ombre entre laquelle et nous
Se va lier un long commerce.

Évidemment Robinet a l'intention d'adresser toujours ses lettres *à l'Ombre de Madame*, et ce 19 juillet 1670 les deux premières pages de sa lettre appartiennent encore en effet à Madame. Mais, à la troisième page, le

chroniqueur commence à parler d'autre chose : il annonce la mort d'un petit duc de Bourbon, âgé d'un demi-lustre, qui a

Esté, comme un tendre bouton,
Cueilli par l'injuste Cloton,
Qui de tous les côtés fourrage
Sans égard de titre ni d'âge.

C'est une sorte de transaction pour parler d'une autre actualité, et, oubliant déjà *Madame*, Robinet se met à raconter une bataille dans les Indes orientales :

Les habitants de Macassar
Qui sçavent bien lancer le dard,
Et les Hollandais s'escrimèrent
Et d'importance se plumèrent.

Puis viennent de petites nouvelles de Rome..., puis enfin un dernier compliment à Madame, assez curieux :

Ombre, mon astre de faveur,
Pour qui j'ai la mesme ferveur
Que pour mon auguste princesse,
Voici tout ce qu'aujourd'hui j'ai
A faire passer sous la presse.
Adieu jusqu'à huit jours, de toi je prends congé.

Le 26 juillet 1670, la lettre de Robinet est toujours adressée à l'*Ombre Royale*. Compliment à l'*Ombre*. Encore deux pages sur Madame, et même, dans la lettre, cette promesse à l'*Ombre :*

Reviens m'écouter dans huit jours.

Mais — ô inconstance des chroniqueurs, gazetiers en vers ou en prose ! — dans l'espace de ces huit jours,

Robinet change d'avis. On doit lui dire, dans son public : « C'est un peu triste, cette lettre adressée à une ombre, même royale ! » Et *Monsieur*, parfaitement insensible à la perte d'Henriette d'Angleterre, doit trouver cela fort désagréable. D'ailleurs, le bon Robinet doit se faire cette réflexion : « L'ombre royale ne me continuerait pas la pension que me faisait Madame ! » Et c'est pourquoi la lettre suivante est adressée, non plus à la duchesse, mais au duc d'Orléans ; non plus à *Madame*, mais à *Monsieur* (2 août 1670).

Et il résulte très clairement de la première dédicace à *Monsieur* que c'est *Monsieur* qui a fait dire au chroniqueur : « Je continuerai la pension ! »

Alors, tout naturellement, ce brave Robinet s'adresse : *Au successeur de ma Royale ombre !*

Et la *Lettre en vers à Madame*, et la *Lettre en vers à l'Ombre Royale de Madame*, deviennent la *Lettre en vers à Monsieur*. Puis, avec ce simple mot changé, le journal reprend comme devant. Et dans la lettre du 9 août, dès les premiers vers, Robinet appelle Monsieur :

> *Illustre et charmant veuf* d'une auguste héroïne !...

Rien n'est plus intéressant que ces vieilles gazettes, et le baron James Rothschild avait cent fois raison de les rééditer. Loret et Robinet nous en apprennent plus que bien d'autres sur le *grand siècle*. Je ne veux retenir des dédicaces de Robinet à Madame, à l'ombre de Madame et au veuf de Madame, qu'une réflexion, c'est que nous sommes autrement heureux, nous autres gazetiers d'aujourd'hui, que ces pauvres diables de chro-

niqueurs faméliques aux gages des grands seigneurs ou des libraires. Nous n'avons à nous inquiéter que du public, qui nous lit et nous juge. Et nous ne dépendons, en réalité, que de notre conscience.

Ne négligeons cependant ni n'accusons ces pauvres diables d'autrefois qui échangeaient leur dédicace contre un morceau de pain. Plaignons-les, ils le méritent, et lisons-les, ils en valent la peine. Ils sont aux grands écrivains de leur temps ce que la causerie est à l'éloquence.

VI

Auguste Barbier. — Un jugement de Sainte-Beuve. — Ce qu'on disait des *Iambes* en 1831. — M. de Sacy. — La réception de Barbier à l'Académie. — M. Empis. — La *Cage hyménéenne.* — Brizeux et Barbier chez Mme Desbordes-Valmore. — Auguste Barbier, auteur dramatique. — Hector Berlioz. — *Chez les Poètes.* — Les tapageurs et les modestes. — La *première* des Aquarellistes. — Théodore Anne. — C'est de la gouache !... — Le *Cercle des Alouettes.* — Mlle Delaporte. — L'*Abbé Constantin.* — L'Exposition des Aquarelles. — A propos de M. Dumas et de M. Jacquet.

17 février 1882.

C'était, un jour, chez Sainte-Beuve, et nous parlions des poètes vivants. Le nom de l'auteur des *Iambes* tomba sur le tapis :

— Il a poussé, dit l'un de nous, un cri violent qui traversera les âges.

— Pour moi, fit Sainte-Beuve, Barbier me représente assez bien un homme qui entre dans une rivière. Il se jette à l'eau et commence par nager admirablement, ou plutôt, comme il a pied, il se tient droit et fait bon visage, puis, à mesure qu'il avance, il sent le terrain manquer sous ses pas ; l'eau monte, le sable se dérobe et l'homme s'enfonce. Il barbote !

Et de quel ton, avec quelle expression ironique Sainte-Beuve prononçait ce mot : *Il barbote!* J'ai retrouvé depuis cette comparaison dans les *Cahiers* posthumes du maître critique, mais avec des variantes. D'ailleurs comment rendre la mimique de ce merveilleux causeur ?

Il est évident que Barbier n'a plus retrouvé l'inspiration ardente qui lui dictait les *Iambes*. Depuis longtemps, le « lourd soleil » de juillet était couché. M. Scherer le disait hier en quelques lignes magistrales.

Cet homme, qui a parlé quelque part, à propos de son ami Brizeux, de l'*Académie de la postérité*, n'en aura pas moins marqué sa place dans notre histoire littéraire. L'auteur des *Iambes* est immortel. Il est curieux de se rendre compte de l'effet que produisit cet admirable recueil lorsqu'il fut, en 1831, publié par l'éditeur Urbain Canel. Les uns acclamaient : « En attendant qu'il nous vienne un Aristophane, disait, dans l'*Artiste*, un critique anonyme que je soupçonne devoir être Jules Janin, nous pouvons nous réjouir : nous avons trouvé un digne rival de Juvénal et d'Archiloque. » Les autres, au contraire, accablaient Barbier sous la gloire d'Alexandre Soumet. « M. Soumet, lui disait-on, n'aurait pas abusé de cette crudité de style. » Je le crois sans peine.

La *Revue de Paris* avait publié la *Curée* et la *Popularité*. La *Revue des Deux Mondes* avait donné l'*Idole*. Auguste Barbier, à vingt-cinq ans, était célèbre. A soixante-quinze ans, il était presque oublié. « Par une » fortune singulière, lui disait M. de Sacy en le recevant » à l'Académie française, le titre de la première et de

» la plus brillante de vos productions poétiques est » devenu, pour ainsi dire, votre nom personnel. Bien » des gens ne connaissent pas M. Barbier ; l'auteur des » *Iambes* est connu de tout le monde. Ainsi les noms » de nos vieux maréchaux disparaissent sous le nom » que la victoire leur a donné. »

Et, dans ce même discours, devant toute une foule, en séance publique, M. de Sacy disait encore à ce pauvre Barbier, qui écoutait d'un air un peu affaissé : « On vous a si bien lu, monsieur, et vos vers sont entrés si profondément dans les mémoires, qu'aujourd'hui encore une bonne partie du public en est demeurée à vos *Iambes* et vous considère, ou peu s'en faut, comme un homme mort depuis bien des années pour la poésie. »

C'était une amabilité d'un tour bizarre ; mais l'attitude et le discours du récipiendaire donnaient étrangement raison à M. de Sacy.

Je me la rappelle encore, cette séance du 17 mai 1870, où, en pleine fièvre politique, l'auteur des *Iambes* allait être reçu à l'Académie par un sénateur de l'empire ! Nous n'avions jamais vu Auguste Barbier, une des admirations de notre jeunesse, un de ceux dont les vers chantaient ou plutôt grondaient sur nos lèvres ! Nous étions curieux et comme anxieux de le voir paraître. Je ne sais qui avait dit récemment de Barbier : « C'est un failli ! Il a menti à son génie et n'a donné que deux cents vers ! » J'en vois tant d'autres qui n'ont rien donné du tout ! Peu nous importait. Barbier restait pour nous l'auteur de la *Curée*. Nous tendions vers

lui nos regards. Quelle déception! Quoi, ce petit homme, vieilli et ratatiné, courbé, hésitant, qui allait s'asseoir à son banc comme un commis de ministère prenant place à son bureau, c'était Barbier, Auguste Barbier, l'auteur de la *Popularité*, du *Lion*, de *Melpomène*, de ces satires et de ces ïambes qui semblaient flotter devant nous comme des lambeaux de pourpre ou des morceaux de drapeaux?

... J'ai vu pendant trois jours, j'ai vu plein de colère
Bondir et rebondir le lion populaire...

Oh! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts...

La popularité! C'est la grande impudique
Qui tient dans ses bras l'univers...

Et ce petit vieux, qui dépliait là son papier et s'apprêtait à nous lire l'éloge de M. Empis, c'était lui, c'était le rude forgeur de vers qui nous avait embrasé le sang et fait flamber la tête? Quel étonnement!

Mais ce fut bien pis lorsqu'il parla, lorsqu'il lut cette harangue extraordinaire où traînaient toutes les banalités de la vieille rhétorique; où M. Empis prenait place dans « *la vaillante mêlée des dramaturges* », puis, après avoir écrit des œuvres qui marquaient dans nos « *annales littéraires* », se dégageait « *des liens charmants mais un peu gênants de la collaboration,* » prenait ensuite « *le sceptre de la direction de la maison de Molière* » et subissait les « *vents tumultueux de la politique.* »

Oui, c'est ainsi qu'il discourait, le poète des *Iambes*, l'homme qui avait parlé jadis du *pâle voyou*, de la *fille*

buvant du vin bleu et de la *gorge de la liberté*! Et ce n'était pas tout : ayant à flétrir l'agiotage, qu'il eût autrefois, jusqu'au sang, fouetté de son ïambe, il parlait « du naufrage de l'honneur sur les flots mouvants du monde de la Bourse », et, parlant de l'adultère, il y voyait le « spectacle de la passion bondissant sous les barreaux de la cage hyménéenne ».

Ah ! cette *cage hyménéenne!* Elle nous eût fait sourire dans le discours d'un autre ; elle nous nâvra dans la harangue de Barbier. Mais, du moins, le poète vieilli demeurait-il fidèle, honnêtement et loyalement, à ses amitiés et à ses haines d'autrefois. Il avait été le compagnon de Brizeux. Dans son discours, il nommait hautement Brizeux comme pour reprocher à l'Académie de ne point l'avoir élu.

On trouvera dans un volume d'Auguste Barbier, un volume de prose, *Histoires de voyage*, un souvenir relatif à Brizeux. Tous deux, le poète breton et le poète parisien, s'étaient mis en route, au mois de décembre 1831, pour l'Italie, d'où ils allaient rapporter l'un les *Ternaires*, l'autre *Il Pianto*. A Lyon où ils passèrent, les rues étaient encore à demi dépavées, et sur ce grès taché de rouge on pouvait presque retrouver des taches de sang. On venait de se battre par les rues.

Les deux poètes, au milieu de cette secousse de la guerre civile, ne songèrent qu'à aller, près du quai de la Saône, en face de l'église Saint-Jean, chez une femme dont le nom était alors connu et aimé de quelques lettrés, Mme Desbordes Valmore. Elle demeurait au

dernier étage d'une humble maison, très pauvre, au haut d'un noir escalier en colimaçon.

— Vous êtes bien aimables, messieurs, d'être venus voir une pauvre hirondelle sous sa tuile ! dit la pauvre femme très touchée.

— C'est que, répondit Brizeux, tout justement l'hirondelle porte bonheur aux voyageurs en route !

Puis on causa. Mme Desbordes-Valmore, le cœur gonflé encore des tristesses et les yeux pleins des hideux tableaux de la bataille des rues, racontait ce qu'elle avait vu, l'acharnement des ouvriers, la colère des soldats, — des vieillards tués, un dragon roulé par le Rhône et qui, mort, tenait encore un homme à chaque main...

— C'est l'œuvre des saint-simoniens ! dit Brizeux.

— Non, répondit Mme Desbordes, c'est l'œuvre de la misère !

— Et c'est la poésie, dit Barbier, qui nous consolera de ces réalités !

Et alors dans cette triste maison de pauvres gens, sous les toits de la ville où des murs écroulés sentaient encore la poudre, ces trois poètes, ivres d'idéal, se mirent à écouter une pièce de vers que Lamartine venait d'adresser à l'humble femme :

Cette pauvre barque, ô Valmore,
Est l'image de ton destin...

Il leur semblait que le grand poète entrait, à son tour, dans la mansarde.

— Je puis dire que j'ai vu une femme heureuse, disait Barbier en évoquant ce souvenir.

Comme Brizeux et lui prenaient congé de Mme Valmore, elle appela ses deux enfants, restés dans un coin de la chambre, intimidés, silencieux.

— Vous voyez bien ces messieurs? Eh bien, chers petits, ce sont deux poètes, souvenez-vous...

Auguste Barbier qui, après le coup de soleil de Juillet, semble avoir fui volontairement la popularité, n'a pas eu en sa vie de plus touchant hommage que ces regards étonnés des grands yeux de deux petites filles le regardant, lui et Brizeux, comme deux êtres extraordinaires, tandis que les lèvres murmuraient, après la maman, ce nom mystérieux :

— Des poètes (1) !

On a conté avec quel soin Auguste Barbier fuyait le monde, se cadenassait chez lui, vivait seul. Lorsqu'on sonnait à sa porte, on entendait tout d'abord des bruits multiples de serrures. C'était une solitude verrouillée. Tout jeune, lorsqu'il écrivait les *Iambes*, il était demeuré aux côtés de sa mère et, lorsqu'elle était morte, il s'était trouvé vieux. C'était comme le réveil d'un enfant qui aurait dormi durant des années et des années. Serviable à ses amis et point banal, il était bon, obligeant sans fracas. On a dit de lui : « C'était un radical clérical. » Sous son petit talma, dans sa petite taille, il avait l'air d'un sacristain timide et bon homme. Il travaillait toujours ; quand il n'écrivait pas, il des-

(1) Un journal de Lyon a contesté l'authenticité de ce récit. Or, il a été fait par Auguste Barbier lui-même.

sinait. Les vignettes qui accompagnent ses *Histoires de Voyage* sont tirées de son album.

Il y eut une heure où ce timide, alors acclamé, se trouva face à face avec un homme fort contesté, en ce temps-là, et acclamé, adoré aujourd'hui par des fanatiques. Hector Berlioz alla lui demander un livret d'opéra, comme Mlle Bertin en avait demandé un à Victor Hugo. « J'avais, raconte Berlioz, été vivement frappé de certains épisodes de la vie de Benvenuto Cellini ; j'eus le malheur de croire qu'ils pouvaient offrir un sujet d'opéra dramatique et intéressant, et je priai Léon de Vailly et Auguste Barbier, le *terrible* poète des *Iambes*, de m'en faire un livret. »

Le livret, par malheur, se trouva non pas *terrible* (le mot a de la valeur sous la plume de Berlioz), au contraire, médiocrement dramatique. D'ailleurs, Berlioz était condamné d'avance. Les musiciens répétaient mollement : les chanteurs semblaient pris de dégoût ; Duponchel, le directeur, regardait Berlioz comme un fou et s'en allait en disant :

— Je ne joue pas son *Benvenuto* à cause de la musique, elle est absurde, mais à cause des vers qui sont jolis !

Encore ces vers, qui n'étaient pas *jolis*, mais qui différaient étrangement de « la prose rimée de l'école de Scribe », semblaient-ils indécents aux acteurs. Indécents est le mot. Un des chanteurs réclamait, dans un duo, la coupure franche de ces vers :

Quand je repris l'usage de mes sens.
Les toits luisaient aux blancheurs de l'aurore,
Les coqs chantaient.

— Ah ! les coqs ! les coqs !

Et tout le personnel de l'Opéra riait.

— Pourquoi pas les poules ? disait Habeneck, ou un autre.

« *Benvenuto* fit, écrit Berlioz, une « chute éclatante ». Quant à Barbier, il ne s'exposa plus à être sifflé.

C'est Gounod qui définit le théâtre : — Un endroit où il faut faire gros, vite, fort et cher !

Auguste Barbier, qui a donné naguère sans bruit et nom d'auteur un volume de prose : *Contes du Soir* (ceci soit dit pour les curieux), n'avait cependant pas renoncé aux vers. Il n'y a pas trois mois, il faisait imprimer chez Dentu, son ami, un volume tiré à trois cents exemplaires seulement, intitulé *Chez les poètes*, et qu'il signait je dirai presque de son pseudonyme « l'auteur des *Iambes* ». C'était une suite de traductions et d'imitations en vers de tous les poètes étrangers. « Toutes les fois, disait-il, qu'une pièce de vers, un fragment de poème m'a charmé, je n'ai pu résister au plaisir de les faire passer dans notre langue ! « Le volume est remarquable, mais quelle ironie : l'auteur des *Iambes* finissant par traduire Juvénal ! Pourquoi pas Horace tout de suite, comme les notaires retirés ou les vieux professeurs de province ?

Quoi qu'il en soit, la France a perdu un vrai poète et un honnête homme, une sorte de *juste milieu* dont une insolation avait fait pendant quelques mois, un homme de génie.

On n'a pas à lui reprocher d'avoir cherché le bruit durant sa vie. Notre fracas actuel devait bien l'étonner.

Quelqu'un qui a beaucoup d'esprit, me disait l'autre soir :

— Pour peu que le monde marche, tout homme qui cherchera le silence, aura l'air d'un habile, tout personnage timide semblera, par contraste, une façon de Mengin et, devant tout ce fracas contemporain, il arrivera un moment où l'on dira de tout silencieux : Quel malin! mais quel malin, bon Dieu! Il est modeste!

C'est une réflexion qui me venait, il y a deux jours, à l'ouverture de l'exposition des aquarellistes. Jolie *première*, comme on dit. Un monde fou. Une accumulation de manteaux et de paletots au vestiaire. Une foule dans les galeries. Une cohue devant toute aquarelle de Detaille, de Doré, de Le Blant ou d'Heilbuth, — presque autant de monde qu'au buffet. — Mais ce qui était gênant, ce qui rendait cette *première*, comment dirai-je? délicate, c'est la présence, devant chaque tableau, du peintre qui l'avait signé. J'avoue que j'ai reculé.

Théodore Anne, un vieil auteur dramatique, ancien garde du corps, si je ne me trompe, avait l'habitude d'assister, du fond du parterre, à la représentation de chacun de ses drames. Seulement, par un caprice fort peu commun, il passait sa soirée à en dire du mal, peut-être pour avoir l'occasion d'en entendre du bien. Un soir, à la *première* de la *Chambre Rouge*, le public faillit lui faire un mauvais parti. Il était fou de joie.

Les aquarellistes ne me paraissent pas de l'école de Théodore Anne. Ils ressemblent plutôt à un auteur dramatique qui prendrait place aux fauteuils d'orches-

tre et, à chaque salve d'applaudissements, se retournerait devant le public, saluerait la foule et dirait :

— Messieurs, je vous remercie beaucoup!

Je sais bien que les aquarellistes, ce premier soir, sont chez eux ou chez M. Petit, qui vend leurs exquises vignettes à l'eau. Mais je suis de l'avis d'un Parisien de mes amis qui me disait l'autre soir :

— Tout compte fait, je reviendrai demain; je viens ici pour voir des aquarelles, je ne viens pas pour voir des aquarellistes!

Quant au public, il va rouvrir et renouveler cette année, comme l'an passé, la fameuse querelle de l'*aquarelle* et de la *gouache*.

J'ai souvent entendu des mondaines dire, devant une œuvre de choix, et cela d'un petit air profond ou dédaigneux :

— Oui, c'est fort joli, je n'en disconviens pas, mais c'est de la gouache!

Et les gens qui veulent garder leur réputation d'amateurs sévères de hocher la tête et de répéter :

— Qu'est-ce que vous voulez? C'est de la gouache!

Il semblerait que l'aquarelliste qui a fait de la gouache a commis un crime. « C'est de la *gouache* » équivaut à une condamnation à mort. On admet bien, comme circonstance atténuante, que l'œuvre est coquette, élégante, charmante, attirante, tout ce qu'on voudra, mais la sentence n'en arrive pas moins au moment voulu :

— C'est de la gouache!

Il n'y a pas, sur cent personnes qui rendent le ver-

dict, quinze amateurs capables de l'expliquer ; mais tous ou presque tous font la moue, prennent une attitude et, parce que c'est *chic* ou, comme on voudra, parce que c'est le *chic*, disent inévitablement :

— C'est de la gouache !

Voyez-vous un critique littéraire disant d'un volume :

— C'est un chef-d'œuvre, mais l'auteur l'a écrit avec de l'encre verte !

Ou un critique dramatique s'écriant à propos d'une débutante :

— Elle est admirable, extraordinaire, parfaite, mais elle est blonde !

Et partout et toujours, et à propos de tout, ces faux amateurs, ces juges de Panurge, ces rabâcheurs de banalités, nous les retrouvons inévitablement, répétant en art, en littérature, en politique, en morale, en toutes choses :

— Oui, c'est excellent, c'est fort bien, c'est superbe... mais... *c'est de la gouache !*

Qui nous délivrera des phrases toutes faites et des opinions toutes mâchées ?

Deux opinions toutes faites, c'est qu'on ne peut aujourd'hui réussir, en littérature que par la violence, et, au théâtre, quand on est femme, que par le tapage. Il faut en prendre son parti, ce sont là deux opinions fausses.

Il vient de se fonder à Paris une sorte de salon spécial où une actrice de grand talent, qui est en même temps

une honnête et charmante femme, donne des leçons de diction et de théâtre. Mlle Marie Delaporte, qui est une amie de M. Legouvé, met en pratique la *Lecture en action* du maître dans l'art de lire et de bien dire.

Signe des temps : une actrice, Mlle Delaporte enseigne non pas à de futures comédiennes, mais à des femmes du monde, ce que Samson jadis lui a enseigné. On vient beaucoup en son salon qui a un nom et un nom alerte : le *Cercle des Alouettes*. Là, pas de rampe, pas de rouge, pas de costume : la simple diction et la grâce de chaque *alouette*. Le goût grandissant de la comédie de société expliquerait ici l'affluence des mondaines, mais, trait plus particulier, la créatrice de tant de pièces de Dumas et de Sardou a pour élèves non seulement des comédiennes de société et de la société, mais un avocat, ce qui est tout simple ; un député, ce qui est plus curieux, et un pasteur protestant, ce qui est tout à fait étonnant. Voyez-vous la comédienne d'hier enseignant l'art du bareau, de la tribune et de la chaire !

Et cela paraît tout indiqué et tout naturel avec Mlle Delaporte. Quelque jour, si Ludovic Halévy, après avoir donné sa *Tiennette* aux lecteurs du *Temps*, tire une comédie de son volume si charmant, l'*Abbé Constantin* on le jouera au *Cercle des Alouettes*, comme on y a joué le *Village* de Feuillet,

Ah ! cet *Abbé Constantin*, honnête, doux, souriant, et ces ravissantes petites Américaines qui galopent, dans ces pages, avec leur honnêteté et leur beauté, ils vont (c'est de l'abbé et de son neveu que je parle) faire verser plus d'une larme et plus d'un caprice (je songe aux petites Yankees). Et tout cela, pourquoi ? Parce que cela

a le charme d'une vertu sans ennui. Et parce que aussi bien cela prouve que, dans notre France, il n'y a pas seulement des filles à étudier, mais des jeunes filles — et, par conséquent, des honnêtes filles!

Vous allez me dire qu'Halévy les fait venir de New-York. Soit. Mais pour épouser un Français.

Que parlé-je d'ailleurs de la querelle de la *gouache* et de l'*aquarelle?* A peine ouverte, l'Exposition des Aquarellistes a donné lieu à un bien autre tapage. M. Jacquet a exposé *Un Juif de Bagdad* qui ressemblait à M. Dumas fils. Le gendre de M. Dumas a brisé la vitre de l'œuvre d'art d'un coup de canne, et voilà *tout Paris* en feu et le Palais convoqué pour un coup de canne et quelques coups de pinceau, on a même parlé de coups d'épée! Le scandale causé par l'exposition de cette aquarelle, de M. Gustave Jacquet, représentant M. Alexandre Dumas vu de profil, au milieu de cadres et de bibelots, soulève une question qui intéresse tout le monde, tout le monde étant peu ou prou, au temps où nous sommes, amateur des choses d'art, et par conséquent, chacun de nous pouvant être caricaturé et mis au pilori demain pour avoir commis ce crime de revendre un objet de vitrine ou un tableau.

Il ne faut pas grossir les choses et, décidément, les phrases sont terribles. M. Jacquet a signé là une *charge* désagréable qui ne dépasse pas celles que Gill faisait, du bout de la plume, pour le journal *l'Eclipse.* C'est une plaisanterie d'atelier, une fantaisie de rapin qui n'a même pas le mérite de la nouveauté : il y a longtemps,

c'est sous le Directoire, que la fameuse Mlle Lange n'ayant pas payé son portrait, le peintre la représenta nue, en Danaé, sous la pluie d'or que lui n'avait pas reçue ; — c'est encore l'histoire de cet artiste belge qui, non payé non plus, avait placé l'original d'un portrait d'homme, son débiteur, derrière des barreaux, et écrit au-dessous, du bout du pinceau : *Prison pour dettes*.

Le malheur, pour M. Jacquet, c'est que M. Dumas lui avait parfaitement soldé la *Première Arrivée*, cette petite femme, charmant pastiche de Lancret et de Watteau, qui avait séduit tout le monde, il y a deux ou trois ans, au Salon. M. Dumas n'avait pas attendu l'ouverture de l'exposition ; il avait acquis la *Première Arrivée* dans l'atelier même du peintre, et M. Jacquet était même fort enchanté alors de rencontrer un amateur qui lui donnât de son tableau une somme plus forte que celle que lui offrait la maison Goupil. Depuis, M. Dumas a cédé la *Première Arrivée !* Il l'avait payée, il l'avait gardée, il en était probablement las. Il en a fait ce qu'il a voulu. C'était son droit strict, et M. Jacquet est certes mal venu à pilorier un homme parce que cet homme ne garde plus chez lui telle ou telle peinture qui lui déplaît ou a cessé de lui plaire.

Il est vrai que M. Dumas a gagné quelque chose sur le prix d'achat. Et s'il avait perdu sur ce prix ? Il a assez protégé de jeunes peintres pour que le fait se puisse produire plus d'une fois.

Mais il parait que M. Jacquet aurait bien moins voulu faire une *personnalité* qu'exécuter toute une catégorie de gens, les amateurs qui ne sont que des revendeurs et

qui, exploitant des peintres, devraient, dit-il, être tenus à payer patente, comme des marchands.

Voilà qui est maladroit. Pour Dieu, ne parlons pas de *patente!* Si nous en parlions, il faudrait en exiger des peintres plus encore que des amateurs. Les peintres ne sont-ils pas devenus des marchands pour la plupart et des négociants qui entendent même terriblement leurs affaires ?

— De quelle école êtes-vous ? pourrait-on leur dire. *De l'école du bank-note.*

Soit. Il y a de par le monde l'amateur qui, après avoir joui de son tableau, le revend et en tire tout naturellement profit sans qu'il puisse être pour ce fait accusé d'être un Arabe ; mais il y a le peintre qui, lui aussi, tire parti du relief que peut lui donner la présence de son œuvre dans une galerie choisie, et s'en fait tout naturellement aussi une réclame sans pouvoir être accusé de juiverie.

Et l'un n'est pas plus coupable que l'autre. Et ces façons d'agir sont toutes simples dans un temps très compliqué où chacun se défend et bataille comme il peut.

Dans cette existence d'Apaches en vestons que nous fait la *lutte pour la vie*, il est, en effet, bien entendu que chacun agit pour soi, tire à soi, tâche de se faire la part du lion, et je voudrais bien savoir si les Mécènes d'à présent ne sous-entendent pas le profit possible qu'ils peuvent tirer de leur goût bien appliqué et de leur argent bien employé. Et je voudrais savoir encore si, tout marchands et revendeurs que ces Mécènes peuvent être, les peintres ne sont pas heureux de ren-

contrer de ces Mécènes-là qui surfont les prix, gonflent les notes, donnent à des tableaux qui ne sont parfois que des *déjeuners de soleil* une plus value extraordinaire ?

Car c'est cette franc-maçonnerie du producteur, de l'acheteur, du metteur en relief, de la critique moutonnière, qui éblouit les yeux du public, produit sur toutes les œuvres d'art cette formidable hausse, cette Union Générale des intérêts et de la mode, du caprice et du puffisme qui aura son *krach*, comme l'autre.

Les peintres se plaignent des amateurs qui gagnent sur leurs toiles, comme ils se plaignent des journalistes qui les lancent. Au fond, gazetiers et amateurs sont les crieurs publics de cette immense vente, de ce bazar multiple composé de tous les ateliers parisiens et dont le *krach* en question arrivera le jour où tout ces articles de mode passeront, sans le secours des marchands, sous le feu des enchères à l'Hôtel des Ventes.

M. Jacquet se plaint que M. Dumas ait revendu trop cher la *Première Arrivée*, parce que cette plus-value lui revenait à lui, Jacquet. Je sais, moi, un grand artiste, le dernier des grands paysagistes contemporains, Jules Dupré, qui, lorsqu'on revend plus cher un de ses tableaux, se fâche non de ce qu'on tire un gain de sa peinture, mais de ce qu'on lui donne une valeur factice :

— Si j'ai vendu mon tableau 10,000 fr., dit-il, c'est que je l'estime 10,000 fr. ! Le revendre 30,000, c'est en exagérer la valeur. Le jour où ce tableau de 30,000 fr. sera revendu 20,000, on dira que *mes œuvres baissent*. Pas du tout. Elles seront encore en hausse, puisque je les estime et les vends 10,000 !

Voilà le langage d'un artiste convaincu, qui a vu de grands artistes, ses amis, mourir de faim, et qui sait gré aux amateurs d'apporter de l'argent aux producteurs, dans quelque but que ce soit d'ailleurs.

Il faut s'entendre, en effet.

Nous allons répétant :

— Les amateurs laissaient Millet crever de misère et ils ne lui achetaient même pas, de son vivant, deux mille francs de tableaux qui en valent cent mille après sa mort !

Est-ce que nous aurions le droit de pilorier à l'aquarelle un homme, au coup d'œil divinateur, qui se serait enrichi en achetant, très bon marché, à Millet, des toiles qui représenteraient aujourd'hui une fortune? Il faudrait, au contraire, le remercier et le donner en exemple. Ceux-là sont rares qui achètent les œuvres avant le succès, comme M. Dumas l'a fait pour la *Première Arrivée* et pour bien d'autres.

Mais la question personnelle disparaît même devant la question générale. En dépit du jugement du tribunal rendu en faveur de M. Duverdy, contre M. Zola, j'estime qu'un romancier a le droit de prendre ses noms où il les trouve, du moment qu'il ne vise pas *une* personnalité donnée. S'il n'en était pas ainsi, il faudrait appeler ses personnages *Valère* comme le faisait Molière, et encore il y a dans l'Almanach Bottin des *Valères* qui réclameraient !

Mais, en revanche, ni le romancier ni le peintre n'a le droit de pilorier, de caricaturer telle ou telle personne qui passe. Le romancier ou l'auteur dramatique doit s'inspirer des passions de son temps, créer des

types, non peindre de portraits. Le peintre n'a pas le droit de publiquement se venger, accuser ou calomnier. Où irions-nous ? Nous verrions quelque jour, au Salon une femme qui aurait déplu à tel ou tel artiste, nous la verrions dans le costume sommaire que le Jacquet du Directoire donnait à Mlle Lange !

Je me résume. Les peintres se plaignent que la mariée est trop belle. Ils bénéficient d'une fièvre de peinture qui a gagné toute la population. Ils se partagent toutes les faveurs officielles, commandes et croix ; ils ont de la gloire argent comptant, ils font autant de bruit que les musiciens, qui en font terriblement. Tandis que les gens de lettres, les journalistes, passent leur vie à se déchirer et à se calomnier et s'étonnent ensuite que les titis du paradis qui ont lu leurs polémiques les insultent au tas, du haut des troisièmes galeries, les peintres, qui ne s'aiment guère, s'entendent, s'unissent et fondent de notables maisons de commerce.

Ils se plaignent qu'on leur achète leurs tableaux ! Ils se plaignent qu'on les revende ! Ils se plaignent qu'on parle d'eux ! Ils se plaignent qu'on n'en parle pas ! Ils finiront par lasser les plus bienveillants, ceux qui sont les plus disposés à trouver charmantes leurs expositions de saison et leurs étalages qui ne sont pas ceux du *Bon-Marché.*

J'ajoute que, dans le cas particulier de M. Dumas, il y a une circonstance aggravante pour la Société des Aquarellistes. Personne n'a dit cela ; mais, en achetant le Catalogue illustré de cette exposition, je vois parmi les *membres honoraires* de cette Société M. le prince de Joinville, MM. Ed. André, Em. Bocher, Ed. de Roth-

schild, E. de Ganay, *Alexandre Dumas*... Or, laisser accrocher au mur d'une exposition le profil calomnieux d'un *membre honoraire* d'une Société, c'est, de la part de cette association, où je compte quelques amis que je ne rends pas du tout responsables de cette *fumisterie*, une légèreté difficile à expliquer.

Eh ! en vérité, comment les aquarellistes traiteraient-ils le moindre passant s'ils traitent ainsi leurs *membres honoraires* ?

VII

Mon Carnaval. — Causerie de Carême. — Le thé et la causerie. — Y a-t-il encore des causeurs? — *Petite monographie de l'esprit.* — Comment on avait de l'esprit au temps des Grecs. — Anacharsis et M. de la Palisse. — Les *actualités* de Cicéron. — L'esprit de vrai et l'esprit de mode. — Les *rama* de Balzac et les *combles* d'aujourd'hui. — Les *portemanteaux* de l'esprit. — Talleyrand, Augustine Brohan. — *Jocrisse*, *Calino*, *Guibolard.* — Variétés d'esprit : Barrière, Augier, Aubryet, Dumas fils. — Des causeurs. — Méry et Dumas père. — Sainte-Beuve et Gavarni. — Autran, Sardou, Gounod, Chevanard. — X. Doudan. — Hérault de Séchelles et les causeurs du dix-huitième siècle. — *Mon frère et Moi*, par M. Ernest Daudet. — *La Poussière des causeurs.* — La fin du bal Mabille.

24 février 1882.

Le Carnaval s'est résumé pour moi en un gamin de dix ans qui, vêtu d'oripeaux, avec une toque de velours sur la tête, a passé et repassé sous mes fenêtres, tout un jour, trempé par la pluie du Mardi Gras. Le matin, la toque était à peu près rouge ; le soir, elle avait la couleur de la boue où elle avait roulé plus d'une fois durant l'après-midi. Il y aurait dans cette antithèse matière à une infinité de réflexions parfaitement banales et je pourrais ajouter que, du jour au lendemain, la

boue du Carnaval est devenue la poussière du Carême.

A Paris, « la poussière du Carême » affecte d'ailleurs diverses formes, selon les menus des endroits où l'on dîne. Car cette époque de jeûne est, à dire vrai, la saison des dîners. On se mortifie avec des chaufroix de volailles.

Un fait certain, cependant, c'est que les recettes des théâtres baissent d'ordinaire après les jours gras. Est-ce que, selon Guy-Patin, le Carnaval double ou triple le nombre des malades et diminue, par conséquent, le nombre des spectateurs? Non. Mais, en temps de Carême, on reste chez soi. C'est l'heure des thés et de la causerie.

Ah! la causerie! Parlons-en. Où s'est-elle réfugiée, cette exilée, cette condamnée, cette douairière délaissée, et comment y aurait-il encore une causerie puisqu'il n'y a plus de causeurs ?

Il y a toujours des causeurs, et il y en aura toujours, surtout en France. Non pas que nous soyons ainsi que nous l'avons répété trop souvent, le peuple le plus spirituel de la terre, mais parce que la causerie, comme la chanson, comme la baïonnette, est une arme française!

La chanson est morte, il est vrai, ou agonisante, et la baïonnette est devenue une antiquaille; mais la causerie, cette fleur de l'esprit, n'est pas encore fanée. Il se trouve encore des gens qui la cultivent. Seulement, c'est une plante libre et qu'il ne faut ni ni trop émonder ni trop soigner. Les frondaisons capricieuses et les branches gourmandes font partie de son charme.

Il y aurait à faire, à ce propos, une *Théorie de la Causerie et de l'esprit* qui serait peut-être aussi piquante et plus parisienne que la dissertation de Schopenhauer: *De la quadruple racine du principe de la raison suffisante.*

Qu'est-ce que l'esprit? Et quelles sont les différentes sortes d'esprit? Comment les peuples divers entendent-ils ce même mot, comprennent-ils cette même chose ailée, l'esprit? — L'esprit, pour reprendre la comparaison de tout à l'heure est une fleur qui embellit avec le temps et qui prend diverses couleurs, affecte diverses variétés, selon les terrains où elle pousse. L'*humour* de Sterne a quelque chose de la verve de Rabelais et du sourire de Montaigne, mais il est de l'*humour*. L'esprit en Allemagne, en Italie, en Espagne, varie d'aspects et de nuances. Je commets sans nul doute une hérésie en botanique, et l'auteur des *Lettres de mon jardin*, mon ami M. de Cherville, me le dira, mais une même rose ne doit pas avoir la même odeur, selon qu'elle pousse à Cachemire ou à Pœstum.

Il semble au surplus — puisque j'ai abordé ce chapitre spécial — que l'esprit, le raffinement de l'esprit, si l'on veut, soit une qualité toute moderne.

Je sais fort bien que beaucoup de nos bons mots qui courent encore les rues ou les journaux à l'heure présente sont, comme le vénérable jeu de l'oie, *renouvelés des Grecs*, et cependant, à bien examiner, l'esprit chez les Grecs et chez les Romains n'a pas ce caractère spécial, cette séduction, cette légéreté particulière que nous appelons, nous, de l'*esprit.*

Il n'y a point là de pédante discussion à entamer. Il

n'y a pas non plus de paradoxe. La vérité est que le sel attique manque parfois de sel.

Je viens de fermer un petit livre récent intitulé : *Bons mots des Grecs et des Romains.* Il est de ces bons mots, majestueusement rapportés par Plutarque ou par Pline, qui sembleraient ridicules dans les colonnes du *Tintamarre.*

Les Grecs ont souvent le mot *sublime;* je trouve plus difficilement chez eux le mot *fin.* Je ne parle pas de leurs auteurs, Aristophane, Lucien; je parle de leurs gens d'esprit, de leurs causeurs, de leurs diseurs de bons mots. Sans doute, ils ont parfois le trait aiguisé. Alcibiade se présente chez Périclès. On lui dit que le ministre est occupé à étudier le meilleur moyen de rendre ses comptes aux Athéniens. « Ne vaudrait-il pas mieux, dit-il, étudier le moyen de ne pas avoir à les rendre ? » C'est joli, sans doute, mais c'est modeste; au théâtre on dirait que *cela ne passe pas la rampe.*

L'héroïsme va décidément mieux à ces anciens. On demande à Antalcidas pourquoi les Spartiates sont armés d'épées si courtes; il répond : « C'est parce qu'ils combattent toujours de près. » Alcibiade jeune se bat avec un garçon de son âge. Il le mord. L'autre lui dit : « Tu te bats à la façon des femmes ! — Et des lions, » répond Alcibiade. En ce genre, les *anas* abondent. Ces Grecs ont aussi l'esprit de sagesse, celui du bon conseil bien pratique. Simonide dira qu'il s'est souvent repenti d'avoir parlé, jamais de s'être tu. Mais ce n'est pas là de l'esprit, à dire vrai, ce n'est pas cette chose insaisissable, indéfinissable, qui séduit comme un sourire de femme.

Et, pour être exact, l'esprit, au temps des Grecs, semble s'être logé sur les lèvres des courtisanes. On offre, à souper, à Gnathène l'Athénienne, du mauvais vin, en lui disant : « Il a seize ans ! » Elle répond : « — Il est bien faible pour son âge ! » Ninon de Lenclos avait des ripostes plus jolies, mais enfin la repartie est agréable. Elle a même quelque chose de galamment moderne qui étonne un peu.

Quant à m'extasier sur les bons mots d'Anacharsis rapportés par Diogène Laërce, sur cette réponse faite à cette question : « Dans quelle espèce de vaisseau est-on le plus en sûreté ? — Dans celui qui, après un voyage, réussit à rentrer au port ! » Non, j'aime mieux tout simplement me contenter des douces et touchantes naïvetés de notre M. de La Palisse.

A bien prendre, les Romains me semblent avoir eu plus d'esprit, de traits d'esprit, que les Grecs, plus affinés qu'eux cependant. On rencontre chez Cicéron des *mots* qui pourraient être datés de ce matin. Nous avons souvent, par exemple, raillé les promptes disparitions des ministères et des ministres ; nous n'avons jamais rien dit de plus agréablement tourné que la réponse faite à Vatinius, ce consul de *quatre jours*, pour parler comme Beaumarchais, qui se plaignait que Cicéron ne fût pas venu lui rendre visite pendant une maladie :

— C'est que je voulais vous visiter pendant votre consulat, répondit Cicéron, *mais la nuit m'a surpris en route !*

Il y eut aussi (je m'excuse de cet étalage ou de ce

déballage d'antiquité) un certain Caninius Révilus, qui fut, lui, consul, un jour durant. Sa démission avait suivi de quelques heures son avènement :

— Révilus, disait Cicéron, est parvenu à nous forcer à demander sous quel consulat il a été consul.

Puis, toujours les plaisanteries inévitables sur le vin :

— Prenez de ce Falerne, il a quarante ans, dit Damasippus en servant du vin médiocre à Cicéron.

Et Cicéron :

— Ma foi, il porte bien son âge !

C'est, comme on voit, une variante à la repartie de la courtisane Gnathène, ce qui prouve que, dès les Romains, les bons mots courants étaient « renouvelés des Grecs. »

Nous leur en avons souvent emprunté, de ces mots bons ou médiocres, en les attribuant tantôt à notre voisin, tantôt à nous-mêmes, tantôt à cet étrange *quidam* des vieux recueils d'anecdotes : un *plaisant qu'on menait pendre!*

Il est, au reste, deux sortes d'esprit : — l'esprit de mode, ou de mots, qui varie tous les vingt ans, — plus souvent même, — et l'esprit vrai, non pas le feu d'artifice, mais le feu qui dure, l'esprit né de l'observation, d'une vérité humaine quelconque, celui qui résume un caractère, définit un homme, perce à jour une hypocrisie, pique au front ou au flanc un vice.

L'*esprit de mode* est celui qui, accessible à tous, amuse tout le monde. Au temps de Balzac, tous les rapins d'ateliers ou de salons font pâmer leur auditoire avec la dé-

sinence *rama* ajoutée à tous les mots. C'est le moment des *dioramas*, des *panoramas*, des *géoramas*, des *robert-macairamas*. C'est l'heure propice au *blaguorama* général. La plaisanterie, en ces circonstances, prend une sorte de caractère épidémique. Nous avions hier une de ces maladies éruptives. La mode était de chercher des *combles*. On rencontrait très souvent, à ce jeu, le comble de l'absurde.

Le *comble* est peut-être aujourd'hui une plaie cicatrisée. Elle se rouvrira sous une autre forme.

L'esprit de mode est le bâtard de l'esprit français. Il est au véritable esprit ce que serait une *scie* d'atelier à la *Correspondance* de Voltaire.

L'esprit de mode répète et ressasse les mots et, pour éditeur responsable à son rabâchage, il invente le plus souvent un personnage imaginaire ou il choisit, à son gré, un être vivant sur les épaules de qui accrocher ses plaisanteries; c'est ce que j'appelle le *portemanteau* de l'esprit courant.

M. de Talleyrand fut longtemps, à son heure, le *portemanteau* de l'esprit de M. de Montrond. Montrond faisait des mots; on les prêtait à Talleyrand, qui les acceptait. De nos jours, Mlle Augustine Brohan a longtemps servi de *portemanteau* à de très jolis mots qui étaient parfois de sa sœur Madeleine. On accrochait aussi au *portemanteau* d'Augustine la défroque de Chamfort et de Rivarol.

Voilà pour les êtres réels. Quant aux *portemanteaux* imaginaires ou, ce qui est plus exact, imaginés, ils se sont appelés tour à tour *Jocrisse*, *Calino*, *Guibolard*. Généralement, à ces vestiaires-là, on n'accroche que des

niaiseries, les hardes banales de la naïveté humaine.

C'est toujours la même bêtise légendaire. *Guibolard* a détrôné *Calino* qui avait exilé *Jocrisse*. Ces proscriptions se passent en famille; chacun de ces niais, qui égorge son prédécesseur, est le petit-fils de l'autre. Ce sont les Atrides de la Sottise.

Il s'ensuit qu'on pourrait presque dire que l'esprit ou plutôt que la plaisanterie courante peut être comparée à une vis sans fin : elle se renouvelle ou se continue en spirale.

Chaque époque a cependant sa marque d'esprit toute particulière. Chaque homme aussi. Les mots acérés de Barrière sont bien de notre temps. La verve saine et gauloise d'Émile Augier est toute à lui et rien qu'à lui.

C'est Augier qui, dans un bal, entendant une jolie femme dire, tout en causant : — « Je donne ma langue au chat » — se contente de faire, tout doucement : *Miaou!*

— Vous dites, monsieur? demande la dame.

— Rien, madame ; — je dis : *Miaou!*

Cela est charmant et cela est signé, semble-t-il.

Un autre homme d'esprit, qui n'avait ni la santé intellectuelle et morale, ni la santé matérielle d'un Augier, mais qui était un raffiné et ciselait souvent des mots exquis — le pauvre Aubryet, ce chercheur de quintessence qui, agonisant, se faisait jouer la *Marche funèbre* de Chopin — avait aussi, dans sa nervosité colère, des trouvailles étonnantes.

Il jouait, un soir, à Bruxelles, aux côtés d'un homme qui retournait le roi avec une persistance singulière :

— Oh ! dit Aubryet furieux, ce n'est pas un partenaire, ça, c'est le *Musée des Souverains !*

Ce mot-là aussi, pour qui a connu les vibrations de cristal de cette nature *étoilée*, comme eût dit le marquis de Belloy, ce mot est signé.

Dans la première version du *Demi-Monde*, quelqu'un disait en parlant de la baronne d'Ange :

— Elle tient le haut du pavé !

— Il n'y a donc plus de trottoir ? répondait un autre personnage.

De qui peut être un tel mot, sinon d'Olivier de Jalin, c'est-à-dire de Dumas ?

Il ne faut pas, au surplus, confondre les gens d'esprit avec les causeurs. Un fin causeur est toujours un homme d'esprit, mais un homme d'esprit n'est pas toujours un causeur. L'homme d'esprit est l'homme des *aparte;* le causeur est le personnage des monologues.

Presque toujours la causerie, fût-elle d'ailleurs étourdissante de mots et charmante, se rapproche de la conférence. Cela est si vrai qu'une maîtresse de maison qui veut, à table, faire briller un causeur, doit lui préparer un auditoire et non lui trouver des échos, des amis ou des adversaires. Un causeur préférera toujours le silence ou les rires aux plus agréables reparties.

Non pas qu'un causeur, vraiment digne de ce nom, ait rien de commun avec un poseur. Un homme qui s'écoute n'est pas toujours celui qu'on écoute. « Un cau-

seur ne doit pas toujours parler, a dit Vacquerie, — qui cause bien, — il doit parler et écouter. Qui pérore ne cause point. Mais qui parle aime qu'on l'entende. »

J'ai vu, après un dîner, chez M. Delamarre, le directeur de la *Patrie*, Dumas père, agacé des fusées, des pétards et des bombes qu'avait, du potage au dessert, tirés Méry avec une prodigalité d'artificier millionnaire, prendre son chapeau, au moment du café, et, vexé, laisser la place à ce Ruggieri marseillais.

Il est probable que, peu de jours après, cet étonnant Dumas, éteint, ce soir-là, par l'auteur d'*Héva*, prenait hardiment sa revanche. Les causeurs, en effet, ont *leurs jours*, comme les ténors. Affaire de bonne humeur ou de température. On pourrait presque, après avoir examiné la physionomie de tout causeur patenté qui se met à table, dire comme un régisseur faisant une annonce à une salle : — M. X.., *indisposé*, *réclame*, *ce soir*, *l'indulgence du public*.

Méry était, d'ailleurs, beaucoup plus un conférencier qu'un causeur. Il prenait le dé, le tenait et le gardait. Un causeur, c'était Dumas père. Un narrateur plutôt, avec un parfum de gasconnade. Personne ne causait mieux que Sainte-Beuve. Il mimait l'action, peignait les personnages. Je le vois et l'entends encore nous raconter la première et peut-être l'unique entrevue de Victor Hugo avec Stendhal :

— Hugo, grave, presque sévère, parlait lentement, sérieusement, *poum*, *poum*, *poum* ; Beyle écervelé, éva-

poré, quoique gros, sautillait d'un sujet à un autre, *ti, ti, ti, ti, ti!*

Et vraiment on assistait à la scène. Les deux hommes se mouvaient littéralement devant vous.

Gavarni, seul, en tête-à-tête, tout bas, son fin sourire ironique relevant sa barbe grise, causait admirablement. Avec ses souvenirs sur Londres, ses impressions *parlées* sur la vie anglaise, on eût fait un livre. Et comme, d'un mot, il jugeait, peignait un homme!

C'est lui qui me disait :

— Il n'y avait guère qu'une demi-heure, dans la journée, où Balzac fût Balzac. J'ai voyagé avec lui, en diligence, par conséquent je l'ai bien étudié. Lorsque le soir venait, dans cette espèce de fièvre que donne le crépuscule qui tombe, alors il se mettait à parler et on pouvait apercevoir son génie dans les courts éclairs de sa parole. Le reste du temps, c'était le plus assommant des compagnons, toujours grognant, disputant, criant : son Gaudissart en voyage.

Autran, le poète de la *Mer*, fut un causeur très fin, doux, souriant, le mot très juste, souvent très piquant.

On peut en effet être mordant en étant fort doux. Le bon La Fontaine n'y met pas de façons. A-t-il à peindre un égoïste? Ce n'est pas long :

Un homme qui s'aimait *sans avoir de rivaux.*

Et tout est dit. Il n'y a plus rien à dire.

Autran avait de ces finesses à la La Fontaine.

Sardou, qui lui a succédé à l'Institut, est un merveil-

leux conteur d'anecdotes, érudit en diable, une poudrière d'esprit. Dumas fils en ferait plutôt un arsenal : il y a de l'acier dans son esprit solide et sûr. Gounod est encore un causeur étonnant, embrasé et plein de foi. Il parle des choses de l'art avec une ferveur d'apôtre. Mais, sur ce point, c'est Chenavard qu'il faut entendre. Il est superbe, orageux, avec des éclairs de lumière et des sentences qui sont des coups de tonnerre.

Ces pauvres causeurs ! Ils ont un peu la destinée des comédiens. S'ils n'ont pas eu la précaution de faire typographier leur esprit, il ne reste plus d'eux, après eux, que cette chose fugitive : un nom. Qui se serait douté, dans quelques années, de la valeur d'un Doudan, si Doudan, qui causait si bien au coin du feu, n'avait pas causé la plume à la main ?

Il est dommage que quelque *auditeur* n'ait pas, en tout temps, caractérisé la *manière* spéciale de chaque causeur en renom ; qu'il ne se soit point trouvé quelque bon scribe bien fidèle, quelque Eckermann ramassant tout ce qui se traîne, pour chaque Gœthe de la causerie.

Ces fameux et fins causeurs du temps passé, comment causaient-ils, en effet ? Qui nous le dira ? Et, sans remonter si loin, aurions-nous une idée de l'esprit de Mme de Girardin, si elle ne l'avait pas légué au vicomte de Launay ?

On trouverait, dans un morceau fort peu connu d'Hérault de Séchelles sur la Conversation, des traits caractéristiques de ces admirables causeurs du dix-huitième siècle qu'il nous plairait aujourd'hui de voir revivre.

En passant, en courant, — d'un coup de crayon ou

d'un coup d'ongle — Hérault, alors, très choyé des salons, note, comme je voudrais qu'on l'eût fait à chaque époque, ce que j'appelle la *manière* même de chaque causeur, la façon de « *lever la tête et de plier le front* » de Garat, la façon « vive et expressive » de Lavater, « l'entretien continu et bien français » de Marmontel, « l'esprit sérieux, étendu, instruit, *avec un grain de malignité* », de Condorcet, « la voix forte aux soudainetés imprévues » de d'Espréménil, le « ton noble et poli » de Ducis, le « tour piquant et élégant tout académique » de Delille, la *précision* de Cérutti, l'*audace verbeuse* de l'abbé Fauchet, — quoi encore ? Hérault de Séchelles nous parle des pinces *mordicantes* de l'esprit de Chamfort, et il nous apprend que J.-J. Rousseau *ponctuait* — comme un homme qui s'écoute parler, qui se relirait en conversant — toutes ses paroles. A la bonne heure, Diderot qui s'exaltait, s'enflammait, s'emportait !

Mais, à tous ces causeurs, Hérault de Séchelles qui, futur tribun, jouait modestement alors le rôle d'*écouteur*, préférait encore « *l'éloquent silence* du célèbre Franklin. »

Le *silence*, en effet, — ceci est exact, — fait partie intégrante de la causerie. Ceux qui se taisent collaborent à la causerie de ceux qui causent ; ils y collaborent par leur attention, leurs regards éveillés, leurs sourires qui soulignent un trait, saluent un mot au passage. Un silence intelligent est comme une raquette qui renvoie le volant au joueur mieux encore que ne le ferait une repartie.

Je trouve un bien joli mot dans un livre des plus intéressants que M. Ernest Daudet vient de consacrer à

M. Alphonse Daudet. Ce livre plein de faits, de détails touchants, de confidences discrètes — une vivisection fraternelle — s'appelle *Mon frère et Moi*. Le *moi* n'est pas toujours haïssable. Il est ici très sympathique. D'autant plus que ce *moi* est un *nous*.

Le joli mot à retenir, dans ce livre à lire et à conserver, c'est un mot d'Alphonse Daudet et un mot de styliste : « *Le style embaume les œuvres* », dit-il.

Or ce que je voudrais pour les causeurs et les gens d'esprit, pour ceux qui sont purement et simplement des gens d'esprit, qui ne tiennent ni la plume ni le pinceau, ou qui, tout en étant des artistes ou des lettrés, sont encore autre chose, sont, à côté, de fins conteurs d'historiettes, d'alertes trouveurs de beaux mots, des satiriques et des moralistes au hasard de la parole et de la fourchette ; ce que je voudrais, c'est que *le style* de quelque auditeur *embaumât* leurs trouvailles d'un soir, leurs saillies d'une minute, leurs paradoxes éphémères, leurs propos à la fois acclamés et mort-nés.

En un mot, il y aurait à écrire un livre sur ceux qui n'ont pas écrit de livres, mais qui les ont parlés. Et, pour donner à cet ouvrage, qu'on ne fera jamais, un titre digne du Carême où nous entrons, je proposerais qu'on l'appelât *la Poussière des Causeurs*...

Memento quia pulvis es !

Et soyez certains qu'il y aurait beaucoup de poudre d'or dans cette poussière-là !

C'est peut-être par une spirituel ironie qu'on a choisi précisément le jour des Cendres, le premier mercredi

du Carême, pour mettre à l'encan les *accessoires* du bal Mabille, destiné à disparaître. Miroirs, chaises, planchers, colonnettes orientales, pavillons chinois, palmiers de zinc, chevaux de bois, les jeux de bagues, tout disparaît, et l'ancienne Allée des Veuves sera veuve bientôt de ce jardin où le monde entier a passé, croyant que c'était là qu'il fallait voir Paris !

Mabille! C'était, pour les étrangers, la grande séduction parisienne, le coin capiteux et troublant. Bien peu d'entre eux allaient voir la Sorbonne ; tous allaient voir Mabille, et ils se disaient : — Nous connaissons Paris ! Mme Harriett Beecher Stowe elle-même, la piétiste, voyageant en Europe, après avoir écrit la *Case de l'oncle Tom*, se faisait conduire à Mabille. On nous juge toujours sur nos verrues.

C'est une verrue, en effet, qu'on extirpe ; ce n'est pas une *mouche assassine* qui tombe.

Et n'allez pas respirer cette poussière-là : un chimiste vous dirait tout ce qu'elle contient de senteurs du passé et d'émanations qui vous sauteraient à la gorge.

Encore les amourettes envolées, les caprices défunts, les fausses gaietés et les faux serments n'ont-ils même pas d'odeur, ce qui les fait ressembler à l'argent qu'ils ont coûté !

VIII

Déceptions et expositions. — Beaucoup de dîners et trop de peintures. — Les *Indépendants*. — Un prospectus d'œuvres d'art. — Les fêtes de Munkaczy. — Castellano au théâtre du Châtelet. — Souvenirs d'un comédien. — Une marchande de sucre d'orge. — Rachel. — Bocage. — Les acteurs d'aujourd'hui. — Vive l'uni forme et l'uniformité! — Le bal masqué de Mlle Réjane. — Un souvenir de Mlle Réju. — Mlle Feyghine. — *Barberine*. — Les violettes de Mars.

3 mars 1883.

C'est l'heure des réceptions officielles, bals et repas. Soirées de gala au pavillon de Flore, à l'Élysée, où les cartes vertes et les cartes saumon du 2 mars succèdent aux cartes chamois et roses du 16 février ; dîners aux ministères. Avec les expositions de peinture qui foisonnent, voilà toutes les actualités.

Je ne sais qui calculait, l'autre jour, qu'il se fabrique, bon an mal an, à Paris, soixante mille tableaux environ. Six cent mille tableaux en dix ans. La postérité se débrouillera comme elle pourra et choisira ce qu'elle voudra dans ce tas énorme. J'ai peur que tant de tableaux ne lui fassent peur et qu'elle ne recule. Toujours est-il qu'à l'heure où nous sommes, on peut aller se

gaver de peinture : place Vendôme, aux *Mirlitons;* rue Volney, à la *Crémerie;* rue Vivienne, aux *Arts libéraux;* avenue de l'Opéra, chez les *Artistes russes;* rue Saint-Honoré, chez les *Artistes indépendants*, sans compter l'exposition partielle des œuvres d'un peintre, Henri Chanet. Je sais des gens assez rétrogrades pour préférer tout uniment une visite au Louvre.

La plus *parisienne* de ces exhibitions, comme on dirait, est celle des *Indépendants* ou *Intransigeants*. Elle ne compte plus le même personnel. Il s'est trouvé parmi ces révoltés des opportunistes. On s'est querellé ou à peu près. M. Degas, le peintre des danseuses, s'est retiré, miss Cassatt a suivi M. Degas, M. Raffaëlli a suivi miss Cassatt. Ce sont là des artistes d'un talent rare que les *Indépendants* ne remplaceront pas.

Mais ils se soucient bien de ces défections, les *Indépendants!* Au besoin, ils les provoqueraient. Que doivent-ils dire, eux, les fidèles de l'intransigeance, de Manet que l'on décore et de Degas que l'on achète ? A qui se fier, grand Dieu ! si les indépendants s'embourgeoisent au point d'être cotés chez les marchands ?

On me cite un mot qui caractérise la situation :

— Nous ne voulons plus de Raffaëlli, s'écriait un des plus ardents parmi les intransigeants de la couleur et de la forme. D'abord, il vend !... Et puis ses petits chiffonniers, ses errants de la banlieue parisienne, c'est indigne de notre exposition ! *C'est encore plus mauvais que des Meissonier !*

On s'amuse de ces propos dans les ateliers et, pendant ce temps, des peintres qui ont la foi restent, barbes grises et fronts dégarnis, fidèles au passé, dans le

groupe des indépendants. Ils ne pactisent pas, ils ne transigent pas. Ils laissent les chefs de file devenir des légionnaires et des *médaillards*. Ils mourront comme ils ont vécu, invendus et incorrigibles. Ce sont les fervents de l'idée juste et de la couleur fausse. Ils raisonnent bien, et ils voient mal. Ils ont des candeurs d'enfants et des ferveurs d'apôtres. C'est aux grisons comme M. Pissaro que je songe. On serait tenté de les admirer, ces naïfs !

Il ne faudrait pourtant pas aller pour eux aussi loin que les Hongrois pour leur compatriote Munkaczy.

A l'heure qu'il est les Hongrois donnent des fêtes à Munkaczy et déclarent, en vers et en prose, que nul pays au monde ne possède un artiste de cette valeur. On couronne de feuilles d'or sa tête qui, disent les toasts, a prématurément grisonné par le travail. Les poètes riment des sonnets, les orateurs font des discours. Ce sont des fêtes nationales. J'en sais à Paris qui en sont fort jaloux.

— Alors, je connais maintenant le cri national de Hongrie, disait hier un aquarelliste qui a de l'esprit, mais que ces hommages à un grand artiste agacent un peu : — ce sera désormais : *Hongrie et bitume!*

Il est des peintres moins féroces et plus accommodants que ces *luministes*. L'an dernier, un artiste bordelais vint à Paris faire, comme on dit, ses offres de service. Il envoya une circulaire à un certain nombre de clients. S'il fit *des affaires* et rapporta des *commissions* à Bordeaux, je n'en sais rien; mais il me paraît évident que

M. Eugène Combès, « artiste peintre et architecte », fut l'initiateur d'une nouvelle méthode artistique et qu'avant peu les peintres de l'*école des bank-notes* mettront son idée en pratique et enverront des *circulaires* comme lui.

Je ne crois pas devoir priver de ce *document* les amateurs des bizarreries de mon temps. On n'inventerait point des facéties aussi originales :

« M

« J'ai l'honneur de vous informer que je viens d'apporter à Paris, pour y être vendus, trois tableaux remarquables de maîtres anciens :

1° Titien. — *Portrait de l'empereur Charles-Quint*. Ce portrait est d'une grande beauté d'exécution, d'une vigueur et d'un fini remarquables.

2° Lancret. — L'*Éducation du jeune Bacchus par les Nymphes*, toile d'une beauté et d'une grâce admirables.

3° Boucher. — La *Leçon de Flûte*, sujet très gracieux et très convenable. On remarquera comme l'artiste a su donner à la bergère une grâce ingénue.

« MM. les artistes, amateurs et collectionneurs pourront constater la valeur artistique de ces œuvres.

« Artiste bordelais venu à Paris pour prendre quelques commandes chez un marchand de tableaux de cette ville, si vous désirez également me faire quelques commandes, faites-le-moi savoir et je m'entendrai avec vous pour cela.

« *Je fais le paysage avec cours d'eau, animaux, vues des Alpes ou des Pyrénées, fermes, chaumières, vues et monuments* (*en France ou en Italie*). *Mon genre de pein-*

ture est clair, brillant et lumineux, à moins que vous ne désiriez un clair de lune avec reflets dans une rivière, genre Lantara. »

EUGÈNE COMBÈS
Artiste peintre-architecte.

Porte Dijeaux. — Bordeaux.

Eh bien, en vérité, je vous le dis, le peintre bordelais est un précurseur ! C'est là un premier pas dans la voie purement commerciale. Attendons-nous à recevoir avant peu des circulaires analogues de nos artistes parisiens. Nous y allons, nous y venons, et le temps n'est pas loin où l'on saluera comme les seuls artistes convaincus les intransigeants aux paysages violets, aux arbres bleus et aux rivières roses, qui vous diront avec fierté :

— Au moins, moi, monsieur, je ne ferais rien pour la vente !

En attendant, on va sourire (ô ironie !) de ces tentatives des peintres intransigeants, logés tout juste au-dessus du panorama où l'on représente l'agonie des cuirassiers de Frœschwiller.

Mais puisque je parle des ironies et des antithèses de cette vie parisienne, imaginez-en une plus navrante que celle-ci : Castellano, le comédien qui vient de mourir, habitait encore, dans le théâtre du Châtelet, l'appartement qu'il occupait autrefois comme directeur et dont la porte s'ouvre à deux pas des coulisses. Il meurt. Il tombe sur ce canapé où les débutants qui sont

venus lui présenter des pièces l'ont trouvé plus d'une fois, fumant sa pipe. Sa malheureuse femme est seule avec lui ; elle appelle. On n'entend point.

A quelques pas de là, on joue les *Mille et une Nuits*, on chante des chansons, on fait des calembours et, si quelqu'un accourait, ce serait des Persans de féerie, des Indiens de carton ou des crevettes de Grévin. Représentez-vous ce râle accompagné par un rondeau de vaudeville ?

C'est l'existence même du théâtre, c'est le sort commun à tous ceux qui vivent de cette fièvre et de ces contrastes, depuis Molière qui sent la mort le toucher par-dessus le dossier du fauteuil du *Malade imaginaire* jusqu'au clown qui, les reins cassés, rend le dernier soupir sur un air de galop, dans un coin des coulisses du cirque.

Castellano, d'ailleurs, eût souri à cette mort de mélodrame. Il ne redoutait rien. Né en Grèce, à Argos, et le *onzième* — je dis le onzième — fils d'un mameluck de l'empire et d'une vivandière de la grande armée, il racontait volontiers comment, son père mort, il était venu de Venise à Toulon et de Toulon à Paris, au hasard des chemins. A Venise, tout enfant, enfermé par son oncle, poète grec, pope de San Giorgio dei Greci, dans l'église même où on l'avait placé pour le faire prêtre, Castellano s'était sauvé en se laissant glisser le long d'une des tours, quitte à se briser les os en tombant. Une évasion à la Casanova. Il y a trois ans, voyageant en Italie avec sa femme et sa fille, il retrouva, dans ce couvent, un vieux cicerone au dos voûté qui lui raconta, en hochant la tête, l'histoire, demeurée

légendaire, du petit bonhomme grec s'échappant du couvent et qu'on n'avait plus jamais revu à Venise.

— Il a dû être pendu quelque part, le fugitif de San Giorgio dei Greci ! disait le vieillard.

Castellano se mit à rire :

— Pas du tout. Il est vivant, et même bien vivant. Et c'est à lui que vous parlez !

C'était, pour l'ancien comédien devenu directeur de théâtre, une joie qui n'allait pas sans émotion de se rappeler les épreuves dures par lesquelles il avait passé, les années de misère qu'il avait bravées dans sa jeunesse. Maintenant il était riche et, tout en soldant les factures des costumes de la *Vénus Noire*, il regardait, du haut de son cabinet directorial, par la fenêtre qui donne sur la Seine, un angle du quai où il avait vu, autrefois, sa mère vendre des sucres d'orge aux enfants qui passaient.

— Oui, en arrivant à Paris, ma mère et moi, nous avions quarante sous ! Je me trompe : nous avions trois francs. A Toulon, où j'étais allé en quittant Venise, on m'avait mis à l'école des mousses ; nous portions une casquette écossaise et c'est pour cela peut-être qu'on nous appelait les *Robins-des-bois*. C'était en 1827 ou 1828. Je ne sais trop quelle gaminerie je fis à la frégate-école : — on me renvoya. On nous donna, pour venir de Toulon à Paris avec ma mère, vingt sous par étape et, la maman et moi, en arrivant, nous avions donc nos trois francs pour toute fortune. De quoi manger du pain pendant quelques jours, voilà tout. Avec vingt sous,

l'ancienne vivandière acheta des sucres d'orge, et, moi accroupi contre ses jupes, elle se mit à les vendre contre un parapet du quai de Gèvres. Elle les vendit tous dès le premier jour. Le coin était bon. Nous y revînmes. On acheta un éventaire. Avec les sucres d'orge de la mère, nous pûmes vivre, l'un et l'autre, et j'eus le temps d'apprendre un état. Je me mis ouvrier cartonnier. Je travaillais rue Saint-Denis. J'allais au théâtre le dimanche. C'est Bocage qui me mit en tête l'amour des planches et des drames. Et, pendant que je travalllais à mes boîtes en carton et que je rêvais de devenir Ruy-Blas ou Antony, la maman débitait toujours, quai de Gèvres, ses sucres d'orge qui devenaient un peu plus gros, tout en coûtant le même prix aux gamins. Mais puisque *l'établissement se fondait*, il fallait bien que les petits clients en profitassent! Ma mère est restée là vingt-deux ans, à vendre ses sucres d'orge devant son éventaire!... Nous avions des cousins avocats, nous avions connu la famille de Rachel et je vois encore la maigre petite racleuse de guitare qui s'arrêtait pour acheter des sucres d'orge à ma mère, lorsqu'elle passait les ponts. « Bonjour, madame Castellano! » — « Bonjour, mademoiselle Félix! » Je ne me doutais pas que la petite serait, un jour, Phèdre, Hermione, Adrienne Lecouvreur et que je jouerais, moi, le Dagobert du *Juif errant* et le d'Alvimar les *Beaux Messieurs de Bois-Doré!*

J'entends encore le brave garçon évoquer ses souvenirs, du fond de ce fauteuil de directeur qu'il avait hardiment gagné, par son activité honnête. Il mettait

à raconter tout ce passé une sorte de gouaillerie reposée. Il avait joué tant de rôles en province, puis à Paris ! Il ne gardait d'émotion réelle que lorsqu'il parlait de ce Bocage, le grand vieillard, qui demeurait l'admiration de sa vie après avoir été celle de sa jeunesse.

Castellano redisait volontiers que dans les *Beaux Messieurs de Bois-Doré* justement, lorsque le vieux Bois-Doré, ressaisissant l'épée pour se faire justice, se battait avec d'Alvimar, il y avait une telle flamme dans ses grands yeux brûlants de fièvre au milieu de son pâle visage, maigre et fier, que parfois, en croisant le fer, Castellano s'arrêtait instinctivement pour admirer cette face superbe, encadrée de majestueux cheveux blancs.

Il était là, contemplant Bocage, et Bocage, tout en le pressant de son épée, lui disait, dans sa moustache :

— Eh bien ! quoi ? Est-ce qu'il vous faut un vrai coup d'épée pour que vous ripostiez ? Voyons, Castel, voyons, descendez donc de la lune !

Il n'y a plus de ces admirations profondes. Aujourd'hui, au théâtre comme en toutes choses, chacun tire à soi la couverture et combat à présent pour sa propre existence. La vie est dure. Non seulement ces admirations s'en vont, mais la camaraderie des coulisses n'existe plus guère. On n'est plus des comédiens vivant au hasard, gais et fous, presque à la belle étoile, on est des bourgeois qui cultivent leurs jardins et rêvent d'avoir pignon sur rue.

Les coulisses ? — Il n'y a plus de coulisses. Plus de utoiements. Des saluts. « Bonjour, monsieur ! — Je ous demande pardon, monsieur ! — Vous allez bien, dame ? »

Après chaque acte, chacun, sa tirade achevée, sa scène finie, se retire dans sa loge et s'y enferme. On ne se parle plus. On ne rit plus. On a bien d'autres motifs de causerie en tête que les plaisanteries d'autrefois, les voisinages de loge à loge, les bavardages de camarade à camarade! On a la tenue d'un notaire. On est candidat au conseil municipal, rapporteur d'un comité de secours, président ou présidente d'une association fraternelle! On a des devoirs, on a des titres, on a des rubans à la boutonnière, on rêve de palmes académiques en argent et de croix de la Légion d'honneur à branches émaillées!

Tout est fini décidément et le *Roman comique* est une vieillerie. Documents usés! Ce monde heureux jadis est devenu grave. Ragotin est candidat, la Bouvillon n'entend plus qu'on la tutoie et Destin prend, dans les coulisses, les attitudes diplomatiques d'un conseiller d'État en mission extraordinaire. J'aimais mieux la folie, les fantaisies et les fièvres d'autrefois!

La fantaisie, chassée des coulisses, a pour refuge encore les petits hôtels de nos comédiennes. On a dansé en costume chez Mlle Réjane, l'aimable artiste du Vaudeville, et il faut rendre justice à la jeune actrcie qu'elle a beaucoup moins fait parler de son bal dans les journaux que les mondaines affamées de publicité et qui invitent chez elles les gazetiers, qu'elles méprisent.

Elle est tout à fait charmante, Mlle Réjane. Elle a de l'esprit, elle a du talent, et elle me fait penser, avec son fin profil de grisette et son joli sourire de Parisienne,

à cette jolie page où Diderot rappelle à Mme Greuze qu'il allait, chez elle, acheter des livres lorsqu'elle était assise au comptoir, dans la Librairie paternelle. Je ne suis point Diderot et Mlle Réjane n'est pas Mme Greuze, quoique nos peintres d'à présent aient pris plaisir à peindre son pimpant visage ; mais, chaque fois que je l'applaudis au théâtre, je me souviens de ce petit tableautin parisien si gentiment contemporain et que je recommande à nos *modernistes :*

Mlle Réjane s'appelait alors Mlle Réju et elle allait débuter au Vaudeville. Elle habitait rue des Martyrs et je la voyais souvent, mince, alerte — une fillette — sortir de chez elle et aller, çà et là, faire ses emplettes du matin, lestement, gentille à croquer, sans chapeau. En voisine. Une Mimi Pinson narquoise. Elle avait concouru, au Conservatoire, dans les *Trois Sultanes*, et nous avions senti courir en elle le sang vif de la comédienne. Elle a le diable au corps, cette fine et vive Parisienne! Un jour, je la rencontrai qui traversait la rue, a peu près à l'heure du déjeuner. Elle portait à la main le pain de la journée, un grand diable de pain long, plus haut qu'elle, et, comme je lui demandais des nouvelles de son prochain début et du théâtre, — et de ses rêves de succès, tout près de se réaliser, — elle cachait instinctivement, par je ne sais quelle coquetterie, derrière son dos, ce pain immense, ce pain géant, qui dépassait sa jolie tête brune. Cela ne vous allait pourtant pas mal, mademoiselle, tout au contraire, — s'il eût été présent, Fragonard vous l'eût dit, — et il n'y avait point là de quoi avoir du rose sur les joues.

Oui, certes, elle avait tort de cacher ce pain, la jolie

comédienne. Elle était charmante ainsi, avec le retroussis de son petit nez, le brillant de ses yeux et la gaieté de son jeune sourire. Je n'ai pas vu Mlle Réjane dans le costume de soubrette Directoire qu'elle portait, en son hôtel de la rue Brémontier, dans ce bal masqué où Mlle Pierson était venue en odalisque, et Mme Judic en charcutière. Mais je ne crois pas que Mlle Réjane, qui donne à présent des fêtes parées, fût plus jolie que ne l'était Mlle Réju, la débutante, tête nue, trottinant dans la rue des Martyrs avec ce pain, ce diable de pain, dont la farine, en tombant, poudrait un peu les frisons légers de ses beaux cheveux bruns...

On a d'ailleurs moins parlé de Mlle Réjane, qui est Parisienne, que de Mlle Feyghine, qui est Russe. A beau charmer qui vient de loin. Nous aurions, pour un peu, eu la *question Feyghine* comme nous avons eu la *question Lavrof* et la question Skobelef. La chronique avait fait à Mlle Feyghine ce qu'on appelle « une entrée » trop tapageuse. On annonçait d'avance que M. Dumas voulait tirer de son *Affaire Clémenceau* une pièce où Mlle Feyghine remplirait à la fois le personnage d'Iza et le maillot du petit page. La nouvelle était prématurée, mais elle avait suffi pour faire à la jeune Russe bien des ennemies. Il faut se défier des trompettes préventives.

Il faut bien l'avouer d'ailleurs, *Barberine* même n'a pas produit l'effet qu'on en attendait. On disait à un de nos amis :

— La comédie est pourtant tirée d'un bien joli conte !

— Oui, répondit-il, les bons *comptes* peuvent faire les bons amis, mais ils ne font pas les bonnes pièces !

Toute la poésie de Musset ne vaut pas d'ailleurs cette première poussée du printemps qui se traduit, dans les rues de Paris, par des bottelées de primevères et des voiturées de violettes. Elles sont partout, les violettes : en tas sur les haquets des marchandes, en touffes aux mains grêles des petites fleuristes, en bouquets au corsage des femmes. Il y a maintenant, par les bois de Meudon, de Bellevue, de Sèvres ou de Viroflay, des fillettes qui courent les allées, ramassant sous les feuilles sèches, par les sentiers où la terre et les arbres commencent à prendre l'odeur des sèves nouvelles, ces fleurettes qui sont la poésie et le parfum des carrefours parisiens. Et tout Paris embaume. Et, avec mars et ses giboulées soudaines qui débarbouillent la ville des boues de l'hiver, un premier vent de printemps passe ; on trouve déjà les repas trop longs, le feu trop chaud, les réceptions trop nombreuses, les théâtres trop encombrés, et, dans la griserie de ces premiers beaux jours, on hume le premier soleil escorté presque toujours de quelque rhume de cerveau comme le premier amour l'est fatalement d'une déception !

Le coryza, c'est la préface du printemps, comme la première trahison est la préface de la vie. Mais on ne se lasse point, en dépit de tout, des primevères, des *primeurs* odorantes des matins et des sourires de mars : les brouettées de violettes à travers les rues de Paris !

IX

Un document retrouvé sur la vie parisienne d'autrefois. — Paris en 1767, impressions de voyage de trois provinciaux. — Le Palais-Royal, les restaurants, le Palais, les theâtres. — Les Parisiennes du bon vieux temps. — Un dîner à la barrière de Fontainebleau. — Les *Impures* du dix-huitième siècle et les *Rieuses*. — Une comédie d'Aristophane en 1882. — Comment le petit vicomte pourra assister au bal des *Rieuses*. — *L'Amant au Plateau*. — Le banquet de M. Chevreul. — Vente au château de Beauregard. — Les meubles et les livres de Balzac. — Une preuve de la culpabilité de Marie de Médicis. — L'imagination. — L'impératrice d'Autriche.

10 mars 1882.

Il n'y a pas tout à fait cent ans, un beau matin du mois de mai, trois voyageurs venus de Lorraine firent gaiement leur entrée à Paris. Ils regardaient tout en bons provinciaux ébahis qu'ils étaient, et l'un d'eux, le soir, en rentrant à l'hôtellerie, notait scrupuleusement ce qu'ils avaient vu. Avoir vingt ans, quitter Nancy pour Paris, faire hardiment le *grand voyage*, rêver même de le faire à pied, c'était pour François Cognel et ses compagnons Théry et Jacquinot une belle aventure !

Devenu vieux, plus qu'octogénaire, Cognel, que la destinée devait faire conseiller à la cour de Nancy,

comme elle allait faire de Théry un général d'armée, relisait peut-être le manuscrit sur gros papier jaune où il avait *couché* ses impressions de voyage de l'an de grâce 1787. Ce qui est certain, c'est qu'on vient de publier ce cahier inédit et qu'on lui a donné ce titre assez alléchant : *la Vie parisienne sous Louis XVI.*

La vie parisienne deux ans avant la Révolution ! La vie de nos pères, il y a quatre-vingt-quinze ans ! Ce petit livre, enfoui depuis des années dans quelque tiroir de famille, en dit plus long qu'il n'est gros, et, le feuilletant tout à l'heure, je songeais aux transformations qu'ont subies depuis lors et Paris et la vie parisienne !

Ces bons jeunes gens de Lorraine font leur voyage en diligence avec l'éternel Anglais et l'inévitable religieux de tous les voyages du temps. Le moine était un bernardin ; il y a aussi un moine dans le *Voyage sentimental* de Sterne. Puis nos provinciaux prennent le coche d'eau, et bientôt, le 15 mai au matin, les voici, fort émus, aux portes de la capitale. C'est alors l'entrée à Paris, la descente à l'hôtel d'Artois, rue Montmartre, en face des diligences, cette cour des Messageries où Boilly groupera bientôt ses voyageurs et où sont encore blottis nos premiers souvenirs, à nous autres, provinciaux de Paris, qu'on débarqua, à l'aube, il y a bien longtemps, dans ce coin de la ville.

A peine arrivés, nos Lorrains de vingt ans courent les curiosités : le Palais-Royal, où ils se font coiffer, les étonne, le jardin les séduit, les regards des jolies filles jetés « *même aux nouveaux débarqués* » les électrisent et, fort troublés, un peu éblouis, ils s'en vont dîner, passage des Petits-Pères, « où, dans une salle très

vaste, on est très bien servi *pour trente-deux sols*.

Voilà qui diffère déjà de notre vie actuelle.

L'intensité de la vie de Paris se décuple, le pouls de la fièvre parisienne bat surtout au Palais-Royal où les grottes anglaises, les grottes flamandes, enfin le Caveau et ses « soupers délicieux » achèvent de tourner la tête aux braves Lorrains en vacance.

Je dois dire que le journal de François Cognel ne nous tient pas seulement au courant des faits et gestes des *beautés* du Palais-Royal. Nos provinciaux sont gens sérieux. Ils ont vingt ans, leur tête s'enflamme, mais leur esprit curieux veut tout connaître, non seulement les Parisiennes, mais les sévérités même de Paris.

Ils iront donc visiter la Sorbonne. Ils iront au Palais écouter les avocats célèbres. « Nous n'avons point été émerveillés de la façon dont on plaide, » dit Cognel, fils de magistrats de Nancy. Ils iront sur le Pont-au-Change voir démolir les maisons qui l'encombrent. Ils visiteront les palais et les églises; ils entreront aux hôpitaux où les malades couchent quatre dans un même lit, à la Salpêtrière où les folles nues, attachées au carcan, leur jettent des injures; on leur montre même là, parmi ces misérables et ces prisonnières, la fameuse Mme de la Motte qui parfile et qui les salue.

Ils verront, à Versailles, le roi, qui leur paraît peu majestueux, Marie-Antoinette, le Dauphin « triste et mal portant », puis encore, vers Louveciennes, la Dubarry qui se cache « de la curiosité et du mépris ». Ils verront tout, depuis la procession de la Fête-Dieu autour de Saint-Eustache jusqu'au tirage de la loterie royale, rue Neuve des Petits-Champs, en présence du lieute-

nant général de police, et quand ils auront bien employé leur journée, ils iront en quelque restaurant où leurs voisines, « d'aimables compagnes qui retournent les poches », leur laisseront tout juste de quoi payer leur dîner qu'ils trouvent, cette fois, un peu cher.

— Nous avons bien dîné, écrit notre bon jeune homme; *il est vrai que cela coûte quarante sous!*

Ce qui est frappant dans ces notes sur *la Vie parisienne du temps de Louis XVI*, c'est l'instinctive horreur qu'inspire à tous la Bastille. Les jeunes Lorrains vont regarder ce monument qui est « entretenu par le despotisme », où vient « expirer la liberté des citoyens », et « le seul aspect de ces murailles sombres leur inspire la terreur ». La terreur et la haine. Ces naïves impressions de jeunes bourgeois visitant Paris expliquent la Révolution.

Et comme l'intimité de la vie de Paris revit dans ces pages sans aucune valeur littéraire, d'ailleurs! On prend un bateau pour aller au Jardin du Roy, — le Jardin des Plantes; il faut louer un batelet pour aller à Passy; le bois de Boulogne est un « *parc éloigné de Paris*, de près d'une lieue, et planté de bois clairs où l'on vient en partie de plaisir les jours de fêtes ». Nos jeunes provinciaux vont voir feuillir les arbres dans le jardin de M. de Saint-James, qui a coûté quatre millions et ruiné son propriétaire, puis chez le « célèbre M. Beaujon dont le parc est orné de statues de grand prix avec colombier renfermant des pigeons d'espèce rare et coûteuse ».

Voilà ce qu'étaient alors ces parages où la fashion moderne a, sous forme d'hôtels somptueux ou de villas

coquettes, planté sa tente, comme on dit. Le parc de Saint-James appartient aujourd'hui à des centaines de gens, et *Beaujon*, deviné par Ledru-Rollin, Balzac et Arsène Houssaye, est tout un quartier de la haute vie.

Mais s'amusait-on beaucoup, savait-on mieux se divertir qu'aujourd'hui dans ce Paris de nos aïeux ?

Nous avions encore Mabille l'an dernier. Sous Louis XVI, on avait le Waux-Hall, illustré par une gravure de Wille. « Le jeudi et le dimanche, écrit François Cognel, on y voit les plus jolies filles de Paris. » Ce ne devait pas être guère plus raffiné que nos concerts-promenades, mais les jeux du carrousel et les hasards de l'escarpolette y jetaient peut-être une note friponne, à la Fragonard.

Et les théâtres ? Nos jeunes touristes lorrains y courent avec passion. Aux Beaujolais, ce sont des enfants de dix à quatorze ans qui jouent ; spectacle qui passe déjà de mode. Sur les boulevards, en 87, chez Audinot, on donne les *Trois Léandres* et le public lorgne Julie, « la plus jolie femme de Paris ». Il y a toujours eu ainsi « *une plus jolie femme de Paris* » qui n'est pas toujours la plus jolie sans doute, mais qui est en évidence, et la mieux affichée.

Ces boulevards, où règne alors Julie, François Cognel essaye de nous les décrire. Quatre files de voitures, les théâtres allumés, Nicolet qui attire la foule et « trois ou quatre cafés bien décorés, où l'on joue de la musique jusqu'à onze heures du soir. » Nos provinciaux y entrent en sortant du théâtre. Une femme fort aimable,

« *dont la conversation était aussi variée qu'instructive*, » leur raconte sur les gentilshommes de la cour « des particularités intimes » qui leur font « *apprécier le néant des grandeurs* », et les voilà rentrant, tout rêveurs, à leur petit hôtel de la rue Montmartre. Puis, en route encore! il faut tout voir : écouter les concerts spirituels aux Tuileries, le forté-piano de Mlle Moullinguen et le *violoncelle* d'un petit prodige de neuf ans, et l'Opéra, boulevard Saint-Martin, avec Lays, Mlle Maillart, Gardel et la Guimard ! A la Comédie-Française, nos bons Lorrains ont de la chance : ils assistent tout juste à la *centième* représentation de *Figaro*, qui commence à cinq heures. « On se battait à la porte pour avoir des billets. »

Mais la vie même, la vie de la rue, la vie de Paris, les intéresse décidément plus que le théâtre, les séductions de la Guimard ou la prose de Beaumarchais. La femme surtout, la Parisienne, les trouble, et, en même temps, les rend philosophes. Ils vont dîner, certain soir, à la barrière de Fontainebleau où les femmes passées de mode, les filles vieillies, décrépites, aux dentelles sales et aux bijoux de cuivre viennent remplacer par le petit bleu d'Argenteuil le champagne qu'on ne leur verse plus aux petits soupers.

« Les filles jeunes, plus mal vêtues encore, écrit François Cognel, laissent entrevoir par les trous de leurs bas, par les déchirures de leurs manches, ou par l'écartement de leurs fichus, des portions de chair qui n'est certainement jamais lavée ; des ouvriers, elles passent aux bourgeois de petits métiers pour finir, quand elles ont quelques charmes, par être couvertes

de fourreaux de soye et avoir même chaises dorées et porteurs à leurs ordres. »

Il y a là, avec moins de style et d'originalité dans le dédain, quelque chose de l'impression même que ressent Michel de Montaigne passant, dédaigneusement étonné, à Venise devant les rousses courtisanes, si fameuses et trop vantées.

Le Gascon dirait volontiers, en hochant la tête : « Quoi donc ! ce n'est que cela ! » Le jeune Lorrain nous les montre, à leurs débuts, — mal décrassées et déguenillées, ces jolies *impures* que les pastels du temps nous font revivre avec leurs sourires effacés et que nous nous imaginons pimpantes de grâce, étalées dans leurs carrosses, englouties dans les dentelles, les fourrures et la soie, et princièrement suivies d'heiduques galonnés d'or, dans les promenades de Longchamps.

François Cognel, devenu vieux, devait hocher la tête quand les jeunes provinciaux de 1830 ou de 1840 lui demandaient s'il avait vu les « jolies filles » du temps de Louis XVI :

— Si je les ai vues ?... Oui, les bas déchirés, les coudes sales, autour des tables mal essuyées de la barrière de Fontainebleau !

« *Plus cela change, plus c'est la même chose* », comme dit un humoriste qui tient si fort à ce qu'il a trouvé qu'il le répète à tout bout de champ. Nous n'avons plus d'*impures* aujourd'hui, mais nous avons des *rieuses*, d'aimables comédiennes qui se sont associées,

ont fondé entre elles un dîner et, très applaudies et très adulées, ont peut-être commencé comme les agréables compagnonnes dont l'œil du jeune Lorrain soulevait indiscrètement les fichus.

Les *Rieuses* vont donner un bal. Elles ont une *masse* à dépenser, une *cagnotte*, si je puis dire, formée par le prix des amendes payées durant les dîners.

Il existe à Londres un club féminin qui s'appelle, je crois, le *Coq et la Poule*, et où les hommes ne sont admis que sur invitations. Club très bien composé, mais d'où le sexe fort est exclu statuairement. Ce même sexe est également exilé du *Dîner* au *Club des Rieuses*. Qui s'avise, parmi ces actrices du Palais-Royal et du Vaudeville, de parler d'un homme, paye sur l'heure une amende dont la proportion augmente avec la récidive.

La présidente est là tenant à la main une marotte — la marotte de toutes les folies que ces jolies *Rieuses* ont pu faire commettre — et, frappant la nappe de sa marotte comme un commissaire-priseur adjugeant un *bibelot*, elle rend son arrêt :

— A l'amende, Mlle X..., qui a cité un nom masculin !

Et la trésorière est là de même, encaissant ces amendes successives.

Le *club* est né du vif désir qu'avaient ces actrices d'échapper à la tyrannie des régisseurs, directeurs, metteurs en scène ! Pouvoir en toute liberté, sans souci du théâtre, en oubliant même les seigneurs et maîtres, rire entre soi, jaser, chanter, c'était après tout une tentation comme une autre. On a donc fondé ce dîner. Tous les mois, chez Durand, réunion féminine. Et tous

les ingrédients du régime parlementaire : élection d'un bureau, rédaction de statuts, énonciation de pénalités. Chaque présidente doit à l'assemblée un *speech* en prose et une chanson comme au Caveau. Chaque *rieuse* nouvellement élue doit à ses électrices, comme à l'Académie, un discours soigneusement recopié par l'archiviste sur un cahier qui serait un trésor pour les *reporters*.

Il y a, dans ces archives, beaucoup d'esprit et de gaieté, des naïvetés aussi, des harangues fantaisistes, des refrains à la Collé, des discours à la Vadé, et je soupçonne plus d'une *rieuse* d'avoir pris pour ces couplets, dont beaucoup sont charmants, quelque collaborateur dans l'affreux sexe proscrit...

Pas si proscrit ! le *Club des Rieuses* va finir comme la *Lysistrata* d'Aristophane. On a, pendant des années, consigné les hommes à la porte, mais aujourd'hui qu'il s'agit de dépenser, en un bal, l'argent produit par les nombreuses amendes du passé, il faut bien capituler et accepter des êtres à moustaches si l'on veut avoir des danseurs. Ce n'est pas comme hommes, c'est comme valseurs qu'on invite quelques-uns de nos semblables. D'ailleurs, tous pris dans le monde artistique : peintres, gazetiers, comédiens. Pas un mondain.

Je sais, dans les Cercles, nombre de désespérés qui ne consentiront jamais à entendre l'écho de ces quadrilles et à n'y point figurer. Mais les *Rieuses* sont implacables ! Quelques gentilshommes, dont les ancêtres ont renversé de plus puissants obstacles et triomphé de difficultés plus meurtrières, en seront réduits à des ruses de guerre d'une invention un peu ironique : ils revêtiront

la veste noire du garçon de café ou rogneront les pans de leur habit et passeront des rafraîchissements dans le bal.

On rirait bien pourtant chez les *Rieuses*, si le « grand vicomte « et le « petit baron » s'avisaient de ce machiavélisme de carnaval ! Il y a là un sujet de vaudeville : l'*Amant au plateau*, pour faire pendant à l'*Amant aux bouquets* ou au *Garçon de chez Véry*.

Le dîner offert au vénérable M. Chevreul pour célébrer le *cinquantenaire* de son entrée dans la Société d'agriculture de France a été plus grave et plus touchant que ne le sera ce bal de comédiennes. Un tableau de Greuze comparé à un dessin de Marcelin.

M. Chevreul, se présentant un jour devant M. Tirard à une réception du jour de l'an, lui disait avec une modestie qui n'allait pas sans fierté :

— Monsieur le ministre, vous avez devant vous le plus vieux des étudiants de France !

Étudiant ! le mot est joli, surtout sur les lèvres de l'illustre chimiste. Tant de gens qui ne savent rien se donnent pour savants ; il est bien juste qu'un savant se donne pour un simple étudiant.

M. Chevreul a dû, d'ailleurs, répéter son mot à bien des ministres, car il en a vu et revu un certain nombre de ces réceptions ministérielles, en sa longue vie. Lui aussi pourrait dire, en souriant, comme cet autre *sachant :* « Tout se ressemble. Je ne trouve du nouveau que dans mon laboratoire. »

A Paris, il n'y a eu, cette fois, rien de bien nouveau qu'une vente d'objets d'art, hors de Paris. A Villeneuve-Saint-Georges, dans le château de Beauregard, on a mis aux enchères publiques des tableaux, des meubles et des livres appartenant, disait le catalogue, à Mme veuve Honoré de Balzac.

J'aurais volontiers fait le voyage du château de Beauregard, espérant y trouver quelque souvenir du maître romancier, mais on m'a dit que Balzac n'y avait jamais paru. Le catalogue où se trouvent détaillés certains bahuts, cabinets ou crédences du vieux temps qui me paraissent fort beaux, sur l'étiquette, ne mentionne pas du tout ce fameux secrétaire de Henri IV et ce coffret de Marie de Médicis, incrustés d'ivoire en ébène, que Balzac découvrit en 1835 et acheta de ses deniers. Le *Musée des Familles* en publia même alors les dessins accompagnés d'un texte de Léon Gozlan, contant au public toute l'histoire de la découverte.

Un de nos vieux amis, qui fut éditeur de Balzac, nous disait précisément les enthousiasmes du grand enfant (grand enfant parce qu'il était un grand homme) devant ces meubles.

— Je les ai trouvés en Touraine, s'écriait Balzac, oui, tout près de Luynes, et le secrétaire a appartenu à Concini. Regardez ! C'est un travail florentin des plus précieux ; quelle ornementation ! quelle merveille ! Et voyez, on a arraché d'un des vantaux l'écusson du Béarnais pour le remplacer par l'écusson des Concini ! Il est donc certain pour moi que ce secrétaire a été donné par Marie de Médicis, veuve du roi Henri, au maréchal d'Ancre ! Et voyez ce que peut prouver un

meuble d'ébène! Si la Médicis a fait ce cadeau au Concini, c'est évidemment parce qu'il était son complice et son amant !... Oui, oui, l'écusson arraché en est la meilleure preuve. Moi, membre du Parlement, j'eusse traduit au Châtelet et condamné Marie de Médicis sur cette seule preuve ! C'est plus qu'un chef-d'œuvre d'ébénisterie, cela, c'est un document historique donné au maréchal d'Ancre, pris par Luynes après l'assassinat du maréchal et retrouvé à Luynes justement par moi, qui ne le cèderais pas pour cinq cent mille francs, pour un million !...

Et la tête fumeuse de Balzac s'échauffait, s'échauffait. Certes, ceux qui se disent ses disciples, aujourd'hui, et qui regardent l'imagination comme un crime eussent été stupéfaits par tout ce que portait en lui d'inventions et de chimères l'admirable inventeur chercheur de la *Peau de chagrin.*

Que sont devenus le coffret de Marie de Médicis et le secrétaire de Henri IV? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne figurent point parmi les cabinets d'écaille et meubles portugais du château de Bauregard.

Si l'impératrice d'Autriche était curieuse de bibelots et de raretés, peut-être pourrait-elle faire le petit voyage de Villeneuve-Saint-Georges, mais cela lui importe évidemment fort peu. Elle ne verrait là qu'une traite pour son cheval, et elle a, par ces grises matinées de mars, l'Allée des Acacias pour se lancer au galop.

L'Allée des Acacias doit cependant sembler un peu

trop fréquentée à cette svelte et élégante princesse qui semble passer à travers le monde comme une Diana Vernon couronnée et portant au cœur un insatiable appétit de solitude.

Elle passait ainsi, il y a peu d'années, à travers les colzas et les prairies des paysans de Normandie comme emportée dans une course fantastique. A Sassetot, près de Fécamp, dans le château où M. de Bois-Hébert avait fait tracer une piste, elle sautait hardiment, avec une légèreté et un courage d'écuyère, les obstacles jetés tout exprès en travers des allées. Elle épuisait les chevaux qu'elle éperonnait, puis, dès qu'ils étaient poussifs, elle revenait à Paris en acheter d'autres en hâte. Un jour, elle lance son cheval sur une haie qu'il franchit. Après cette haie une autre, puis une autre encore. Au troisième saut, le cheval tombe, et l'impératrice est jetée à terre sans mouvement. On la crut morte. A peine remise de son évanouissement, elle s'inquiéta surtout, non d'elle-même, mais de son cheval. La monture était plus blessée que la cavalière et l'impératrice surveillait elle-même le palefrenier qui menait le cheval saignant prendre des bains de mer aux Petites-Dalles.

Ces courses éperdues à travers champs étaient les seules joies de la solitaire de Sassetot. On la voyait apparaître enveloppée d'un manteau, bottée et plantant sur ses cheveux nattés la coiffure que portait sa sœur la reine de Naples, au siège de Gaëte, puis, tout à coup, en selle, elle disparaissait comme une vision de ballade allemande.

Une fois, on s'avisa de répandre le bruit que des radicaux ruraux avaient ricané un peu trop haut sur son

passage. Rien de vrai, mais les journaux avaient raconté ce qu'ils appelaient *un scandale*. Le sous-préfet, les maires et les commissaires de police des environs accoururent, essoufflés, empressés, au château et demandèrent à commencer l'enquête. On leur répondit que l'impératrice ne recevait point, ne recevait personne. Il n'y a qu'un ennui au monde, aux yeux de cette femme née pour être adorée, c'est le moindre bruit venant troubler cette chère solitude où elle s'enfonce volontairement, prenant pour cellule l'espace, les bois qu'elle traverse, les grèves qu'elle côtoie, les monts qu'elle escalade, avec le vent des plaines hongroises, le souffle des hautes terres d'Écosse ou la brise salée de la mer dans ses cheveux.

A Paris pourtant, en arrivant, elle est entrée au théâtre. Les journaux y signalent sa présence. Elle écoutait hier une comédie à succès. C'est fini : on a parlé d'elle. Elle ne se montrera plus. Elle n'ira pas même rue de Richelieu voir cette *Barberine* où une reine comme elle se redresse fièrement, ainsi qu'elle ferait, elle, devant un outrage fait à une femme...

Paris n'a qu'un accueil à réserver à sa visiteuse : la regarder passer au galop de sa monture et la saluer de loin. Les respects les moins bruyants sont, en pareil, cas, les plus profonds.

X

La Mi-Carême. — Un bal d'enfants aux Tuileries. — La mode nouvelle. — Les monologues. — Romances d'autrefois. — Les *diseuses* d'aujourd'hui. — Le *Lac* et les *Buveuses de phosphore.* — Un banquet à Sully-Prudhomme. — Les crieurs de la rue. — Dumas fils. — *Notes inédites.* — Dumas père. — Mme J. Autran.

17 mars 1882.

Aujourd'hui, pour fêter la Mi-Carême, six cents enfants danseront costumés au pavillon de Flore où Mme Floquet donne une matinée enfantine. La carte d'invitation, imprimée sur papier japonais, porte en tête un dessin représentant la Flore de Carpeaux, la Flore de pierre, rieuse et exquise, spirituellement travestie par le crayon, costumée en folie, un loup de velours sur le visage et entourée, non plus d'amours, mais d'enfants joyeux qui gambadent.

Il vaudra bien la sortie de l'Opéra, le spectacle de cette sortie du pavillon de Flore avec ces gamins aux joues roses, ces fillettes enrubannées, ce petit monde pomponné, toute cette cohue de jolis masques : Pierrots et pierrettes de dix ans, tambours-majors de quatre

ans, gardes-françaises essayant de friser le poil follet de leur peau blanche, clowns aux lèvres barbouillées de carmin comme de confitures, mariés de village qui semblent des Lancret en vacances, Italiennes, Suissesses, nourrices de six ans, leurs visages rouges comme des pommes ensevelis sous l'immense bonnet blanc des Cauchoises, petits seigneurs Louis XIII, petites soubrettes Louis XV, Arlequins sortant du sevrage, Colombines échappées à leurs gouvernantes! Toute une enfance ainsi lancée dans les salons des Tuileries comme à travers la Cythère bleue de Watteau.

Rien n'est séduisant comme ces bals d'enfants où le *goûter* multicolore ressemble à ces repas champêtres des fêtes galantes, à une *halte* de Pater, avec cette différence qu'aux petites grandes dames en paniers et aux mousquetaires imberbes en casaques bleues ou rouges, se mêlent tous les personnages fantastiques du caprice et du rêve, les Gilles et les Isabelles, les pourpoints des héros de Shakespeare et les toques rayées des pantins de Carlo Gozzi !... Si bien que cette cohue de soie, de robes et de joues satinées, de chair rose, de cheveux bruns, de boucles blondes, donne l'illusion de la *réduction* d'une vision où se mêleraient — incarnées dans ce qu'il y a de plus charmant au monde, l'enfant « moitié fleur, moitié fruit » — toutes les inventions des peintres, toutes les songeries des poètes, toutes les féeries du théâtre, toutes les imaginations des conteurs qui, pour échapper au *gris* éternel de la vie, ont inventé le bleu *couleur du temps* et les robes couleur d'*arc-en-ciel.*

S'il est une fête poétique, ce sera, à coup sûr, cette matinée d'enfants dans les salons de la préfecture, cette gaie mascarade qui me console un peu des réalités mondaines du temps présent.

Eh! oui, vraiment, il faut bien l'avouer, si les enfants ont toujours leur charme, c'est que, de leurs grands yeux profonds, ils ne regardent pas, autour d'eux, tout ce qui se passe. Ils sont encore naïfs, même dans une époque qui ne l'est plus! S'ils n'étaient pas couchés et s'ils ne dormaient pas, à poings fermés, dans leurs lits blancs à l'heure où s'allument les bougies du salon maternel, ils en entendraient de belles — ces auditeurs terribles et qui retiennent tout!

Ne jetons point les cris de Jérémie. Prenons tout au curieux et rien au tragique. Il est certain pourtant que les mœurs deviennent tout à fait particulières. La promiscuité fort naturelle qui s'est établie, par exemple, depuis quelques années, entre le monde des théâtres et le monde des salons a fini par produire une sorte d'amalgame bizarre, les comédiens et les comédiennes qui viennent réciter quelque pièce de vers dans une maison bourgeoise n'ayant d'autre ambition que de s'y produire au même titre que les autres invités, et les auditeurs ou les hôtes n'ayant, eux, d'autre rêve que d'imiter, de pasticher ces acteurs ou ces actrices.

La furie des *monologues*, qui s'est emparée de toute un classe de la société, a même produit une génération spontanée de *monologuistes* mondains véritablement étonnante. Le *monologue!* Que c'est bien là d'ailleurs la

caractéristique d'une époque où tout le monde parle, parlera, veut parler... et veut parler tout seul !

Après les *monologuistes* ou les *monologueurs* du théâtre, nous avons les gens du monde *monologuant* pour leur plaisir ! Le monsieur qui récite le monologue, qui le *tient bien*, comme on dit en terme de coulisses, a remplacé dans les salons le chanteur de romances d'autrefois, le ténorino d'antan qui imitait l'Anglais ou le paysan normand comme Levassor ou qui chantait si bien le couplet sentimental que Louis Bouilhet croyait voir des ailes blanches pousser sur les omoplates éthérées de ce roucouleur, à travers le drap de son habit noir.

Mais nous sommes loin, nous sommes bien loin, dans les salons, de ces vieilles romances honnêtement ridicules !... L'excentricité, la cocasserie du monologue, voilà ce que recherche le *monologueur* et ce que demande aussi le public. Et encore s'il n'y avait que des monologueurs ! Mais il y a les *monologueuses !* Des femmes, oui des femmes, des jeunes filles, — des *diseuses*, comme elles se nomment — sacrifient avec une étrange ardeur à la mode nouvelle. C'est une rage. On prend des leçons de Mme Plessy, de Mlle Delaporte, de Mlle Fargueil — on en viendra à suivre un cours de Coquelin cadet, — et on récite des vers ou même de la prose leste dans le salon. Chanter du Gounod, jouer du Massenet, c'est le *vieux jeu :* cela paraît banal. Réciter, *dire*, monologuer, c'est plus moderne, c'est plus raffiné, plus spécial, plus actuel !

Et ce qu'on récite là, *bone Deus !* Ce que, doucement, tendrement, sous l'œil humide de fierté de leurs pa-

rents, — aussi émus qu'une portière voyant sa fille passer son premier examen au Conservatoire, — débitent là ces jeunes filles ! C'est incroyable !

Les naïfs d'autrefois, les tendres, les timides, soupiraient, devant les cheminées ou le piano, le *Lac* de Lamartine :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière,
Et, près des flots chéris, qu'elle devait revoir,
Regarde !... je viens seul m'asseoir sur cette pierre...

Plus tard, dans les *Contemplations* de Victor Hugo, on cherchait quelque pièce souriante, finement narquoise, où Olympio ressemblait à un Ovide railleur :

Elle me dit : Quelque chose
Me tourmente et j'aperçus
Son cou de neige et dessus
Un petit insecte rose...

Puis ce furent les *Prunes* de Daudet, ces éternelles *Prunes* éternellement exquises et parfumées, goûtées de tous !

Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine...

Le grand *Lac*, la petite *Coccinelle* et les *Prunes*, tout le monde récitait d'ailleurs cela de la même façon stéréotypée et attendue. Même soupir ici, même sourire là. Mais c'était, du moins, de la poésie ! On entrevoyait encore le poète en écoutant le diseur ou la diseuse. Les panneaux du salon bourgeois semblaient s'écarter,

comme ces décors *du fond* dans les féeries, et on apercevait le bois profond, la petite Rose, le verger, la cousine ou le lac aux « flots harmonieux ».

Maintenant. Ah! maintenant... C'est le *Hareng saur!* C'est le *Hanneton!* Ce sera le *Ver solitaire!* Toute une zoologie caricaturale. Du comique macabre, de la gaieté féroce. La *Levrette en paletot*, d'Auguste de Châtillon, s'échappe encore, par aventure, des lèvres roses des diseuses de dix-huit ans. Mais on a déjà trouvé mieux. On voit se tordre de rire les auditeurs charmés lorsque la jeune fille vêtue de blanc, de blanc gantée, prenant d'abord l'air timide qu'elle aura demain ou après-demain, devant M. le maire, récite fort joliment, avec un aplomb soudain, le *Fiancé de la pétroleuse* ou encore le *Fils de l'insurgé* :

J'la rencontre un soir par hasard
C'était du temps que l'comunard
Dans Paris commettait tant d'meurtres
A Mont*meur*tre!...

Elle n'était pas jolie du tout,
Mais tout d'même elle était d'mon goût...
Elle avait contracté des dartres
A Montmartre!

Et de rire! Et d'applaudir!... Et la *diseuse* de remercier avec un joli sourire de vierge et de passer, sans se faire prier, à une autre poésie naturaliste :

Mon père est mort en Quarante-Huit
Tué dessus une barricade
Et mon frère était un des huit
Qu'on fusilla sur l'Esplanade.

Je n'professe que la liberté !
Fils d'insurgé, *surgé* moi-même,
Et j'voudrais être député
Pour enrichir l'peupl' que j'aime !...

Alors, les rires grossissent, deviennent plus forts, montent, montent... « Comme c'est bien dit ! comme c'est cocasse ! Dieu que c'est drôle !... » Je n'exagère pas. Voilà la pente. Les *Petites Blanchisseuses* de Monselet paraîtraient fades à ces publics triés qui demandent du monologue à épices, de la fantaisie au picrate et de la poésie du ruisseau. J'ai entendu réciter ainsi par une douce petite blonde — mélange de Gretchen et d'Ophélie — élève peut-être de Mme Arnould-Plessy, les *Buveuses de phosphore*, de M. Hannon, et je souhaite pour le futur mari de cette *monologuiste* qu'elle n'ait point compris ce qu'elle nous faisait si bien comprendre :

Je tiens en haine ces mazettes
Courant, le soir, les guilledous,
Se vendant pour des anisettes,
Parlant aigre, mais buvant doux...

Et le père écoutait, charmé, et la mère applaudissait toute fière... Le regard de ces braves gens disait clairement, promené avec joie autour du salon : « C'est ma fille ! C'est pourtant ma fille ! »

Pauvre fille ! Laure de Pétrarque ayant pour missel la *Muse à Bibi !*

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !

Je ne me cogne jamais à ces réalités navrantes et à ces *modes* ironiques sans me rappeler un soir de

Mi-Carême justement où, dans une salle de restaurant du boulevard, entre amis rassemblés, Sully-Prudhomme nous récitait des fragments de son poème, encore inédit alors : *la Justice.*

Le poète, que nous écoutions, nous parlait, avec sa douceur convaincue, du droit, de la vérité, de l'ignorance à vaincre, de la justice à fonder, et, tandis qu'il disait ses strophes envolées comme sur des ailes blanches, nous entendions aussi monter du boulevard les rauquements des cornets à bouquins et les évohés de cette nuit de Carnaval.

— Penseurs, disait Sully-Prudhomme,

> Penseurs, seuls vrais aristocrates,
> Seuls vrais rois, seuls vrais empereurs,
> Dont les fautes sont des erreurs,
> Jamais des œuvres scélérates...

Il élevait la voix, il nous jetait ces vers avec une conviction profonde, et du trottoir montaient, montaient toujours le brutal *ohé! ohé!* et les gros rires niais de la foule que bousculaient les masques en haillons...

— *Justice!* disait le poète.

— A la chienlit! criait la rue.

C'était l'argot insultant la Muse, l'ordure éclaboussant les rêves d'or...

Il faut bien s'habituer à ces antithèses et se consoler des monologues à la mode et des charmantes *monologueuses* du moment...

Mais encore, mais en vérité, si le salon, le foyer, devenant ainsi encombrés, il restait la rue au flâ-

neur paisible, suivant son rêve par les carrefours !

La rue? Parlons-en! Elle est plaisante encore, la rue, avec ses caricatures élégantes comme des immondices, et ses crieurs aux *boniments* moins drôles que ces drôles ! On n'a pas besoin d'être en Carnaval ou à la Mi-Carême pour y rencontrer le bon sens en goguette et l'esprit en loques. Le crayon des *charges* qu'on y voit semble taillé non plus même avec un stylet, mais avec le surin, ébréché de quelque hère.

Je continuerai à réclamer l'assainissement moral de nos boulevards et de nos carrefours, quoiqu'il y ait, paraît-il, impossibilité légale pour cette question de voirie intellectuelle. Défense absolue de déposer des ordures le long des trottoirs, mais permission d'y débiter des infamies. Les yeux et les oreilles sont pourtant également blessés. On a des haut-le-cœur en écoutant les crieurs annoncer, d'une voix éraillée, leurs *complaintes*.

Des crieurs? Sont-ce bien des *crieurs ?* — Des maîtres chanteurs serait plus juste.

Mon pauvre Paris ! Il me vient cette idée baroque, paradoxale, que c'est peut-être pour lui enlever toutes ces mauvaises odeurs qu'il s'est établi chez lui tant de parfumeuses !...

Les amis de l'académicien de quarante ans dont je parlais tout à l'heure ont voulu fêter, avant le public, le nouvel élu. Ils lui ont offert un banquet hier, chez Lemardelay. Quatre-vingts personnes environ y assistaient, et pourtant ceux qui aiment Sully-

Prudhomme et le connaissent dans l'intimité n'y étaient pas tous.

Sully-Prudhomme ayant à sa droite M. Tirard et à sa gauche M. Théodore de Banville avait, en face de lui, son éditeur, M. Alphonse Lemerre, et François Coppée. C'est le poète du *Passant* qui, chaleureusement, a porté le premier toast au poète de la *Justice :*

— Mon cher Sully-Prudhomme, les amis que réunit cette fête intime m'ont fait l'honneur de me choisir pour interprète de la joie profonde que leur cause la consécration publique d'un talent qui ne compte que des admirateurs. En vous nommant — et en vous préférant — l'Académie française a voulu couronner en vous la Poésie dans son expression la plus pure et la plus désintéressée ; et j'invite tous ceux qui gardent fidèlement au fond de leur cœur le culte de l'art profond et exquis, à lever leur verre avec le mien. Je bois à Sully-Prudhomme, de l'Académie française !

M. Sully-Prudhomme très ému, a répondu alors en quelques mots :

— Nous avons à peu près débuté ensemble, mon cher Coppée, et si je rappelle ce souvenir, et si je parle de cet à-peu-près, c'est que je tiens à constater que je suis votre aîné... Et c'est parce que je suis votre aîné que j'ai été, comme vous le dites, préféré par l'Académie... Maintenant que je suis à l'Institut, mon cher ami — je vous y attends !

On a fort applaudi cette bonne grâce d'un à-propos charmant et, après des toasts de M. Paul Deroulède, de M. Jean Aicard, de M. Gaston Paris et d'un Suédois traducteur de M. Sully-Prudhomme, je crois, qui, par-

lant de la langue française, l'a appelée « une reine dont les académiciens sont les ministres », M. Sully-Prudhomme s'est encore levé. M. Paris l'avait loué d'avoir si profondément exprimé l'âme même de notre génération, notre façon de penser, d'aimer, de souffrir... Après avoir fort spirituellement remercié le bon éditeur qui, il y a vingt ans, recueillait le premier volume de vers, épave du naufrage de l'execellent libraire Achille Faure, et (le trait est joli) qui a « deviné que le meilleur moyen de populariser les poètes *était de les imprimer en des caractères qu'on ne pût pas lire* » — on ne saurait plus délicatement louer Alphonse Lemerre de ses fins bijoux typographiques, — M. Sully-Prudhomme a ajouté :

— Je ne puis laisser passer les éloges qui viennent de m'être trop libéralement décernés sans les reporter à ceux à qui je dois de les mériter peut-être... Certes, ma façon de penser, de sentir est à moi ; mais ma façon de parler, je la dois à mes maîtres et je demande à M. Théodore de Banville de le remercier tout haut comme je le faisais, tout bas, à son oreille, il y a un moment. Je lui dois d'être ce que je suis, puisque je lui dois de savoir ce que je sais !

M. Théodore de Banville était visiblement fort touché du délicat hommage que lui rendait là M. Sully-Prudhomme devant cette assemblée de poètes, d'écrivains, d'artistes qui, en acclamant l'auteur des *Stalactites* et des *Odelettes*, savaient gré à l'auteur des *Stances et Poèmes* de ces paroles, très simples, très profondes et parties du cœur.

C'est par une sincérité d'émotion tout à fait communicative que ce banquet s'est distingué de réunions plus

bruyantes. Il y avait là un homme, jeune et d'une irréprochable existence de poète et de citoyen — un écrivain de talent rare et d'honneur éprouvé — que tous aimaient et avaient plaisir à fêter. La façon même dont Sully-Prudhomme a parlé, d'une voix bien timbrée, chaude, séduisante, fait bien augurer de son succès de *lecture* à l'Académie. On dit grand bien de son discours. Il lui a fallu prendre les *entours* de M. Duvergier de Hauranne, comme eût dit Sainte-Beuve. Il avait affaire à un homme purement politique et il lui était comme interdit de parler politique. Il s'en est tiré admirablement. On me cite surtout le début de sa harangue où, finement, il n'affiche point une fausse modestie, celle de tout récipiendaire qui *s'étonne* d'être reçu, et où il dit, avec beaucoup d'à-propos, que si les suffrages de l'Académie lui sont venus, c'est qu'il les a sollicités, et que, s'il les a sollicités, c'est qu'il croyait les mériter.

Je crois pouvoir prédire « une jolie séance », comme on dit, aux admiratrices du *Vase brisé*. Hélas ! à propos de poète, la veuve de l'un d'eux que nous avons aimé, vient de mourir ! Mme Autran n'est plus. Ah ! les années de jeunesse et aussi les longues journées heureuses de bonnes causeries, dans cette hospitalière maison de Pradines, où nous dûmes, plus d'une fois, nous rencontrer avec Dumas fils, Armand de Pontmartin ou Listz !

Pradines c'était pour Joseph Autran, — le poète de la mer, — le coin préféré où il attendait ses amis! Dumas y venait apportant, sous les oliviers et les pins, sa verve intarissable de Parisien, causant au débotté, captivant le logis, Mme Autran, et le poète, et cette charmante Mlle Valentine Autran, une enfant alors, une

belle jeune fille aujourd'hui, orpheline maintenant dans la maison de Marseille...

Autran et Dumas fils évoquaient, à Pradines, les chers souvenirs d'autrefois, alors que, jeunes, gais, riants, ils avaient juré de ne se parler qu'en vers :

Si vous voulez, ami, nous irons au musée,
Distraire d'un roman notre âme inamusée !

disait Dumas en abordant son ami. Et l'on allait au musée, c'est-à-dire à la bibliothèque. Il y faisait chaud et Autran répondait :

Cette température a quelque chose en elle
Qui me produit l'effet d'un gilet de flanelle !

Alors on riait ! Puis Dumas qui, un an plus tard, ne parvenait pas à faire représenter sa *Dame aux Camélias*, fit recevoir et jouer la *Fille d'Eschyle* d'Autran, un chef-d'œuvre. Les années avaient passé; ils ne s'étaient pas oubliés, ils s'aimaient toujours et Autran, disparu, Mme Autran avait gardé le culte des amitiés de son mari. Elle ne vivait que pour achever le double monument élevé au poète — le monument de marbre, le tombeau, et l'autre, les *Œuvres complètes*. Son œuvre achevée, elle s'est éteinte. Elle est morte dans cette rue qui porte le nom de son cher mort, la rue *Joseph-Autran*. J'entends encore l'aimable femme nous parler de Chateaubriand, qu'elle avait vu passer, de M. Mignet, de Mérimée, de tout un monde disparu. C'était une intelligence haute. C'était un cœur d'élite qui a cessé de battre, une Française exquise de la France d'autrefois !

XI

M. Sully-Prudhomme à l'Académie. — Le Parnasse et les Parnassiens. — Comment M. André Lemoyne put aller en Hollande revoir Rembrandt. — La vente de Caroline Letessier. — Les *Filles d'esprit* de Le Sage et les *Filles de marbre* de Barrière. — A. de Musset. — Les Don Quichotte et les *indignés.* — Ce que c'est qu'un fou. — Un autographe de chanteuse. — Concerts et matinées du dimanche. — Berlioz et Wagner. — 1843 et 1882. — Le réalisme et l'idéalisme à propos de *Lohengrin.* — Les petits prodiges de la musique. — Un petit prodige de la parole. — Les préparatifs de *Françoise de Rimini.* — La musique. — Une lettre à Robert Peel.

23 mars 1882.

Grâce à M. Sully-Prudhomme, cette semaine appartient aux poètes. Tous les Parnassiens à la fois sont enchantés; il leur semble qu'un brin de la soie dont est brodé l'habit vert du récipiendaire leur appartient un peu à chacun. Ce qui est assez vrai au surplus. Il y a eu, depuis les grands poètes qui sont la gloire de ce siècle, une éclosion nouvelle de bons ouvriers et de fins artistes en versification. C'est ce qu'on a appelé le Parnasse, et le Parnasse a fait œuvre utile. Sully-Prudhomme a trouvé moyen d'en sortir sans y être jamais

entré tout à fait. Il s'est toujours inquiété de la forme, — préoccupation unique parfois chez quelques Parnassiens, — mais ce qu'il a surtout voulu, c'est, comme il le disait à ses amis, le soir du banquet, exprimer ses sensations, son état d'âme, ses angoisses et ses souffrances. Il ne s'est point contenté de ciseler des sonnets, comme un maître armurier le ferait d'une garde d'épée. Il a, de cette arme de fin acier damasquiné, combattu pour ses jeunes et vieilles amours : le droit, la patrie, la justice...

Il l'a fait sans fracas, sans cris, sans pose. J'aime ces modestes et je les admire. Ils ont, sans doute, la gloire, mais ils n'en ont pas la grosse ivresse. Ce sont des délicats, même dans le rêve. Ils demandent peu de chose à la vie et ils lui donnent cependant beaucoup, tout simplement parce que cela leur semble un devoir et que ce devoir comme à tous les êtres délicats, leur est un plaisir...

Veut-on un trait, un seul, de l'existence du jeune académicien qui semble avoir eu pour principe de cacher sa vie ? Je ne touche guère d'habitude à ces choses de l'intimité dont le journalisme actuel fait trop bruyant étalage ; mais, lorsqu'il s'agit de peindre un vivant, certaines touches sont nécessaires.

Entre tous ses amis en poésie, M. Sully-Prudhomme a pour ami cher M. André Lemoyne.

Le poète des *Charmeuses* et des *Roses d'Antan*, qui fait partie, comme Sully-Prudhomme, du *Dîner des Timides*, parlait souvent, entre intimes, comme d'un irréalisable songe, d'un voyage en Hollande, d'une visite nouvelle à Rembrandt... Ah ! le coup de soleil

doré de Rembrandt! Le revoir! S'en griser encore! Et rapporter cette impression de lumière chaude dans le grand magasin de librairie — car Lemoyne, aujourd'hui inspecteur des écoles de dessin, comme jadis Laurent Jan occupait alors un emploi dans la maison Didot.

— Revoir les *Disciples d'Emmaüs!* répétait André Lemoyne. Ce serait bien beau! Mais voilà : c'est impossible!

— Et pourquoi? demandait Sully-Prudhomme.

— Mon cher, c'est un voyage défendu aux poètes, ce voyage de Hollande où l'unité est le florin et où les florins s'en vont si vite!

Sully-Prudhomme ne répondait pas; mais, un matin, M. André Lemoyne vit entrer chez lui son ami qui, doucement, en souriant, lui dit :

— Il m'arrive une bonne fortune. L'Académie française m'a décerné le prix Vitet, qui vaut à peu près six mille francs! Elle aurait pu le donner à bien d'autres poètes exquis, dont vous êtes, mon cher Lemoyne. Eh bien! il m'est venu une idée. Ce prix, accordé à un poète, je veux le partager entre plusieurs poètes à la fois. J'en serai le titulaire et je le diviserai en six; cela fera, avec moi, sept heureux au lieu d'un! Voici votre part, cher ami. Un sixième de prix, soit mille francs. Allez en Hollande, saluez Rembrandt, et pensez à moi en regardant vos *Pèlerins d'Emmaüs.*

L'autre soir, au banquet offert à Sully-Prudhomme, André Lemoyne voulait se lever et conter ce trait d'une si touchante délicatesse d'âme. Il n'a pas osé. Mais je suis certain qu'il me remerciera d'avoir fait connaître, en même temps que sa reconnaissance à lui, cette silen-

cieuse bonté de poète que M. Maxime du Camp, aurait pu, s'il l'avait connue, ajouter au portrait moral, qu'il a si bien tracé, du poète de la *Justice.*

Après cette réception académique, il n'y a eu de bien piquant, à Paris, que la vente du mobilier, des bijoux, de l'argenterie et des livres d'une femme célèbre dans un monde spécial. La vieille garde se rend! La vieille garde cède au temps, et, une à une, celles qui formèrent, à l'heure de l'empire, une sorte d'aristocratie particulière dans le *demi-monde*, Mlle Letessier ou Caroline Hassé, disparaissent, vont je ne sais où, et se font oublier aussi profondément que les mortes, Anna Deslion ou la Barrucci, leurs contemporaines.

La *vente* est comme le *ci-gît* de leur beauté

Dans ce quartier nouveau de la plaine Monceau, où les murs neufs réveillent les rhumatismes des passants, et qu'on pourrait prendre pour un coin spécial luxueusement consacré à l'arthrite, — là-bas, fort loin, — quatre hôtels jumeaux sont placés sous l'invocation parfois ironique de Malesherbes. L'un, placardé d'affiches jaunes, est celui de Mlle Caroline Letessier, *Caro*, comme on l'appelait, paraît-il, parmi ses amis, qui aiment sans doute à abréger les noms, les déclarations et les distances.

Il y a foule autour de l'hôtel. Beaucoup d'équipages et des plus fringants. Ce qui est caractéristique, c'est le peu d'étonnement ou même de curiosité que montre cette foule de visiteurs ou enchérisseurs. Une aimable femme qui réalise ses biens et prend sa retraite, après

fortune faite, n'est plus aujourd'hui un phénomène, mais plus du tout. A force de se répéter, ces *exhibitions* préalables et ces ventes aux enchères ont fini par n'être plus qu'un fait. Il n'y a même plus chez les *curieuses*, les mondaines, qui s'y glissent, ce petit frisson qui les saisissait jadis, au seuil de ce monde aussi défendu que les fruits qu'on y croque. Maintenant, on entre là tout naturellement, on lorgne tout très simplement, on prend même des mesures pour savoir si la défroque de la tapageuse ne peut trouver une place exacte dans la maison bourgeoise. « Ces rideaux de boudoir ont tout juste la dimension voulue pour mon salon ! Il semble fait pour ma cheminée, ce baldaquin de tapisserie coupé dans une étole de prêtre, rapportée sur velours (une étole échouée chez *Caro!*). »

Et, le soir, on parle de sa visite, à table chez soi ou chez des amis, d'un ton banal, sans fausse honte, sans faux courroux, même sans sourire. C'est accepté, c'est convenu. C'est net. Cela rentre dans le courant de la *bimbeloterie parisienne*.

Il y a longtemps que Le Sage, dans son admirable roman de *Gil Blas*, un peu long cependant et touffu, a parlé sans irrévérence, malgré sa gouaillerie qui sent déjà la mousse du savon de Figaro, de ces « *filles d'esprit qui savent vivre sans ennui dans le célibat*, » et de ces galantes demeures « où l'on concilie le tempérament avec la bienséance. » Vertueux Malesherbes, c'est pourtant sous ton nom que s'abritent, là-bas, tant de ces amoureuses !

Mais du diable si je vais m'indigner contre elles ! Ces négociantes ne sont dangereuses que pour les sots.

Pour une Fornarina qui tue un homme de génie, la plupart se contentent de *suicider* des imbéciles. Qu'on me cite un seul homme fort, de ce temps-ci dont elles aient eu raison ! Elles n'ont guère exterminé que les *vibrions*. Elles ont fait leur office de Darwiniennes en retranchant de notre société les inutiles et les faibles.

Musset prétendait que, ces filles ayant généralement beaucoup de cœur, c'était surtout à elles qu'il fallait demander des conseils.

— Oui, des conseils judiciaires ! lui répondit-on.

Filles de marbre ! comme les avaient nommées Théodore Barrière et Lambert Thiboust, ou plutôt Barrière tout seul, car il n'y mettait point de courroux, le bon et gai Lambert, un des tempéraments les plus alertes d'auteur dramatique qu'on pût trouver.

C'était un soir. Théodore Barrière sortait, nerveux et irrité, d'une visite à l'une des oubliées d'aujourd'hui, si fort adulée alors, et il ne l'avait pas trouvée seule. « Le bonheur est né jumeau, » a dit Byron. Théodore Barrière, un peu byronien à ses heures, était furieux. Il rencontre Lambert Thiboust, le saisit par le bras, l'entraîne à travers les rues sombres :

— Ah ! la misérable ! s'écrie-t-il, l'indigne créature ! Donnez-leur donc votre cœur à dévorer, à ces femmes ! Elles n'ont pas d'âme, elles sont de pierre ! Ce sont des filles de marbre !

— Tu dis ? fit brusquement Lambert Thiboust en s'arrêtant.

— Des filles de marbre !

— Oh ! mon cher, mais c'est superbe ! Ah ! quel titre !...

Les *Filles de marbre!* Vois-tu ça sur une affiche!... C'est magnifique! *La faisons-nous?*

Et ils *la* firent, comme disait Thiboust, et la comédie alla aux nues. Et Desgenais lança, pendant bien des soirs, la fameuse tirade : « Arrière, filles de marbre! place aux honnêtes femmes qui vont à pied. » Musset était d'ailleurs très mécontent qu'on eût emprunté à sa *Confession d'un enfant du siècle* ce personnage de Desgenais, pour en faire le porte-voix des indignations et des mépris de la foule...

Aujourd'hui, Desgenais serait moins acerbe, et les tirades courroucées de Barrière ressembleraient quelque peu à des indignations de ce pauvre M. Prudhomme. Le monde et le demi-monde ont marché : ce sont deux mondes parallèles. Mais, hélas! pour parler comme les mathématiciens, pas du tout asymptotes, car, loin de ne se rencontrer jamais, ils se confondent quelquefois.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'il faille s'en indigner outre mesure et se mettre la bile en mouvement. Un dédain solide et doux en toutes choses doit suffire. J'aime Alceste, mais je me défie autant des faux indignés que des faux indulgents. Encore Philinte a-t-il le mérite d'être moins bruyant et moins agaçant. Mais les moralistes qui tirent à tout moment de leur encrier le mot *honneur*, *devoir*, *vertu*, comme ils tireraient leur mouchoir de poche pour s'en faire un drapeau, les Don Quichotte qui inventeraient des moulins à vent pour avoir l'occasion de mettre lance au poing m'inspirent un sentiment indéfinissable. Instinctivement je m'en

défie. Ils m'ennuient beaucoup et m'inquiètent un peu.

Je me demande si leur généreuse folie est bien déclarée ou si elle est bien jouée. C'est qu'en effet ces pseudo-chevaliers de la triste figure font grosse figure dans le monde avec leur donquichottisme. Mon vieux Don Quichotte de la Manche n'arrivait qu'à se faire berner et rouer de coups avec ses chimères. Ces Don Quichotte par contenance et par occasion arrivent, au contraire, à tous les honneurs avec leur fanfaronnade d'honneur. Les faux fous sont les plus dangereux peut-être et, à coup sûr, ils sont les plus irritants de tous.

Au reste, qui nous dira où commence la folie et où elle finit?

J'ouvre l'*Encéphale*, le journal du docteur Luys, et j'y vois cette *observation* extraordinaire faite sur un *artiste* très beau physiquement, doué, paraît-il, d'une intelligence *remarquable*, et qui « s'est élevé, par son travail, à une position des plus brillantes ». Il n'a pas soixante ans, il est aimé, il est célèbre.

« M. L..., dit l'*observation* du savant, entreprend œuvres sur œuvres. Il ne se repose pas un instant... Il développe les théories morales et philosophiques les plus merveilleuses. *Il veut que les torts soient redressés, les abus réformés*. Il ne cesse de demander l'amélioration des classes ouvrières et la suppression des armées permanentes. Frondeur des vices, *il réclame la moralisation de la société et le retour à une éducation sévère*. Il aime sa famille, il adore ses amis. Rencontre-t-il un malheureux ? Vite il court à lui, l'amène à son domicile, l'habille, le fait manger, le renvoie comblé de cadeaux... Un rien l'émeut, un tableau, une poésie, un

enfant. Il s'entoure d'animaux, il les aime avec passion... Il veut adopter des petites filles pauvres... »

Est-ce Vincent de Paul qui ramasse les abandonnés dans la neige ? Est-ce François d'Assise qui donne la liberté de l'air à ses frères les oiseaux ? Non, c'est un fou, un fou déclaré, enfermé et soigné. Il y eut un temps où on l'eût canonisé. Maintenant, on le cadenasse. On lui eût élevé une statue ; on lui construit un cabanon.

Ce qui prouve qu'il ne faut rien exagérer, ni l'indignation ni l'enthousiasme, et que la principale sagesse est de venir à son heure.

Mlle Letessier est venue en son temps et s'en va à temps. Elle *fait sa vente* à l'heure où l'on vend tout ; c'est le bon moment.

Oui, on vend tout, et ce n'est pas, à vrai dire, toujours agréable. Je copie ce qui suit, par exemple, dans un catalogue d'autographes :

« Rosine Bloch. *Billet autographe signé à un directeur de théâtre pour lui demander deux places* (6 *mai* 1873). « Monsieur le directeur, veuillez avoir l'obligeance de me donner deux places pour ce soir, si cela est possible. Vous me *ferais* (*sic*) grand plaisir. — Je vous salue, *R. Bloch*, *de l'Opéra*. »

Ce *sic* de l'expert en autographes, n'est-il pas un peu narquois et le catalogue avait-il besoin de souligner les fantaisies, les libertés ou les révoltes de l'orthographe de Mlle Rosine Bloch ?

Il faut aujourd'hui relire deux fois tout ce qu'on

écrit, car, à la fin, tout s'imprime, et ce qui est destiné à un ami va droit au public, ce grand ami ou ce grand ennemi anonyme.

Ces ventes que voilà ont été d'ailleurs favorisées par un très beau temps. Nous avons eu une sorte de printemps préventif tout à fait exquis. Le bois tout poudré *à vert* est charmant avec des touffes de fleurettes blanches et de touffes jaunes, çà et là, sur les branches grêles comme les doux dessins japonais. Le soleil de mars a été gai comme un soleil de mai. Il est arrivé là du reste tout à point pour en finir avec les Matinées littéraires et les Concerts du dimanche. Pasdeloup, Colonne, Lamoureux, rentrez vos violons! La musique va finir!

Il y a eu, cette année, redoublement de berliozisme et de wagnérisme. Dimanche, la populaire rue de Malte était étonnée d'entendre piaffer tant de chevaux et de voir tant d'équipages aristocratiques arrêtés devant le théâtre où l'on jouait *Casse-Museau*. C'était Wagner et le *Lohengrin*, c'était aussi le *Sigurd* de Reyer qui attiraient tout ce monde *selected*.

Le temps n'est plus où Berlioz s'écriait, dans une lettre à Villemessant que M. Daniel Bernard, l'érudit éditeur de la *Correspondance*, n'a point recueillie :

« Listz est en Allemagne, Ernst est en Allemagne, les petites Milanolo sont en Allemagne, Hauman est en Allemagne, Rubini est en Allemagne, Doëcher est en Allemagne, je vais en Allemagne; nous y resterons jusqu'au printemps : quel bel hiver pour les dilettanti de Paris ! »

Depuis 1843, les choses ont changé sur ce point

comme sur les autres. C'est le maître allemand qui menace de charmer uniquement les diletantes de Paris. Qu'on nous accuse donc d'être haineux ! C'est ce même homme qui nous bafouait si sottement, insultait Hugo, écrivait des *Chœurs de rats* dévorés pendant le siège de Paris, c'est ce turlupin de génie qui aura été, avec notre Berlioz, le *maestro* réclamé cet hiver.

Je n'ai d'ailleurs jamais mieux compris que dimanche, en allant écouter *Lohengrin*, combien étaient vaines nos discussions littéraires ou esthétiques. Tandis que, dans la salle, les auditeurs silencieux se sentaient, par la divine phrase d'Elsa, emportés en plein rêve comme au fond de l'éther, les cochers qui les avaient conduits là, riant et attablés à l'ombre, devant les marchands de vin de la rue de Malte, buvaient, à la santé ou au compte de leurs maîtres, un vin épais dans de gros verres lourds. Et je vous jure que les auditeurs du théâtre, charmés par un musicien admirable, n'avaient pas l'air plus profondément heureux que ces gais buveurs de la rue !

Le réalisme du vin bleu leur causait une volupté aussi profonde que l'idéalisme de l'ouverture de *Sigurd* ou du duo de *Lohengrin*. Faites-donc des théories artistiques ! Elles ne prouveront jamais qu'une vérité, c'est qu'il y a des jouissances pour tous les goûts et que chacun prend son plaisir où il le trouve.

Elsa eût parfaitement ennuyé les buveurs de vin, et ces gros verres bus en plein air eussent vraisemblablement dégoûté les auditeurs d'*Elsa*.

Le duo est d'ailleurs un peu long.

— Il s'est *avalé quelques langues dans la salle!* me disait, — *Lohengrin* fini, — un musicien du plus rare talent, qui du reste est wagnérien.

Quoi qu'il en soit, si nous n'en avons pas fini avec les expositions de peinture (voici aux *Mirlitons* une exposition d'aquarelles à présent), nous en avons fini avec les concerts. Le printemps met un frein à la fureur des flots musicaux. Apollon, dieu de la musique, se combat lui-même avec les rayons de son propre soleil. La chaleur chasse de Paris les pianistes et les violonistes, les petits et les grands prodiges, Rubinstein, qui a des cheveux et du génie, et les sous-Rubinstein qui n'ont que des cheveux.

Les petits prodiges, ceux qui *improvisent* sous le prétexte que Mozart enfant était déjà un grand homme, semblent d'ailleurs un peu passés de mode. Le mot du jeune Kalkbrenner les a tous un peu tués depuis longtemps.

Un jour qu'il *improvisait* devant le public, ce jeune enfant stupéfiant, après avoir plaqué deux ou trois accords, se tourne vers son père et, tout naïvement :

— Papa, dit-il, j'ai *oublié* le reste !

On a, depuis, encore applaudi les musiciens, petits ou grands, mais on a beaucoup moins ajouté foi aux improvisations des petits prodiges.

J'ai vu, moi, à Genève, un petit prodige d'un genre spécial. Ce n'était pas le petit prodige compositeur, c'était le petit prodige orateur. Il avait dix ans, on le faisait grimper sur une table et il parlait là, comme une

sorte de Pic de la Mirandole de la politique, sur tous les sujets, sans être remonté. Il nous énonça, par exemple, sans sourciller *sa* théorie personnelle de l'impôt. Elle était fort intelligente. Ce qui est curieux, c'est que cet orateur de dix ans est devenu, à trente ans, un journaliste de talent, un vrai lettré, M. Kohn-Abrest. Il parle moins et il écrit mieux. D'ordinaire les petits prodiges, comme les arbres qui fleurissent trop tôt, ne portent point de fruits.

Mais, en dépit de son mérite, mon petit prodige aux oraisons ne vaudra jamais les petits prodiges de la musique. Y aura-t-il, au fait, dans cette *Françoise de Rimini*, qu'on répète si activement, des enfants prodiges dans les chœurs ou la danse? Je ne sais trop. On annonce pour la fin de la semaine prochaine l'œuvre nouvelle de M. Ambroise Thomas. J'ai vu, l'autre jour, rue Richer, les décors qu'on achève, dans les grands magasins de l'Opéra, brûlés il y a quelques années. Le palais de Malatesta gisait à terre, tout doré, tout battant neuf, sur le plancher, et les peintres achevaient les colonnes de porphyre. Ailleurs, des menuisiers s'occupaient à raboter une barque de bois blanc qui passera, capitonnée de velours comme l'escalier de Mlle Caroline Letessier, au milieu d'une fête.

Tout ce qui sera le luxe et les séductions de demain, à l'Opéra, n'est encore que la peinture à la colle et la menuiserie d'aujourd'hui. Copeaux et seaux de couleur. Napoléon définissait le trône : « Trois planches de sapin recouvertes de velours. » On pourrait définir de même un opéra. Il y a, d'ailleurs, de ces toiles et de ces planches rassemblées qui coûtent quarante mille

francs, comme, par exemple le palais de *Don Juan.*

— Nous n'en aurons pas beaucoup de ce prix-là dans *Françoise* , nous disait un des chefs décorateurs. Il y a bien des *architectures*, — et c'est ce qui vaut le plus cher, — mais c'est presque partout des *rochers!* A tant le mètre!

Bien curieux, au surplus, ces préparatifs, je ne dirai pas ces *envers*, mais ces *maillots*, ces limbes d'un opéra! A côté des superbes décors neufs gisent les décors défraîchis des vieux ouvrages, le poteau de *Guillaume Tell* qu'on va repeindre, un coin de maison gothique de *Jeanne Darc* qu'on va exproprier. Près de là, dans ce même atelier, M. Lavastre achève un rideau pour le théâtre de Rouen, et M. G. Dubufe donne les derniers coups de pinceau à une vaste composition, harmonieuse et claire, la *Musique sacrée* et la *Musique profane*, qui fera tapage, au prochain Salon.

Toujours la musique, — même en peinture!

— La musique, disait Robert Peel, repose de tout, excepté de la politique. Quand j'entends une contrebasse, il me semble encore que c'est un adversaire qui grogne en m'interpellant!

C'était peut-être un adversaire grognon qui adressait un jour, à l'homme d'État, cette lettre fameuse et qu'on a conservée :

« J'ai l'honneur de prévenir loyalement le Premier Ministre que, s'il ne m'accorde point la pension que je lui ai demandée, je voterai désormais selon ma conscience! »

XII

A propos des *Rantzau.* — Une journée au Raincy. — Histoire d'un piano. — M. Got au couvent. — Erckmann-Chatrian, leurs débuts, leur collaboration. — Les frères de Goncourt. — Un roman brûlé. — Longfellow. — Une conversation avec M. Louis Depret. — Comment on prononce la langue française. — *Excelsior* et le *Notaire de Périgueux.* — La peur. — Bertall. — La grandeur s'en va. — Un ami de M. Lacan.

31 mars 1882.

C'est la semaine des *Rantzau*. L'autre soir, tandis que se déroulait sur la scène de la Comédie-Française ce drame de famille, je revoyais, je revivais par la pensée une des bonnes journées de ma vie, un jour de soleil perdu déjà dans la brume des souvenirs et passé autrefois, au Raincy, dans le jardin et la maison que M. Erckmann et M. Chatrian venaient d'acheter sur leurs premières économies. Je parle de longues années.

Je ne connaissais pas M. Erckmann. J'avais rencontré bien souvent Chatrian, nature solide et franche de soldat, et, de nos causeries, de ses confidences, de ses récits d'Alsace, il était résulté une amitié, quoique je fusse plus jeune que lui. « Il faut pourtant que vous

connaissiez Erckmann! » me dit-il un jour, et nous choisîmes un dimanche pour aller jaser un peu sous les arbres du Raincy.

Quand je dis sous les arbres, je pourrais dire dans les arbres.

Lorsque j'arrivai, là-bas, M. Erckmann était grimpé sur un cerisier de son jardin et, enfourchant une maîtresse branche, il mangeait là-haut pacifiquement des cerises. Je songeai tout aussitôt à Jean-Jacques : un bon gros Jean-Jacques sans Mlle Gallet. J'ai, depuis, retrouvé ce cerisier-là, ces feuilles vertes et ces fruits rouges, dans un décor de l'*Ami Fritz*.

Erckmann aurait pu, sans façon, m'inviter à prendre place sur le cerisier. « Donnez-vous donc la peine de monter! » C'était chose facile à dire. Il préféra descendre. Il descendit même très vivement, malgré sa corpulence et comme un grand enfant pris en faute.

— Des cerises! lui criait Chatrian. Tu manges des cerises, malheureux! Et que t'a dit pourtant le médecin?

— Il me l'a défendu, répondit Erckmann, très doux.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est peut-être pour cela que j'en mange!

Ce bon Alsacien en lunettes, à figure de philosophe, et qui, tout à l'heure, sur un banc, allait fumer sa longue pipe en parlant avec une lenteur éloquente, entre deux bouffées de tabac, d'Hegel et de Schopenhauer, me tendit la main, et, dès la première minute, je sentis que nous étions les meilleurs amis du monde.

Ah! les braves gens! Et quel art de braves gens dans la simplicité puissante de leurs œuvres! Lorsqu'on les

connaît, on comprend tout ce qu'ils mettent d'eux-mêmes dans ce qu'ils écrivent. Ils aiment l'honnêteté pour l'honnêteté. Ils chantent, au dessert, comme au bon vieux temps, des refrains patriotiques. Lorsque Coquelin entonnait son *Kyrie*, il me semblait que c'était Chatrian lui-même qui chantait la *Lauterbach*, comme autrefois.

C'est sur un piano, un vieux piano qui a dû entendre moduler jadis les romances de Romagnesi et de Crevel de Charlemagne, un piano qui sera célèbre, un jour, dans les annales du théâtre comme le piano légendaire *vendu* par Bouffé dans le *Pauvre Jacques;* c'est sur une antiquaille que Coquelin chante ce *Kyrie*. Pour se procurer un tel accessoire, ç'a été, à la Comédie, toute une histoire — qui est une historiette.

On n'en trouvait pas d'un tel calibre et d'une telle date, lorsqu'une vieille amie de M. Got lui dit qu'elle en avait possédé un jadis qui pouvait, comme on dit, faire l'affaire.

Seulement — ah ! seulement ! — il fallait le retrouver. Elle l'avait cédé depuis longtemps à un jeune musicien, devenu grison maintenant, et qui, sur cet immense et vénérable meuble, avait exécuté ses premiers essais — rêves et symphonies d'antan !

On retrouva le jeune homme, devenu terriblement mûr, mais on ne retrouva pas le piano. En cherchant bien pourtant, le musicien se souvint qu'il l'avait vendu (comme Bouffé) à un couvent de sœurs.

— J'irai le chercher dans ce couvent ! répondit Got.

Donnez-moi une lettre d'introduction pour la supérieure.

La lettre écrite, Got prend un fiacre et se fait conduire rue d'Enfer, dans le couvent qu'on lui a indiqué.

Vieille maison, murailles hautes. La sœur tourière vient ouvrir. Got remet sa lettre et on le fait pendant quelque temps attendre dans la cour avant de le faire entrer dans le parloir.

— Alors monsieur vient pour le piano ? dit la tourière en revenant et en regardant le comédien d'un air étrange. Si vous voulez me suivre, la supérieure va vous conduire !

La supérieure conduisit, en effet, M. Got, par un long couloir troué, de chaque côté, de portes de cellules, et, derrière le futur Rantzau, venait une sœur munie d'une clochette énorme qu'elle agitait de temps à autre en marchant.

Drelin ! drelin ! C'était le bruit des sonneries du *Malade imaginaire*. Drelin ! drelin !

Got, un peu assourdi, se demandait intérieurement pourquoi ce tapage, lorsqu'il se souvint que le musicien avait, dans sa lettre d'introduction, eu l'imprudence d'écrire :

« *Je vous présente M. Got* (*de la Comédie-Française*) *qui voudrait vous acheter mon vieux piano, dont il a le plus urgent besoin.* »

M. Got ! M. Got de la Comédie-Française ! Un acteur, un excomunié dans un couvent ! *Vade retro, Satanas !* Et c'est pourquoi la supérieure faisait drelindeliner cette clochette qui avertissait les pauvres sœurs de la présence d'un danger, de la venue de quelque Gentil, et,

sur le passage du comédien, faisait clore en hâte tous les huis, comme si le malin longeait le couloir avec une odeur de soufre.

On arriva, d'ailleurs, au fond du couloir, dans une petite pièce où se trouvait un grand piano. Ce n'était pas celui que rêvait M. Perrin, qui avait donné tous pouvoirs à Got, mais c'était déjà un piano vénérable.

— Combien ce piano ?

— Cinq cents francs !

— Oh ! dit Got, cinq cents francs ! c'est bien cher ! C'est hors de proportion ! Chez un bric-à-brac eela vaudrait quinze francs !

— Oui, monsieur ; mais, fit la supérieure, puisque votre ami nous dit que vous en avez un *urgent besoin!*

Il n'y avait rien à répondre.

— C'est juste, fit le comédien, c'est une raison !

Il ne choisit pas cependant ce piano-là ; mais, dans une autre pièce du couvent, — oublié, poudreux, triste et fêlé, avec des sons et des soupirs larmoyants de vieillesse, — il découvrit un piano, plus antique encore, ancestral, et c'est celui-là que, pour peu de chose, il enleva au couvent des sœurs de la rue Denfert-Rochereau pour le transporter dans le magasin aux accessoires de la Comédie-Française !

Les choses ont leurs destins ! S'il pouvait parler, ce piano devant lequel jadis des femmes en turban, qui ont connu Benjamin Constant et le genéral Foy, ont chanté des romances sentimentales ; ce piano qui a entendu, ensuite, les refrains des cantiques, entre les quatre murs d'un vieux couvent et qui, maintenant, mi-sacré et mi-profane, figure sur un théâtre et accompagne, de

ses notes enrouées, le *Kyrie eleison*, chanté par un comédien!

Et pourvu que Coquelin cadet — ce Rantzau d'un frère qu'il aime — ne condamne pas ce vieux piano du couvent à subir l'humiliation d'accompagner, quelque jour, le monologue du *Hareng saur!*

Quand on pense (pour revenir aux auteurs) que M. Erckmann, après avoir vu la répétition générale des *Rantzau*, n'a pas eu la tentation d'amour-propre d'assister à la *première*, qu'il est reparti, le lendemain même, pour Toul où, de sa fenêtre, il regarde les *pantalons rouges* défiler, comme à Phalsbourg jadis, et les petits enfants grandir!.. Cela juge un homme.

Lui et Chatrian, ce sont des simples. Oui, simples et droits. Bons au prochain, sévères à eux-mêmes. Un jour, ils avaient fait un roman dont ils n'étaient pas contents, ni l'un ni l'autre. On l'attendait au *Journal des Débats* pour l'imprimer.

— Si tu veux, dit Chatrian, nous allons le relire!

— Oui, relisons-le!

Ils s'enfermèrent dans une chambre de la petite maison du Raincy. Chatrian lisait, Erchmann écoutait. Le manuscrit achevé, le lecteur demanda simplement :

— Eh bien?...

— Eh bien, fit Erckmann, ce n'est pas bon!

— Alors?

— Alors, il ne faut pas le donner! Nous n'avons pas besoin d'argent (et pourtant alors ils n'étaient pas riches); ce qu'il nous faut, c'est rester dignes de nous-

mêmes, à nos propres yeux. Le roman est manqué, brûlons-le!

— C'est ton avis?

— Absolu!

— Allons, dit Chatrian.

On alluma du feu et on jeta dans le foyer les feuilles de papier qui flambèrent, puis, silencieusement, les deux amis redescendirent et Erckmann dit à Chatrian :

— A quelle heure y a-t-il un train? Je vais faire un petit voyage dans les Vosges. J'en ai besoin. C'est vrai, il me semble que je viens de perdre un des miens!

Je ne connais pas beaucoup d'exemples de cette conscience littéraire, et, si je ne trouvais abusif ce besoin qu'on a maintenant de pénétrer — avec politesse ou avec effraction, selon le cas — dans la vie des gens, je voudrais élucider un peu ce problème de la collaboration d'Erckmann et de Chatrian, phénomène littéraire singulier, unification de deux êtres, qui n'a de comparable que l'espèce de soudure des frères de Goncourt entre eux durant tant d'années.

Ce qui frappait chez les Goncourt, c'était la dualité subsistant jusque dans cette unification même. Chacun d'eux se servait encore du *je* en parlant de l'œuvre commune :

— *J'ai* commencé un roman nouveau, disait, par exemple, Edmond.

— *Je* le travaille avec passion, continuait Jules.

Même en présence l'un de l'autre, les deux frères se servaient tour à tour du pronom personnel :

— *J'ai* lu *Henriette Maréchal* à la Comédie-Française !

— *Je* serai joué dans quelques mois.

Ce *je* était même parfois gênant pour l'auditeur. Gênant et touchant. On se sentait en présence d'un seul être divisé en deux ou de deux individualités réunies en une seule : une fleur humaine à deux cotylédons.

Avec Erckmann-Chatrian, il n'en est pas ainsi. Chacun d'eux dit *nous*. La tâche de chacun me paraît bien déterminée. Erckmann doit être l'homme d'imagination et Chatrian l'homme d'exécution. L'un rêve, songe, cherche ; l'autre crée. Je serais tenté de croire que les *Contes fantastiques* nous rendent mieux la nature même d'Erckmann, et que les romans militaires, *Madame Thérèse*, le *Conscrit de* 1813, tiennent plus aux fibres mêmes de Chatrian. Qui pourrait le dire d'ailleurs, sans se tromper, sinon eux-mêmes ? Et, fort peu soucieux de se mettre en scène, ils ne le diront certainement jamais.

J'ai là leurs premières œuvres, les écrits par lesquels ils ont débuté. Pièces introuvables, brochures d'une rareté désespérante. La première page publiée est un travail imprimé à Saint-Nicolas de Port, en 1844, et intitulé : *Recrutement militaire*, par Emile Erckmann, « étudiant en droit ». Comme épigraphe, cette citation du *Contrat social :* « Je tâcherai d'allier toujours dans cette recherche ce que le droit permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice et l'utilité ne se trouvent point divisées. » Quatre ans après, en juillet 1848, les deux collaborateurs, qui se sont rencontrés dans l'intervalle, font imprimer encore à Saint-Nicolas

de Port, un drame en cinq actes et deux tableaux, intitulé *Georges* et signé *Émile Erckmann et Pierre Chatrian*. Comme épigraphe, une citation de Cavaignac. Deux ans se passent. Cette fois, sur le théâtre de Strasbourg, on représente, le 20 janvier 1850, un drame, *l'Alsace en* 1814, signé *Émile Erckmann-Chatrian*. La pièce — où l'on voit les Russes et les Autrichiens fusiller les Alsaciens — est interdite brusquement par le préfet du bas-Rhin. Erckmann et Chatrian, devenus *Erckmann-Chatrian*, publient alors, à Strasbourg, à leurs frais, leur premier conte fantastique, *Science et Génie*, par Émile Erckmann-Chatrian. Plus tard, ils supprimeront le prénom, *Émile* disparaîtra. Mais il leur faut attendre bien des années avant d'arriver à publier leurs premiers contes dans les journaux de Paris ! Ils patientaient comme ils pouvaient, donnaient des leçons, entraient dans les administrations du chemin de l'Est, écrivaient des romans que je n'ai pu retrouver : les *Brigands des Vosges*, par exemple, et *Schinderhannes*. Puis, un jour, l'*Araignée-crabe*, le *Bourgmestre en bouteilles*, deux ou trois contes qui sont comme de l'Hoffmann et du Poë et gardent cependant une originalité propre, les mettent en lumière. Et en route pour les grands succès populaires !

On n'a guère parlé, cette fois, que des deux Alsaciens-Lorrains et de la pièce nouvelle de la Comédie-Française.

Il est évident, d'ailleurs, que Paris ne s'intéresse absolument qu'aux choses du boulevard. C'est une grande

province, Paris, ou, comme on voudra, c'est une province agrandie. On y vit trente ans dans une même maison sans savoir le nom exact de son voisin, et connaissez-vous l'histoire du locataire dont vous entendez les talons frapper le parquet au-dessus de votre tête ? Mais, en revanche, on s'y inquiète étrangement des faits et gestes d'une poignée de gens qui absorbent l'attention, ne sont guère qu'une minorité et font le tapage d'une armée. Aussi bien, quand on annonce à Paris la mort d'un grand poète, comme Longfellow, Paris se demande pourquoi on vient lui parler d'un Américain lorsqu'il y a tant de boulevardiers tout à fait intéressants !... Et qu'il a fallu de temps à Erckmann-Chatrian, ces *paysans*, comme s'appelle Verdi en parlant de lui-même, pour être acceptés par « le boulevard » !

Il nous connaissait bien, le poète Longfellow, et il nous aimait. Il aimait surtout, je dois le dire, les Français d'autrefois, fins causeurs, polis et charmeurs, Gaulois n'imitant pas encore les Yankees, les Français de cette race choisie qui produisait de grands magistrats, comme un Pasquier, de grands seigneurs artistes, comme un Luynes, des généraux érudits, écrivains ou savants, comme un Girod (de l'Ain) ou un Ségur, de grands bourgeois faisant leur fortune épingle à épingle et servant ensuite la liberté, comme un Laffitte, des gens du peuple tout prêts à se faire casser la tête pour une idée et à suivre, en chantant, le clapotement d'un drapeau...

A son dernier voyage en France — il y a quelques années — le poète Longfellow s'étonnait de ne pas retrou-

ver tout à fait en France ces vrais Français-là. Il rencontrait, dans notre tempérament national, des modifications singulières. Valons-nous mieux, valons-nous moins que nos pères ? L'auteur d'*Évangéline* ne traitait point, ne posait même pas la question. Mais, un soir, il disait à ce fin moraliste, M. Louis Depret, qui vient de publier ses pensées, sous ce titre : le *Voyage de la vie*, et qui, je crois bien, après avoir étudié de très près Longfellow, nous traduira bientôt les derniers vers du poète :

— Savez-vous, mon cher monsieur, ce qui me frappe depuis trente-cinq ans que je n'avais revu Paris? C'est le changement radical qui s'est produit dans la langue même. Je crois savoir excellemment le français; eh bien! je ne le comprends plus ! Non, réellement, ce n'est plus le même accent, ce n'est plus le même ton. Je ne parle pas seulement des mots nouveaux qu'ont produits les nécessités des inventions, la science, les railways — ou encore les drôleries de l'argot courant — mais jusqu'à la manière de prononcer les mots anciens, tout est modifié ! Tenez, à la Comédie-Française, ce Conservatoire de la langue parlée, on ne s'exprime plus comme autrefois. J'ai entendu Talma, Mlle Mars, Firmin, Monrose, Ligier, Beauvallet... Ils prononçaient autrement qu'aujourd'hui ! Mon cher monsieur, ce qui m'afflige un peu, je vous le dis tout bas, c'est que l'accent français disparaît, même en France.

Gavarni, misanthrope sans repentir, comme Laurent-Jan, posait, un jour, en causant, ce problème qui eût fait réfléchir Longfellow :

« Ce serait une chose curieuse en littérature, que la recherche de la corruption des idées par les allures

des langues. Rechercher, par exemple, si, en français, tous nos mensonges de la pensée datent de Racine ou de Scudéry ou des *bergeries ;* quand le Français bourgeois a cesssé d'être bourgeois, si cela a été pour devenir baladin, ou berger, ou héroïque.... On pourrait poser cet axiome : *Dis-moi comment tu parles et je te dirai ce que tu es !* »

J'ai lu, à propos de Longfellow, dont on s'est, je le répète, fort peu occupé dans nos journaux, — tout absorbés par des procès-verbaux et des lettres de témoins, — j'ai lu et relu que « le poète d'*Excelsior*, qui ne manquait point de grandeur, manquait un peu d'*humour.* » Le critique qui a porté ce jugement un peu téméraire connaît-il, de Longfellow, le *Notaire de Périgueux ?*

Ce n'est pas une œuvre de longue haleine, mais il y a là de la verve, de l'ironie et (puisqu'on en veut) de l'*humour* à revendre. C'est tout bonnement l'histoire d'un honnête notaire périgourdin qui s'en va, par un temps de pluie, transcrire les dernières volontés d'un malade atteint de fièvre scarlatine. Il était si bien, si douillettement assis, au coin de son feu, fumant sa pipe, sa chère pipe d'habitude, ce bon notaire ! Longfellow, qui avait raison de dire : « je sais bien le français », appelle tout net un *brûlegueule* la pipe courte de cet officier ministériel.

Et, tandis qu'il écrit sous la dictée du malade, le notaire de Périgùeux songe qu'il a peut-être mal fait d'entrer ainsi dans la chambre d'un fiévreux. Cela se gagne, la scarlatine ! — « Surtout par des temps malsains

comme celui-ci, répond le pharmacien, assis auprès du moribond. — Et quels sont les symptômes? — Une douleur aiguë et brûlante au côté droit! »

Ah! qu'il a été fou de venir là, le notaire de Périgueux! Tout justement il éprouve, au côté droit, comme une vague douleur. Il s'en va assez inquiet, monte à cheval, et prend le chemin de son *chez lui* sous la pluie battante. Il a le frisson, oui, le frisson, et — chose horrible — il sent, au côté droit, tout justement, une douleur lancinante, comme s'il était percé d'une aiguille. « C'est fait de moi!. » murmure, en hochant la tête, le pauvre notaire de Périgueux.

Il éperonne le cheval, il se sent mourir; à chaque pas la douleur est plus vive. Elle devient atroce. Allons! c'est dit, le bon notaire va mourir! Que diable allait-il faire aussi dans cette chambre de malade? Le cheval trotte, trotte... Enfin, enfin voici la maison, l'humble maison où la notairesse attend le notaire de Périgueux. « Pan! pan! » Il frappe; on accourt. Le voilà pâle comme un revenant. « Ma chère femme! Un fauteuil! Mes heures sont comptées. Je suis un homme mort! » Et, pour passer sa robe de chambre, le notaire ôte son habit lorsque quelque chose tombe de dessous et se brise sur le carreau. C'était la pipe du notaire! « Il plaça, dit Longfellow, la main sur le côté; et voilà qu'il le sent découvert jusqu'à la peau. Sa redingote, son gilet, son linge étaient brûlés de part en part et il avait au côté une ampoule aussi large que la tête... Le notaire avait oublié, dans sa poche, sa pipe toute pleine de cendres encore chaudes. »

Encore une fois, ce n'est rien : — une simple anec-

docte, un fait divers, une banalité, mais relevée par de telles observations psychologiques, une telle science de la nature humaine, qu'à ces pages humoristiques je ne sais de comparable que le chapitre des *Nouvelles genevoises* où Toppffer analyse, après Montaigne, les effets bizarres de la *Peur*.

Mais encore une fois, qu'importe Longfellow et qu'importe Toppffer? Parlez-nous de Bertall! Au moins le spirituel caricaturiste était un Parisien et un boulevardier. Il fut, en son temps aussi, un redoutable satirique. Dans la *Revue comique*, en 1849, il avait, plus vivement que personne, piqué au vif Louis-Napoléon. Il y a, dans ce journal où Nadar écrivit aussi, au crayon, les *Mémoires de Vipérin* — qui n'était autre que Girardin — des caricatures sanglantes : Louis-Napoléon collant sur son visage le masque de Napoléon Ier, M. Thiers se huchant en redingote grise sur la colonne Vendôme, où le nom de Transnonain remplace celui d'Austerlitz. *Charges* au stylet plus meurtrières que des charges à la baïonnette, railleries sans pitié, polémiques féroces. Le crayon aujourd'hui a les mêmes fureurs sans avoir le même esprit. Bertall avait, en 1872, essayé de rééditer la *Revue comique*, mais sans succès. Il ne rencontrait plus les mêmes adversaires. Il n'avait plus Nadar avec lui. Nadar ne dessine plus d'ailleurs; il signe des eaux-fortes à la plume qu'il appelle *Sous l'Incendie* et qui forment un vigoureux livre.

Est-ce que, — deux ou trois exceptions mises à part, — la race des grands satiriques au crayon se perdrait

comme celle des grands magistrats lettrés et des grands seigneurs artistes dont je parlais tout à l'heure? Bah! il y aura toujours des gens de talent, et du goût et de la grandeur dans notre France!

Ce n'était pas l'avis de cet intime ami de l'avocat Ernest Lacan, qui se présentait, un matin, chez son confrère au barreau et lui disait :

— Tu ne sais pas ce qui arrive ?

— Non.

— Eh bien, on veut te faire bâtonnier! Oui, mon cher, tu vas avoir, — à l'ancienneté il est vrai, — la gloire du bâtonnat! J'en suis très heureux pour toi, mon cher Lacan, bien heureux. Mais tu avoueras que maintenant et désormais le *temps des grands bâtonniers est passé!*

Il est bon d'être pessimiste, mais il ne faut pas toujours le crier trop haut.

XIII

Les deux duchesses. — Les grands noms. — Mme de Balzac. — La première entrevue. — Le combat pour l'argent. — La mort. — Les lycéens en congé et en congrès. — L'enfant et le *bébé*. — Gloires précoces. — Théophile Gautier et la tribune. — De l'appétit et des appointements des députés. — Pour vingt-cinq francs! — La buvette gratuite. — Une paire de chenêts. — Les statues nouvelles. — Brizeux, Carrel et Despois. — Un souvenir à Markowski. — Charles Baudelaire au Casino.

14 avril 1882.

On a trop parlé de ce qu'on a appelé le *duel des deux duchesses*, pour que nous y revenions encore. Grand assaut de reportage entre la duchesse de Chevreuse et la duchesse de Chaulnes, en attendant la lutte publique, le grand tournoi des plaidoiries. Ce sont les champs clos d'à présent. Le Jugement de Dieu se rend devant les juges et, s'il se trouve des tenants pour combattre sous l'œil des dames, ce sont des journalistes qui s'escriment d'estoc et de taille, de l'encrier et de la plume, pour ou contre ces grands noms livrés à la discussion publique. Il n'y aurait là d'ailleurs qu'un drame de Dennery ou un roman de Montépin : *Rendez-moi mon enfant !* ou

l'Honneur du nom, si le nom même qu'on prétend défendre n'était traîné dans l'encre des gazettes et éclaboussé par les causeries des indifférents. En fait de respect pour un grand nom, rien ne vaudra jamais le silence. Mme de Balzac, qui vient de mourir, l'avait bien compris.

L'auteur de plusieurs livres fort intéressants consacrés à Voltaire, M. Gustave Desnoireterres, dans un petit livre à peu près oublié sur *M. de Balzac*, conte dans tous ses détails une sorte de légende que je vais résumer. Il s'agit de la façon dont le romancier de la *Comédie humaine* épousa celle qui vient de disparaître et porta son nom. Elle meurt pauvre, Mme de Balzac, dit-on, et sur elle, comme sur l'homme illustre qui l'aima, les procès et les papiers timbrés auront tombé jusqu'à la fin, comme s'il était dans la destinée de ce grand remueur d'idées et de rêves de continuer avec l'argent, le dur argent, l'argent insaisissable, l'argent, plus meurtrier que le fer, une bataille posthume.

En 1833, Honoré de Balzac venait de publier le *Médecin de campagne*. Il reçoit, un jour, avec une lettre — une lettre de femme inconnue, — un livre. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. La lettre conseillait au romancier de méditer le livre et, datée de Neufchâtel, portait cette signature : *Émeline de Hanska, née comtesse de Rzewuska.*

Ce n'était certes pas la première lettre féminine que lisait, accablé de pareilles confidences, l'auteur de la *Femme de trente ans*. Les femmes, certaines femmes, vont droit à *leur* romancier comme à un confesseur laïque. Ce qu'elles n'oseraient pas toujours murmurer à

travers le grillage d'un confessionnal, elles l'écrivent à l'analyste, et si c'est trop souvent du fatras hystérique, des plaintes de *déséquilibrées* qui nous arrivent par la petite poste, ce sont aussi de très charmantes et très honnêtes causeries, des conseils très justes, de fines critiques. Certaines femmes de ce temps doivent avoir lu Sainte-Beuve.

Bref, en recevant, avec cette *Imitation*, la lettre de Mme de Hanska, Balzac se sentit respectueusement touché, et piqué aussi, par je ne sais quoi de mystérieux et d'attirant. Il n'hésite pas, monte en chaise de poste et, à Neufchâtel, il se trouve devant une charmante femme très supérieure, et qui le séduit dès la première causerie. « Mme de Hanska, dit M. Desnoireterres, était alors dans sa trentième année, envahie par l'embonpoint charmant de la seconde jeunesse... » Son intérieur se composait de son mari et de sa fille, un tout petit enfant que M. de Balzac tenait sur ses genoux en conversant avec la mère.

Peu de temps après, *Séraphita* paraissait, roman mystique, swedenborgien, bizarre, exquis, et c'était à Mme de Hanska que le dédiait Balzac, en disant :

« Voici l'œuvre que vous m'avez demandée; je suis heureux, en vous la dédiant, de pouvoir vous donner le témoignage de la respectueuse affection que vous m'avez permis de vous porter. »

Mme de Hanska était, pour Balzac, un de ces « nobles esprits préservés par la solitude des petitesses mondaines ». Elle habitait la Pologne russe, Wierzchownia, près de Berditchef. De temps à autre, Balzac allait là, comme un poète vers sa vision. Il réveillait

la nuit, aux Jardies, un ami endormi profondément :

— Je pars pour la Pologne. Venez-vous?

— Quelle folie!

Et, de Ville-d'Avray, Balzac allait à Berditchef, revenant ensuite pour reprendre le livre interrompu et dire à Lassailly ou à Gozlan :

— Ah! quelle joie! Je ne l'ai vue qu'un instant, mais quel bonheur de l'avoir vue! Travaillons maintenant!

Seize ou dix-sept ans s'écoulèrent ainsi. La petite fille dont Balzac regardait voltiger, en été, « la pèlerine blanche ou rose » dans les massifs de Wierzchownia, épousait un savant, le baron de Mnizeck, entomologiste distingué, me dit-on. Le comte de Hanska mourait. Balzac se précipita vers la Pologne comme jadis vers le lac bleu de Neufchâtel.

Un soir, à Vienne en Autriche, un étudiant avait saisi la main de Balzac et l'avait portée à ses lèvres, avec autant d'enthousiasme que s'il s'était agi des doigts d'un pianiste, et en s'écriant :

— J'embrasse la main qui a écrit *Séraphita!*

Mme de Hanska, à qui *Séraphita* était dédiée, fit mieux. Veuve, libre, elle l'accepta, cette main. Et les époux, après deux ans de séjour en Russie, vinrent à Paris, aux derniers jours de mai 1850, s'établir « *dans les vastes solitudes du faubourg du Roule* » dit, M. Desnoireterres, qui parle de longtemps et d'un Paris disparu. Balzac avait acheté, rue Fortunée, n° 14, un petit hôtel où, dans la nuit du 18 au 19 août, il mourait, soigné par le docteur Nacquart qui a écrit sur les

derniers moments, calmes, pleins d'espoir, du pauvre grand homme, deux ou trois pages dignes de rester :

« — Je suis heureux ! répétait Balzac. J'ai le bonheur intérieur maintenant ! Après trente ans de lutte je vais pouvoir compléter mon œuvre !

D'autres fois, pris lui-même à sa *Comédie humaine*, aux fantômes de son cerveau :

— Qu'on aille me chercher Blanchon ! disait-il au docteur Nacquart. Vous m'amenez, Fouquier et Rayer ! C'est Blanchon qui me sauverait ! *Il me connaît, lui !*

Et c'est dans cette maison de la rue Fortunée devenue rue de Balzac depuis la mort de Balzac, que la veuve du grand créateur avait entassé des vieux meubles, des tableaux, des bibelots, comme dans la demeure d'un Balthasar Claes! Le logis est condamné, maintenant qu'elle est morte. Le petit hôtel va disparaître. Il est acheté depuis longtemps par M. de Rothschild. La maison où mourut Balzac aux Champs-Élysées ne sera bientôt plus qu'un tas de gravats comme la maison de la rue Ville-l'Évêque où avait vécu Lamartine.

Paris ne peut durer sans se transformer. Adieu les morts et vivent les vivants ! Ils vivent vite ceux-là, à l'*américaine*, comme les homards qui ne vivent plus. On ne parle que d'Edens, de Musées de cire, de Crystal-Palace ! Les Anglais, qui nous accusent de les vouloir conquérir parce que nous projetons un tunnel sous la Manche, nous envahissent chaque jour davantage. Nous aurons avant peu, à Saint-Cloud, un palais à l'*instar* du palais de Sydenham et un Musée Tussaud parisianisé.

Au reste, les projets de ces vastes établissements ne datent pas d'hier et on pourrait retrouver, dans les cartons des ministères, des demandes de MM. Hostein et Dennery projetant de construire, il y a quelques années, un théâtre monstre, boulevard de Strasbourg, de Chilly et Édouard Brisebarre voulant élever une salle immense rue de Rivoli, enfin une requête de Thibaudeau, qui fut un moment directeur du Vaudeville, et de Raousset-Boulbon, qui alla tomber misérablement ou plutôt héroïquement, en Senora, offrant de construire, faubourg Poissonnière ou rue Buffaut une salle énorme contenant plus de trois mille personnes, avec jardin, café, restaurant, hôtel garni et salle de spectacle.

Dès cette époque, et il y a longtemps, Paris tendait à s'américaniser, à s'angliciser, à se saxonnifier, car, en vérité, je ne sais comment il faut dire et ces mœurs nouvelles exigent peut-être des mots nouveaux. Ce qui est certain, c'est qu'on vit de bonne heure au temps présent. Les lycéens font des congrès dès avant que la barbe leur soit poussée.

On a bien proclamé les *Droits de l'homme*, pourquoi ne proclamerait-on pas les *Droits du collégien ?* Un vent de fronde et de parlementarisme a soufflé sur ces jeunes têtes. Ils entendent légiférer, mettre le *Conciones* en action et aborder la tribune avant le baccalauréat. C'est bien là un signe des temps, s'il en fut jamais.

Aussi, on leur a supprimé trop tôt, à ces nouveaux venus, cette nourriture saine et dure qui s'appelait d'un nom farouche, la *vache enragée!* Depuis que l'enfant est devenu le *bébé*, il ne sait plus ce que c'est que le désir. Il a un talisman, sa petite *caboche*, et tous ses souhaits

s'accomplissent, comme dans les contes. Il est mieux que le roi du logis : il en est le Dieu et que sa volonté soit faite ! A huit ans, il a tout vu, tout lu, tout entendu. Il est dégoûté du Cirque, il connaît les trucs de toutes les féeries, il a, — ma parole ! — pénétré jusque dans les coulisses, par hasard. Il est blasé jusque sur la gloire.

N'a-t-on pas fondé, en effet, un journal pour les enfants où l'on publie, — très joliment dessinés en vérité — les portraits des petits lecteurs qui ont deviné le rébus ou la charade ? Ils ont huit ans, neuf ans, dix ans, — ils n'ont pas vécu ! — et ils ont déjà leur photographie à des milliers d'exemplaires ! Ils ont eu leur *succès de presse*, comme des acteurs en représentation. Ils se croient déjà des personnages.

Où est notre humble et vieux *Journal des Enfants*, mal imprimé, avec ses gravures sommaires, mais ses belles histoires fantaisistes, les *Mémoires de Jean-Paul Chopart* ou les *Aventures de Robert-Robert* ? Nous ne songions guère alors à chercher notre portrait entre deux chapitres des contes de Louis Desnoyers. Le jour où M. Oscar Comettant voudra se faire bien venir tout à fait de sa clientèle, il publiera dans son très utile journal des mères, le *Nouveau-Né*, le poids de ses petits abonnés, et les enfants auront de la sorte fait gémir la presse à l'heure où d'habitude ils ne font gémir que leur nourrice.

C'est le progrès !

L'assemblée des lycées de Montpellier nous montre

donc la tribune mise à la portée de l'adolescence, et le parlementarisme servant de préparation au baccalauréat.

Théophile Gautier, qui était ou paraissait fort sceptique, méprisait, en sa qualité d'écrivain précis, les vagues formules de l'éloquence.

— Ce que je reproche surtout aux orateurs, disait-il doucement, c'est de désapprendre le français à la nation. Le *sein d'une assemblée* n'allaitera jamais personne.

Mais, à propos de chambres, d'assemblées, et de députés, on a beaucoup raillé, çà et là, dans les journaux hostiles au parlementarisme, — et pour cause — ces augmentations de traitement que nos législateurs se décernent à eux-mêmes. Je ne veux pas entrer dans le débat. Je ne puis cependant m'empêcher d'une réflexion un peu amère. Il ne s'agit ni de politique ni de principes, mais d'une impression, rien de plus.

Eh bien! — vous vous en souvenez? — nous nous étions accoutumés, à l'heure de nos vingt ans, lorsqu'on reprochait justement leurs excès aux hommes de la Révolution, à répondre par leur âpre désintéressement et leur fière incorruptibilité. Il y avait des cruautés parfois : il n'y avait pas de taches d'argent sur leur mémoire. L'argent, c'était leur mépris absolu, à ces affamés de patriotisme qui dînaient à dix-huit sous par tête et se trouvaient encore trop payés.

Nous éprouvions quelque fierté, lorsque s'allu-

maient les polémiques éternelles, à dire de ceux-là mêmes qui avaient du sang sur les mains :

— Oui, mais, du moins, ils n'avaient rien dedans!

J'aurais voulu, moi naïf, qu'on s'en tînt à ce refrain et à cette tradition, — un peu trop simple, paraît-il.

Je sais bien, oui, je sais, que les conditions de la vie ont changé. La question de l'estomac à nourrir prime aujourd'hui le problème de la tête à sauver. Sans doute. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a là, dans cet appétit trop hardiment montré chez nos législateurs, quelque chose qui me froisse et me navre. Je n'aime pas ces serviteurs du peuple qui demandent une augmentation à leur maître, sans même avoir la crânerie de dire, comme nos gens lorsqu'ils réclament un surcroît de gages : — Si Monsieur ne peut pas, monsieur voudra bien accepter mes huit jours.

Oh! leurs *huit jours, ils* ne les donneraient guère! Ils tiennent fort à ce tablier qu'ils espèrent tous plier en forme de portefeuille!

C'est dans l'intérêt de la représentation nationale elle-même que je regrette ces dispositions nouvelles, ces générosités et ces gratifications envers soi-même. Il arrive des heures où les chefs bourgeois d'une nation qui n'ont ni chamarrures ni uniformes, doivent pouvoir s'imposer à une nation par un ascendant moral, que trop de gourmandise et d'âpreté au gain diminue.

Je ne voudrais pas qu'un poète, M. Clovis Hugues, par exemple, trouvât de l'actualité à refaire la *Curée* de Barbier.

Le mot héroïque de Baudin ; « Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs! » a de la

tournure et un accent fier. Mais si, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — des circonstances analogues forçaient un nouveau Baudin à tomber pour son mandat, je ne vois pas trop — ceci soit dit entre nous et tout bas — comment on pourrait donner une teinte d'héroïsme à ce cri suprême :

— Vous allez voir comment on meurt pour les entrées gratuites dans les théâtres subventionnés et pour les passes sur les chemins de fer !

On me dit que les députés, dont beaucoup rêvent d'échanger pratiquement leur mandat contre une recette générale, vont réclamer avant peu une *buvette d'État*. Le madère et le zucco gratuits, comme l'instruction. Je n'en crois rien. Je comprendrais mieux qu'ils réclamassent un agrandissement de leur bibliothèque. Mais, à la bibliothèque, ils n'entrent que pour s'amuser.

— Nous n'avons pas assez de romans nouveaux ! s'écriait, l'autre jour, un législateur qui tient à couper l'étude des projets de lois de lectures plus légères et préférerait Montepin à Condorcet.

Si, par hasard, il y avait beaucoup de bibliophiles à la Chambre, l'amour des livres pourrait mener loin, au prix où se vendent les éditions rares. L'autre jour, à la vente Fould, on a adjugé à 22,000 francs une paire de chenets italiens ; mais, toute proportion gardée, la première édition de *Notre-Dame de Paris* qui, en bon état, se vend de 1,500 à 1,800 francs, se paye aussi cher que ces chenets-là ! On ne saurait guère avoir un Musset original à moins de 2,000, francs, et je sais tel méchant roman du dix-huitième siècle, valant

bien trente sous, qui se paye mille écus sur table.

Quelque jour, quelqu'un dressera un piedestal au plus *illustre enchérisseur* de *France* et les collectionneurs auront leur statue. On n'en est point chiche, de statues, au surplus. La Bretagne en veut élever une à Brizeux, le doux poète de *Marie*. Carcasonne en dressera une à Barbès, et Rouen, qui refusait un buste sur une fontaine à Louis Bouilhet, va tailler en marbre ou couler en bronze Armand Carrel. Au premier rang du comité, les Rouennais ont mis, comme de raison, Victor Hugo, mais peut-être n'ont-ils pas réfléchi que jamais Victor Hugo n'a beaucoup aimé Carrel et que plus d'un article du *National* prouve encore aujourd'hui que Carrel ne comprenait rien au mouvement romantique.

Des amis cependant bâtiront sans bruit un monument modeste à Eugène Despois, à qui plus d'un d'entre nous doit des leçons de dignité et de liberté, données sans fracas, en honnête homme et en fin lettré.

Je sais bien que Despois, qui enseignait à penser, était moins illustre que Markowski qui apprenait à danser. Mais tout le monde ne peut-être Markowski ! Va-t-on lui élever une statue, à celui-là ? Il serait plus logique de lui en *enlever* une, comme disait Gozlan. Ce Polonais a pourtant donné, paraît-il, un grand exemple : il a dévoré quatre millions et il laisse un demi-million de dettes. Il a donc fait aussi danser les écus !

Ce débris, cette scorie humaine du Paris tapageur qu'on rencontrait parfois, en ces derniers temps, frôlant les murailles, traînant des talons usés, des vêtements sordides, cet *enfoncé* lugubre avait eu ses flambées de splendeur. On l'avait invité jadis aux Tuileries.

On se l'était disputé, comme Thérésa, dans les salons des grandes dames, et ses coups de talon avaient fait tourner autant de têtes que les tyroliennes de la chanteuse.

Chez Markowski, au temps de sa gloire, les Parisiens désœuvrés, comme Aubryet, se rencontraient avec des poètes que serrait à la gorge l'ennui, le morne ennui d'une existence pleine d'inassouvi, comme Baudelaire. Henri Delaage rencontrait, chez Markowski, une grande fille rousse qu'on baptisait Rigolboche, et la gloire de la danseuse arrivait triomphalement à Paris par delà la frontière, dans les Courriers de *Mané*, de l'*Indépendance Belge*...

C'est tout un monde qui disparaît avec cet homme, dans un effondrement de misère. Ce qui vient du cancan retourne au grabat. Et j'ai pourtant dans l'oreille encore le son de voix métallique, la phrase pincée et aiguisée de Charles Baudelaire, regardant passer non pas ce *Diou*, mais ce *Tieu* de la danse et disant, au son de l'orchestre, dans la poussière des quadrilles, la fumée des cigares et le choc des verres :

— Markowski, eh ! mais c'est peut-être lui qui a le mieux compris son siècle ! Tout ce qui dégrade est, en effet, assuré du succès ! Et puis où est le faux en ce monde ? Je ne passe jamais devant un fétiche de bois, un Bouddha doré, une idole mexicaine sans me dire : « C'est peut-être le vrai Dieu ! » Je n'ai jamais rencontré un pitre comme Markowski sans me dire : « C'est peut-être le vrai grand homme ! »

On sait où le paradoxe a conduit ce ferme esprit : l'auteur des *Fleurs du Mal* est mort fou. L'apothéose de Markowski y a bien été pour quelque chose.

XIV

Le merveilleux en 1882. — La pierre philosophale. — Le prince de Rohan et l'Américain Wise. — M. de Sparre. — Cagliostro et le cardinal. — Les « Duchesses » et la *Vie de Bohème*. — Où est l'honnêteté? — Les calomnies. — Le tunnel de la Manche. — Comment les peuples se détestent. — Petite physiologie du mépris entre individus et entre nations. — La *Mort de sainte Geneviève*, de M. J.-P. Laurens. — Le Salon au Panthéon. — Émilie Loisset. — *L'incident d'Héloïse Paranquet*. — Histoire de la pièce. — M. A. Dumas et M. A. Durantin. — De l'utilité des ingrats.

21 avril 1882.

Ils ont beau jeu ceux qui s'en vont répétant que le romanesque et le merveilleux sont abolis, bannis définitivement de la vie moderne! La vie de tous les jours est, au contraire, bourrée de romans improbables, et rien au monde ne me paraît plus curieux, plus étonnant, plus extravagant, plus incroyable, plus bouffon, plus navrant et plus amusant à la fois que l'aventure de M. le comte Sixtin de Sparre et M. le prince de Rohan, à qui l'Américain Wise vient de faire croire qu'il avait trouvé la pierre philosophale et qu'il pouvait, à son gré, fabriquer de l'or.

De la magie en ce temps de téléphones ! De l'alchimie après les travaux d'un Berthelot ! La recherche de l'*âme du monde* ou de la transmutation des métaux dans un cottage de Rueil, en collaboration avec un Yankee, rencontré par hasard, et jouant les Nicolas Flamel et les Raymond Lulle sur les grands chemins ! Voilà, ou je n'y entends rien, de l'extraordinaire.

Le prince de Rohan, qui vient à peine de dépasser la quarantaine, et le comte de Sparre, qui avait plus de soixante ans, le jeune et le vieux, ont été lestement détroussés, par M. Wise, des fonds versés par eux pour l'agencement du laboratoire. Chacun des alchimistes improvisés, pour avoir la joie d'entendre le Yankee prononcer au-dessus d'un fourneau quelques paroles cabalistiques : — *Abracadabra*, je suppose, — avait compté à l'Américain une dizaine de mille francs.

Est-ce qu'il y aurait prédestination, et les Rohan sont-ils faits pour servir aux expériences des aventuriers? Le grand aumônier de France fut joué sous jupe, à Versailles, par cette friponne d'Oliva, comme le prince actuel vient d'être joué sous jambes, à Rueil, par ce docteur ès sciences occultes. La bosse de la crédulité doit exister dans la famille.

Le cardinal, qui avait connu Cagliostro à Strasbourg, montrait à qui voulait un diamant estimé cent mille livres, ni plus ni moins, et qu'il portait au doigt; il le faisait admirer et il disait :

— Il est superbe? Eh bien! c'est Cagliostro qui l'a fabriqué! J'étais là, je l'ai vu faire. Et fabriquer du diament avec de la poussière de charbon, ce n'est rien encore pour un tel homme; Cagliostro fait aussi de

l'or!... Oui, riez tant qu'il vous plaira, il me rendra le prince le plus riche de l'Europe!

Le prince de Rohan, notre contemporain, a trouvé, lui aussi, son Cagliostro; mais l'institution de la police correctionnelle, qui vaut bien la découverte de la pierre philosophale, a jeté du trouble dans les recherches de M. Wise et, en attendant l'invention du *grand œuvre*, l'Américain a mis à profit celles des chemins de fer. Il est très loin à l'heure présente. Il voyage pour les métaux et, sous un nom inédit, rencontrera, sans nul doute, quelque *croyant* nouveau. La foi court les rues comme l'esprit.

Le comte de Sparre, qu'il a *dégringolé* de dix mille francs, comme disent les filous dans leur argot, doit-être le petit-neveu de ce comte de Sparre, ministre plénipotentiaire, sénateur et comte en Suède, lieutenant général et ambassadeur en France, fort aimable homme dont parle Dangeau avec éloges. L'aïeul était, j'espère, meilleur diplomate que le petit-fils.

Après tout, pour la bagatelle de dix mille francs par tête, M. le comte de Sparre et M. le prince de Rohan ont vécu en plein rêve, tisonnant des charbons avec fièvre, anxieusement penchés sur un creuset d'où l'or, le bienheureureux or, le roi du monde, pouvait jaillir! Je ne les plains qu'à demi. Ils ont vu monter dans la lumière les nuages blonds de l'acide sulfurique, la fumée de l'or!... L'ombre de leur songe! D'autres ont payé plus cher l'ombre de l'amour.

Et puis, il n'y a pas démérite à être dupe. Le seul

danger, quand on porte un de ces grands noms historiques, est de passer pour trop habile.

C'est encore, et toujours, aux *duchesses*, duchesse de Chaulnes et duchesse de Chevreuse, que je songe. Elles ont, à travers les journaux, continué leur tapage. Elles se sont *expliquées* comme des gazetières ou des grandes dames de Bohème.

Un beau jour, l'auteur de la *Vie de Bohème* voulut justement étudier quelques profils de grandes dames. Il les avait seulement entrevues. Ce n'est pas du fond de sa solitude de Marlotte ou à travers les vitres d'un hôpital que le poète pouvait faire vivre une Mme de Rouvre. Mais il *inventerait!* Il n'était pas venu à l'heure exacte des documents, du récit *documentaire*, de la *documentation*, des livres bien ou mal *documentés* et qui feront *documentairement* appeler bientôt le monde des lettres le *Monde où l'on documente.*

Henri Murger aujourd'hui n'aurait pas à se mettre en peine de renseignements amicaux sur les *usages du monde.* Il se contenterait d'ouvrir les journaux et puiserait à pleines mains dans les indiscrétions des reporters et les *Confessions* des grandes dames.

La *Vie de Bohème!* On dirait qu'il y a comme une ironie, une recherche de l'*actualité* dans la *reprise* de la vieille comédie. J'ai cru, un moment, oubliant Murger, qu'il s'agissait d'une peinture de la *haute vie* présente. C'est en haut maintenant qu'est la vie de Bohème, et Schaunard trouverait tout simple d'aller fumer, comme Giboyer, sa pipe chez les duchesses.

Mais alors, où s'abrite donc, en France, à l'heure où nous sommes, l'honnêté réelle, celle dont on ne ne parle pas, la silencieuse honnêteté qui n'a ni procès, ni roman ni histoire?

Elle n'est ni en haut ni en bas, ni dans le *high life* qui « polémique » *par* les gazettes ni dans le *low life* qui danse au bal Palikao ou dans les bouges. Elle est dans cette classe moyenne qui est la France, qu'on le veuille ou non; dans cette bourgeoisie qui tient au peuple par ses origines et qui tient du peuple par son amour du travail libre et de l'indépendance; elle est chez ces bourgeois qui sont des lettrés sans pédantisme et des artistes sans *chic* et sans pose; bons bourgeois du pays de France dont les femmes sont encore des honnêtes femmes et dont les filles feront des mères honnêtes.

Sans nul doute, la bourgeoisie a ses étroitesses d'esprit et ses tares. L'humanité est identique à elle-même dans tous les costumes. Mais c'est dans la classe bourgeoise qu'on trouverait aujourd'hui la plus profonde horreur de la Bohème, qu'elle sorte du *Café anglais* ou de la brasserie; c'est dans la classe bourgeoise que la fidélité sans phrase à la parole donnée, le respect de l'humble nom reçu, de la maison de commerce ou du souvenir paternel, dont le labeur vaut un blason; c'est là, — là et dans les couches inférieures du pays, chez le paysan cassé en deux sur le sillon, chez l'ouvrier livré à sa tâche, — c'est là et non ailleurs que réside encore l'*âme de la France*, plus ardente et plus généreuse que cette *âme du monde* poursuivie par un Cagliostro dans la fumée de ses cornues...

Oui, mais nous la calomnions, cette bourgeoisie-là, comme nous nous calomnions tous nous-mêmes, en ce pays-ci, par habitude, par tempérament et par goût.

Au reste, l'homme est un bipède singulier qui passe son existence à calomnier — qui? L'homme.

Les polémiques extravagantes, à propos du tunnel sous-marin projeté entre la France et l'Angleterre, me remplissent, par exemple de stupéfaction. Quoi donc ! Vraiment, nous ne sommes encore là, tant d'années après la mort de Palmerston, nous en sommes là que des Anglais de grand bon sens regardent un tunnel comme un danger public et montrent avec effroi à leurs compatriotes les chasseurs à pied et les zouaves de France envahissant, grâce au « tuyau français », la vieille et libre Angleterre! Oui, c'est le cheval de bataille des patriotes du Royaume-Uni. « Le tunnel, c'est l'invasion possible! »

Pour peu stratégiste qu'on soit, il est facile pourtant de se rendre compte de l'inefficacité probable d'un tunnel lorsqu'il s'agirait de conduire des troupes « sous » la Manche. La dynamite en ferait sauter rapidement la voûte, et les débris boucheraient vite le *tuyau*. Les plus exposés en pareil cas ne seraient point les gens à envahir, mais les envahisseurs qui, à la moindre fissure patriotiquement provoquée, seraient tôt noyés, je pense, comme les Égyptiens dans la mer Rouge ou les Espagnols après la rupture des digues flamandes. Le danger d'un tunnel, au point de vue militaire, n'est donc pas soutenable. Aucunement.

Ce qui m'attriste un peu, c'est de me heurter, en 1882, à de telles raisons — ou déraisons — qui datent d'un autre temps.

Un progrès devenant un danger! Dans cette fraternelle construction d'un tunnel, bâti pour unir deux peuples, qu'il se trouve des esprits assez mal faits pour rencontrer un motif de crainte, de soupçon ou de colère, cela me passe, je l'avoue!

Décidément, ce qui rend les hommes si niais, c'est peu de chose : c'est la jalousie et la haine qu'ils ont les uns contre les autres.

A écouter, en effet, tour à tour, les individus en particulier et les peuples en général, on arriverait prestement à cette conclusion ultra-pessimiste que notre motte de terre est peuplée de misérables et de coquins fieffés.

Quoi de plus fréquent, par exemple, que d'entendre dire, et de la meilleure foi du monde, aux *snobs* de chaque pays : — Je n'aime pas les Italiens, ou les Anglais, ou les Espagnols, ou les Autrichiens, ou les Français!

Combien de fois, dans les banalités de la conversation courante ne saisit-on pas des exclamations aussi philosophiques et aussi équitables que celles-ci :

— Oh! *tous ces Italiens* ne valent pas grand'chose!

— *Les Polonais?* Oh! les Polonais! Il faut se méfier de tous les Polonais!

— *Tous les Russes* sont un peu hypocrites...

— Je déteste *tous les Espagnols!*

— Les Américains? *Tous* des faiseurs!..

— Les Anglais? *Tous* des égoïstes !..

— Les Français? Un peuple de farceurs! *Tous* des coiffeurs ou des danseurs!

A faire ainsi juger les peuples les uns par les autres, il n'y en aurait pas un au monde, je dis pas un, qui eût la plus petite vertu et méritât la moindre sympathie.

Et, si, après avoir recueilli ce verdict international des peuples entre eux, on interrogeait les parties mêmes de chaque nation, les provinces ou les départements, on arriverait au même résultat : haine entre Italiens, injustice entre Espagnols, rancune entre Allemands, antipathie entre Français.

Pour le Piémontais, le Napolitain est un traître. Pour le Napolitain, le Piémontais est un drôle.

On vous dira à Milan :

— Défiez-vous des Florentins.

A Florence :

— Rien de pitoyable comme les Milanais.

Même depuis leurs victoires communes, les Saxons raillent et détestent les Bavarois et, avec les Bavarois les Prussiens, qui méprisent à la fois les Bavarois et les Saxons.

Demandez à un Catalan ce qu'il pense d'un Andalou, il haussera les épaules : « Les Andalous? des menteurs! » A un Sévillan son avis sur les gens de Saragosse; il froncera les lèvres avec mépris : « Les Aragonais? des sauvages!

En France, dans notre France, à la vérité il y a deux France, coupées par la Loire. Si l'on écoutait les gens du Nord, tous les gens du Midi seraient des drôles, et, à

prêter l'oreille aux Méridionaux, tous les gens du Nord seraient imbéciles.

La haine même se fractionne aisément entre gens d'en deçà et gens d'au delà de la Loire :

— Ah! *Tous ces Normands!* diront les Picards. Bons à mettre dans le même sac.

— *Tous ces Picards!* répondront les Normands. Le meilleur ne vaut rien.

Ne questionnez pas les Bordelais sur les Toulousains, ni les Toulousains sur les Marseillais, ni les Marseillais sur les Nîmois, ni ceux de Tarbes sur ceux de Pau...

En vérité, la terre entière est comme un vaste damier dont chaque case méprise, déteste et calomnie la case voisine.

Et encore — encore si les individus qui occupent cette case unique étaient justes les uns envers les autres! Ah! bien oui!

Aux calomnies et au mépris de peuple à peuple, de province à province, de voisin à voisin, se joignent, si l'on étudie les choses de près, les mépris et les calomnies de profession à profession...

Dix fois, cent fois par jour, vous les entendrez, ces accusations ridicules, ces manifestations des sottes rancunes ou des basses envies qui tendraient à prouver, encore un coup, qu'il n'y a pas une classe d'hommes, une seule! un seul état qui soit honnête.

— Les journalistes? *Tous* des bohèmes!

— Les épiciers? *Tous* des voleurs!

— Les musiciens? *Tous* des niais!

— Les peintres? *Tous* des faiseurs!

— Les médecins? *Tous* des ânes!

— Les avocats? *Tous* des menteurs!

— Les comédiens? *Tous* des cabotins!

— Les savants? *Tous* des ignorants!

Et, plus une profession se frotte à une autre, plus la haine flambe vite — comme une autre sorte d'allumette. Le médecin vous dira: « Si l on se fiait aux pharmaciens, pas un malade ne serait guéri!

Le pharmacien dit du médecin: « Si l'on ne corrigeait pas très souvent les ordonnances qu'on nous envoie, c'est effrayant combien de malades seraient empoisonnés. »

— On ne peut rien faire avec les maçons! grogne l'architecte.

— Si l'on s'en rapportait aux indications des architectes, répond l'entrepreneur de maçonnerie, pas une maison ne serait solide!

— Rien de plus désagréable que les comédiens, disent les auteurs dramatiques.

— Rien de plus agaçant que les auteurs, répliquent les comédiens.

Le monde entier ressemble à un vaste opéra où tout marche, en somme, et fonctionne, et compose même un ensemble agréable, mais où l'orchestre trouve les chanteurs détestables, tandis que les chanteurs méprisent les choristes qui méprisent les danseurs, qui méprisent les machinistes, qui méprisent les librettistes, qui accusent le musicien, qui dédaigne le public...

Et, en continuant l'examen, plus on fractionnerait les fractions, plus on étudierait l'humanité au microscope,

plus on ferait de la psychologie homœopathique — hélas! plus on en arriverait à trouver, de dilution en dilution, des globules, des atomes de rivalités et de jalousies ridicules.

On se méprise et on se calomnie dans le même corps d'état comme dans les administrations publiques, où chaque bureau met toute faute commise sur le compte du bureau voisin... Les gens de lettres, par exemple, se subdivisent en autant de petites catégories hargneuses et iniques. C'est une ruche où chaque cellule nie hardiment l'utilité de sa voisine. Les poètes haussent les épaules quand ils parlent des auteurs dramatiques; les auteurs dramatiques pouffent de rire quand on leur cite les poètes; les romanciers méprisent les critiques; les critiques se moquent des romanciers... C'est, encore une fois, une quantité infinitésimale de petites colères, de petites injustices, de petites négations, de petites haines dont la conclusion assez amère est ce point d'interrogation plein d'effarement :

— Mais enfin si, au dire de tout le monde, personne ne vaut rien, qu'est-ce donc qui vaut quelque chose?

Aussi bien ne faut-il prendre personne au mot. Ces mesquineries minuscules disparaissent dans le mouvement général de l'humanité. Chaque fourmi a peut-être ses vices, j'en suis même certain, mais la fourmilière, au total, fait de grandes choses. Elle travaille, la fourmilière! Elle a la sottise de crier lorsque quelques fourmis noires veulent, sous terre, creuser un chemin qui permette aux fourmis noires d'aller, sans redouter

le mal de mer, rendre visite aux fourmis rouges... Mais, en fin de compte, la fourmilière aura marqué fièrement son passage sur ce petit tas de boue où elle est éclose, un beau matin, elle ne sait trop comment, pour finir, quelque soir, elle ne saura trop pourquoi...

Une fourmi, qui tient le pinceau, vient tout justement d'achever une œuvre d'art qui mérite l'attention de la fourmilière tout entière.

L'église Sainte-Geneviève, le *Panthéon*, — comme on appelle encore le monument de pierre édifié par Soufflot, autre fourmi célèbre — a reçu de nombreuses visites cette semaine. On vient d'y mettre en place la vaste composition que M. Jean-Paul Laurens a consacrée à la patronne de Paris. Des peintres, des sculpteurs, une partie du *tout Paris* du *Vernissage* se trouvaient là devant, mardi dernier, contemplant cette immense peinture murale où l'*illustrateur* au crayon des *Récits mérovingiens* a mis jusqu'ici le meilleur de sa robuste personnalité d'artiste.

C'est la *Mort de sainte Geneviève* que Jean-Paul Laurens a traitée. Il est toujours l'homme des dénouements tragiques. Cette Geneviève, que nous nous sommes habitués à rêver jeune et blonde, gardant ses moutons dans un paysage idyllique, une bergère de Florian avant Florian, une sorte de Jeanne Darc avant la *bonne Loheraine*, — chère France qui trouve pour la protéger deux femmes, deux héroïnes, deux poésies vivantes ! — Jean-Paul Laurens nous la représente, cette vierge de Nanterre, sous les traits vénérables d'une aïeule, une vieille, vieille femme dont les cheveux blancs encadrent

le maigre visage et qui, de ses bras osseux, bénit tout un peuple agenouillé devant son lit de mort.

J'imagine que cette tête admirable d'aïeule dont l'âge a respecté la majesté, le peintre l'a trouvée, l'a vue apparaître là, devant lui, dans une de ses visites à la Salpêtrière où il allait, il y a deux ans, faire des études. Nous avons vu de ces grand'mères immobiles au fond des lits blancs, dans le bâtiment de la Vierge, au-dessus de la Cour-de-Manon-Lescaut.

La Geneviève ridée, presque centenaire, — elle avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'elle mourut, — étend sur les hommes et les femmes inclinées devant sa couche ses mains osseuses et parcheminées... Au premier plan, une belle jeune femme rousse, vue de dos, genoux en terre, présente à la sainte deux jeunes fils, qui saluent pieusement Geneviève. Les deux pieds de cette femme ainsi agenouillée forment le centre même de la composition et, par une hardiesse vaillante, M. Laurens a frotté de la poussière du chemin la plante de ces pieds de femme. C'est là du bon réalisme, du réalisme qui a pour nom la vérité.

Jamais, du reste, le peintre de *Marceau* n'a abordé, avec plus de robustesse et de talent, un sujet plus poignant et plus vaste. Les physionomies de cette foule entassée, leurs costumes, leurs mouvements sont traités avec une science rare de la composition, une entente profonde du drame humain. Évêques, mendiants, soldats, femmes, enfants, tous accourent. Tous vivent d'une vie réelle. C'est là du naturalisme savant appliqué à l'histoire, à la résurrection même du passé. L'architecture, les constructions de brique du décor sévère qui

encadre la scène ajoutent à son austérité et à sa puissance. Dans un coin un vieux combattant d'autrefois, qui a vu Attila, le pillard, et ses Huns fuir devant la conductrice de troupeaux, reste accablé, encore appuyé sur ses armes, sans même regarder Geneviève qui se meurt. C'est son passé, son rêve, toute la foi et peut-être un peu le chaste amour de sa jeunesse, qui s'envolent dans l'agonie de l'aïeule!

A côté, Jean-Paul Laurens a représenté, dans ses bandelettes funèbres, le corps même de la sainte faisant des miracles : les lampes s'allumant à la flamme invisible de son tombeau.

Pour les curieux, j'indiquerai, parmi les personnages de ce drame de la *Mort de Geneviève*, le portrait du peintre, peint par lui-même. Il s'est représenté, comme les artistes florentins, les Masaccio, les Ghirlandajo dans leurs fresques, debout au coin de son tableau. Ce Franc, solide et roux, qui, à droite, vu de profil avec sa longue barbe, regarde la sainte qui meurt, c'est Jean-Paul Laurens vivant. A sa droite, et de profil comme lui, il a placé son vieil ami et son biographe Ferdinand Fabre, l'auteur de l'*Abbé Tigrane :* moustaches grises, tête de moine-soldat.

Au Panthéon, d'ailleurs, on se trouvera peu à peu, si l'on étudie de près les peintures, en pays de connaissance. Les compositions de M. J.-J. Blanc sont en place, encore cachées par les échafaudages ; mais les visages de M. Gambetta, de M. Clémenceau, de M. Lockroy, de M. Coquelin, de Mme Adam apparaissent déjà, en toges ou en robes de lévites, à travers les madriers de bois.

— Ce n'est plus tout à fait une église, me disait

spirituellement et un peu ironiquement un des vicaires, et c'est presque déjà le Musée Grévin!

Il y a encore bien des places blanches sur les murailles du Panthéon. La composition de M. Puvis de Chavannes, *Geneviève gardant ses troupeaux*, y semble une tapisserie admirable, aux tons fondus, d'un gris exquis; les peintures de M. Maillot, la *Promenade de la châsse de sainte Geneviève au moyen âge*, donnent l'idée même de pages agrandies de quelque missel; le *Saint Louis* de M. Cabanel fait penser à quelque grande chromolithographie, d'un dessin remarquable; le pan de muraille de Jean-Paul Laurens donne, lui, l'illusion de la vie. C'est une maîtresse page dans l'œuvre du jeune maître.

La mort tragique de Mlle Émilie Loisset, *la petite Loisset*, comme l'appelaient les *aficionados* du Cirque, a plus ému la foule que cette *Mort de sainte Geneviève*. Elle est plus lugubre, il est vrai. Et puis, il y aura toujours une poésie singulière dans ces fils et ces filles de la Bohême, les clowns et les écuyères, qui incarnent pour nous, dans leurs habits pailletés ou leurs jupes de gaze, un peu de fantaisie et beaucoup de courage. Ce sont des personnages de ballade passant à cheval dans le terre-à-terre de notre vie, comme des héros de légendes. Il n'y a plus — aujourd'hui que les comédiens sont des notaires, — de shakspeariens que les clowns. *Hip! hip! hurrah!* Et les morts vont vite aussi dans les cirques!

On a donc beaucoup parlé d'Émilie Loisset, et vite on l'a oubliée pour le nouvel *incident* que M. Armand Durantin suscite à M. Alexandre Dumas. C'est l'incident

d'*Héloïse Paranquet*, la comédie que le Gymnase allait reprendre et qu'il laissera de côté pour un moment parce que les collaborateurs ne s'entendent pas entre eux.

M. Abraham Dreyfus a même publié à ce propos dans la *Revue politique et littéraire* un curieux article, spirituellement traité, qu'il appelle la *Collaboration.* Il raconte, d'après le récit de M. Dumas lui-même devant la commission des auteurs, comment la pièce d'*Héloïse Paranquet* fut faite, sur la demande de Montigny, par M. Dumas avec la pièce de M. Durantin, *Mademoiselle de Breuil.* Nous connaissons les détails publiés, mais nous pouvons les compléter, maintenant qu'il n'y a plus risque, espérons-le, d'envenimer un débat irrité. Ce qui suit n'est que de l'histoire, un chapitre rétrospectif de l'histoire du théâtre contemporain.

C'était en hiver, en plein hiver, en 1865. Le Gymnase faisait 300 fr. de recettes par soirée. Montigny n'avait plus à compter sur les *Bons Villageois* de Sardou, souffrant. Il alla trouver Dumas, qui habitait Neuilly, et lui apporta un manuscrit intitulé *Mademoiselle de Breuil.*

— Lisez cela. Il y a une pièce à tirer de là !

— De qui est ce manuscrit ?

— De Durantin.

— Et le sujet de la pièce ?

— L'histoire d'un homme qui a une fille avec une maîtresse. Il quitte la maîtresse et garde la fille, lorsqu'un jour on vient la lui reprendre au nom de la loi. La maîtresse s'est mariée avec un homme qui, en l'épousant, a reconnu son enfant. La fille n'est plus au père, elle est au mari. Voilà !

— Mais je la connais, cette histoire ! dit Dumas. C'est celle de Roblin, un vieil ami de mon père et de Hugo. On a voulu lui prendre sa fille. Il a plaidé. M. Debelleyme a même ordonné, en fin Parisien qu'il était, que la fille serait mise au couvent jusqu'à sa majorité, ce qui lui permettrait ensuite de retourner droit à son père. M. Durantin, magistrat, le père de l'écrivain, a même présidé l'affaire un moment en l'absence de M. Debelleyme. C'est par là que l'auteur de *Mademoiselle de Breuil* a su le fait. Vous avez raison, mon cher Montigny, il y a là un sujet de drame. Laissez-moi la pièce, je vais la lire !

— Et, si vous y trouvez quelque chose, je vous donnerai, à vous personnellement, la prime d'habitude que je vous donne pour vos pièces.

— Pourquoi ?

— Pour bien constater qu'elles sont de vous.

— Oh ! je sors de l'affaire du *Supplice d'une femme !* Assez de Girardin ! Je ne veux pas paraître en tout ceci. Mais je vais lire et peut-être écrire. A demain !

La pièce lue, M. Dumas se dit : « Essayons de la retoucher ! »

J'ai là le manuscrit sous les yeux. C'est très curieux de voir comment naît une œuvre nouvelle, totalement nouvelle, d'une œuvre déjà faite. M. Dumas prend un crayon, efface d'abord ce titre : *Mademoiselle de Breuil*, qui lui paraît banal avec sa particule, et écrit au-dessus : *Héloïse Paranquet*, puis, au lieu de *quatre* actes, il met *cinq* actes, toujours au crayon. Quant aux personages, il les débaptise.

Maurice de Boursonne (de M. Durantin) devient *Guy de Sableuse.*

Le baron d'Égrignon devient *Cavagnol.*

Lucien de Rouvres devient *Raoul d'Yves.*

Étiennette, la fille de Marie de Breuil, devient *Camille.*

Des indications (et presque de la pièce de M. Durantin) il ne reste guère que cette ligne : *La scène se passe de nos jours.*

Voulant écrire un drame où le *Deus ex machina* est la loi, la première chose que fait Dumas, c'est d'inventer un personnage d'homme d'affaires véreux, cet Avertin que jouait si bien Arnal et qui, entré chez les Sableuse pour leur arracher Camille, se met, au contraire, à servir leurs intérêts quand il s'aperçoit que les siens vont de ce côté-là. Le rôle d'Avertin fut un des *clous*, comme on dirait aujourd'hui, d'*Héloïse Paranquet.*

Cela fait, Dumas écrit. Il écrit d'abord au crayon, en marge du manuscrit qu'on lui a porté. C'est à peine s'il tient compte du dialogue qu'il à sous les yeux. Il est Dumas, il fait du Dumas, c'est tout naturel.

M. Durantin fait, par un officier, porter ce toast à l'armée et à la guerre : « Buvons, non pas à ma santé, mais au drapeau, mais à la France ! Camarades, nous n'avons tous ici qu'un amour dans le cœur, n'ayons qu'un toast sur les lèvres : A l'armée ! A la guerre ! »

M. Dumas modifie le toast : « Buvons, non pas à mon souper, mais à la France ! A l'armée, messieurs ! A l'armée, mesdames : A l'armée où vous trouvez vos plus ardents admirateurs, et à la guerre qui vous en débarrasse ! »

Voilà quand Dumas côtoie Durantin. Ce n'est pas long. Le crayon court, court, barrant à la fois tout le dialogue primitif et en récrivant un, parfaitement iné-

dit, à côté. Puis, tout à coup, Dumas laisse là le manuscrit même et, sans y plus jeter les yeux, écrit, sur du papier nouveau, la majeure partie du premier acte. Il renonce au crayon, prend la plume, et alors, d'un trait, d'une haleine, *en quatre jours*, il écrit les *quatre* actes d'*Héloïse Paranquet* (il renonce sans doute, en chemin, au chiffre cinq).

Pour écrire quatre actes en quatre jours, il ne faut pas perdre de temps à jeter un coup d'œil sur une pièce à côté.

Montigny, fiévreux, attendait les actes au Gymnase. Mlle Marie Delaporte, qui habitait, à Neuilly, près de chez Dumas et qui devait avoir, avec Mme Pasca, un si grand succès dans *Héloïse Paranquet*, venait, chaque matin, prendre l'acte écrit la veille, le portait à Montigny qui le lisait, çà et là ôtait un mot par hasard (il en a ôté jusqu'à *trois*) et renvoyait le manuscrit rue de Vaugirard, à M. Durantin qui recopiait la pièce, puisqu'il était convenu qu'on ne dirait pas qu'elle était de M. Dumas. Ni de Dumas, ni de personne. Et tous les *copistes* de Paris connaissaient l'écriture d'Alexandre Dumas.

Or, voilà qui est piquant. Tout en recopiant *Héloïse Paranquet*, M. Durantin, stupéfait de ne plus retrouver sa *Mademoiselle de Breuil*, écrivait à Montigny :

— Mais où va-t-il ? Mais il n'en sortira pas ! Mais il n'y a pas de dénouement légal ! Mais c'est insensé !

Montigny envoyait les billets à Dumas, qui répondait :

— Qu'il ne s'inquiète pas. C'est mon affaire !

L'homme de loi Avertin, ferré sur le Code, avait été spécialement inventé pour cela.

Et Dumas écrivait et Mlle Delaporte emportait et M. Durantin recopiait et, au bout de quatre jours, *Héloïse Paranquet* était finie :

— Je suis brisé ! je me couche, écrivait Dumas à Montigny. Mais c'est joli, joli.

Il en avait les doigts malades, : presque ce qu'on appelle la *crampe des écrivains*.

Le soir de la première représentation, quatre personnes seulement, Mlle Delaporte, M. Montigny, M. Dumas et M. Durantin savaient l'histoire — que tout le monde connaît aujourd'hui, — de *Mlle de Breuil* devenue *Héloïse Paranquet* et totalement changée en nourrice.

Sur de grands feuillets de papier blanc, la pièce tapageuse est donc écrite, de cette superbe écriture nette qui rappelle *la belle main* paternelle. Telle qu'on l'a jouée, elle est là. Dumas ne l'a jamais vu répéter. Peu de coupures. Ici, dans le rôle du comte, cette tirade sur les devoirs des parents, faits pour empêcher les unions absurdes :

« Sous prétexte qu'ils aiment !... qu'ils aiment n'importe qui, pourvu que ce soit une créature d'un autre sexe, du reste exactement semblable au reste du genre humain, mais c'est bien celui-là — ou celle-là — pas un autre — qu'il leur faut. Et il n'y a plus rien à leur dire à partir de ce moment-là, car il n'y a plus rien dans le monde en dehors de la Dulcinée et du Céladon. L'amour filial, la reconnaissance, le souvenir même, tout est mort. « J'aime ! » Il faut que tout s'incline devant ce mot-là. Que la femme aimée soit une coquine, que l'homme préféré soit un gueux, il nous est interdit, à

nous autres parents, qui le savons, qui en sommes certains, d'en avertir nos enfants. Nous les avons élevés, soignés, enrichis, le reste les regarde, et si nous ne faisons pas ce qu'ils veulent, ils nous plantent là, ou ils meurent de chagrin ! Et si nous consentons à ces unions absurdes — et qu'ils soient malheureux — c'est à nous qu'ils s'en prennent plus tard. C'est notre faute ! Nous aurions dû les empêcher ! »

Là deux lignes enlevées dans le rôle de Raoul : « Ce serait bien le diable si les honnêtes gens ne parvenaient pas à s'entendre pour un ou deux coquins qu'on rencontre par hasard ! »

Je crois que la coupure est de la plume de Montigny.

A coup sûr, M. Alexandre Dumas aura bien le droit de publier, un jour, tout ce qu'il a écrit sous ce titre : le *Théâtre des Autres*.

— Mon cher maître, lui disait M. Corvin, au moment où le rideau allait se lever sur les *Danicheff*, que je suis donc ému pour vous !

— Vous ne l'êtes donc pas pour vous ?

— Oh ! moi, ce n'est donc plus *ma* pièce ! répondait l'auteur russe.

M. Corvin croyait peut-être même qu'elle allait tomber ; il prenait les devants.

L'autre jour, l'auteur d'*Héloïse Paranquet* annonçait qu'il n'avait jamais voulu prendre personnellement la parole dans ce débat. Il se réservait pour la *Préface* du *Théâtre des autres*. Ce ne sera, je crois, qu'une préface « de principe ». la dernière lettre de M. Durantin, ce désaveu d'une préface regrettable, ayant dû calmer peut-être M. Dumas. Il était assez dur,

en effet, après avoir bravé la *crampe des écrivains* pour écrire une œuvre, d'entendre le co-bénéficiaire de ce rude travail, crier sur tous les tons : — *Ma* pièce ! *Mes* droits ! *Mon* œuvre ! *Ma* création !

Sur quelques exemplaires d'*Héloïse Paranquet*, donnés à des amis, signés de M. Durantin seul et revêtus de la fameuse préface, M. A. Dumas a souvent signé :

« *Pour M. Durantin absent : A. Dumas fils.* »

Comme réponse, cela valait bien la Préface.

Mais, encore une fois, l'affaire est finie sans doute et ce n'est que comme j'eusse parlé d'un vieux parchemin que j'ai écrit ces lignes à propos du manuscrit déjà jauni d'*Héloïse Paranquet*.

XV

Antithèses parisiennes.— La vente de Mme de la Panouze. — Chez Mlle Heilbronn et au bal de l'Œuvre de l'hospitalité de nuit. — Paris errant. — Une course à travers Paris inconnu. — Ce qu'on ne voit pas. — Bals de barrières. — Le père Lunette. — Les cabarets de la rue Galande. — Dante. — Le vieux Paris. — Gabrielle d'Estrées. — Le bal Chabot. — La rue Maubuée, la rue de Venise. — Les Filles-Dieu. — La *saison* des coquins. — Les caveaux des Halles. — L'asile de nuit des maraîchers. — Paris endormi. — Mazas. — M. Renan, M. Pasteur et Emile Littré. — Une *féerie* scientifique par Littré.

27 avril 1882.

Les curieuses qui tiennent à tout voir auront pu finir hier leur soirée au bal de l'Hôtel-Continental après l'avoir commencée rue de Monceau, dans l'hôtel de Mme de la Panouze. Il y a de ces contrastes dans la vie de Paris. L'antithèse est le fond même de l'existence moderne, comme *goddam*, au dire de Figaro, est le fond de la langue anglaise.

Le défilé des mondaines et quarts de mondaines dans cet hôtel de la rue Moncéau, d'où le *krach* a chassé les propriétaires, avait, en réalité, quelque chose de navrant. Cette exposition de bijoux abandonnés et de

meubles délaissés rappelle toujours un peu ces exhibitions de cadavres sur le lit de parade, avant l'enterrement. La Morgue est somptueuse, dorée, capitonnée, mais c'est la Morgue. Et, quand ce n'est point la mort qui entre et livre les objets au commissaire-priseur, c'est la ruine. Puis arrive *tout Paris* qui regarde, monte les escaliers, pénètre dans le boudoir, examine le salon, détaille la chambre à coucher, échange ses observations, et, après cette visite de curiosité souvent ironique, retourne à la banalité de sa vie et laisse tout ce qu'il a vu au hasard des enchères.

L'hôtel qu'habitait ainsi Mlle Heilbronn, devenue Mme de la Panouze, avait tout justement la somptuosité qui caractérise certain luxe moderne, rapidement acquis, chez le tapissier à la mode et le décorateur en renom. L'art de draper au-dessus d'un lit des étoffes de peluche, d'envelopper dans une tenture de satin la glace d'une toilette, de donner au boudoir le chiffonné caressant d'un nid, n'a jamais été poussé plus loin qu'aujourd'hui. C'est du décor, mais c'est charmant. L'effet est exquis. Le confort, il est vrai, est sacrifié souvent à l'éternel *paroistre*. Même dans ces hôtels nouveaux, la salle à manger, toute sombre, a besoin du gaz allumé pendant le jour, comme certains *offices* de la Cité de Londres. La galerie où l'on donnera des fêtes a plus d'importance que les pièces mêmes où l'on doit vivre sa vie de tous les jours. Mais il y a, en tout cela, un goût, une séduction, une exquisité et une féminité rares, pour parler la langue du jour, qui a précisément le velouté et le peluché de ces tapisseries.

Pas de meubles de style, il est vrai, et, dans ce luxe, — comme autant de fautes d'orthographe, — des tableaux médiocres, des vases de *barbotine*, des bibelots qui ressemblent à un écho de la fête de Saint-Cloud dans une Cythère de Watteau. C'est le pied fourchu du démon de la banalité qui apparaît sous le manteau de pourpre du luxe.

L'hôtel de la vicomtesse de la Panouze avait cependant son caractère très spécial. Il donne bien l'idée d'une de ces comédiennes, comme les peindrait Arsène Houssaye, qui ont beaucoup de diamants et pas un livre. Le cabinet de toilette à la russe, l'argenterie moscovite, rappelaient les succès, les acclamations de la campagne de Russie. Dans une sorte de salle de théâtre, décorée à la turque, avec des vitraux aux inscriptions arabes : *Heilbronn* et *Musique*, le joli visage brun, au type israélite très fin, de Mlle Heilbronn se glissait agréablement parmi les Muses figurées çà et là. Mme de la Panouze incarnait *Euterpe*. Une couronne de comtesse surmontait la petite scène. Et partout, à profusion, avec la coquetterie de la jolie femme parvenue et de la cantatrice arrivée, le chiffre de Mlle Heilbronn — H — avec sa devise : *Ce que veult, peult*.

Hélas, tout se disperse, à l'heure qu'il est, de ce qu'on a *voulu* et de ce qu'on n'a *pu* retenir ! La vicomtesse va chanter à Londres et le vicomte, dit-on, travaille au Cap, en se répétant superstitieusement, ce Parisien, que c'est le Cap de Bonne-Espérance. Et de tout ce luxe confisqué, de ces tentures qu'on va décrocher, de ces meubles qui vont traîner chez les re-

vendeurs, de ces tapis qu'on va rouler et emporter, de ces bibelots qui courront demain le monde de la *brocante* et le demi-monde des acheteurs, Mlle Heilbronn ne regrette peut-être que ces petites aquarelles de Draner ou d'un autre : costumes de théâtre, maquettes accrochées dans le boudoir vide et qui la représentent toute jeune, souriante, gaie, dans le travesti des *Braconniers*, chantant lestement une musique oubliée, envolée, comme cette richesse même devenue de la fumée !

Il y avait un tout autre luxe, un luxe de travesti élégant, dans la grande salle de l'Hôtel-Continental où les comédiennes de la maison de Molière se mêlaient, pour les pauvres, à des grandes dames presque aussi nobles que la maison de France. La charité est la grande égalitaire. Une actrice qui donne son sourire vaut la duchesse qui tend son aumônière. Les errants de nuit les remercieront l'une et l'autre. L'idée de cette fête du dix-huitième siècle au profit de l'œuvre de l'hospitalité de nuit du dix-neuvième siècle était originale. Les gravures d'Eisen et de Moreau le jeune étant à la mode, rien de plus piquant que de les mettre en action. On ne vit jamais tableau vivant plus séduisant que cette restitution d'un bal de 1745, et certaines toilettes étaient d'une somptueuse archéologie. J'ajoute que, fort heureusement, les sourires n'étaient point « du temps. »

Et pendant qu'on dansait là-bas, dans les salons criblés de lumières, il m'est venu à l'idée d'aller voir,

dans leurs bouges sombres, ceux qui recueilleront peut-être, un jour, et ramasseront les miettes de cette fête aristocratique. C'était l'envers de la kermesse, la coulisse même du bal. La verrue et la gibbosité du hère après le galant deshabillé de la marquise. La vérité, en un mot, la vérité noire après la valse et le quadrille.

Ceci s'amusait pour que *cela* eût un asile !

Et de fait, la nuit, ce Paris a tout un peuple de vespertilionides humains qui rôdent on ne sait où, vivant on ne sait comment, promenant de bouge en bouge leur inutilité ou leur misère, leur crime aussi. On ne dansait pas seulement dans le grand salon de l'Hôtel-Continental transformé représentant la place des Victoires en février 1745, lors du mariage du fils de Louis XV avec l'infante Marie-Thérèse; on dansait aussi, place du Trône, au bal de l'Union, chez Nicolas, où se réunissent les oiseaux de barrière, gibier de Mazas, adolescents à peine pubères, déjà ramassés maintes fois, poussés au Dépôt et allant retrouver là les *indicateurs* qui enseignent le coup à faire et les pauvres filles dont ils font sauter les phtisies et les porte-monnaie...

On dansait au bal De Braisé, en face du panorama futur de la Bastille, dans ces salles où les mariniers du port font pirouetter les filles avec la lourdeur de patte des matetots enlevant leurs danseuses au fond du Riddeck d'Anvers.

On dansait partout, au bal Favié, au bal Palikao dans les antres qui, aux boulevards extérieurs, forment à Paris une ceinture de vices, et dans ceux qui vivent, comme des ténias, au fond de ses entrailles mêmes, en pleine Cité.

C'était, pour moi, une joie d'antithèse ironique qu'une telle visite au Paris de la misère et du vice, tandis que Mlle Broisat, la jolie Mlle Bartet ou Mlle Barretta — trois B, les Bonnes et Belles — souriaient, là-bas, pour lui gagner un asile de plus. On ne s'imagine point ce qui s'agite de choses inconnues, ce qui rampe de larves humaines dans les bas-fonds du grand Paris. En quelques heures, quand on connaît ces truanderies, on peut voir de près des Cours des Miracles qui vous transportent au bout du monde. J'ai étudié de près les *work-houses* et les *lanes*, les taudis et les *casuals-wards* de Londres. Ils ne sont pas plus affreux et plus horriblement pittoresques, dans leurs *garnis* de Paris.

Là-haut, dans la rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, — cette rue où Baudin tomba, en Décembre, — il y a, dans des bouges tragiques, des êtres à face humaine qui couchent, à raison de trente sous par semaine, sur des tas de chiffons. La vermine y est telle que, lorsque les inspecteurs des garnis s'y rendent, ils s'attachent des cordes aux chevilles pour que les puces ne leur grimpent pas aux jambes. Ces ruelles parisiennes ont tout justement l'aspect des *lanes* du West-End de Londres. On vit là comme en plein air, par les nuits d'été, dans un grouillement d'hommes et de femmes. Population de brocanteurs et de *râleurs*, de recéleurs aussi. Presque à chaque maison un hôtel louche ou un cabaret douteux.

On a eu beau abattre, abattre, éventrer le vieux

Paris, en plus d'un coin de la ville il subsiste, avec ses plaies et bosses. Qui veut le voir de près, doit la nuit, de la place Maubert descendre vers les quais en suivant la rue Galande, les noirs écheveaux de ces ruelles qui toutes, de ce côté, gardent quelque souvenir du passé : étroites, obscures, avec des silhouettes inquiétantes, hommes ou femmes, rasant les murs. Des eaux-fortes sombres où le gaz, çà et là, met ses effets de lumière.

Là, dans la petite rue des Anglais, qui de la rue Galande va rue des Noyers, — rue des *Anglais*, parce qu'au moyen âge les écoliers anglais l'habitaient, — s'ouvre au ras du sol un cabaret fumeux, celui du *père Lunette*. Derrière une porte vitrée, des bruits de voix, des aspects falots de groupes entourant un comptoir de marchand de vin. Sur les carreaux du dehors, une immense paire de lunettes peinte par je ne sais quel barbouilleur. La porte poussée, une odeur chaude vous saute au visage. Dans deux petites pièces étroites, l'une faisant suite à l'autre, et séparées par une simple cloison vitrée, des tas d'hommes et de femmes boivent, les uns debout, les autres autour de tables brunes, sur des bancs. Le long du mur qui fait face au comptoir, des buveurs affalés sommeillent, leur tête, aux cheveux emmêlés, appuyée contre quelque barre de fer.

Partout, sur ces murailles, des dessins charbonnés par quelque peintre de passage, bohème ou raté, qui a jeté là, parmi des caricatures, un prêtre qui passe ou le profil de Gambetta. Au fond de l'établissement, cette inscription d'une âpre éloquence : *Pas de consommations au-dessous de* 15 *centimes*. Les mines sont farouches autour des tables. Des fillettes à peine pu-

bères, alcooliques déjà, sinistres, chantent avec des voix éraillées. J'en regarde une qui tient, sous un châle en loques, un violon dont elle doit racler dans les cours.

Quelqu'un, un habitué sans doute, hurla au fond du bouge :

— *Et le chanteur ?* Il n'y a donc pas de chanteur ?

Il n'y a pas de chanteur, mais il y a un homme, jeune encore, maigre, l'œil trouble, le geste élégant, qui, dans le silence, pendant que les yeux stupidement étonnés le regardent et que les oreilles l'écoutent, récite des vers à ces buveurs qui s'empiffrent, à ces filles titubantes...

Il est grand, il adoucit sa voix, il lève au plafond fumeux des yeux blancs, et il parle à ce tas anonyme des amours printanières, des lilas rapportés, le dimanche soir, de la campagne, des aubépines fourragées dans les haies, des premiers baisers, des premiers rêves. Il chante Paris et les Parisiennes, dans la langue de Murger, au fond du cabaret du père Lunette. Et je regardais ce grand garçon roulé dans cette fange, et qui a encore, pour ce monde et dans cette ombre, des mots exquis comme ceux-ci : *caprice*, *jeunesse*, *printemps*, *amour !*

Quand il a fini, il cite du latin :

— *Ego sum auctor !*

J'ai bien connu un chiffonnier qui, me donnant des renseignements sur les *biffins*, le faisait, tour à tour, en italien et en grec.

Le poète de la rue des Anglais — chose curieuse — portait, ce soir-là, à la boutonnière de sa veste grise

un bouchon de bouteille en guise de décoration : l'*Ordre du liège !*

Il y a, à chaque pas, de ce côté, des coins étranges. Et chaque coin a sa spécialité de clients. Dans cette rue Galande, un établissement existe, le *Drapeau*, où se retrouvent les ramasseurs de bouts de cigares. Ils apportent là leur récolte, ces chiffonniers de la nicotine. Parfois, au *Drapeau*, les tas de bouts de cigares sont énormes. Ce que Paris a fumé, mâché, remâché, jeté au loin, redevient là une primeur.

Au *Château-Rouge*, dans un vaste logis qui porte le nº 57 de la rue, un autre établissement plus vaste, bien tenu, abrite les rôdeurs, les ouvriers pauvres, les filles hasardeuses. Il faut traverser une cour pour y arriver ; une vaste cour de vieil hôtel du seizième siècle. Le propriétaire du *Château-Rouge* assure que le logis autrefois appartenait à Gabrielle d'Estrées. La belle Gabrielle en avait plus d'un : rue des Gravilliers, rue Fromentel, rue des Francs-Bourgeois du Marais. On peut se figurer Henri IV entrant, l'éperon à la botte et la plume au feutre, dans cette salle sombre où maintenant, devant un comptoir d'étain, le maître du *Château-Rouge* vend de l'eau-de-vie ou des œufs rouges.

Les tuyaux d'un poêle immense rampent le long du plafond de la grande salle où boivent ou sommeillent les clients, la face contre le bois des tables. Puis, à côté de la grande salle, une salle plus petite qu'on appelle, là, le *Sénat*, sans doute parce que les consom-

mateurs qui ont *de quoi* y entrent seuls. De vieilles tables; contre la muraille de vieux panneaux de chêne, tarotés de vers et qui ont entendu peut-être les *Ventre-saint-gris* du Béarnais ; un triste papier à fleurs comme ornement. Et, dans tout cet établissement vaste, enfumé, un grand silence, comme si ces buveurs de bière ou d'absinthe ressemblaient à des fumeurs d'opium.

Ah ! elles ne se doutent guère, elles ne se doutent pas, les dames patronnesses de l'Œuvre de l'hospitalité de nuit, des noctambules qu'elles assistent ! Dansez, dansez pour ces êtres tombés, navrés, navrants, et qui souffrent. Ils dansent, eux aussi !

Tout près du *Château-Rouge* de la rue Galande — qui ne veut pas dire *Galante*, le nom lui vient d'un clos de vignes appartenant jadis aux seigneurs de *Garlande*, d'où *Galande* — à quelques pas, est la rue du Fouarre. Elle dépendait aussi du clos Garlande, il y a six cents ans. C'est la vieille rue de l'École et des Écoliers. Fouarre signifie paille. Les *studiosi*, au lieu de bancs, s'asseyaient sur le *fouarre* ou la paille du sol. Voyez-vous ces vieilles pierres noires ? Elles furent célèbres au temps de Rabelais. Pétrarque en parle. Et là, dans l'étroitesse de cette ruelle, l'homme qui devait écrire la *Divine Comédie*, Dante Alighieri a promené la pâleur de son visage. Dante a vécu là, rue du Fouarre. On montre, à Florence, la pierre où il s'asseyait. On pourrait, à Paris, montrer peut-être la borne qu'il a frôlée. Maintenant, les danseurs et les rôdeurs de la rue du Fouarre sont mieux assis que les écoliers du temps d'Alighieri !

Au numéro 11, dans une salle du rez-de-chaussée, se tient le *Bal des familles*, hôtel Chabot. Il y a de ces bouis-bouis en Angleterre, dans les Docks, où les matelots viennent danser la gigue. Au *bal Chabot* comme au *Château-Rouge*, la même inscription pleine de confiance envers la clientèle : « *On est prié de payer sitôt servi.* » Elle figure dans la salle de consommation, qui s'ouvre par une baie comparable à la scène d'un théâtre sur une petite salle de bal où trois musiciens, juchés dans un angle, sur une misérable estrade, font danser des danseurs assez rares. Oh ! ces trois musiciens lugubres! L'un jouant du cornet, l'autre de la clarinette, le troisième de la contrebasse, je les verrai toujours, pauvres diables faméliques et fantastiques, écorchant leur quadrille avec une gravité de fakirs ! La contrebasse surtout, étouffant sous le plafond bas, ayant ôté sa veste, *sciant* automatiquement son instrument avec des gestes mécaniques, et, derrière ses lunettes, semblant pourtant suivre, je ne sais où, quelque rêve... Avec cela, maigre comme un Hindou, crépu comme un Tzigane ! Un vrai Tzigane peut-être échoué dans cette *turne* parisienne et songeant au Danube bleu. Pourquoi ai-je revu, dans la fumée du bal Chabot, du *Bal des Familles*, la silhouette attristée du musicien de Balzac, Facino Cane ?

Pour tous sièges, autour de ce bal au plafond écrasé, aux murs nus — des bancs de bois et cet avis sur la muraille : « *Les dames ont seules le droit de s'asseoir sur les bancs.* » A côté de cet autre avertissement : « *Toute danse commencée se paye comme si elle était finie.* »

C'est peut-être là le coin le plus intéressant du vieux Paris encore debout. Au-dessus du bal Chabot, une lanterne brûle. A deux pas, de grands murs se dressent, les murs de l'hôpital. La Seine est à deux pas et, dans la nuit, apparaît la silhouette sombre de Saint-Julien le Pauvre ; puis, confusément, devinée plutôt qu'aperçue, là-bas, dans le noir, Notre-Dame...

Quand on sort de là et qu'on revoit un omnibus, on se dit, avec un soupir de joie :

— Allons ! voilà la vie ! Et le *luxe* n'est pas mort !

Et ce n'est pas toutes les verrues ni tous les dessous de Paris qu'on peut voir. Ce n'est pas là seulement que s'amusent, boivent ou logent les errants de la nuit. L'heure vient où ces bals se ferment, où l'on met les volets au *père Lunette*. Où s'en vont rôder les rôdeurs ?

Le silence tombe sur tous ces quartiers lugubres comme sur les boulevards du *high life*. Les *cabarets* à la mode sont même allumés encore que les fenêtres sont closes rue Galande et rue du Fouarre, et, plus près du Paris vivant, dans les ruelles des faubourgs, rue Maubuée, rue de Venise...

Ce sont des coins à voir encore. Ce n'est plus le moyen âge, c'est le dix-huitième siècle qui semble y être tapi, le dix-huitième siècle de Law, du comte de Horn et de Cartouche. Certes, il n'est plus question, comme au bal du *Continental Hôtel*, des coquetteries à la Fragonard, quoique, en vérité, plus d'une fillette blonde, coudoyée dans ces tapis francs, ait encore le

fin profil d'une *sanguine* de petit maître ; mais c'est la fleur sur le fumier.

Rue Maubuée (la *mal lavée*, en vieux français), toute boutique a l'air bizarre; logis suspects ; les enfoncements des maisons ressemblent à des entrées de caves. Il y a des lanternes sinistres, çà et là, au fond de ces percées de masures, qui sont des rues, des rues célèbres depuis les *Mystères de Paris*, comme la rue Brise-Miche. Des ombres vagues apparaissent, disparaissent. Paris, de ce côté, a des odeurs de renfermé et ressemble étrangement à un coupe-gorge, avec ses rues étroites, dont on toucherait presque les deux côtés, en étendant les bras en croix. Rue de Venise, il semble qu'on entende encore les cris de l'agioteur égorgé et défendant encore contre ses assassins ses actions du Mississipi, au cabaret de l'*Épée-de-Bois*. Quand on pense que ces tanières, où toute porte semble ennemie, où toute fenêtre d'où filtre quelque lumière douteuse paraît menacer, oui, quand on pense que ces carrefours ont été le quartier des spéculateurs, des banquiers, des financiers du temps du *Système !* Le *Krach* d'autrefois est parti de là.

Par la rue Guérin-Boisseau, il faut aller, rue Saint-Denis, jusqu'au passage du Cheval-Blanc pour retrouver le souvenir de Lacenaire, et jusqu'au passage de la Trinité, pour voir encore un pan du vieux Paris sinistre. Je ne connais point de ruelle plus étranglée et plus affreuse, si ce n'est cette rue des Filles-Dieu, où l'eau coule au milieu des pavés, entre deux files d'immondices entassées. Pays de la misère et du vice, des hontes décrépites, des déchéances sexagénaires. C'est la hotte du plaisir comme il y a la hotte du chiffonnier. Et sur

ces murs qui surplombent encore, à demi démolis, sur ces murailles, maintenant condamnées à disparaître et qui suintent la pauvreté sordide, à côté de ces portes où la vieillesse affamée montre la souillure de ses cheveux blancs, l'éternelle antithèse parisienne a collé des affiches pimpantes : *Courses à la Marche! Courses au Bois de Boulogne!*

Affiches perdues ! Des courses ! Un steeplechase ! Pourquoi faire ? Les araignées de ces antres ne sortent guère de leurs trous poudreux.

Voilà le Paris de nuit à qui les maisons de refuge, ouvertes aux jambes qui traînent la fatigue et aux estomacs qui crient la faim, donnent parfois l'hospitalité. Par les soirs d'hiver, tandis qu'il danse, le Paris d'en haut, tandis qu'il valse, se pâme au concert, applaudit la Krauss, écoute Coquelin, ce Paris d'en bas, ce Paris des haillons et du vice, du crime aussi, erre à travers ces ruelles, frappe à ces portes basses, parade en ces bals de barrière, joue de la prunelle comme il jouerait du couteau. Il a *raison*, lui aussi, comme l'autre.

Le moment vient, par exemple, où, avec le beau temps, les beaux jours, il s'échappera un peu partout, vagabondera et, ayant moins besoin de voler, ira passer moins de nuits au dépôt de la Conciergerie. Car c'est chose à noter : la belle saison, qui est pour *tout Paris* le moment de la villégiature et du repos, est aussi celui du *far niente* pour le Paris du vice.

Avec les lilas, les crimes sont moins fréquents ; avec le soleil, les arrestations moins nombreuses.

Ce sont les nuits d'hiver qui peuplent les postes de police. Un jour de pluie, un jour de neige poussent les errants vers la prison comme vers un refuge. Il fait clair et beau ?... Vive le grand air ! Il gèle ? Vive le cachot où l'on a un lit et où l'on a un pain !

Ah ! misères ! Misères de Paris !

J'ai, tout en allant çà et là en curieux, navré des tristesses sociales, constamment revu par la pensée le bal de l'Hôtel-Continental — ce rêve du Paris élégant d'autrefois, réalisé par le caprice de nos mondaines, avec la poudre, les paniers, les mouches et les fanfreluches des marquises, — oui, je l'ai revu, toujours revu, ce songe d'une nuit d'avril, pendant que la réalité se déroulait devant moi...

Ainsi, à l'heure où nous dormons, il y a, dans ces bouges, un Paris qui veille, un Paris redoutable que tiennent en respect une poignée de braves gens, trop peu payés, et qui jouent leur vie à toute heure pour notre sécurité, à nous. *Sûreté!* le nom qu'ils portent est bien trouvé. Je conçois la fièvre de noctambulisme qui devait s'emparer d'un Gérard de Nerval, d'un Privat d'Anglemont, lorsqu'en touchant du doigt ces misères, on rencontre aussi ces héroïsmes.

Une nuit aux Halles en disait long jadis à ces peintres du Paris nocturne. Les Halles ont bien changé ; elles ne sont plus aujourd'hui que le garde-manger de Paris. C'est à peine si les rôdeurs se réunissent au *Grand-Comptoir*, trop luxueux pour eux sans doute, tandis que les maraîchers et les maraîchères des environs, enveloppés dans leurs châles ou leurs limousines,

vont pacifiquement dormir, la tête dans leurs mains, chez Aimable Sauserousse, au-dessus des vieux caveaux des Halles, caveaux de couvent où l'on peut souper, à six mètres au-dessous du niveau de la rue, dans des caves où l'on écrit son nom dans le salpêtre des murailles comme sur des glaces de cabinets particuliers.

Braves gens, ceux-là, dans leurs sarraux de travail, les hôtes de cet étrange restaurant qui — seul dans Paris — s'ouvre exactement à l'heure où se ferment les autres et clôt ses volets à l'heure où les autres les ouvrent, oui, braves gens, ces clients de nuit, paysans venus de dix ou douze lieues parfois et passant là les heures longues de minuit au matin, dans la salle du cabaret où on ne reçoit qu'eux seuls : — Hommes, femmes, vieux remueurs de sillons, le teint halé, les mains gercées, travailleurs de la terre qui viennent apporter leurs légumes au ventre de Paris.

La maison d'Aimable, c'est l'asile de nuit des maraîchers. Pour le prix d'une consommation, ils ont le logement : un banc ou un tabouret pour lit. Et comme ils dorment bien, ces pauvres gens! Comme elles sommeillent, ces paysannes, vieilles ou jeunes campagnardes, prenant pour oreiller, sur la table, quelque paquet de linge.

L'aurore grise les surprendra là. Tous à la fois, toutes secoueront leurs vêtements, bâilleront et s'en iront à la criée! Puis, en route encore pour la banlieue, et un prochain voyage!

Mais il y a, à cette heure même, d'autres gens . dorment mieux que ces honnêtes maraîchers, ce sont

les coquins; c'est dans les cellules de Mazas, tout le ramassis de ces rôdeurs qui dansaient, il y a huit jours, au bal Nicolas de la barrière du Trône, au bal Palikao ou à Belleville, et qui ont trouvé depuis derrière les grands murs un asile de nuit : — et un asile de jour!

Combien franchiront, à leur tour, ce seuil de prison parmi ceux que j'ai pu coudoyer dans cette promenade nocturne faite au hasard du chemin pendant que les dames patronnesses de l'hospitalité mettaient élégamment en action et en œuvre une page des *Mémoires du duc de Luynes!*...

Et maintenant, après cette course chez les *outlaws* parisiens, après ce spectacle d'une vérité douloureuse, je vais, si je puis dire, me laver les yeux en les reposant sur les claires toilettes académiques arborées demain pour la réception de M. Pasteur, et vite me débarbouiller les oreilles de tout l'argot que j'ai entendu, en écoutant les harangues du savant illustre qui va parler, et de cet admirable écrivain, M. Ernest Renan, qui lui répondra.

« Or sus donc! commme dit l'*Ecclésiaste* que précisément M. Renan vient de traduire, *mange ton pain en liesse, bois ton vin en bonne humeur*... »

Mais songeons aussi à toutes ces larves humaines qui s'agitent si près de nous et faisons parfois, comme nous marcherions dans le ruisseau, — de ces promenades à travers le Paris qu'on ne voit pas, — ne fût-ce que pour en rapporter, avec un amer dégoût, une profonde pitié.

M. Renan et M. Pasteur nous ont évoqué Émile Littré. Je me rappelle, moi, l'émotion que causa sa mort. Déjà deux années auparavant le bruit du décès de M. Littré avait couru. C'était en été. Nombre de *reporters* se précipitèrent vers la modeste maison qu'habitait, dans les temps chauds, M. Littré au Mesnil-le-Roi, près de l'église, entre Maisons-Laffitte et Saint-Germain. Ils furent tout étonnés de trouver le vieillard debout et le râteau à la main, dans son jardinet.

Mais il voyait, depuis longtemps, la mort venir.

Lorsque l'excellent docteur Augros partait de Maisons-Laffite pour l'aller visiter, au Mesnil, le philosophe lui disait, souriant et parlant le langage d'un homme du dix-huitième siècle :

— Voyez-vous, docteur, je sens que j'irai me reposer au sein de la nature!

Il a raconté jadis ses années de jeunesse et comment au collège il se lia intimement — la vie a de ces antithèses — avec Olivaint, qui devait devenir le P. Olivaint et mourir jésuite : « Doué d'heureuses aspirations, dit Littré en parlant de son camarade, il fit de bonnes études. Un jour, une main inconnue écrivit sur le cahier de l'écolier, à la suite de son nom, l'épithète de *curé*. Il s'en indigna, sans doute comme d'une espièglerie de mauvais goût ; elle avait cependant pour les enfants qui se la permettaient une signification. Olivaint gardait dans son langage et sa conduite une rigidité scrupuleuse qui les étonnait tous ; jamais un mot ne sortait de sa bouche qui pût offenser la vertu. »

Et, dans une note mise an bas de son article, Littré ajoute, — en souriant, j'imagine :

« Moi aussi, je fus traité de *curé*, mais ce fut plus tard qu'Olivaint, et alors j'étais jeune homme. Je dus cette appellation beaucoup à mon extérieur, et quelque peu à mes habitudes studieuses et réservées. En 1874, étant à Lion-sur-Mer et m'y promenant sur la plage, deux messieurs vinrent à passer : « Voilà Littré, dit l'un d'eux. — Littré! dit l'autre. Il a l'air d'un vieux prêtre! »

La vérité est qu'avec son masque sinueux, ses yeux pensifs, sa lèvre tombante, M. Littré ressemblait extraordinairement à ce buste saisissant de Machiavel, qu'on voit aux Uffizzi de Florence. Il a été de très bonne plaisanterie, comme on sait, de le comparer à un singe. Il circula jadis un certain nombre de photographies *bien pensantes*, où Littré était représenté en orang-outang revêtu d'un costume d'académicien.

— Littré! disaient de lui les gens d'esprit, il descend d'un cocotier!..

Une nièce de Lamartine, la spirituelle Mme de Pierreclos, a, un jour, défini Littré :

— C'est un saint qui ne croit pas en Dieu!

Il croyait à la liberté et l'a bien servie. Dans son cabinet de travail, austère, il avait fait encastrer une pierre de la Bastille détruite.

On me racontait hier qu'en ces derniers mois, le penseur s'occupait ou se préoccupait d'une espèce de féerie philosophique dans le genre du *Caliban* de M. Ernest Renan, et qu'il la voulait appeler le *Dernier Homme*. Il supposait que l'homme pouvant à son gré,

en agissant sur le nœud vital, suspendre le cours de la vie pour le reprendre ensuite, s'endormait, à son gré, pour un siècle. Mais, calculant que la valeur de l'argent serait très inférieure dans cent ans à celle qu'elle possède aujourd'hui, le philosophe plaçait les cent mille francs qu'il possédait dans une assurance. Il se réveillait cent ans après. Mais, ayant oublié de mettre un timbre sur l'acte d'assurance, le fisc lui intentait un procès qui dévorait tout juste le capital accumulé. L'homme se trouvait donc pauvre et forcé de recommencer la lutte.

Il s'endormait ainsi, de siècle en siècle, jusqu'à l'heure où il retrouvait la terre refroidie et l'humanité mourant d'anémie. En ce temps-là, les diamants, les pierres précieuses ne valaient plus rien. On en avait trouvé des mines inépuisables dans la lune. Ce qui était sans prix, la terre ne produisant plus rien, c'étaient les légumes. On offrait un oignon à une belle. Une carotte ou un chou valait une fortune. Notre planète était réduite à la portion congrue comme une immense ville assiégée. Et impossible d'élever les enfants. Le rachitisme partout. Alors, pour faire régénérer le monde par le *dernier homme*, les savants fabriquaient une *Ève* idéale qui devait être la mère du nouveau genre humain. Mais l'homme avait, hélas! perdu la faculté d'aimer, l'amour même de l'amour, et le genre humain finissait. Les amours impossibles de cette *Ève* avec le savant devenaient le fond même de la féerie. Littré ne l'a sans doute pas écrite, mais il l'a parlée. Il s'en amusait.

Sa pensée, toujours en travail, voulait du nouveau après son immense labeur du *Dictionnaire*. Je vois

encore ce savant, ce noble esprit, ce sage, dans cette séance de la loge maçonnique la *Clémente Amitié*, où il fut initié en même temps que M. Jules Ferry. Il était assis, songeant, et il lut à l'assemblée un magnifique morceau philosophique où il se comparait à ces vieillards de l'*Iliade* assis aux portes de la ville comme aux portes du tombeau.

On ne l'entendait pas. Sa voix était faible; mais toutes les oreilles, tendues vers lui, parvenaient à saisir des lambeaux admirables, des pensées pleines de lumière.

M. Gambetta écoutait.

Il prit la parole après Littré, après cet homme qui, vers 1825, s'amusait avec M. Barthélemy Saint-Hilaire à soulever des tables à bras tendu, et qui était devenu ce vieillard courbé par l'étude. Il prit la parole et, de sa voix puissante :

— Messieurs, dit-il, saluons en Littré, saluons tous le *plus grand travailleur de ce siècle !*

C'est le nom qui restera à cet homme dont la vie fut un exemple et à ce sage qui, de sa jeunesse à ses quatre-vingts ans, a toujours travaillé, pensé, cherché et combattu pour la vérité.

XVI

Le Salon. — Les peintres. — Peintres et lettrés. — F. Biard. — G. Courbet.

7 mai 1882.

Ce n'est pas sans raison que Cadet Roussel est né Français. Cadet Roussel est bon enfant, et le bon public de France n'est pas du tout méchant non plus. Il se laisse, jusque dans ses plaisirs, traiter comme s'il était encore taillable et corvéable à merci. On le parque, aux gares des chemins de fer, dans des salles d'attente où il gèle en hiver, où il étouffe en été, au lieu de le laisser libre d'aller choisir dans le wagon la place dont il a pris le *ticket*. On lui parle, lorsqu'il porte son argent, soit à un contrôle de théâtre, soit à un bureau de poste, soit à une station télégraphique, comme s'il venait mendier une faveur à un potentat. Le cocher, qu'il fait vivre, a l'air de lui accorder une grâce en le conduisant — lentement — à l'adresse donnée, et il est

plus facile cent fois de recevoir de l'*automédon* un coup de fouet qu'un coup de chapeau. Cela ne fait rien au public français, compatriote de Cadet Roussel.

Pourtant, je trouve qu'en dépit de la bonté légendaire du sire, on pourrait, lorsqu'on l'invite à se divertir quelque part, songer un peu à la santé de Cadet Roussel. Le Salon est ouvert, et tellement ouvert, qu'il est ouvert à tous les vents. En fin de compte, il a fort bon air, mais il a surtout de magnifiques courants d'air. Je serais bien étonné si la statistique médicale ne signalait pas l'apparition annuelle d'une certaine maladie spéciale appartenant à l'espèce des angines et qu'on pourrait appeler l'*angine salonnée*. Grâce à l'aménagement actuel du Salon, à ces salles qui gardent encore les aigreurs des bises d'hiver, le bon public peut, pour ses vingt sous, les jours ordinaires, et pour cinq francs, les jours de *high life*, rapidement se procurer une collection de laryngites, d'amygdalites et d'angines pultacées, stridulées, ou autres, sans compter l'inévitable migraine que donnent infailliblement tant d'œuvres d'art accumulées.

Avec le goût de luxe et le besoin de comfort qu'ont aujourd'hui presque toutes les classes, il est vraiment étonnant qu'une société composée d'artistes n'ait pas trouvé moyen de mieux décorer et de plus hygiéniquement organiser une exposition de tableaux. Certaines salles, spécialement vouées aux courants d'air — celles qui donnent sur le jardin, entre autres, et forment les angles ou les coudes du salon — sont autant de petits conservatoires des rhumes. On y exposerait

des foulards pour le cou et des cache-nez, qu'ils y seraient mieux venus que les toiles.

Le Salon, si l'on n'y prend garde et s'il conserve le caractère de halle et de bazar, où les tableaux trop haut placés rendent le torticolis obligatoire comme l'instruction, le Salon, qui n'est déjà plus le Salon, deviendra d'autant plus vite le grand déballage annuel des toiles secondaires que les associations choisies, les groupes de peintres, les fédérations *selected* d'aquarellistes, d'animaliers ou de paysagistes encadreront avec plus de goût leurs exhibitions, surveilleront avec plus de soin la mise en valeur de leurs produits. Le petit Salon à la japonaise des aquarellistes, rue Laffite, avait déjà donné le ton, il y a quelques années. Ces lustres dont la lumière passait tamisée par des parasols, ces tapisseries élégamment drapées, ça et là des sièges confortables, ces raffinements aimables qui tout simplement étaient de la bonne hospitalité, marquaient le ton et montraient ce que serait bientôt, pour le public, une salle d'exposition modèle.

J'avoue qu'une heure passée dans le confort luxueux de la galerie Georges Petit m'est plus agréable que celle qu'il me faut subir, aux Champs-Élysées, dans l'humidité de ces salles tour à tour vouées aux toiles peintes et aux auditions téléphoniques. Et pourquoi cette même hospitalité élégante ne serait-elle pas accordée partout à ce Cadet Roussel de public ? Autrefois, on le traitait trop bien. C'était au Louvre qu'on l'invitait à aller voir les tableaux nouveaux. On cachait le Corrège et le Titien sous les portraits de M. Champmartin et les *intérieurs* de M. Duval le Camus. Aujour-

d'hui, le triste, froid, malsain, sibérien palais de l'Industrie, si affreusement ventilé, paraît assez bon pour M. tout le monde.

Ah! ah! ah! oui vraiment,
Cadet Roussel est bon enfant!

Il faut voir cependant comment, à l'étranger, sont organisées des expositions pareilles. En Angleterre, l'exposition annuelle de Burlington House donne vraiment une impression d'art par son aménagement habile, artistique, hospitalier. Cela ne s'appelle pas le *Salon*, comme chez nous, mais c'est un *salon*, ce qui vaut mieux. Et qu'on se rappelle la manière dont les Allemands avaient, chez nous même, organisé leur exhibition de peinture lors de la dernière Exposition universelle au Champ-de-Mars : d'épais rideaux, une décoration favorable aux toiles, des plantes vertes entourant les bustes, une profusion de sièges, des tables couvertes d'albums, et, dans ces albums, les œuvres de Kaulbach, de Mengel, les chefs-d'œuvre de la gravure allemande ! Lorsqu'on sortait de nos horribles salles françaises, — horribles au point de vue du confort — on croyait se trouver dans une *salle de conversation* transformée en Musée. C'était à nous faire rougir.

Nous en avons peut-être rougi, mais nous n'avons apporté ni plus de goût ni plus de confort dans l'organisation matérielle de nos Salons. Heureusement nous avons des artistes dont les tableaux ne laissent pas le temps de songer à l'infériorité des tapissiers.

Les yeux sont conquis, — mais les larynx sont pris.

Le vent qui souffle à travers les salles a plus d'une fois mis au lit Cadet Roussel, pour le récompenser de sa première visite au Salon.

Il ne faut voir dans tout ce qui précède que la mauvaise humeur, parfaitement naturelle, d'un homme que quatre heures au Palais de l'Industrie viennent de condamner à six jours de chambre et de coin du feu. Protester, pour son larynx, c'est d'ailleurs plaider, en pareil cas, pour le larynx des autres, et ce n'est pas seulement par égoïsme que je voudrais au Salon plus de chefs-d'œuvre et moins de courants d'air.

Cet état de malaise, qui condamne à la solitude, a d'ailleurs cela de bon qu'il pousse aux réflexions curieuses. On songe, on lit. J'ai lu, d'un bout à l'autre, un livre qu'on ne lit guère, le *Livret* du Salon. Eh bien, c'est fort intéressant, c'est vivant comme un roman, cette sorte d'almanach Bottin de toutes les gloires ou gloriettes du ciseau et du pinceau. On ne lit pas assez le *Livret* ; on ne le médite pas suffisamment. Il y a là des ironies singulières, d'une philosophie assez triste au fond.

On y voit des élèves de Gros — du baron Gros, — comme M. F. Lehoux, ou des élèves de Charlet, comme M. Jules Duvaux, coudoyer, fidèles à ces vétérans dont ils furent les élèves, des conscrits qui sont élèves de maîtres encore imberbes. Que doivent-ils penser des temps nouveaux, ceux qui vécurent au temps où ce que demandaient les peintres aux dieux cléments, ce n'était point un petit hôtel rue d'Offemont, mais simple-

ment quatre sous de tabac pour bourrer leur pipe !

On voit, on revoit plutôt, dans le Livret, le nom d'un homme qui, plus que M. Vibert, plus que M. Jean Béraud, plus que M. Jan Van Beers, plus que M. Toulmouche, plus que M. Firmin Girard, plus que M. de Beaumont, plus que tous les favoris de Cadet-Roussel, a vu des foules s'écraser, pendant des années, et des années, et que je n'ai pas vu citer une fois, une seule, par les *reporters*, trop pressés de faire leur œuvre...

Cet homme, c'est M. Biard.

« *François Biard, né à Lyon, élève de Revoil. Hors concours !* »

Ah ! tous, tant que vous êtes, vous pouvez rêver la réputation, la réclame, le tapage, les honneurs, vous n'en rêverez jamais autant que celui-là en a eus ! Biard ! Mais son atelier était le rendez-vous de tout ce qui, à Paris, ou à l'étranger, portait un nom ! Il y a quelque part, dans le *Musée des Familles*, la description de cet atelier, faite par Alexandre Dumas, je crois. Jamais Rubens traitant ses amis ne fut plus seigneurialement installé que Biard recevant les siens. Il avait beaucoup voyagé ; au pôle Nord, en Afrique, en Amérique. Des peaux d'ours et des armes de sauvages formaient là des trophées qui plaisaient à des gens que Cooper intéressait encore. Et puis, Biard était fin causeur ! Pour l'écouter, les plus aiguisés, comme Méry, se taisaient. Partout où il allait, il y avait autour de lui presque autant de monde que devant ses tableaux.

Ah ! les *Honneurs partagés !* le *Mal de mer !* le *Passage de la ligne !* Une *Répétition de comédiens en voyages !* Jamais toiles ne firent et ne feront plus de sen-

sation que celles-là ! Biard, Scribe et Paul de Kock, toute une époque tient dans ce triangle. Paul Delaroche était bien quelque chose, mais Biard était tout.

Et maintenant François Biard est un vieux homme toujours fin, revenu de loin et retiré près de Fontainebleau, aux Plâtreries, d'où il envoie, cette année encore, deux plaisanteries renouvelées de son bon temps :

— Un *Peintre fantaisiste devant la justice!*

Et :

— Un *Peintre classique devant son modèle!*

Je n'ai pas découvert encore les deux toiles, mais je les trouverai. Je parie que Biard n'a qu'un tort, c'est d'avoir quitté Paris, de vivre en sylvain, et qu'il doit sourire — le railleur — des gros succès des Biard d'aujourd'hui!

Ils sont petits à côté des siens, lui, au-devant de qui allait l'empereur du Brésil en lui disant :

— Monsieur Biard, je tiens à être immortel. Monsieur Biard, faites mon portrait!

Autres curiosités du Livret. Il y a un tableau d'une élève de Desgoffe, Mlle Sabine Méa, *Objets d'art du seizième siècle.* C'est la fille de Mlle Méa, la tragédienne, inoubliable depuis l'*Ange de minuit.* Mlle Blanche-Adeline Pierson expose un très joli tableau : *Noël.* Ce n'est pas la première fois que Mlle Pierson retrouve au Salon son succès du théâtre, et ce n'est pas non plus la seule comédienne qui puisse exposer. Mlle Céline Montaland dessine avec talent, et les *Montaland* sont rares. Ce sont d'ordinaire des paysages, des marines, des coins de ville reflétés par la mer. Mlle Pierson s'en tient aux

natures mortes, aux intérieurs d'atelier, et ses *Sabots de Noël* sont encore supérieurs à ses *Instruments de musique japonais* — d'il y a deux ans. Je vois encore aux dessins un nom célèbre au théâtre, M. Philippe Lacressonnière.

A la sculpture, des médaillons, bronze de M. Grévy, de M. Gambetta, de M. H. Brisson, par M. Eugène Riu. C'est M. le colonel Riu.

Une autre originalité du livret, c'est l'état de la boutonnière de nos artistes qu'il nous fait connaître. Les soixante ou quatre-vingts pages de la liste des *artistes récompensés* cause une certaine stupéfaction. C'est une pluie de croix. L'œil est ébloui par ces petits signes typographiques, rappelant un peu les *étoiles* des potages aux pâtes d'Italie et signifiant : *chevalier*, *officier* ou *commandeur*. Partout des croix! La liste, fort peu consultée, d'une Société de gens de lettres, écrivains ou dramaturges, paraissait pitoyable à côté de tant de décorations. Et pourtant, de quel côté sont les noms les plus grands?

M. Albert Delpit donnait récemment, dans le journal *Paris*, le nombre total et la liste des poètes, romanciers, critiques ou auteurs dramatiques récompensés officiellement depuis le 4 septembre 1870. Il y en a *treize*, dix chevaliers de la Légion d'honneur, deux officiers, un grand officier. Puis, à côté, le total des peintres : *cent seize!* Quatre-vingt-huit chevaliers, *vingt-quatre* officiers, *trois* commandeurs, un grand officier. La disproportion est extraordinaire.

Lorsqu'un ministre tout dévoué aux lettres et lettré jusqu'aux ongles (son volume de discours, *Dix ans de*

vie politique, le montre à chaque page), M. A. Bardoux voulut honorer le pays en faisant Victor Hugo grand' croix de la Légion d'honneur, quelqu'un, de l'entourage du maréchal de Mac-Mahon, répondit militairement :

— Qu'on l'avance d'un *grade !* Il sera *commandeur! C'est déjà bien joli !*

Treize littérateurs récompensés en douze ans, les peintres trouveraient volontiers que « c'est déjà bien joli ». C'est plus d'*un* par année en effet.

Courbet, qui ne tenait pas aux rubans, mais au bruit, eût proclamé, lui, les *Droits du peintre.* Comme il a perdu du temps en théories, ce grand gros enfant qui fut un grand peintre ! Le vieux Robert Fleury, l'autre jour, a incliné sa bonne foi octogénaire devant les portraits de Courbet.

— C'est beau comme Rembrandt ! a-t-il dit.

M. Robert Fleury est l'honneur même, la conscience et la droiture, en dehors même de son talent hors de pair. Donc, pour beaucoup de gens, M. Robert Fleury saluant l'*Homme à la ceinture*, c'est l'Institut s'inclinant devant Courbet. Il y a un peu de cela. Après l'avoir bafoué, on le glorifie, ce Courbet que M. Castagnary avait *défendu* jadis. Vaudevillistes et caricaturistes l'ont raillé, raillé le peintre d'Ornans, et j'ai là une *charge* de Cham représentant une parodie d'une toile de Courbet, avec ces lignes :

« *Nota.* — Ce tableau a été exécuté par le jeune Toto Courbet, âgé de trois ans, fils de M. Gustave Courbet, le fameux peintre. »

Et, de fait, Cham a raison. Il y avait deux hommes dans Courbet : Gustave et Toto. La postérité ne verra que *Gustave*, mais, de son vivant, Toto joua de méchants tours à Courbet.

XVII

La fête d'un homme utile. M. Grisel. — La locomotive et Pierre Dupont. — Les *Chants modernes.* — Le progrès. — L'affaire de Chaulnes. — Le *Journal des Femmes.* — Prurit littéraire. — Les manuscrits de Balzac et ceux de Dumas et de George Sand. — Un autographe de Bernardin de Saint-Pierre. Les origines et les parents de *Virginie.* — Le roman et l'histoire. — Le divorce. — De l'influence du divorce sur la littérature dramatique. *Othello* et *Antony.* — *Aristide Froissart.* — La prison et le skating-rink. — Gill à Clairvaux. — Gérard de Nerval. — Les fous.

12 mai 1882.

Ce n'est pas un événement qui intéresse le *high life* que ce banquet, donné dans un coin de Paris, à un mécanicien décoré de la croix d'honneur. Le moindre souper chez une femme à la mode intéresserait plus vivement les lecteurs de certaines chroniques : « *Très réussie, hier, la petite fête Louis XV chez la comtesse* (fausse ou vraie) ! *Nos compliments à la charmante amphitryonne.* » Un conducteur de locomotive à qui portent un toast les plus considérables parmi les puissances intellectuelles de son pays, c'est un fait so-

cial qui dépasse cependant les commérages ordinaires des Dangeau de l'actualité.

C'est le peuple qu'on a fêté là, le peuple laborieux, patient, fidèle au devoir, donnant sa vie tout entière à sa tâche et, dans ce Grisel, modeste héros de la cérémonie, je vois toute une longue suite d'efforts ignorés, de dévouements anonymes et de travail sans bruit, sans récompense et sans phrases. Il faut pourtant se dire que la plate-forme d'une locomotive est à la fois un poste de combat et un piédestal comme un autre. Ces deux hommes noirs, unis par une même tâche, sur cette plaque de fonte, — le mécanicien et le chauffeur, — tiennent entre leurs mains l'existence de tous ces gens entassés dans les wagons. On dort dans les compartiments, les pieds sur l'eau chaude, par les nuits d'hiver; sur la plate-forme, les *compagnons* sentent le vent de la nuit leur siffler aux oreilles et la neige leur couper en deux le visage... Pas de sommeil possible. Une minute d'oubli et le train tout entier courrait peut-être à quelque gouffre. Ce sont des soldats, aussi, ces rudes gars dont les lèvres sont brûlées de charbon au lieu d'être noires de poudre.

La consigne est là sous ses formes multiples : Attention soutenue en marche; observation immédiate des signaux; conduite régulière dans les délais voulus; visite fréquente des pièces de la machine. Et encore et toujours, *obéissance*, *attention*, *responsabilité*. Le chauffeur obéit au mécanicien, le mécanicien, au chef de dépôt... C'est l'école mutuelle du devoir.

Leur dure vie a souvent fait chanter les poètes : Pierre Dupont, entre deux romances agrestes, entre une chan-

son de bûcheron et un refrain de laboureur, a dégagé la poésie de cette existence farouche du mécanicien, du chauffeur, épris de leur locomotive haletante, comme un jockey de son cheval :

La braise flambe en tes prunelles
Et tu reluis comme un miroir.
As-tu des pieds, as-tu des ailes,
Ma locomotive au flanc noir ?

C'était aux heures de rêve de 1848, au temps de la *Chanson du pain* et du *Chant des ouvriers* que le poète populaire célébrait les flancs mouillés de vapeur, comme la croupe d'une jument, de la locomotive au galop... Depuis, M. Maxime du Camp a chanté, à son tour, la poésie de la fonte, du fer et du coke, dans ses *Chants modernes*. Poésie utilitaire, tant qu'on voudra, mais poésie vivante, à coup sûr, poésie de notre existence même et de notre âge, âpre et noire poésie du grand labeur de ce siècle, qui sera, en fin de compte, le siècle de la Science et des Travailleurs.

Allons, ô ma locomotive,

dit le chauffeur de Pierre Dupont,

Tes rails nous mènent au progrès !
La génération hâtive
Appelle des ombrages frais.
Plus de frontières, plus de guerres !
Nous sommes las du sang versé.
Peuples ! de tout le mal passé
Buvons l'oubli dans un grand verre.

N'oublions rien, au contraire, et surtout, en dépit du

poète de la *Vigne* et des *Bœufs*, n'oublions pas en buvant. La locomotive mène au progrès, sans nul doute, mais, loin de conduire au pays bleu, à la fugitive terre promise, où les hommes ne sauront plus même épeler le triste nom de *guerre*, c'est avec les chemins de fer aujourd'hui qu'on fait la guerre. Les locomotives sont les éléphants des nouveaux Darius : elles traînent les guerriers au combat. Le railway n'est qu'un chemin plus rapide pour les compagnies de guerre.

Homme de paix, le mécanicien tient pourtant en ses mains le sort de la bataille, lorsqu'il peut jeter plus vite, à coups de pelletées de charbon, au fort de la mêlée, de la chair fraîche et des troupes nouvelles. Ils sont loin, ils sont bien loin les songes généreux de 1848, et Pierre Dupont, qui tenait à trinquer, aurait, lui aussi, porté un toast au mécanicien Grisel, mais en se demandant aujourd'hui si la vie a tenu les belles promesses d'autrefois...

Allons, ô ma locomotive,
Tes rails nous mènent au progrès !

Oui, certes! Mais en s'arrêtant à combien de stations encore en pays de barbarie !

L'antithèse que me fournirait, au besoin, la fête de M. Grisel et le procès de la duchesse de Chaulnes serait, je pense, trop facile. Tandis que la démocratie laborieuse monte, monte, les races privilégiées semblent comme frappées à mort. C'est dommage! Il était, il est dans l'essence même du tempérament français, d'avoir,

comme un ressouvenir du panache envolé, du panache blanc d'autrefois, de ces grands noms à la tête des grandes œuvres artistiques. Un duc de Luynes est plus qu'une parure, c'est, au temps où il naît, un collaborateur utile pour ceux qui vivent de la vie de l'art et de l'esprit.

Et, par une sorte de fatalité singulière, c'est précisément dans sa famille qu'éclatent ces scandales et que se déroule ce drame qui, depuis plus d'une année, sont devenus la pâture des journaux. Il semble, en lisant les détails de ce procès, en quelque sorte archéologique, que la locomotive et le railway ne soient réellement pas inventés. Ces figures de moines, apparaissant au château de Sablé, donnent à la cause, d'une modernité absolue, un vague aspect de conte farouche du moyen âge. Cette jeune femme à qui son mari réclame un *autographe*, en lui faisant sentir, dans le côté, la pointe d'un couteau de chasse, évoque tout aussitôt l'idée de ces *dames* de Brantôme, torturées par des époux qui sentaient le fauve, comme M. de Montsoreau, et je revois la duchesse de Guise, de Dumas, montrant au duc son bras blessé par le gantelet de fer : « Monseigneur, que dira la noblesse de France? »

Le séjour de Sablé devait évidemment être peu récréatif pour une jolie femme à qui son mari, dans ses moments d'expansion, donnait un « bon pour un petit cadeau dans les prix doux ». Aussi bien le *Journal* de la pauvre duchesse de Chaulnes n'est-il qu'une longue suite de plaintes. Souvenirs et regrets. La jeune duchesse, en effet, tenait le *Journal* de sa vie. J'ignore si les femmes heureuses écrivent quotidiennement leurs

impressions. Je ne le crois pas : le bonheur n'a point d'histoire. Mais je remarque, par contre, que, toutes les fois qu'une femme souffre ou rêve, ou regrette ou soupire, elle tient son *Journal*. Il est dans la nature humaine de confier à quelqu'un le secret de ses ennuis. Le confident des tragédies classiques est une utilité absolue. Dans les tragédies modernes, contemporaines, réelles, le confident, c'est le papier.

« Le papier supporte tout », disent nos paysans. Les épanchements sur le *cream lead* sont à la fois un soulagement aux maux soufferts et un exutoire à cette passion de littérature, à cette soif de style qui sont un des traits caractéristiques de la plupart des femmes — surtout lorsqu'elles ont compris que leur mari ne les comprend pas.

Prurit littéraire plutôt que passion, pour être exact. En France, hommes et femmes, nous avons tous la démangeaison de la littérature sans en avoir le goût absolu et le respect. Presque tout le monde se croit écrivain et, partant, traite d'assez haut les écrivains de profession. Quel roman ne paraîtrait fade à la femme qui multiplie les points d'exclamation dans son *Memorandum*, au jour la journée?

Un critique très pénétrant, qui est un poète profondément ému, M. Paul Bourget, dont les *Aveux*, parus hier, sont comme d'un Shelley français, s'élevait, l'autre jour, contre le dédain antilittéraire avec lequel on avait laissé acheter par des particuliers les précieux manuscrits de Balzac. Quelle richesse, cependant, pour notre Bibliothèque nationale ! Avec quel soin les Anglais mettent sous verre et montrent les autographes de

Dickens et de Thackeray! La collection des manuscrits de Balzac valait bien, je pense, un tableau quelconque et eût coûté moins cher à l'État.

Mais quoi! il s'agissait de *littérature!* Qu'importent au public les pattes de mouche et les ratures d'un grand homme? On va mettre en vente, dans quelques jours, deux ou trois manuscrits de George Sand, *Isidora* et le *Meunier d'Angibault*, tout un recueil encore des *Poésies* de jeunesse d'Alexandre Dumas père, calligraphié par l'auteur lui-même, pour Mme Mélanie Waldor. Soyez certain que c'est quelque particulier qui achètera ces autographes. Ces curiosités ne regardent point l'État. Feuilles de papier, allez où vous portera le vent des enchères! La France est assez riche pour payer parfois très cher des toiles médiocres, mais elle n'a pas d'argent pour assurer à ses bibliothèques la possession de documents sans prix!

Il y a, dans la vente où figurent les *Poésies* de Dumas, un autographe de Bernardin de Saint-Pierre. Le bonhomme, beaucoup plus narquois et malin qu'il n'en avait l'air, y joue, comme de coutume, son rôle de *bénisseur* sentimental.

Une dame, dont on ne nous dit pas le nom, avait composé une romance dont le sujet était *Paul et Virginie*. Bernardin de Saint Pierre répond à la *romancière* que son premier soin a été de lire ces vers « à sa domestique, bonne femme de campagne, toute simple, qui a fondu en larmes. » Il prie ensuite la dame de lui per-

mettre de faire imprimer cette romance dont tout le monde lui demande des copies :

— J'en emploierai, dit-il, le bénéfice à faire habiller, à l'entrée de l'hiver, de pauvres enfants en mémoire de Paul et Virginie et de la vôtre !

Il faut croire que les romances alors rapportaient plus d'argent qu'aujourd'hui. Certaines *poésies* de ce genre sont à leurs auteurs couramment payées *cinq francs* par les marchands de chansons, qui se trouvent généreux.

L'attitude éternellement sentimentale de Bernardin ne lui a pas nui d'ailleurs, même devant la postérité. On lui prête un peu de la sensibilité qu'il donne au bon vieillard, ami de Paul. Sa gloire est aussi jeune aujourd'hui qu'à l'heure où le chaste sourire de Virginie apparut parmi les héroïnes d'une littérature qui avait inventé déjà la pornographie, mais en usait du moins avec plus d'esprit qu'aujourd'hui. On sait qu'une souscription est ouverte à l'île Maurice pour élever un monument, non pas à Bernardin de Saint-Pierre, mais ce qui est plus touchant, plus charmant, à coup sûr, d'une attention plus délicate et d'une invention plus ingénieuse, aux créations mêmes de l'écrivain, à Paul et Virginie. Le sculpteur d'Épinay est, je crois, chargé de reproduire leur image. A la place même où la mer a rejeté Virginie sur le sable, une Virginie de marbre se dressera, dans les bras de Paul, à quelques pas de la grève.

Et, chose étonnante, M. d'Épinay pourrait presque, pour sculpter sa statue, retrouver le portrait de Virginie fait d'après nature. Virginie a existé. Elle s'appelait

Virginie Caillou. Elle était de Puimisson, dans l'Hérault. Son petit-neveu, M. Caillou, est encore aujourd'hui avoué à Béziers, rue Mairan. Il a une sœur, petite nièce de Virginie, qui a épousé un écrivain, Rosier, le dramaturge, auteur du *Manoir de Montlouvier*, de *Brutus, lâche César*, de tant d'autres pièces applaudies. Ce qui n'empêchait point les journaux, l'autre jour, de parler, en annonçant la souscription à ce monument, de la *mémoire imaginaire* de Paul et Virginie.

Eh ! non, *Paul et Virginie* est un roman *à clef*, comme *Gil Blas*, et Paul a vécu, aimé, souffert, comme le docteur Sangrado a vécu, saigné et resaigné ses contemporains.

J'ai une idée à moi d'ailleurs, c'est qu'en cherchant bien, on ne trouverait de vraiment vrai, dans le passé, que les romans, et de réellement romanesque que l'histoire.

C'est pourtant le *Journal* et la littérature de Mme la duchesse de Chaulnes qui m'ont entraîné dans cette digression littéraire. Le divorce, la fameuse liberté ou possibilité du divorce, qui a fait tressaillir d'espoir les mauvais ménages, n'aurait pas empêché le scandale de ce qu'on a nommé le *Procès des Deux Duchesses*. Il y a divorce, en effet, dans l'espèce, et le seul vrai divorce, hélas ! le complet divorce, celui que prononce la mort.

La loi d'affranchissement présentée depuis longtemps par M. Naquet, et défendue déjà par M. Alexandre Dumas, n'aura pas tout pouvoir sans doute pour faire cesser la désunion parmi les mal mariés, mais elle pourrait

bien être, tout à coup, un souverain calmant. Ce qui exaspère, en effet, l'espèce humaine, c'est le sentiment de l'inévitable, l'angoisse de la perpétuité. Une cage ouverte est toujours une cage, mais on y garde plus volontiers son perchoir. La grande affaire n'est pas d'être libre, c'est de se croire libre.

C'est surtout en matière d'affection, bien plus qu'en politique, que le temporaire a presque toujours mené au définitif.

— Pourquoi n'avez-vous jamais quitté votre maîtresse ? demandait Gozlan à un ami.

— Parce que je peux la quitter quand je voudrai !

L'homme est un hanneton qui se croit l'insecte le plus allègre du monde pourvu qu'il ne sente pas le bout du fil que tiennent ou la destinée ou la loi. Il s'acoquine au temporaire avec la joie d'un être qui se ferait esclave par affolement pour la liberté.

— Supposez, me disait un Parisien paradoxal, la salle de théâtre la plus luxueuse, le programme le mieux choisi, les acteurs les plus admirables. Si l'on vous déclarait que vous ne pouvez, sous aucun prétexte, sortir de votre stalle, que vous êtes là légalement cloué par un article du Code, aussitôt, théâtre, acteurs, programmes, tout vous semblerait exécrable, odieux, assommant ! Vous ne demanderiez qu'à fuir ! Une pinte de votre sang, une livre de votre chair, pour une contre-marque ! Eh bien, la possibilité du divorce, c'est la contre-marque du mariage. Cela donne plus de patience pour écouter la pièce. On n'use pas toujours du bout de carton, mais on en peut user. Cela suffit.

Et, en effet, le mariage n'est plus une prison. On peut sortir.

J'en sais même qui, volontiers, en feraient un concert-promenade, un skating-rink... Ils prendraient des contre-marques après tous les actes et parfois même ils ne rentreraient pas du tout.

Quant à l'influence du divorce sur la littérature dramatique, nous verrons plus tard. Il est évident que Mme Caverlet n'aura plus le droit de nous attendrir et que la femme de Claude est sauvée du coup de fusil conjugal. On a déjà dit qu'Othello se présenterait désormais devant Desdémone avec du papier timbré à la main au lieu d'oreiller.

— Divorçons, madame et épousez Cassio, s'il vous plaît.

Je ne sais pas jusqu'à quel point le divorce supprimera la jalousie, la colère, le crime. « Ce qui a été, c'est ce qui sera, dit l'*Ecclésiaste*, ce qui est arrivé, arrivera encore. » Il y aura toujours des meurtriers par amour, et le fameux dénouement d'Antony pourra trouver, avec la loi présente, une version nouvelle :

— Elle se refusait à divorcer ! je l'ai assassinée !

Ce qui sera singulièrement piquant, c'est le mari divorcé, et, en dépit de tous les textes de lois et des herbes de la Saint-Jean, aimant encore sa femme, l'aimant vraiment en amoureux et essayant de la reconquérir. Devenue la femme d'un autre, l'épouse divorcée prendra promptement le doux et appétissant aspect de fruit défendu — un fruit dont la saveur restera encore

aux lèvres des inassouvis. Et alors — voilà où les situations nouvelles se présentent pour la littérature, qui n'a jamais rien à perdre avec les folies humaines — alors commencera un supplice d'un genre inédit en France ! Le divorcé amoureux de la divorcée ! Le mari bravant les commissaires de police pour revoir furtivement une femme dont il n'a plus voulu ! La femme se sentant au cœur des faiblesses singulières, pour cet homme qu'elle détestait comme mari et qu'elle regarde d'un œil indulgent comme soupirant.

Il y a là-dessus un roman de Gozlan bien extraordinaire et bien amusant. C'est *Aristide Froissart*. Aristide est écœuré de sa femme. Il la céderait pour la moitié d'un plat de lentilles. Qui l'en débarrassera ? La réponse ne se fait pas attendre. Mme Froissart le trompe, elle le quitte, elle s'en va habiter au fond de je ne sais quel palais portugais, avec un sombre compatriote de Camoëns. Le logis est gardé comme une forteresse. Tout autour, des chausse-trappes entr'ouvertes et des tromblons chargés. Aristide Froissart, piqué au vif, mordu en pleine chair par le ressouvenir, fou de cette créature qu'il détestait hier, court en Portugal ; il se glisse jusqu'à sa femme par les égouts du château ; pour la revoir, il risque de se rompre les os, de recevoir des grains de plomb et des estafilades. Il se déguise, il multiplie les ruses, il est le forçat de sa fantaisie et, chaque jour, manque de laisser sa peau dans l'aventure. Tout cela pour entrevoir de loin le profil ou pour effleurer la main d'une femme qu'il dédaignait lorsqu'elle était bourgeoisement la sienne, et qu'il pouvait prosaïquement fumer sa pipe à ses côtés.

C'est qu'une femme divorcée, ou enfouie, ou enlevée, n'est plus la même femme. Le fruit défendu, vous dis-je, l'amour interdit! Les cerises qu'on donne aux enfants ne valent pas, ne vaudront jamais celles qu'ils volent au cerisier! Toute la morale est là, et je demande pardon pour son immoralité.

Et voilà ce qu'aura fait le divorce : il aura donné à la fleur d'oranger et à l'orange légitime un peu du goût grisant des pommes à croquer, des pommes *réservées* — et vive la cage de fer, maintenant qu'elle n'est plus fermée, mais entr'ouverte, comme la porte du proverbe, quand, hier, elle était verrouillée comme celle de Mazas! On s'échappe de partout, il est vrai, même d'une prison, même de Clairvaux, et le pauvre Gill en est la preuve. Le voilà repris d'un accès de folie. Le plus ironique, c'est que l'accès survient presque au lendemain du jour où il racontait, dans le *Voltaire*, que tel de ses anciens compagnons de Charenton n'est point fou. Et il le prouvait!

La science est implacable pour ces réclamations qui agitent les foules, mais n'ébranlent pas beaucoup l'opinion des aliénistes. Naguère un de nos savants les plus illustres recevait, de Charenton justement, une lettre accompagnée d'un problème d'algèbre, si admirablement exposé et résolu que l'homme qui en est l'auteur est, au point de vue des mathématiques, un homme de génie. Ce n'en est pas moins un fou.

Le malheureux Gérard de Nerval avait, dans sa folie, des mots d'une lucidité cruelle :

— Comprenez-vous, ce Janin! disait-il, après avoir lu un feuilleton du *Journal des Débats*. Toujours le

même ! Il fait huit colonnes complètes sur Lassailly, parce qu'il est devenu fou, et moi, *moi qui suis bien plus fou que Lassailly*, il ne parle même pas de moi!

On n'eût jamais soupçonné sa folie sans des mots féroces, dits en souriant, par le doux poète :

— Venez me voir chez Blanche, mon cher Maquet. Venez me voir. Blanche vous laissera entrer. Et d'ailleurs, s'il faisait des difficultés, eh bien, n'hésitez pas : brûlez-lui la cervelle ! Vous me rendrez service !

Lui aussi s'échappait, errait, poursuivi par des aliénistes, comme Pourceaugnac par les matassins de Molière. Je m'imagine ce malheureux Gill traqué, quelque part, à travers champs, et se défendant, de toute la force de ses muscles, contre ceux qui le cherchent pour le soigner, pour le sauver. Avez-vous vu son *Fou*, terrible, hagard, au Salon de cette année ? Cette apparition farouche — peinture vigoureuse, singulière et hardie — donne un petit frisson rapide. Géricault a fait de ces études de fous à Bicêtre. Et lui aussi, André Gill, a peut-être ces yeux atrocement fixes ! Les articles pleins de pitié banale vont recommencer, et les mêmes reportages, et les mêmes tourments pour le pauvre diable, avec la même vie de cabanon à laquelle il venait d'échapper, retrouvant à la fois toute la verve de sa plume et de son crayon ! Les fous ? Ce sont les affinés et les *étoilés* de ce bas monde, comme disait le marquis de Bellay. A tout prendre, ils ne sont pas dangereux. Je les aime mieux que les sots. Dans la vie, en résumé, il n'y a de dangereux que les imbéciles.

XVIII

Les *hommes* de la semaine : M. Victor Cherbuliez, M. Puvis de Chavannes et M. Damalas. — Une réception à l'Académie. — Le roman à l'Institut. — Les romans de Cherbuliez. — Le public des séances académiques et le public de la *Dame aux Camélias.* — Grandes dames et comédiennes. — *Portez... armes!* — Le récipiendaire et les femmes. — Les femmes et la littérature. — Les étrangers et la femme française. — Une discussion à l'Académie à propos du *Péril national.* — Victor Hugo et Flaubert. — Puvis de Chavannes et l'Institut. — Les haines *picturales.* — Ingres et Delacroix. — Un *modèle* de M. Bonnat.

25 mai 1882.

Les deux *hommes* de la semaine sont M. Victor Cherbuliez, que M. Renan reçoit demain à l'Académie, et M. Puvis de Chavannes, à qui le jury vient de décerner la médaille d'honneur pour la peinture.

Un romancier à l'Académie ! Ce fut, lorsque M. Jules Sandeau entra à l'Institut avec son bagage choisi de romans tout à fait exquis, un événement. « Le *feuilleton* n'entre pas à l'Académie ! » avait dit assez dédaigneusement un doctrinaire, alors célèbre. M. Sandeau n'écrivait pas de *feuilletons*, mais il n'avait écrit que

des romans et c'était comme une faveur alors d'accueillir le *Docteur Herbeau*, *Marianna* et *Mademoiselle de la Seiglière*. M. Cherbuliez a écrit d'autres livres que des romans et des livres de choix. Il a, dans la Chronique ou les *Essais* pilosophico-humoristiques, fait la réputation d'un très mordant écrivain qui n'est autre que lui-même, et qui est célèbre sous le nom de *G. Valbert*, un pseudonyme. *Valbert* a été pour beaucoup dans l'élection de M. Cherbuliez. Tels académiciens qui n'avaient point lu le *Comte Kostia* avaient lu G. Valbert et votaient pour lui.

Je me rappelle encore l'impression produite lorsque parut à Genève, avec une photographie d'après le Parthénon, cette causerie de M. Cherbuliez : *A propos d'un cheval*. C'était le ton même de la *Conversation de la comtesse d'Albany* de Paul-Louis Courier, retrouvé et appliqué à Phidias et à l'art tout entier à propos de Phidias. Régal de fins lettrés qui, dès la première heure, attira sur ce nom de Cherbuliez l'attention des gourmets de l'esprit.

Puis vinrent les romans, ces romans quasi exotiques dont les origines genevoises de l'auteur expliquent bien la genèse. La théorie de M. Taine est là vivante : le milieu, le terroir, ont fait germer l'œuvre. C'est une ville cosmopolite, en effet, que Genève. L'Europe entière vient se reposer au bord du Léman. Il y a là, tout autour de l'eau bleue, des colonies anglaises, des colonies russes, des colonies allemandes. Le comte Kostia se promène autour de la statue de Jean-Jacques, et y rencontre parfois Ladislas Bolski ; Meta Holdenis erre, en songeant, sur les quais ; Paule Méré loge à l'hôtel

des Bergues, et miss Rovel fait sonner ses talons par les rues de la cité calviniste. Je ne parle pas de Jean Téterol, qui, je crois, est du pays.

Ces types de passage, fort originaux, assez singuliers, un peu *timbrés*, comme dirait Gavarni, tous fort délicats et très particuliers, méritaient bien d'avoir leur peintre. Ils se coudoient journellement à Genève, pays de réfugiés et de décavés. M. Cherbuliez a vu défiler évidemment cette cohue internationale, et il l'a saisie au passage. Ses romans ne sont pas, comme on dit, des romans « parisiens ». Il n'a pas non plus cantonné son observation dans quelque coin de terre préférée, comme Erckmann et Chatrian dans leurs houblonnières, Theuriet dans ses bois lorrains ou Cladel dans son Quercy. Ses romans me semblent avoir le bizarre, l'étrange et l'attirant des tables d'hôte de *high-life* où, aux eaux, en voyage, on se trouve placé à côté de jeunes filles charmantes et de personnages singuliers.

Un peu malades, peut-être. Ce jeune Polonais, là-bas, passe pour un peu fou. Ce grand seigneur russe a un tic. Cette belle Écossaise est sujette, dirait notre voisin le docteur, à des aberrations psychiques. Il y a beaucoup de névropathes à la table de M. Cherbuliez. Mais tout le monde y est élégant, aimable, bien élevé et bien vêtu. On ne risque jamais de s'y déplacer. Les mauvaises rencontres y sont rares, et les aventurières mêmes, les espionnes russes ou les lectrices allemandes, sont de bonne compagnie.

Au surplus, M. Cherbuliez a toujours eu le goût et la passion de la psychiatrie. Son *Prince Vitale* est une étude quasi-scientifique de la maladie du Tasse, aussi

aliéné, le pauvre grand homme, que le docteur Swift. On parle tant de naturalisme! Le vrai naturalisme, c'est celui-ci, qui consiste à analyser les cerveaux et les états d'âmes, et non pas seulement à décrire les décors et à peindre à la plume des natures mortes, fussent-elles aussi admirables que des Vollon. Métier de peintres, la description! M. Victor Cherbuliez a fait œuvre de psychologue.

On va le lui dire, sans nul doute, et magistralement, dans cette langue admirable que parle, avec tant de pittoresque et si peu d'adjectifs, M. Ernest Renan. La séance est intéressante. Et quelle journée, demain 25 mai! Après le déjeuner M. Cherbuliez, et Mlle Sarah Bernhardt après dîner! Il n'est que Paris pour ces antithèses, et que de pas et de démarches, le jour, pour avoir un billet d'amphithéâtre ou de centre et, le soir, pour obtenir un strapontin!

Il faudra deux toilettes distinctes : l'une doucement sévère, toilette mondaine et littéraire, pour le discours de M. Renan, l'autre hardiment coquette, éclatante, tapageuse, pour les beaux yeux de M. Damala. Car il est aussi l'*homme de la semaine*, M. Damala, autant que M. Cherbuliez, autant que M. Puvis de Chavannes. On veut savoir comment il est fait, ce nouveau, et comment il marche, et comment il parle, et s'il est digne de monter *dans le train*. Ce train de Paris, chauffé à trente-six atmosphères et qui va le diable, emporté par le *mouvement !*

La cérémonie académique, plus discrète, est d'ailleurs

plus intéressante que la représentation de la *Dame aux camélias*. J'y retrouverai le public habituel : au premier rang, la famille, — tenue officielle, attitude préparée, émue quand on s'attendrit sur le mort, nerveuse lorsqu'on mêle railleusement (ce qui arrive) quelques touffes d'épines aux couronnes d'immortelles — puis, après la famille, les habituées, les grandes dames académiques, saluées par M. Pingard, qui connaît leurs noms et leurs titres, puis les critiques, les journalistes qui sont là pour écouter, et les candidats, les académiciens de demain ou d'après-demain ou des calendes grecques, qui sont là pour se faire voir...

— Quels sont vos titres, monsieur? demandait un *immortel* à un poète, qui sollicitait sa voix.

— Mon Dieu, monsieur, il y a dix-sept ans que je n'ai manqué une seule réception académique!

Au milieu de ce public d'habitués, un ou deux abbés en soutane, et, comme antithèse, quelque comédienne, les sociétaires de la rue de Richelieu recevant leur *service* en échange de celui qu'ils font à MM. les Quarante. Lorsqu'il s'agit de la réception d'un homme de théâtre, Dumas ou Sardou, les actrices sont plus nombreuses. Quand M. Pailleron sera reçu, nous verrons là tout le monde qui nous amuse.

Ce public choisi, trié, noté, coté, d'une séance académique est d'ailleurs, paraît-il, assez effrayant. Lorsque devant le récipiendaire escorté par la troupe de ligne la porte de la salle s'ouvre, lui envoyant au visage une bouffée de fièvre et un murmure de vagues, lorsque le

malheureux aperçoit ces visages tournés vers un seul point, — sa figure, — lorsqu'il voit, comme dans un nuage, ce subit mouvement de houle, ces toilettes claires, ces taches gaies des chapeaux de femmes sur les noirs vêtements des hommes, lorsqu'il lui faut entrer là, apparaître, se dresser sous les lorgnettes braquées comme pour un ballet, devant ces spectateurs entassés, il y a, paraît-il, une minute dure.

Et le commandement de l'officier à ses soldats, le solennel : *Portez... armes!* y mêle une petite note menaçante qui ajoute au frisson de timidité un frisson nouveau.

— Il me semblait, me disait Sardou, que j'étais un condamné à mort qu'on menait au lieu d'exécution!

Gagner sa place à travers les gradins, entre les deux parrains en uniforme, ne pas se heurter aux marches, ne point faire de faux pas, c'est, en pareil cas, chose malaisée pour les timides. M. Cherbuliez, le plus modeste des hommes de talent, avec son allure d'officier d'artillerie, tenue bourgeoise, en doit être fort préoccupé. Et parler là! Et se faire écouter ! L'Académie a vu s'asseoir sur cette sellette du récipiendaire bien des hommes éminents habitués aux affres de la tribune : Thiers, Guizot, Dufaure, Berryer... Tous, depuis Berryer jusqu'à Thiers, ont déclaré que, dans leur existence d'orateurs, ce qui les avait le plus troublés, inquiétés, intimidés, ce n'était pas les plus fameuses séances de leurs luttes parlementaires, c'était ce discours académique prononcé là à la barbe de pierre du vieux Sully et sous les yeux et le sourire de marbre du doux Fénelon.

Encore un coup, l'auditoire y est tout à fait *selected.*

La composition de l'assemblée varie d'ailleurs — sauf le fond nécessaire qui reste le même — selon les récipiendaires. Tout ce qui touche au théâtre *fait recettes*, et c'est même ce que reprochent à leurs collègues les académiciens qui ne hantent que les coulisses de la science, de la philosophie, de la politique, de l'histoire.

Les poètes font pourtant concurrence aux auteurs dramatiques. Ils ont les femmes pour eux. Et, en vérité, c'est surtout par les femmes que vivent, sont appréciés, applaudis, mis en lumière et en vogue ces affolés de renommée qui ont choisi pour destinée de noircir du papier avec leurs romans, leurs comédies ou leurs poèmes. Il n'y a presque plus de *lecteurs* en ce temps-ci, sauf pour le journal, mais il y a fort heureusement encore des *lectrices*.

L'homme, exerçât-il une profession libérale, intellectuelle, fût-il avocat, médecin, peintre, ne lit que fort peu. Le temps lui manque. Et les clients, et les malades, et les commandes! Le journal lui suffit et encore n'y veut-il pas d'articles trop longs. Des globules. La femme, au contraire, a le temps de lire, et si la partition musicale qui court sur le piano ne fait pas trop de tort au livre qui traîne sur la table, elle l'adopte, elle le recueille, elle le venge, ce pauvre livre méprisé qui n'a pour lui que les jeunes gens et les femmes.

Mais qui s'en plaindrait? La femme et la jeunesse, c'est la vie même de la nation!

La femme, si l'on n'y prend garde, finira d'ailleurs,

avant peu, par être beaucoup plus intelligente, plus érudite et plus lettrée que l'homme. La conversation d'une jeune fille est autrement nourrie de faits et de renseignements littéraires que celle d'un jeune homme d'une moyenne intelligence qui a usé sur les gradins du collège un certain nombre de pantalons. Passer son examen est un mortel ennui pour un jeune fils de la bourgeoisie qui a grande hâte d'aller parier au Grand Prix et faire de la philosophie péripatéticienne au Skating. Conquérir à l'Hôtel-de-Ville son brevet d'institutrice est, au contraire, un plaisir comme un autre pour la jeune fille, brevet qui ne lui servira à rien, mais qu'elle mettra, coquettement, au fond de la corbeille de mariage, à la place du diplôme masculin, du diplôme de bachelier, trop souvent absent.

On peut même poser en principe que la plupart des mariages ont lieu maintenant entre :

— *L'homme qui ignore et la jeune fille qui sait ;*

Et deviennent soixante fois sur cent l'union de :

La femme qui lit et de l'homme qui fume !

L'homme ne lit guère qu'à la campagne, à l'heure de la sieste — et pour mieux dormir — des romans qu'il a coupés avec son index en guise de couteau à papier.

C'est dommage.

Ah ! si dans la famille française les frères étaient simplement aussi instruits que les sœurs ! Si le mari avait, comme la femme, le goût de la pensée et le respect du livre ! Dans un récent procès scandaleux (choisissez lequel) je rencontrais avec une certaine honte colère l'observation, d'ailleurs ridicule, de cet officier anglais qui en butte aux œillades d'une déclassée du grand

monde, écrivait dans ses impressions de voyage : « *En France, les femmes ont une audace masculine qui déconcerte les étrangers.* »

C'est l'histoire de ce touriste qui, rencontrant un bossu à l'entrée d'une ville, assurait que chaque habitant y était affligé d'une gibbosité ! Dieu merci, la femme, la jeune fille, la Française ne ressemble pas à ces héroïnes de procès pornographiques, et si les officiers de l'armée anglaise voulaient étudier un peu mieux les femmes de France, je les engagerais à moins courir les villes d'eaux et à solliciter, au besoin, de M. Pingard un billet pour la cérémonie de demain. Ils n'y trouveraient pas toutes les femmes remarquables de Paris, mais quelques femmes d'une haute intelligence et d'une rare élévation d'esprit. Ils y entendraient aussi remercier M. Cherbuliez d'avoir dicté à M. G. Valbert tant d'articles si finement patriotiques et doublement français, par la langue et par le cœur.

Et — je l'avoue — j'ai cette faiblesse d'aimer deux fois les gens de talent qui ont l'entêtement de faire servir leurs dons de nature à la consolation ou au relèvement de cette bien-aimée, dédaignée si souvent, la France !

Au reste, il faut louer l'Académie de n'avoir oublié jamais, d'avoir proclamé toujours qu'elle était l'Académie *française*. Dans cette Compagnie, où se rencontrent et se heurtent les esprits les plus opposés et les plus divers, toutes les discussions, nécessairement courtoises au surplus, s'apaisent lorsqu'il s'agit de quelque

grand principe de goût littéraire ou d'esprit patriotique. On m'en donnait tout justement, à propos d'une discussion récente, un exemple bien frappant.

C'est sur un rapport très élevé et très chaleureux de M. Henri Martin qu'on a décerné à M. Raoul Frary, pour son livre *le Péril national*, un prix qui sera proclamé par le secrétaire perpétuel, le plus aimé et le plus applaudi des rapporteurs, M. Camille Doucet, dans la séance annuelle et prochaine.

L'espèce de tournoi oratoire auquel a donné lieu le travail de M. Frary a même, à mon avis, presque la valeur d'une page d'histoire.

M. Sully-Prudhomme présidait la séance, attentif à tous les arguments et curieux, en sa qualité de nouveau-venu, de connaître l'esprit même de la compagnie. A peine M. Henri Martin avait-il achevé son rapport, que M. Cuvillier-Fleury demandait la parole.

Très élogieux pour le livre si digne d'estime de M. Frary, M. Cuvillier-Fleury se demandait et demandait à l'Académie s'il était bien opportun, bien prudent, de couronner un ouvrage aussi directement inspiré par un amer sentiment ou ressentiment patriotique, et dont les conclusions sont un peu celles de M. Paul Deroulède dans sa brochure sur l'*Éducation militaire :* retremper, refaire, rajeunir l'esprit de sacrifice et de devoir dans la nation.

— Songez, disait en substance M. Cuvillier-Fleury, que les Universités allemandes (c'est M. Michel Bréal qui nous le répétait naguère) sont comme animées contre nous d'un feu nouveau, constamment attisé par

leurs savants et leurs maîtres! N'y aurait-il pas à nous apparence de bravade à couronner un livre où les plus redoutables problèmes de notre avenir national sont traités avec une rude franchise? Mon objection est là : que notre vote n'ait pas l'air d'un défi!

— Messieurs, dit alors M. le duc d'Aumale, je suis de l'avis de M. Cuvillier-Fleury. Il y a peut-être une objection à faire non pas contre mais à propos de ce livre, *le Péril national.* Mais, si nous le couronnons — et, en dépit de l'objection et à cause même de l'objection, je suis d'avis de le couronner — faisons-le franchement, hardiment, et donnons-lui alors la place qu'il mérite : la première. Couronnons-le avant tous les autres et parce qu'il nous parle de la France et parce que nous sommes l'Académie française!

Et, encore un coup, dans cette réunion d'hommes aux idées opposées, aux tempéraments différents, le même mot, la même pensée venait à toutes les lèvres. M. Caro prouvait éloquemment que l'Académie, ayant pour devoir de mettre en lumière et de récompenser les ouvrages utiles aux mœurs, il n'y avait pas d'ouvrage plus utile qu'un livre enseignant sans chauvinisme niais l'amour, l'âpre et vaillant amour de la patrie. M. le duc de Broglie parlait dans le même sens. M. Jules Simon, M. Legouvé s'associaient à lui. Les plus divisés d'entre ces adversaires se réunissaient sur un même point : en politique, le culte et l'honneur de la patrie, comme en littérature, lors de discussions analogues, ils s'étaient trouvés d'accord en un même sentiment : le respect de cette claire, alerte, spirituelle et immortelle langue française que quelques-uns, si on les laissait faire, ren-

draient *chargée* et surchargée comme la langue même d'un fiévreux.

— C'est ce qui m'a beaucoup frappé, me disait celui de qui je tiens ce souvenir, et c'est ce qui explique la vitalité de l'Académie : l'unification d'individualités diverses devant un sentiment vrai et un devoir absolu !

La place de l'auteur de cet autre livre national, prophétique, *l'Allemagne après Sadowa*, était donc marquée à l'Académie française. Mais, en réalité, c'est le romancier qui, avec M. Cherbuliez, y est accueilli aujourd'hui. Le roman y entre par droit de conquête, quoique ni Balzac, ni Dumas père, ni Flaubert, n'y aient pénétré.

Un soir que nous dînions chez Victor Hugo, le poète dit à Gustave Flaubert, assis parmi les convives :

— Eh bien, mon cher ami, quand vous présentez-vous à l'Académie ?

Flaubert, qui portait son verre à ses lèvres, s'arrêta net pour jeter au plafond un grand éclat de rire.

— Allons, allons, dit Victor Hugo, je vois que vous n'êtes pas candidat ! Lorsque j'ai quelqu'un à ma table qui, si je m'amuse un peu des académiciens, s'incline tout simplement, en silence, par pure politesse, et ne rit pas du tout, c'est fini, je connais son cas : il est candidat ! Vous avez ri, vous n'êtes pas candidat, mais vous serez académicien quand vous voudrez.

Flaubert ne voulait pas être académicien, mais je ne sais trop s'il l'eût été « quand il l'eût voulu », comme disait M. Hugo.

Ce qui me paraît plus certain, c'est que M. Puvis de

Chavannes sera membre de l'Institut quand il se présentera. Les haines et les rivalités *picturales* sont cependant plus violentes encore que les rivalités et les haines littéraires. Lorsque Eugène Delacroix posa sa candidature à l'Académie des beaux-arts, M. Robert Fleury eut à combattre avec un acharnement étonnant un adversaire irréconciliable : Ingres, M. Ingres, qui voyait l'écroulement de l'Académie dans l'entrée de l'auteur de la *Barque du Dante* à l'Institut.

« J'ai regretté, écrivait le soir même Ingres à M. Robert Fleury, de vous voir soutenir, *dans la personne d'un artiste dont du reste je reconnais le talent*, le caractère honorable et l'esprit distingué, des doctrines et des tendances que je crois dangereuses et *que je dois repousser*. »

C'est à M. Montrosier, et pour son beau livre sur les *Peintres modernes*, Ingres, Flandrin et Robert Fleury, que M. Robert Fleury a confié et donné cette lettre stupéfiante. « Un artiste dont je reconnais *le talent!* » Delacroix ! Ah ! vive Dieu ! les peintres reprochent souvent aux critiques d'art leurs jugements et leurs erreurs ! Ils raillent leurs conseillers, et, pendant plus de vingt-quatre heures et de vingt-quatre ans, ils maudissent leurs juges ! Mais le public serait terriblement effaré, affolé, assourdi et éperdu si les peintres s'avisaient de se faire *salonniers!* Quelle chair à pâté deviendraient les confrères ! Quelle purée de camarades ! Couture a essayé : il est insolemment absurde. Galimard a écrit : il était étroit et mesquin. Charles Timbal a signé des *Salons :* ils sont froids, étriqués, d'une politesse féroce.

— Millet vivrait, disait naguère M. Bouguereau au fin paysagiste Chaigneau, et il enverrait des tableaux au Salon — *je les refuserais encore !*

Le jury des peintres a cependant bien jugé en donnant la grande médaille à cet admirable décorateur et peintre de fresques qui s'appelle Puvis de Chavannes. Cet homme est de ceux dont les compositions, au lieu de perdre de leur charme avec les années, gagnent une solidité qu'elles ne semblaient pas avoir au premier abord. Les grandes pages du Musée d'Amiens sont là pour le prouver. Elles ont, elles auront toujours leur jeunesse robuste, leur poésie biblique, leur lumière d'âge d'or... Et quelle œuvre magistrale que la toile de cette année, *Ludus pro patriâ!* Quelle grandeur dans la composition et quel style ! Quelles *tapisseries* incomparables !

Il y a un poète et un visionnaire supérieur chez ce peintre de cinquante-cinq ans que M. Bonnat nous représente debout, le front haut, résolu et doux à la fois, le poing à la hanche, l'air d'un reître qui serait un peu timide. Car nul n'est plus modeste que M. Puvis de Chavannes. Il aime la solitude comme les forts. Il vit avec ses rêves dans son atelier de la place Pigalle. Les autres ont des hôtels, comme M. Bonnat. Puvis de Chavannes décore leurs escaliers, en ami, mais il ne songe pas *à faire bâtir*. L'an prochain, au Salon des Arts décoratifs, nous verrons sans doute toute une exposition spéciale de cartons de Puvis de Chavannes, comme nous y voyons, cette année, une collection choisie de paysages de Cazin. M. Proust et M. G. Dreyfus pressaient, l'autre jour, M. Puvis de Chavannes pour

qu'il se décidât à cette exhibition personnelle. « Bah ! à quoi bon ? disait-il. On en voit assez de mes grisailles ! »

En attendant, il a cette année un double succès : ses tableaux sont couronnés et son portrait par Bonnat est un chef-d'œuvre. Bonnat a peint Puvis de Chavannes comme Puvis de Chavannes a décoré l'escalier de Bonnat, *con amore*. C'est un contemporain de plus dans la galerie choisie de Bonnat, et comme on retrouve tout le dix-huitième siècle dans les pastels de La Tour, on retrouvera, quelque jour, ce temps-ci à peu près complet dans la collection des toiles de Bonnat. Et c'est même un chapitre piquant, curieusement anecdotique, que je veux écrire depuis longtemps et que j'écrirai dans notre prochaine causerie : *M. Bonnat et ses modèles*.

XIX

La semaine du *Grand Prix de Paris.* — Le Musée Grévin. — Figures de cire! — Léotade. — Booth et le prince impérial. — Curtius. — Le boulevard du Temple. — Le 12 juillet 1789. — Les opinions du citoyen Curtius. — L'histoire et la gloire par les figures de cire. Les galeries de nos *portraitistes.* — M. Bonnat et ses modèles. — M. Camille Doucet et le portrait de M. Robert Fleury. M. Thiers et Mme Thiers. — Comment posait Victor Hugo. — Les historiettes du duc d'Aumale. — Le grec de M. Grévy. — La décoration de Don Carlos. — Le service de Sèvres de M. de Lesseps. — L'habit de M. de Montalivet. — A quoi pensait Victor Hugo ? — *Torquemada* et les livres inédits du poète.

2 juin 1882.

Le Diable Boiteux soulevait indiscrètement comme des dessus de pâté les toits des maisons et, du regard, fouillait dedans d'une façon impertinente. Si l'on pouvait, sans douleur, voir de même ce qui s'agite de pensées sous les crânes parisiens, on y trouverait, au premier rang des préoccupations, la grave question du Grand Prix. Cerveaux masculins et cerveaux féminins, tous sont hantés par ce terrible point d'interrogation : — Serons-nous mouillés dimanche? Car, en dépit de vents

et marées, qu'il pleuve, vente, grêle ou tonne, les Parisiens qui se respectent et les Parisiennes qu'on ne respecte pas, doivent aller au Grand-Prix, tous les ans, sous peine d'abdiquer. On serait *disqualifié* si l'on ne se montrait pas dans la cohue élégante du Derby. On ne ferait plus partie des gens qui citent avec tant de joie, en allongeant chaque jour la liste, les reporters payés à la ligne.

Et cette année, au lendemain même du Grand-Prix, il y aura une curiosité nouvelle. On ouvrira les portes du Musée Grévin. Paris aura son Musée Tussaud ou plutôt retrouvera sa Galerie de Curtius, ce fameux Curtius qui joua tout comme un autre son rôle pendant la Révolution avec ses figures de cire : « Curtius, *artiste et patriote* », comme Grévin est satirique et républicain.

Les figures de cire ! Ce n'était plus que dans les foires qu'on retrouvait, sous le toit garni de zinc de la baraque roulante, ce spectacle qui nous plaisait si fort dans notre enfance et qui doit passionner encore, je pense, les enfants d'aujourd'hui. Je me rappelle encore avec quelle impression de mystérieux respect j'entrais dans ces cabinets de figures de cire où l'on nous présentait autrefois Abd-el-Kader en bournous blanc et M. Guizot quittant la France en redingote, son sac de nuit à la main. C'était en 1848. On avait installé, à Limoges, sur la terrasse de la Place-Royale, qui devait avoir changé de nom, une espèce de tente rayée de rose sous laquelle on nous montrait le frère Léotade et sa victime, tous deux dans leur costume habituel, avec le plan en relief de l'endroit où le crime avait été commis. Je revois encore avec ses joues fraîches, son sourire

niais et son fichu rouge de paysanne noué sur sa robe d'indienne, la figure de la jeune fille morte que, pour deux sous, ses parents, — ses parents eux-mêmes, — offraient ainsi aux regards des passants, en leur faisant remarquer d'ailleurs que ce fichu rouge était le même que portait leur enfant quand elle avait été assassinée. Braves gens et bons parents! Ils vivent peut-être encore et ont dû acheter, dans le Midi, quelque coin de terre avec les gros sous ramassés dans l'*exhibition* très pratique de leur fille assassinée!

J'ai toujours aimé les figures de cire. Ces faces semblent animées d'une vie latente. Les vêtements sur ces corps immobiles donnent à ces fantômes l'apparence du mouvement. Il ne faut pas regarder trop longtemps ces prunelles fixes; le vertige sort de ces yeux de verre. Et quelles antithèses ironiques! C'est par les figures de cire qu'on voit facilement le néant de la gloire!

Celle qu'on appelait autrefois *S. M. l'impératrice* et qu'on montrait, couverte d'un diadème de pierreries, aux paysans charmés par cette beauté calme et ces cheveux blonds; maintenant, du bout d'une baguette, je l'ai entendu désigner ainsi : *Eugénie, ex-impératrice!*

Et, naguères, visitant une de ces baraques où, à la porte, quelque zouave mécanique bat du tambour, tandis qu'une vieille femme en robe à ramages prend une prise à côté d'un autre vieux en bas chinés, — Monsieur et Madame Denis, — j'ai vu, couché dans un manteau sanglant, ce jeune homme tombé, au bout du monde, sous la zagaie des Zoulous.

— Le Prince Impérial! disait le montreur de figures.

Était-ce bien le Prince Impérial? L'*actualité* le vou-

lait ainsi, mais je la reconnaissais, hélas! cette figure de cire étendue là, toute sanglante. Je l'avais vue déjà dans un cabinet de céroplastie du boulevard de Strasbourg. Elle s'appelait alors John Wilkie Booth. Elle était feu l'*assassin du président Lincoln*. La même, exactement la même, avec une tunique grise au lieu d'une tunique rouge.

— Il faut bien tirer parti de son *fonds*, me dit l'*impresario*. Ainsi, monsieur, celui que vous voyez là-bas? Oui, c'est Bazaine!... Il est très ressemblant, mais il a l'air un peu bronzé. Ce n'est pas étonnant, il a été pendant trois ans Théodoros, roi d'Abyssinie!

O gloires passagères des figures de cire! Renommées d'un jour! Panthéon d'une minute!

Chez *Curtius*, cet Allemand naturalisé qui s'appelait Curtz, dans les deux salons qu'il avait ouverts, l'un au Palais-Royal, l'autre boulevard Saint-Martin, puis boulevard du Temple, à côté de Nicolet, — que de grands hommes oubliés figuraient dans ces fondantes apothéoses! Tous les mois il y avait un changement dans la collection : — Curtius montrait les grands hommes et les scélérats : Mesmer, Desrues, Linguet, Voltaire, Frédéric, Jean-Jacques, Cagliostro, Mlle Contat. On voyait chez lui le dîner de la famille royale et les ambassadeurs de Tippoo-Saïb.

L'*aboyeur*, devant la porte, criait aux passants, comme celui du Petit-Lazari, entendu encore dans notre jeunesse :

— Entrez, mesdames et messieurs, entrez! Venez

voir le grand couvert ! Tout comme à Versailles !

« Curtius, dit ce coquin de Théveneau de Morande, dans sa *Gazette noire*, que vient d'analyser fort joliment M. Robiquet, Curtius a modelé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes et les fameux voleurs. On y voit Jeannot, Desrues, le comte d'Estaing ; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel ; l'empereur est à côté du roi... On donne deux sols par personne, et le sieur Curtius fait quelquefois jusqu'à cent écus par jour avec la montre de ces mannequins enluminés. » Le boulevard du Temple offrait encore alors aux badauds, ces chers badauds de Paris, dont je suis, plusieurs autres curiosités : le cabinet de physique de Comus. Comus, le grand-père de Ledru-Rollin. « Comus, insigne escamoteur, dit la *Gazette noire*, qui a donné des leçons au duc de Chartres... ; » la naine, la géante et Noël, chez qui l'on pouvait admirer « le siège et l'attaque de Gibraltar, exécutés par un mécanicien qui n'a jamais fait dans sa vie que des moulins de carton. »

On voyait encore, chez Curtius, la chemise sanglante de Henri IV, avec les coups de couteau de Ravaillac, et il était dans la destinée de cette chemise de figurer dans les musées de cire, car elle est encadrée aujourd'hui, à Londres, en un coin du Musée Tussaud.

Cortz, ou Curtius, devait d'ailleurs suivre le *mouvement*, en politique. Le 12 juillet, le soir de ce dimanche qui fut le prologue de la prise de la Bastille, vers cinq heures, le peuple entra dans le cabinet de Curtius pour « prier, dit Prudhomme, en ses *Révolutions de Paris*, cet artiste de se dessaisir des bustes ou portraits de Mgr le duc d'Orléans et de M. Necker. On a porté ces bustes en

triomphe, quoique décorés de crêpes, symboles de la disgrâce de ces hommes précieux, et le peuple criait : *Chapeau bas !* pour marquer sa profonde vénération. » Le cortège allait suivre le boulevard, puis la rue Saint-Martin, la rue Greneta, la rue Saint-Denis, la rue de la Ferronnerie et la rue Saint-Honoré, jusqu'à la place Vendôme. Là, un détachement de Royal-Allemand charge le peuple, brise le buste de Necker, un dragon lève son sabre sur le buste du duc d'Orléans ; un colporteur, nommé Pépin, qui le portait, pare le coup ; le buste de cire est sauvé... et deux jours après la Bastille est prise !

Curtius tire alors parti de la situation. Il est habile, l'Allemand ! Il exposera tour à tour, selon le vent, l'actualité, l'engouement, les figures des vainqueurs. Il enlève le dîner du roi, il le remplace par les figures des députés de la Gironde. Tour à tour il est feuillant, girondin, Jacobin, maratiste, hébertiste, robespierriste, thermidorien... Il suit le courant, Curtius ! Il est le type du *ministériel* éternel, de l'applaudisseur et de l'approbateur du succès. Le Directoire tombe ? Enlevez Barras ! Vive le général Bonaparte ! Bonaparte est empereur ? Vite une figure de Napoléon dans la pourpre de César, quitte à briser le sire et la cire lorsque Louis XVIII viendra... On n'a pas d'opinion, quand on est Curtius ; on les a toutes.

On a retrouvé une requête du citoyen Curtius, *volontaire de la Bastille* (volontaire par ses bustes ?) se plaignant à la municipalité des *passantes* ou des *errantes* qui déshonorent le boulevard du Temple et font du tort à son cabinet. Tel un boutiquier du faubourg Mont-

martre se plaindrait aujourd'hui de ces rôdeurs trop ennemis des étudiants et trop amis des étudiantes. Ainsi, rien de nouveau sous le soleil parisien.

La céroplastique, renouvelée des Égyptiens, l'est aussi des Grecs et des Perses, et les savants vous prouveront que, dans l'antiquité, les dieux lares, les pénates des pauvres, étaient sans doute en cire.

Nous avons un Curtius nouveau, et peut-être un jour ira-t-on chercher quelque personnage fameux au Musée Grévin pour l'acclamer roi — roi d'une heure ou dictateur d'un jour — devant la façade des Variétés. Tout est possible. Il y a peut-être dans ces figures d'hommes politiques (figures de cire, peu résistantes, la plaisanterie serait trop facile), dans ces comédiens, ces peintres, ces Parisiens, ces nihilistes, ce tas de gloires au quarteron parmi lesquelles on rencontre des renommées qui traverseront les siècles, il y a peut-être là une figure de cire qu'on promènera en triomphe et devant laquelle le peuple criera, un jour, *chapeau bas!* comme devant le buste de ce duc d'Orléans qu'un peu plus tard on ne se contenta cependant pas de décapiter en effigie, comme voulait le faire le dragon.

Qui écrirait l'histoire des figures du Musée Grévin conterait un chapitre de l'histoire même de ce temps. Un autre chapitre, des plus curieux en ce genre, c'est celui que j'ai promis : *M. Bonnat et ses modèles.*

En prenant cinq ou six peintres hors de pair, Carolus Duran, le peintre des jolies femmes internationales, des grandes dames tapageuses, des amies de M. de Girardin

de Girardin et de lui-même, Carolus, l'adorable et admirable peintre des enfants ; Henner, le peintre des honnêtes femmes, tranquilles et pensives, des Alsaciennes et des financières, du général Chanzy ; Cabanel, le peintre des jeunes filles et des aristocraties ; Jacquet, qui est comme breveté par le *high life* et qui a, cette année, fait bien peu de bruit avec sa *France glorieuse*, peut-être parce qu'il en avait fait beaucoup trop avec son aquarelle : la *France glorieuse*, une France costumée en guerrière des tournois ou des ballets de Louis XIV, une France avec l'armure d'autrefois et le minois chiffonné d'aujourd'hui ; en choisissant Parrot, qui a peint Sarah Bernhardt et Mme de Kaula ; Hébert, qui a peint des princesses et des grandes dames authentiques ; Jules Lefebvre, Baudry, Meissonier, Humbert, Émile Lévy ; et en leur demandant le portrait moral, par eux deviné, des modèles dont ils ont exposé le portrait physique, on aurait, à mon sens, la plus précieuse, la plus piquante, la plus curieuse collection de souvenirs intimes.

L'homme qui pose pour sa figure devant le peintre livre, en effet, un peu et beaucoup de son âme même, sans le savoir, sans le vouloir. Il y a là comme une sorte de duel magnétique. Le peintre étudie son modèle, et le modèle observe son peintre. C'est peut-être pour cela qu'il est beaucoup de peintres qui *posent*, à leur tour, sciemment ou inconsciemment devant leurs modèles.

Je me donnerai sans doute ce plaisir, partagé bien vite avec le lecteur, de fixer, au hasard de l'occasion, les souvenirs des peintres qui ont composé une galerie de contemporains célèbres. Reynolds gardait une

boucle de cheveux de la plupart des femmes qu'il peignait et conservait la mémoire des saillies de Samuel Johnson ou de Garrick posant devant lui. Je ferai appel quelquefois aux souvenirs de nos Reynolds, s'il en est — et nous en avons.

M. Léon Bonnat est un des plus sympathiques et des plus puissants parmi nos artistes modernes. Il a déjà, jeune et en pleine possession de son art, signé une de ces *galeries* d'illustres qui sont plus durables que les apothéoses du cabinet de Curtius et même des cabinets ministériels. Il pourrait déjà écrire les *Mémoires* de ses modèles et il est d'un esprit assez supérieur pour les peindre à la plume aussi bien qu'au pinceau. Ce n'est pas lui qui m'a dit tout ce que je sais de sa *galerie*, mais les bonnes fortunes des conversations amicales m'ont permis de fixer plus d'un trait qui appartient réellement à l'histoire, à la plus agréable des histoires, celle de l'art.

M. Camille Doucet nous disait naguère son étonnement lorsqu'il entra pour la première fois dans l'atelier de Bonnat qui allait commencer le portrait, vivant, riant, spirituel et bon de l'excellent secrétaire perpétuel de l'Académie.

Il y avait dans l'atelier, sur un fauteuil, le portrait de M. Léon Cogniet, et cette tête appuyée là au dossier était si parlante, d'une intensité de vie et d'une expression telle, que, dans le premier mouvement, M. Doucet salua, allant droit à son collègue :

— Eh ! mon cher M. Léon Cogniet...

Il s'arrêta au bout de trois pas, mais Bonnat était

enchanté ! Quel éloge eût valu cette méprise ou cette surprise ?

Bonnat avait alors sur le chevalet le portrait de M. le duc de Broglie, celui du duc d'Aumale, dont le képi brodé et la tunique étaient posés sur un divan, et il venait d'achever le portrait de Victor Hugo et celui de M. Grévy.

Quel *Dictionnaire* choisi de *Contemporains* depuis M. Thiers jusqu'à M. Robert Fleury !

C'est dans l'atelier de la place Vintimille, au bout de la maison qui fait encoignure avec la rue de Boulogne, que M. Bonnat avait commencé ce portrait célèbre de M. Thiers. Mais il se trouvait mal installé. L'escalier était dur à monter pour le vieillard et, là-haut, les dix-huit degrés de chaleur exigés par le médecin — dix-huit degrés qui partout devaient suivre M. Thiers, dix-huit degrés, pas un de plus, pas un de moins, — n'étaient pas atteints ou se trouvaient dépassés trop vite.

Le peintre proposa alors à M. Thiers, s'il se trouvait dans l'hôtel de la place Saint-Georges une lumière favorable, de peindre le portrait chez le modèle. Mais à une condition, c'est que là, comme dans la maison de la place Vintimille, le peintre serait libre, absolument libre, et ne montrerait son œuvre que lorsque la fantaisie lui en prendrait. Peintre dans son atelier est maître comme un capitaine de navire à son bord.

— Soit, dit M. Thiers. Allons chez moi !

Bonnat apporta place Saint-Georges sa toile et son chevalet.

— Personne n'entrera, dit M. Thiers, je vous le promets, personne !

C'était surtout la curiosité, toute naturelle, de Mme Thiers que redoutait Bonnat. Il ne connaissait pas Mme Thiers qu'il a depuis appréciée à sa valeur et qui disait en le plaçant à côté de M. Thiers, à dîner : — Parlez-lui peinture ! cela l'amuse ! et il oublie la politique !... Parlez-lui de Raphaël, monsieur Bonnat, Raphaël le console de M. Buffet !

Voilà donc le peintre installé et commençant réellement son œuvre. M. Thiers tenait à une certaine pose. La plus naturelle, la plus simple, était la meilleure. Bonnat se met dans la galerie de l'hôtel au travail. Il est à sa toile tout entier, lorsque la porte de la galerie s'ouvre.

C'était Mme Thiers.

— Ma chère amie, pardon, que venez-vous faire ici ? dit M. Thiers de sa petite voix pénétrante, et très vivement. Vous connaissez les conventions. Allez-vous-en et que je ne vous revoie plus !

— Mais, monsieur Thiers, je venais voir si vous aviez besoin de quelque chose...

— Eh ! ma chère amie, je ne suis pas un enfant et je sais très bien demander ce dont je puis avoir besoin ! D'ailleurs j'ai Louis (son vieux valet de chambre qu'il appelait en riant *butor*, *coquin* et qu'il aimait comme Napoléon Ier aimait Constant Walay, son *fidèle* ou plutôt son infidèle Constant qui ne l'accompagna pas à l'île d'Elbe), j'ai Louis, qui est à côté. Allez-vous-en, et ne revenez plus !

Mme Thiers sortit, en effet ; mais, une heure plus

tard, la porte s'ouvre et la femme de M. Thiers reparaît.

Ah ! cette fois, en la voyant entrer, M. Thiers bondit vers le seuil, y arrive lestement avant que Mme Thiers, hésitante, ne l'ait franchi et, barrant le chemin à la visiteuse :

— Madame Thiers, lui crie-t-il, la voix montant au timbre suraigu, madame Thiers, votre conduite est abominable! abominable ! Si vous ne vous retirez pas immédiatement, je vais être forcé de vous battre !

Et se retournant vers Bonnat, la houpette de soie blanche dressée sur son front comme une crête, il dit en riant de son petit air narquois :

— Voyez-vous monsieur Thiers battant madame Thiers! Voyez-vous ce que diraient demain tels et tels journaux sur le compte du *sinistre vieillard !*

Et tous les matins, en effet, et tous les soirs, le *sinistre vieillard* courait les colonnes de certains journaux.

Cette fois, Mme Thiers se le tint pour dit et, docile, domptée, n'entra dans la fameuse galerie que lorsque le portrait fut complètement terminé, et encore M. Thiers lui disait-il gaiement :

— Je vous en prie, ma chère amie! C'est moi qui vous en prie! Vous serez contente... Vous pouvez entrer! Je ne vous ferai pas de mal!

M. Grévy était moins agité que M. Thiers. Digne, affable, pondéré, il fût resté des heures devant son peintre, sans fatigue de muscles ou de nerfs. Tout en posant, il récitait à M. Bonnat des fragments de Dé-

mosthènes, en grec. Il faisait ressortir la beauté de cette langue sonore et harmonieuse.

Une autre fois, par contraste, M. Isaac Pereire, avec son goût d'artiste mêlé à son tempérament de financier, parlait de musique à M. Bonnat. Ce n'était plus Démosthènes, c'était tout Beethoven que l'homme d'argent savait par cœur.

M. de Montalivet, qui avait conservé jusqu'à son dernier jour l'habit à boutons d'or de sa jeunesse, parlait du roi Louis-Philippe, et, rallié à la République, disait avec une certaine fierté :

— J'étais l'ami du roi et, parmi ses ministres bourgeois, je fus le ministre gentilhomme !

Ministres bourgeois ! Ah ! si M. Thiers eût entendu !

Don Carlos, de qui Bonnat a si virilement peint la belle prestance et l'uniforme neuf, posait avec toutes ses croix.

— N'oubliez pas celle-ci, dit-il un jour au peintre, en lui montrant une décoration d'une forme particulière, c'est l'ordre le plus rare que puisse porter un Espagnol. Il n'y a même que moi qui le possède. Et c'est moi qui l'ai institué, le lendemain d'une rude bataille livrée aux troupes de mon royal cousin...

— Et que vous aviez gagnée?

— Non, répondit négligemment le prétendant, je l'avais perdue !

M. Bonnat voudrait, dans cette galerie d'hommes illustres qu'il a commencée et où les individualités les plus opposées se rencontrent, littérateurs comme M. Doucet, hommes et écrivains politiques comme M. de Broglie, peintres comme M. Puvis de Chavannes

esthéticiens comme M. Roger Ballu, financiers comme M. de Camondo et M. Henri Germain, et les femmes belles ou célèbres, belles et célèbres parfois, Mme Pasca, Mme Bischoffsheim, la comtesse Potocka, Mme Samuel de Rothschild, l'aïeule si intéressante à écouter et qui vient de donner, en cadeau de noces, son portrait tout justement à sa petite-fille qui se mariait cette semaine; — il voudrait, le peintre, ajouter à tous les contemporains qu'il a déjà faits siens M. Gambetta, qu'il se propose de peindre à la tribune, debout, la poitrine large, la tête renversée et la main droite étendue; M. Alexandre Dumas fils, qu'il voit causant, mordant, étincelant, et M. Ernest Renan, les deux mains croisées sur l'abdomen, dans une attitude quasi monacale, souriant finement et songeant, l'œil profond, la lèvre sensuelle, mordante et bonne à la fois.

Ils prendraient place à côté de M. de Lesseps, de Victor Hugo, du duc d'Aumale...

Bonnat ne parle qu'avec un certain respect attendri de ce duc, gentilhomme et soldat, qui lui contait admirablement de si alertes et si vaillantes histoires, bien enlevées, spirituelles et très françaises. Souvenirs de guerre, historiettes africaines, où la moindre anecdote, contée en fumant, dans les entr'actes de la pose, prenait un tour héroïque, où l'émotion de la bataille se mêlait au ressouvenir du bivouac.

C'était le moment où le général Farre venait de supprimer les tambours dans l'armée française.

— Ma foi, disait le duc d'Aumale, assis sur le canapé du peintre et roulant une cigarette, je la regrette, cette peau d'âne qui battait si crânement la charge et dont

les *ra* et les *fla* répondaient sourdement à la crépitation de la fusillade!... J'aimais les tambours. Il y a toujours un alerte *tapin* dans toute victoire française. Et puis, c'est peut-être de l'égoïsme ! je n'ai jamais oublié que je dois au tambour-major de mon régiment d'avoir gardé, de Marseille à Paris, une réputation intacte d'orateur... Oui, voici l'histoire : Je revenais d'Afrique avec mon régiment. Il s'était bien battu ; j'en étais très fier et, sur le chemin, depuis le port de débarquement jusqu'ici, toutes les municipalités venaient au-devant de nous et nous couvraient de toutes espèces de fleurs, sans oublier les fleurs de rhétorique. Les discours pleuvaient ! Discours des préfets et des maires, discours des professeurs, discours des magistrats... J'écoutais tous ces discours et, lorsque je commençais à prendre la parole... « Monsieur le maire » ou « Monsieur le préfet », tout aussitôt mon bon et intelligent tambour-major levait sa canne... un roulement de tambours couvrait ma voix... *rrran!* Je saluais, on acclamait mes soldats ! Et j'ai traversé la France ainsi sans avoir à prononcer une harangue !

Puis, après avoir souri, le peintre se sentait remué et touché au vif, avec cette « petite larme » dont parle Sterne, au bout des cils, lorsque le duc ajoutait, d'un autre ton :

— Mon tambour-major !... C'était un brave ! Il s'est fait tuer vaillamment en Crimée !... Avec tant d'autres !

C'était le patriote et le soldat parlant après le lettré et l'observateur.

M. de Lesseps, lui aussi, fut un *modèle* conteur

d'histoires. Mais la gouaillerie et la belle humeur y tenaient plus de place que les ressouvenirs d'héroïsme militaire.

Le vice-roi l'aimait beaucoup, ce gai et grand Français qui a le charme et qui, par-dessus toutes ces qualités, possède celle que Napoléon prisait le plus chez ses généraux : Il est *heureux*. C'est à cette affection, née depuis l'enfance du vice-roi, que M. de Lesseps dut de pouvoir surmonter toutes les difficultés soulevées contre le percement de l'isthme de Suez. Le vice-roi le comblait de prévenances, de cadeaux, allait avec lui visiter les travaux du percement. Un jour, comme M. de Lesseps devait voyager avec le souverain, celui-ci lui donna un magnifique service de Sèvres exactement pareil à celui que Son Altesse emportait en voyage. On se met en route. Au bout de quelques jours de marche à travers le désert, plusieurs des pièces du service du vice-roi étaient cassées ou ébréchées. Au contraire, le service entier de M. de Lesseps était intact.

— Et comment diable faites-vous pour conserver indemnes toutes vos tasses ? demanda le vice-roi.

M. de Lesseps prit un air fier :

— C'est bien simple, Votre Altesse. Je les soigne moi-même ! Personne n'y touche que moi.

On repart. Au bout d'un moment, le vice-roi dit à M. de Lesseps :

— Lesseps, vous ne savez pas ce qu'on vient de me dire ? Il paraît que le dromadaire qui porte votre bagage est éreinté ! J'ai donné des ordres pour qu'on en amenât un plus fort !

Et, en effet, M. de Lesseps voit apparaître un superbe

animal d'une taille majestueuse et sur le dos duquel on charge le précieux service. Hélas ! c'était une bête sauvage, non pliée encore au travail qu'on exigeait d'elle. Le dromadaire n'eut pas plus tôt sa charge sur le dos, qu'il saute, rue, se débarrasse à sa façon du beau service de Sèvres, et tasses, sucriers, soucoupes, —pauvre pâte tendre ! — de voler en l'air et de se briser çà et là sur le sable.

Et le vice-roi de se tordre de rire devant l'air piteux de M. de Lesseps, tout à l'heure imperturbablement triomphant :

— Personne que vous n'y touche, Lesseps ? Qu'est-ce que vous prétendiez donc ? Voilà un gaillard qui y a touché ! — Consolez-vous ; je vous prêterai mes pièces ébréchées. Mais ne méprisez plus mes tasses fendues !

M. Bonnat peignait, un jour, dans cet atelier de la place Vintimille où M. Thiers n'avait pu poser, le portrait de Victor Hugo, lorsque, tout justement, M. de Lesseps sonne à la porte. Bonnat va ouvrir. Que faire ? Il ne pouvait congédier M. de Lesseps et, d'un autre côté, il, ne voulait pas contrarier Victor Hugo.

— Cher maître, dit-il au poète, c'est M. de Lesseps ! Vous déplaît-il qu'il entre ?

— Point du tout ! dit Victor Hugo.

Il y avait vingt ou vingt-cinq ans que ces deux hommes ne s'étaient vus. M. de Lesseps entra, salua Victor Hugo assis, la main sur un volume, pensif, tel que l'a représenté Bonnat. Le poète inclina sa tête, avec cette politesse d'un autre temps qu'il a conservée

comme une belle tradition française. Mais il ne dit pas un mot.

M. de Lesseps, alors souriant, lui rappela de vieux souvenirs, lui dit que, là-bas, en Égypte, le nom de celui qui avait écrit les *Orientales*, chanté *Buanaberdi*, était aussi illustre qu'à Paris même.

Victor Hugo saluait, mais ne répondait point.

Avec sa verve habituelle, M. de Lesseps continuait, mais il n'arrachait pas une parole à Hugo, et Bonnat se sentait un peu mal à l'aise entre ces deux hommes, se demandant s'il y avait entre eux quelque cause de froideur cachée.

A la fin, M. de Lesseps salua et se retira. Victor Hugo lui rendit son salut, et, lorsqu'il fut parti :

— Il y a bien longtemps que je connais M. de Lesseps, dit-il. Nous n'étions pas du même avis sur bien des questions jadis ; il est un peu cousin de l'impératrice, je crois. Mais c'est un des hommes que j'estime le plus, qui honorent le plus notre pays, et je pense que le Sénat devrait et doit en faire, pour sa dignité et pour la France, un sénateur inamovible !

Le peintre était un peu surpris. Pourquoi Victor Hugo n'avait-il donc point parlé quand M. de Lesseps était là ?... Ah ! c'est que Bonnat travaillait et que le poète s'était promis de ne point bouger pendant que le peintre serait à l'œuvre. Son immobilité de lèvres, de visage, c'était encore envers l'artiste une forme de son admirable politesse.

Il restait là, en effet, dans l'attitude d'un lion au repos. Sa volonté le changeait en statue. Un jour qu'il avait posé pendant plus d'une heure sans broncher,

Bonnat lui-même, agile et vigoureux, Bonnat, leste, robuste, musclé comme un Basque joueur de paume, Bonnat, n'en pouvant plus de fatigue, le pria de se reposer.

— Allez, allez, répondit le poète, il faut mépriser ces faiblesses-là !

Et il continua à rester immobile.

Parfois Bonnat s'arrêtait, essayant de se demander où était, pendant ce temps, l'imagination, la pensée du poète ! Où elle était ? Dieu sait où ! « Ce que je sais, nous disait Bonnat, de qui je ne tiens pourtant pas tous ces souvenirs et qui sera étonné de les retrouver sous ma plume, ce que je sais, c'est qu'il restait des heures entières sans dire un mot, et c'était seulement à ses yeux ardents que je voyais que son esprit, comme un feu intérieur, travaillait. »

M. de Lesseps était peut-être venu sonner à la porte de Bonnat pendant que Victor Hugo écoutait le bruissement des flammes et des voix intérieures.

Peut-être songeait-il à ce *Torquemada* qui paraît aujourd'hui, et dont la terreur même, l'horreur, la fureur, sont dominés par un cri de pitié, celui de François de Paule :

L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère. Il est l'ami.
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.
Dieu de l'esprit humain a fait une aile ouverte
Sur la creation et, sous la branche verte,
Dans l'herbe, dans la mer, dans l'onde et dans le vent,
L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.

Torquemada, qui date de plusieurs années, n'est point le seul drame que le poète ait, comme on dit, en portefeuille — un portefeuille que nul vote ne lui peut arracher. Je sais de lui un drame en un acte, moderne, poignant, la *Faim*. Et une série encore de la *Légende des Siècles*, et un volume de satires politiques, les *Années funestes*, et un poème épique, la *Fin de Satan*, et peut-être le pendant de la guerre de Vendée en 1793: la guerre à la frontière et la lutte contre l'étranger.

— Je laisserai après moi, nous disait-il un jour, presque autant de volumes à publier que j'en aurai publié de mon vivant!

Bonnat avait bien rendu cette face auguste et robuste de travailleur sans repos. Au reste, il a admirablement peint, avec une puissance supérieure, à travers maints chefs-d'œuvre, les hommes de son temps, et j'ai eu plaisir à jeter, — en laissant respectueusement aux portraits de femmes le mystère de leurs coquetteries, — un coup d'œil intime, indiscret peut-être, sur cette galerie de contemporains dont quelques-uns sont des grands hommes célèbres célébrés par un grand artiste.

C'est là plus que de l'historiette, je le répéte, c'est de l'histoire.

XX

Fin de saison. — La campagne. — Les étrangers. — La mode. — Où en est la vie élégante. — L'anglomanie. — Les chapeaux mous. — Modes masculines : quatre boutons de chemise au lieu d'un! — Modes féminines : le triomphe du jaune. Les *Rayons jaunes*. — Tournesols et jonquilles. — Le *lawn-tennis*. — Une *furia inglese*. — Les tournois de *lawn-tennis*. — Clubs contre clubs. — Ce que serait à Paris un *lawn-tennis club*. — L'exhibition canine. — L'Exposition des peintures de M. Baudry. — Le *Musée Grévin* et le *Musée Tussaud*. — Un lunch dans la berline de l'empereur. — Le lit du cholérique, souvenir d'un cabinet de figures de cire. — Les bohèmes d'autrefois.

9 juin 1882.

Il est bien entendu que la « saison » parisienne est finie. On ferme! On va fermer! On a fermé! La villégiature commence. La fièvre du déplacement sévit déjà sur les Parisiens. Il n'est point besoin cependant d'aller chercher la campagne au loin de Paris, et les quais, un jour de vente des fleurs, ou le marché de la Madeleine, sous les platanes, avec son étalage de bégonias et de roses et son tapis de géraniums, sont aussi jolis que les jardins où les épines roses ont passé fleur et où l'on

voit déjà tomber lentement les fleurs d'acacias comme de gros flocons de neige...

Paris, à l'heure où nous sommes, n'est plus qu'une vaste gare, un embarcadère. Les Parisiens y font leurs malles et les étrangers y apportent les leurs. La population d'habitude est, si je puis dire, saupoudrée d'une légère farine exotique. Beaucoup d'Anglaises, des Américaines, des Russes, quelques Allemandes. C'est à leurs modes qu'on devine les nationalités de ces jolies jeunes filles rencontrées un peu partout et qui apparaissent au moment du Grand-Prix comme une floraison particulière.

Ces élégantes, qui donnent un aspect tout particulier à nos promenades, à nos salles de théâtre, à l'allée des Poteaux ou à l'avenue des Champs-Élysées, viennent s'inspirer de nos tics et nous apporter ceux qui, chez elles, sont à l'ordre du jour. Libre-échange des engouements et parfois du ridicule.

Il paraît, en effet, que, si l'*article de Paris* fait encore fureur, çà et là, à l'étranger, nous avons aussi, nous, la passion des choses exotiques, — non seulement du japonisme, des turqueries, des chinoiseries, — mais, par exemple, comme vers la fin même du dix-huitième siècle, une nouvelle anglomanie très caractérisée.

Je rencontrais, l'autre jour, dans la revue mondaine par excellence, la *Vie élégante*, ce renseignement stupéfiant : C'est à la fin de mai qu'en fait de chapeaux d'hommes les nouveautés apparaissent importées par la fashion d'outre-Manche. Ce sont les Anglais qui décident si l'on doit, oui ou non, à Paris, conserver le

feutre mou aplati, le bolero, ou y renoncer. Les Anglais décrètent, les Français obéissent. Le *chic parisien*, c'est maintenant le *chic anglais*.

Ce n'est pourtant pas d'Angleterre que nous vient cette déplorable coiffure molle, ce chapeau de feutre bossué, relevé, défoncé, tordu, teint dans toutes les couleurs du rose, du pourpre, du safran, du bleu pâle, que quelques fantaisistes audacieux osent arborer sous les arbres et porteront cet été sur la grève, et qui fait ressembler ceux qui osent s'en affubler à des Gille de Watteau revenant de la Courtille. Ils sont hideux, ces feutres de couleur, et, pour comble de mauvais goût, voilà maintenant qu'on les brode. On les agrémente dans un coin de la figure de quelque jockey ou d'un profil de canotier, ou d'un arlequin, ou d'une pierrette. C'est la mascarade à l'état permanent. Hélas ! et nous n'avons même pas à accuser les Anglais de cette innovation caricaturale !

Je laisse, d'ordinaire, passer les modes sans m'en occuper. Mais elles ont, dans leur drôlerie, leur philosophie qu'il ne faut pas négliger. Les moindres modifications du costume causent, non seulement chez les femmes, mais chez les hommes — petits-fils de Brummel et du comte d'Orsay — des commotions aussi violentes que des cataclysmes.

Je sais des gens intelligents qui se croiraient déshonorés s'ils portaient encore telle ou telle cravate alors que M. de D... a décrété que cette cravate est discréditée. Et sait-on ce qui se passe aujourd'hui dans le monde

des *purs* entre les *purs* et des corrects entre les corrects? Grave affaire! Innovation étonnante! Nouvelle inattendue qui trouble et passionne beaucoup plus certains esprits (je suis poli) que les nouvelles d'Égypte ou les discussions de la Chambre! C'est résolu, c'est décidé, c'est officiel : on portera, désormais, sur le devant de la chemise, au lieu de trois boutonnières très visibles, *quatre boutonnières*, avec boutons en or mat extrêmement petits. Cet hiver, le *chic* officiel était de n'avoir à la chemise qu'une seule boutonnière avec large bouton plat, en or ou en brillant; le malheureux qui eût montré plus d'un bouton à son plastron était littéralement *dégommé*. Cet été, au contraire, et l'hiver prochain, si l'on n'avait pas quatre boutons pour un, on serait, par le petit baron ou le grand marquis, ceux qui donnent le ton, éperonnent les tailleurs et conseillent les chemisiers, regardé comme un simple marchand d'épices. Donc, quatre boutons, qu'on l'entende bien, quatre boutons, pas un de moins, et un col très haut, presque le col des bonnes gens de 1830, — voilà la mode d'aujourd'hui qui sera vraisemblablement encore la mode de demain... Quant à après-demain, je n'en réponds pas!

Cela dépend de trois ou quatre gentlemen à Paris et de sept ou huit clubmen à Londres.

Quant aux modes féminines, Sainte-Beuve est mort trop tôt. Il assisterait aujourd'hui à l'apothéose de ses *Rayons jaunes*, — ces fameux *Rayons jaunes* qui lui ont attiré jadis des averses de railleries. Tout est jaune dans la mode actuelle : jaune d'or, ou jaune-

safran, bouton d'or ou jonquille. Cette invasion de jaune, sur tous les tons et dans tous les tons, nous vient encore d'Angleterre en droite ligne. Les Anglaises un peu qualifiées, les Anglaises à la mode, les miss et les ladies dans le mouvement portent, sans sourciller, d'énormes tournesols à leurs chapeaux, des tournesols à leur corsage, des tournesols brodés dans la jupe de leurs robes ou dans le dos de leur corsage. C'est la folie du tournesol. Et j'ai lu dans un écrivain de *high life* que déjà le tournesol apparaissait dans la toilette de nos Parisiennes. On a vu, au Grand-Prix, des tournesols qui n'étaient pas des tournesols anglais! On les porte au bord de la Tamise, on les importe au bord de la Seine!

Il y a aussi le bouquet de jonquilles, parfois énorme, et qu'on tient à la main jusque dans les rues. Les élégants, imitant le beau sexe, ont même remplacé, aussi, le camélia ou le gardénia de la boutonnière par un brin de jonquille. Jonquilles et tournesols nous menacent effroyablement, sans compter le *lawn-tennis*, qui fait en Angleterre des ravages auxquels le skating même, en son beau temps, ne pourrait se comparer. Il se produit, chez nos voisins, très intelligemment épris de gymnastique, reconnaissons-le, une épidémie en quelque sorte nationale, l'épidémie de ce jeu spécial de balle et de raquette appelé le *lawn-tennis* et que nos jeunes filles ou nos élégantes, sur la plage, jouent aussi par coquetterie, mais sans passion, tandis que les Anglais et les Anglaises s'y livrent avec une sorte de fureur stupéfiante, de frénésie extraordinaire, admirable, si l'on veut.

Le *lawn-tennis*, c'est, à l'heure présente, la véritable

folie anglaise. Ce peuple, que nos comédies d'autrefois regardaient comme une nation de « spleenetiques », est un peuple de gymnastes. Chaque ville, chaque village presque, a là-bas son *lawn-tennis club*, club mixte, composé de jeunes gens et de jeunes filles. Et les clubs de *lawn-tennis* s'envoient, les uns aux autres, des défis qui donnent la fièvre aux comtés. On est très sérieux dans ces clubs : on y vote au scrutin secret. On y combat pour l'honneur du club, et une jeune fille anglaise qui a gagné, dans un tournoi de lawn-tennis, une paire de vases en barbotine, en est plus fière qu'une Française de la « sonate » qu'elle exécute, et une Allemande du gâteau aux *quouetches* qu'elle a pétri.

J'ai vu, ces jours-ci, à Paris, une charmante jeune fille anglaise, éprise de cette vie parisienne jusqu'à en être un peu grisée, allant le matin au Bois, s'arrêtant au panorama de Champigny, déjeunant à la Cascade, courant au Musée Grévin, de là à l'exposition de Paul Baudry, puis au Salon, puis au théâtre, écoutant soupirer Mlle Van Zandt en Chérubin ou rire Mme Samary dans le *Monde où l'on s'amuse*, saturée de plaisirs, emportée gaîment dans le tourbillon parisien... et cependant, devant tout ce pimenté, cet inédit, ce curieux, ce piquant, ce montant, cette mousse de Paris, soupirant, comme une exilée, après le grand pré vert où, la raquette à la main, on joue, là-bas, au *lawn-tennis*, sous le ciel gris de Manchester....

C'est qu'on l'attend là-bas, pour le *tournoi!* C'est que le *lawn-tennis club* de la ville voisine a défié le *lawn-tennis club* dont elle est le *champion*. Dès lors Paris ne compte plus! Elle bondirait volontiers, la jeune miss,

comme la balle sur sa raquette, par-dessus le détroit!

Rien de plus original, du reste, que ces tournois spéciaux. Chaque club remet l'honneur de l'association aux mains d'un jeune homme et d'une jeune fille du club. Couple contre couple. Et bataille! Homère eût chanté ses Iliades, et, comme dans l'*Iliade* aussi, l'amour a montré le bout de son aile et de ses ongles. Récemment il est arrivé que le champion d'un *lawn-tennis club* d'une petite ville des environs de Strafford-sur-Avon, se trouvant précisément être le fiancé de la jeune fille qui représentait le champion féminin, la *championne* du *club* ennemi, ce joueur de *lawn-tennis*, pris entre le devoir et la passion, a galamment sacrifié la renommée de son club à la gloire de sa fiancée! Il a tout exprès commis faute sur faute, et il a laissé gagner à la jeune fille les vases en barbotine ou la coupe d'honneur de vin offerts en prix aux vainqueurs du tournoi.

O trahison qui a déjà retenti dans tous les cœurs anglais, gonflés de la passion du *lawn-tennis!* Le nom de Thersite n'est pas plus flétri que celui de cet infidèle joueur de balle! On a dû casser sa raquette comme on briserait une épée déloyale. Et qui sait si, pour faire pendant à la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, — quelque poète anglais ne va pas écrire un poème héroï-comique : le *Lawn-Tennis et la Fiancée !*

Eh bien! pour peu que l'anglomanie continue chez nous, le *lawn-tennis* y poussera aussi comme une plante exotique. Il y a déjà, je crois, un *lawn-tennis club* au

bois de Boulogne. Seulement, on voit quelles modifications toutes particulières le Parisien apporte à ces institutions de gymnastique. Le skating, gravement pratiqué en Angleterre et regardé comme une institution utile, est devenu chez nous une variété du café-concert. Et de la Sparte anglaise nous avons tôt fait une Cythère. Le jour où le *lawn-tennis* deviendrait chez nous à la mode, on se rendrait au *club* pour voir les jolies filles — celles qu'on appelait les *filles du monde* au temps des Saint-Aubin et de Manon-Lescaut — lancer la balle, et pour attraper la balle au bond. Ce que la correction et les mœurs anglaises admettent tout naturellement, notre laisser-aller le transforme, le déforme, et le *lawn-tennis* français s'ouvrirait trop vite sur un *concert-promenade*.

C'est dommage, j'en conviens. Ces plaisirs en plein air, avec jaquette et costume spéciaux, ces jeux qui fouettent le sang, amènent le rose, et non le rouge, aux joues, avec le rire aux lèvres, conviendraient fort à nos anémies. Mais imaginez donc en France des clubs mixtes et des tournois, où deux jeunes gens, champions du *lawn-tennis club* de Saint-Germain, iraient sur la pelouse de Longchamps disputer un vase de Sèvres aux champions de Saint-Cloud ou du Vésinet!

Nous avons d'autres plaisirs. Le *chic* et la mode ne sont point là, pour le moment. On s'en va aux Tuileries voir l'exposition des chiens et, après les dogues et les havanais, on entre à l'Orangerie et l'on regarde les peintures de Paul Baudry. C'est sous le patronage des Arts Décoratifs que cette exposition de peintures (la cinquantième de l'année, peut-être) a été or-

ganisée. Elle est toute choisie et laisse une impression d'art admirable. M. Paul Baudry triomphe en trois endroits à la fois : au Salon, où il expose une *Vérité* qui corrige le proverbe : « Toute vérité est bonne à entendre et exquise à voir ; » dans la galerie Petit, où sa *Vague*, son *Amphitrite*, son *Petit saint Jean* figurent victorieusement, et là, dans cette Orangerie, où le plafond destiné au palais de ce M. Vanderbilt qui a acheté aussi l'adorable *Fiancée* de M. Jules Lefebvre donne la sensation de la grâce absolue dans la décoration. Tous les dieux sont là, joyeux, aux noces de l'Amour et de Psyché, non pas en goguette, mais en partie fine, et Apulée traduit par ce Vénitien de Paris qu'on serait tenté d'appeler *Paolo* Baudry garde une élégance antique avec je ne sais quoi de finement moderne. Imaginez un *Dialogue* de Lucien traité à la parisienne ou à la vénitienne. Le couple de l'Amour et de Psyché a la grâce chaste et tendre à la fois d'un mariage de passion.

Et puis, M. Baudry a envoyé là son *Saint-Hubert*, et des portraits anciens : le portrait de Beulé, un des chefs-d'œuvre de l'art contemporain, le portrait de M. F. Guizot, le portrait de Madeleine Brohan, celui de Mlle Denière, du général de Montauban... Ce sont de telles expositions qui servent à la renommée d'un artiste et permettent au public de l'étudier, de le juger, et, quand il s'agit d'un Paul Baudry, de l'admirer sans craindre les coups de coude et la cohue des visiteurs du Salon.

L'autre *exhibition* qui est l'*attraction* de la semaine (pour rester dans l'anglomanie), c'est le Musée Grévin, le

Musée Tussaud de Paris. Tout voyageur débarquant à Londres se précipite immédiatement vers deux curiosités très différentes : Westminster et le musée Tussaud, les grands hommes du passé en statues de pierre, les grands hommes du présent en figures de cire. Mais les étrangers ne composent pas seuls la clientèle du musée Tussaud ; les Anglais sont très fiers de leur *galerie*, et j'ai assisté là à ce spectacle extraordinaire pour moi, tout simple peut-être pour les *Londoniens* qui doivent y être habitués : une famille anglaise, père, mère, enfants, — une nichée d'enfants, — installés dans la voiture de Napoléon prise à Waterloo et y *lunchant* avec délices, patriotiquement, une serviette sur les genoux et des sandwichs sur la serviette. Tels les bons bourgeois de Paul de Kock, au temps de M. Dupont et de Gustave le Mauvais Sujet, allaient dîner sur l'herbe fraîche à Romainville. Quelle gloire et quelle volupté d'ailleurs pour un Anglais : avoir *toasté* en famille dans la berline de l'empereur.

Le Musée Grévin ne vise pas à ces succès de *bibelots* archéologiques. Il est très parisien et très moderne. Son installation me rappelle une des étrangetés les plus stupéfiantes de la vie d'un pauvre garçon qui eût fourni, avec ses aventures, plus d'un chapitre nouveau aux *Scènes de la Vie de Bohème*. Ce n'est pas la première fois qu'on essaye de fonder à Paris un Musée Tussaud, mais c'est la première fois qu'on y réussit. M. Chabrillat, aujourd'hui directeur de l'Ambigu et alors journaliste très alerte, hérita même, un beau jour, d'un musée de figures de cire, tout complet, et établi passage de l'Opéra, au-dessus de l'horloge. Bien des Parisiens

doivent s'en souvenir encore. Le père de M. Chabrillat avait, je crois, acheté l'affaire. N'était-ce pas le musée Hartkoff?

Bref, du jour au lendemain, un matin, M. Chabrillat se vit à la tête d'une collection de figures de cire, ethnographie et nosographie mêlées. Médecine et actualités. En ce temps-là, le futur directeur de l'Ambigu avait pour ami un noctambule acharné, artiste alors, dessinateur de talent, depuis mêlé à bien des drames, et qui, pour le moment, se trouvait sans domicile, congédié par son hôtelier et logeant à la belle étoile.

Le bohème apprit avec une stupéfaction mêlée d'espoir que Chabrillat héritait d'un musée céro-plastique. Il accourt, et, dès la première minute, une idée lui vient, lumineuse. Il y avait là, parmi les figures de cire, un groupe représentant la visite de l'impératrice Eugénie aux cholériques d'Amiens. A droite, l'impératrice souriant au malade; à gauche, une sœur de charité sous sa coiffe aux ailes blanches, et, dans un lit de fer, le cholérique, livide, maigre, moribond, presque vert, dans de bons draps blancs. Et voilà l'idée du dessinateur sans asile. Le musée fermait à minuit. C'était donc tout simple; après la fermeture, le bohème enlevait du lit l'infortuné cholérique, le déposait avec précaution sur le parquet et se couchait paisiblement à sa place, la tête sur son oreiller.

— Veux-tu? demanda-t-il à Chabrillat.

Chabrillat consentit. Que lui faisaient ces figures de cire? Et, ainsi, pendant un mois et plus, tout heureux de l'originalité du logis, le dessinateur, chassé de son hôtel, coucha dans le lit du cholérique et, chaque

matin, comme Montaigne enfant se réveillait au son de la musique, lui s'éveillait doucement sous l'œil clément et doux de la sœur de charité et sous le regard souriant de l'impératrice, qui penchait vers lui ses cheveux blonds...

Non, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fantaisies aussi bizarres dans les plaisanteries d'Henry Mürger.

Et si l'on savait ce qu'est devenu, depuis, au temps de la Commune, ce paisible et bizarre dormeur!...

XXI

L'homme et la bête. — Un réveil de sauvagerie. — Le drame du Pecq. — M. Macé et le *Musée du crime*. — Une vengeance de mari, souvenir d'Adolphe Crémieux. — Un père. — La loterie. — Loteries nouvelles. — Une opinion de Toussenel. — Le baron Taylor. — L'*Hôtel* des Gens de Lettres. — Ceux que ne nourrit point la plume. — Combien *Madame Bovary* rapporta d'argent à Flaubert. — La loterie et Louis-Philippe. — Un gros lot. — Un roman inspiré par le crime du Pecq. — La gloire. — Malesherbes et Troppmann.

16 juin 1882.

Voilà un triste mois de juin. Il semble que la barbarie, toujours latente au fond de l'âme humaine, ait tenu à fleurir avec le mois des roses. On brûle des Israélites en certains endroits, on massacre des Européens à Alexandrie, on égorge un malheureux dans une maison du Pecq, et il faut avoir vu la photographie de son cadavre, roulé, ficelé, empaqueté, ligotté, pour se rendre compte de l'horreur du crime.

Ce sont généralement les meurtriers ne faisant point métier du meurtre qui raffinent le plus l'assassinat. Les bandits ordinaires y vont, comme on dit, à la bonne franquette. Ils tuent pour tuer. Peu leur importe qu'on

souffre ou ne souffre pas, pourvu qu'on ne parle point. Leur idéal, c'est le silence de la victime. Mais lorsqu'à la soif du meurtre se joint un appétit de vengeance, on voit à quelles inventions féroces peuvent aboutir des misérables. M. Macé, qui a imaginé en homme admirablement inventif cette dramatique promenade de l'assassin dans les rues du Pecq et de Chatou, où les gens qui l'avaient vu passer devaient nécessairement le reconnaître, M. Macé a réuni, dans son cabinet de la préfecture de police, une sorte de *Musée du crime* comparable à celui que les *detectives* de Londres ont aussi établi à Scotland Yard.

Rien n'est plus tragiquement curieux que cet assemblage d'instruments de meurtre et ces photographies d'assassins et d'assassinés. Tous les héros hideux de la cour d'assises figurent là, avec leurs faces effroyablement intelligentes ou atrocement bestiales. Tous les crimes commis ont laissé dans cette collection sinistre un *accessoire* hideux : marteaux sous lesquels la cervelle a jailli, couteaux tachés d'une rouille noire qui est du sang; os de mouton que les *érudits* de la rixe nocturne tiennent entre leurs doigts et qui, frappant de bas en haut dans le ventre, causent inévitablement une péritonite mortelle; yeux de verre, fausses barbes, masques de velours, et la collection des fausses clefs, et les scies minuscules qui ont raison des barreaux de fer, et les faux billets de banque, et les faux lingots d'or, et les cartes bizeautées; tout le détritus du vice et du meurtre se retrouve là, en une promiscuité lugubre, étiqueté, cacheté de rouge avec rapides inscriptions explicatives, — siphons d'eau de Seltz qui ont assommé

des gens, cordes qui en ont étranglé d'autres, bâillons qui ont étouffé les cris, revolvers qui ont fracassé des crânes : tout cela sentant la mort et le mal, et mis sous verre, comme des livres précieux dans une bibliothèque fermée.

Les accessoires de ce drame du Pecq, qui semble un roman de Boulabert ou de Gaboriau mis en action, figureront, un jour, dans le Musée du chef si distingué, si intuitif et si courageux de la police de sûreté et, pour compenser leur horreur, ils auront leur côté moral. C'est une terrible leçon donnée aux hommes qui se plaisent aux caprices de Marianne. Gremio, le mari, est là, dans l'ombre, moitié Othello, moitié Shylok, et le serre-denier devient un serre-gorge et se paye sur la chair de l'amant.

Cet atroce drame du Pecq me rappelle une saisissante histoire — il s'agit aussi d'une vengeance, et d'une vengeance de Gremio — que racontait Adolphe Crémieux, avec cette verve étonnante et ces pittoresques détails qu'il apportait à ses récits plus entraînants parfois que ses plaidoiries.

C'était en Dauphiné. L'avocat illustre avait été appelé de Paris pour défendre un homme accusé d'en avoir, en pleine forêt, égorgé un autre. Ce meurtrier était un mari comme le pharmacien Fenayron. Apprenant que sa femme avait pour amant un jeune homme du pays — j'ai oublié son nom — pris de jalousie, il avait contraint (à la façon du duc de Guise dans le drame de Dumas) l'épouse adultère à donner un rendez-vous à celui qu'elle aimait, et, à huit heures, dans un bois, guettant l'arrivée de l'amant, il lui avait, à bout portant, fait sauter

le crâne. On avait retrouvé le cadavre sur l'herbe rougie et, dans la poche du mort, la lettre de la femme lui donnant un rendez-vous à l'heure précise où avait dû être commis le crime.

Dans le pays, il n'y avait qu'une voix pour accuser le mari et pour maudire la femme. Ce justicier de son honneur, ce vengeur de son bonheur, avait commis un guet-apens trop lâche. La ville demandait sa mort. Il appela Adolphe Crémieux. L'avocat accourut. Il fut si éloquent, si entraînant, si admirable, que femme et mari furent acquittés. En sortant de l'audience, Crémieux prit le bras de son client que la foule voulait écharper et, de sa poitrine, il le protégea après l'avoir défendu de sa parole.

Mais il était, pour le mari, prudent de fuir. Crémieux retint, pour le soir même, une chaise de poste, c'était au temps des diligences, et, en pleine nuit (la femme que le mari ne voulait plus revoir, réfugiée dans un couvent), l'avocat et l'accusé de la veille se mirent en route, gagnant la Savoie.

— Je vous accompagnerai jusqu'à la frontière, avait dit Crémieux.

Pendant le trajet, le meurtrier et son défenseur restaient muets, chacun d'eux perdu dans ses pensées. A un relai, Crémieux descendit. On arrivait dans les montagnes. Le froid piquait. Pendant qu'on changeait de chevaux, l'avocat voulut engager avec le postillon une de ces conversations banales et familières des voyages d'autrefois ; mais, brusquement, le sang d'Adolphe Crémieux *ne fit qu'un tour*, comme dit le peuple. Il avait, là, dans ce postillon engoncé, le collet relevé

autour des joues, reconnu — qui? — le père du jeune homme assassiné, — le père, grand, robuste, qui, pendant le procès, s'était tenu devant le meurtrier, les bras croisés, les yeux fixes et restant là, dans la cour d'assises, blême et menaçant comme le spectre du mort.

Le père! Cet homme déguisé en postillon, c'était le père de celui que le compagnon de route de l'avocat avait tué.

Crémieux ne dit pas un mot, remonta dans la chaise de poste et, dans la nuit, sans avertir son client du danger couru, il regarda droit devant lui, à travers les vitres.

Une nuit claire, avec de la lune et un fouillis d'étoiles tout exprès pour éclairer la noire horreur des précipices qu'on longeait... Une nuit d'hiver, sèche et blafarde, plus terrible qu'une nuit sombre, et devant lui Adolphe Crémieux entrevoyait la silhouette inquiétante du père qui, affolé, les gestes insensés, criant, éperdu, tragique, fouettait, fouettait, refouettait ses chevaux, comme s'il eût voulu précipiter tout, attelage, chaise, et Crémieux, et le meurtrier, et lui-même, dans quelque gouffre.

C'était vraiment un galop frénétique, une course de ballade, un bruit féroce, sur cette route où les fers des chevaux frappant les cailloux faisaient jaillir des étincelles.

— Allons, se disait Crémieux, c'est fini!

Les vitres dansaient avec des bruits assourdissants de fusillade. Les croupes des chevaux sautaient avec des bonds de bêtes emportées. Et, toujours, toujours, trouvant trop prudent ce galop vertigineux, le faux postillon — le père — fouaillait l'attelage qui, d'une

minute à l'autre, allait fatalement se briser dans un contre-bas.

— Faut-il, se demandait froidement Adolphe Crémieux, dire à mon compagnon le nom de celui qui nous tue ?

Et peut-être allait-il parler, lorsque, tout à coup, d'une seconde à l'autre, certain tout à l'heure d'aller s'émietter au fond d'un ravin, il entendit la voix de l'homme qui conduisait calmer les chevaux,... il sentit qu'une main de fer les retenait,... le fouet ne sifflait plus,... la mèche ne les cinglait plus... Quelle pensée nouvelle traversait brusquement le cerveau du père ? Était-ce une autre vengeance qu'il cherchait, qu'il avait trouvée ?

Au loin, vaguement, on apercevait des lueurs d'aurore, des fumées de maisons pauvres, éveillées déjà, avant le jour... Un village ! La chaise de poste s'arrêta.

Il y avait encore un relai là, et je crois bien qu'on était en Savoie. La frontière !

Crémieux descendit. Le meurtrier du mort était demeuré enfoncé dans la voiture.

L'avocat regarda le postillon. Dans la lumière frileuse de l'aube, cet homme aux cheveux blanchis était livide, farouche, avec des yeux hagards.

Il s'aprocha brusquement de l'avocat, resta devant lui une minute, puis d'une voix basse, brisée, où il y avait une douleur fauve et peut-être un regret :

— Monsieur Crémieux, dit-il, je vous quitte ! Un autre va finir le voyage. Mais, un bon avis, monsieur Crémieux : une autre fois, quand vous prendrez une chaise de poste, assurez-vous qu'elle n'est pas con-

duite par un homme dont on a assassiné le fils ! Il pourrait bien ne pas vous épargner, vous, pour avoir le plaisir de tuer l'autre. Adieu !

Le faux postillon se perdit dans l'ombre d'un hangar. Le meurtrier, qui vit peut-être encore, n'a jamais su qu'Adolphe Crémieux lui a sauvé la vie deux fois.

Il y a de ces hasards, de ces périls et de ces sauvetages dans l'existence des gens. La vie (on l'a ressassé depuis longtemps) est une loterie et, pour peu que cela continue, il faudra changer l'adage et dire :

— *La loterie, c'est la vie !*

Que de loteries en effet ! Loteries partout ! Loterie de l'Orphelinat des arts ! Loterie de l'hospitalité de nuit ! Loterie des artistes dramatiques ! Loterie de la Société des Gens de Lettres ! C'est bien jouer de malheur si, dans toutes ces Loteries, on ne trouve pas l'occasion de faire fortune.

Un écrivain du plus rare talent, un admirable écrivain, trop méconnu de la génération actuelle, A. Toussenel, l'auteur de l'*Esprit des bêtes*, — que son disciple, notre ami M. de Cherville, aime avec passion, comme il le continue avec bonheur, — a écrit, dans un pamphlet devenu rare, *les Juifs, rois de l'époque*, une page des plus curieuses. Il affirme que la Loterie deviendra quelque jour, dans le mécanisme fiscal des États bien organisés, une sorte d'impôt spontané prélevé sur le public.

Avec la loterie, toutes les villes peuvent être prospères, et tous les gens peuvent être plus heureux. Avec

la loterie, — seul moyen de faire payer un objet dix fois sa valeur et de vendre cent francs ce qui vaut cinq francs, tout en enrichissant le gagnant dans des proportions imprévues, — on pourrait, dit Toussenel, métamorphoser Paris, et non seulement Paris, mais, sans bourse délier, changer en cités admirables les plus laides villes de France. Il suffirait d'appliquer en grand le principe de la loterie, où le sacrifice individuel est si léger et le produit collectif si considérable. La vaste église de Saint-Sulpice a été, affirme Toussenel, bâtie dans le siècle dernier avec le produit d'une loterie; et, pour les impôts extraordinaires des villes, la loterie serait, dit-il, plus profitable que l'octroi.

Est-ce un paradoxe ? L'auteur de la *Féodalité financière* déclare fort justement que la loterie, qui peut enrichir un pauvre diable sans ruiner qui que ce soit au monde, n'est pas plus immorale et est beaucoup moins funeste que l'agiotage de la Bourse, qui ruine tant de gens. Il est certain qu'en nous assurant la possibilité de gagner cent mille francs, la Société des Gens de Lettres, par exemple, nous demande simplement vingt sous, et que ce n'est pas là une affaire. La loterie, c'est de l'espérance en tranches, c'est un peu de rêve à un franc le coupon.

La question est de savoir si, comme je l'ai entendu déjà demander, il est de la dignité d'un grand corps intellectuel de s'enrichir avec cette âpre soif d'espoir dont l'homme est altéré et qu'il étanche si difficilement. Quelques membres de la Société des Gens de Lettres ont l'idée de faire bâtir, avec le produit de la loterie, un hôtel où leurs pauvres trouveront un asile; leurs

désœuvrés, un cercle ; leurs curieux, des journaux. C'était le vœu du vénérable et excellent baron Taylor, qu'on a souvent raillé simplement parce qu'il était trop obligeant et trop bon — ce qui est naïf — et que je vois encore tirant de sa poche une dizaine de billets de mille francs qu'il déposait entre les mains de M. Michel Masson, le trésorier des gens de lettres, en disant : « — Je viens de toucher mes appointements de sénateur. Voici la part de mes confrères ! »

Le baron Taylor avait eu, lui aussi, l'idée de faire bâtir un hôtel aux gens de lettres avec le produit d'une loterie. C'était vers la fin de l'Empire. Il suffisait alors d'adresser une demande à l'impératrice, et l'autorisasation d'émettre le nombre de billets voulu était accordée. M. Jules Simon, alors président, ne voulut point signer la demande, et le comité l'approuva. Il ne fut plus question de loterie.

Je serai enchanté si cet hôtel souhaité est jamais bâti. Sans doute il eût été plus glorieux qu'on répondît aux passants demandant : — « Qu'est-ce que ce bâtiment ? » « — C'est un monument que les gens de lettres de France ont construit de leurs deniers avec le produit de leurs œuvres ! » Cela eût mieux valu que cette explication : « — C'est un immeuble qu'ils ont gagné à la loterie. »

Mais les gens de lettres n'ont point le choix.

La plume est un outil qui nourrit mal l'ouvrier qui la manie. Pour quelques-uns qu'elle enrichit, pour un petit nombre qu'elle fait vivre, la littérature est une dure et ruineuse maîtresse. En l'épousant, on épouse la misère.

Il y a dans ce monde très calomnié des gratteurs de

papier, des dénuements noirs comme l'habit qui les cache et bravement supportés, avec des fiertés et des sourires. Tel, qui a un nom et presque une gloire, n'a pas toujours le pain au logis. Pour dix tapageurs du boulevard qui semblent les Seymour en goguette du journalisme et prétendent monter au Panthéon en descendant de la Courtille, il est cent, deux cents écrivains d'un mérite rare qui mordent hardiment au pain amer des pauvres.

L'un a quelque livre d'histoire à achever, que personne ne lira, mais qu'il lègue à l'avenir avec une confiance que peut-être l'avenir ne démentira pas. L'autre a eu sa part de renommée, un peu de miel doré, jadis, sans le blé de l'épargne, et, vieux, passé de mode, chauve et courbé, traîne lugubrement un nom presque célèbre et une décrépitude presque affamée. C'est pour ceux-là qu'il faut de fraternels secours. C'est à ceux-là que la loterie donnera, non pas un lit dans un palais, comme quelques-uns le rêvent, mais un abri dans un coin de banlieue ou un asile dans une mansarde de Paris.

Non, ce n'est point pour s'enrichir que les gens de lettres font une loterie, c'est pour *désappauvrir* leurs pauvres. Encore un coup, pour quelques-uns qui vivent largement, beaucoup — et non des plus médiocres, mais des moins chanceux, car il y a une part de hasard dans la mêlée littéraire comme dans toute bataille, — beaucoup sentent la faim parfois les prendre aux entrailles et, au bout du chemin, entrevoient, attristés, les rideaux blancs de la maison Dubois ou de l'hospice Cochin.

Et, même les plus célèbres, sait-on parfois ce qu'ils ont gagné, en leur vie? Demandez aux amis d'un maître,

aux amis d'un illustre, aux compagnons de Flaubert, ce que Flaubert a ramassé avec ses chefs-d'œuvre ?

Ce n'est pas Flaubert qui se serait senti *inspiré* par l'assassinat du Pecq, comme je vois un romancier qui, déjà, fait annoncer que de cette *repoussante* histoire il va tirer un roman *horrible*. Macaulay, dans les derniers *Essais* que vient de traduire et de nous donner M. Guillaume Guizot, compare quelques littérateurs de son temps à des bottiers ou à des vendeurs de produits pharmaceutiques, empruntant tous les moyens de la réclame marchande pour débiter leurs produits. Et il s'indigne, Macaulay ! et il fulmine contre ces trafiquants de renommée !

Encore, du temps de Macaulay, disait-on d'un ouvrage pour le faire lire : « Il est beau, il est admirable, il est poétique. » Il pouvait être médiocre, comme les poèmes de Robert Montgommery. Mais on le donnait comme remarquable. Aujourd'hui l'annonce est celle-ci : « Récit *repoussant*... Détails *horribles*... Réalité *épouvantable*... » Je ne m'imagine pas un boucher offrant sa viande en disant : « — Prenez ! Voyez ! Elle est pourrie et pleine de vers ! » Eh bien, si ! Cette étrange *réclame*, qui ferait fermer une boucherie, ne nuit pas à une librairie. *Ignoble*, *atroce*, *purulent*, *faisandé !* Voilà les aimables appeaux qui servent à attirer la foule.

Se sentir *inspiré* par le drame du Pecq ! L'*inspiration* paraît être de quatrième catégorie. Quoi ! ce n'est pas tout de nous heurter, dans la réalité, à ce cadavre enveloppé d'un tuyau ? Il faudra encore le rencontrer dans les romans illustrés à l'usage des apprentis et

dans les mélodrames populaires ? C'est un peu trop. On a dit, un jour, en parlant d'un homme seul :

Quelque crime toujours précède les grands crimes.

Il faut prendre garde ; dans la foule, c'est le crime qui *suit* presque toujours les grands crimes. Le meurtre a ses plagiaires. L'*art de tuer* a ses *imitateurs* comme l'art de peindre et l'art d'écrire. Un magnétisme affreux, ce que Dante appelle la *luxure du sang*, se dégage de tout assassinat. Les cerveaux faibles en ont peur, les carnassiers en ont envie. Et le mieux serait peut-être, sur ces abîmes de férocité, de faire le silence. Car, en verité, si tout ce fracas de publicité morbide continue, on finira quelque jour par se demander ce que c'est que la gloire — cette gloire qui jaillit au front des grands hommes sous l'aspect d'un rayon, à la face des bandits sous la forme d'un jet de boue, mais qui, en fin de compte, n'est que du bruit, de la renommée et du tapage. Si bien que Troppmann est tout simplement un homme plus *illustre* que Malesherbes, et Malesherbes un homme plus vertueux, sans doute, mais beaucoup moins connu que Troppmann.

XXII

Les préparatifs du 14 Juillet. — Les fêtes d'autrefois. — Une lithographie de Charlet : *Réjouissances publiques*. — Le Michel-Ange des chiens : Godefroi Jadin. — Sedaine, Pajou, Buffon et les bêtes. — Il y a chiens et chiens. — Les ruines des Tuileries. — Un tableau de Meissonier. — La place Saint-Georges. — M. de Beust.

30 juin 1882.

Comme il faut bien vivre d'avance en toute hâte — *hip ! hip !* — et que le présent ne suffit décidément pas ; comme il faut manger son plaisir en herbe et son raisin en verjus, on pavoiserait, pour un peu, les rues de Paris dès maintenant pour la fête du 14 Juillet, et les banderoles aux trois couleurs flottent déjà, çà et là, au-dessus des rues. Ce sont, il est vrai, des *annonces*, mais elles donnent déjà le ton.

On va dire que ce peuple parisien ne songe vraiment qu'à se divertir et, pressé de s'amuser, fête juillet dès la fin de juin. Soit. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les gaîtés en plein air ont été la folie de Paris. J'ai là une des plus rares lithographies de Charlet qui a toute

la valeur d'une déposition historique. Et, après l'avoir vue, je doute qu'on puisse reprocher aux seuls Parisiens de nos jours, ce besoin fiévreux de tapage et de joie.

Réjouissances publiques ! C'est le titre de la lithographie de Charlet, — un chef-d'œuvre. Autour d'une sorte de fortin en planches où des gendarmes et des commissaires de la fête royale distribuent au peuple des jambons, du pain, des seaux de vin, des saucissons et des bouteilles, toute une foule se rue dans un féroce appétit de bombance. On monte là comme à l'assaut. Les mains se tendent, avides ; les chapeaux de feutre ou les bonnets de laine supplient comme des bonnets de mendiants. C'est une bousculade hideuse où des hommes, des femmes, des enfants, des vieux, des forts de la halle, des gamins de la rue, s'étouffent, se cognent, s'insultent, se pochent les yeux et s'enfoncent les côtes dans une avidité de bêtes fauves.

Au milieu de la foule, une sorte de colosse dépenaillé, poitrine nue, avec des pectoraux de bronze, emporte un seau de vin que lui dispute une sorte d'hercule encore coiffé du bonnet de loutre des jacobins de l'an II et, pendant que ces deux êtres aux faces brutales se battent pour une lampée d'Argenteuil, un autre, accroupi, enfonce sa tête dans le seau que tient le géant et y boit à même, comme un chien dans un ruisseau, tandis qu'un dogue, défendant le vin de son maître, mord à même dans la culotte du buveur. Il faut voir cette poussée bestiale, cette cohue d'appétits, cette marmelade de bras et jambes ; Charlet n'a jamais rien composé de plus terrible. C'est une kermesse flamande avec je ne sais quelle barbarie de mêlée humaine ; on se bat, on se griffe

pour un jambonneau ; des talons de souliers s'enfoncent dans le menton de ceux qui tombent, — et tandis qu'au-dessus de cette mêlée apparaissent, au loin, avec le drapeau blanc, un mât de Cocagne et les tricornes des gendarmes à cheval, prêts à charger la foule pour y retablir l'ordre, — des émigrés aux bas chinés, perruque poudrée, le vicomte de Pretentaille ou le marquis de Carabas, enchantés, applaudissent à côté de deux bons bourgeois qui s'égosillent à crier : *Vive le roi !*

Mais toute l'ironie, toute la poésie et toute la tristesse du tableau, Charlet les incarne dans une figure nâvrée, mélancolique et méprisante comme les philosophes dans l'*Orgie romaine*, — et qui sait si Thomas Couture n'avait pas étudié cette lithographie de Charlet ? Dans un coin, un vieux soldat des grandes guerres terminées par une défaite, un vieux, amputé du bras gauche, — invalide fumant sa pipe et portant sur sa poitrine une croix, — s'éloigne écœuré, au pas traînant de sa jambe de bois, en grimaçant, sur sa face brune, superbe avec ses favoris blancs, un rictus de colère et de dégoût. Et c'est donc pour cela qu'il s'est fait casser bras et jambes ! C'est pour entendre ces hurlements de joie autour du vin bleu ! C'est pour assister à cet assaut de jambons froids et à cette ripaille royaliste de faubouriens coiffés encore du bonnet des fédérés qu'il a mordu la cartouche et semé un peu de ses os à travers l'Europe ! Ça valait bien la peine, et son temps est fini !...

Amis, vous ne troquerez guères
Un peu d'herbe contre une croix,

Comme nous faisions dans ces guerres
Où nous bousculions tous les rois !

C'est du Béranger, c'est-à-dire du Charlet en chanson, comme l'admirable lithographie de Charlet est du Béranger au crayon. *Réjouissances publiques!* Je n'ai jamais vu passer une de ces grandes joies et entendu les clameurs d'une fête sans me rappeler tristement le profil crispé du grenadier de la lithographie au milieu d'une *Saint-Louis* de la Restauration.

La fête prochaine, avec l'inauguration de l'Hôtel de Ville, et la veille celle du tombeau de Michelet, est d'ailleurs la préoccupation à peu près unique du moment, car je ne veux point parler des affaires d'Égypte. Arabi-Pacha est un sujet lugubre. Notre politique nationale traditionnelle reçoit, en Orient, un échec cruel et nos politiciens, satisfaits, ne s'en doutent guère ! Oublions aussi. Les départs commencent, les trains de plaisir pullulent, les plages se peuplent. A Paris, ceux qui demeurent s'amusent comme ils peuvent et se consolent des théâtres fermés par les cafés-concerts, où le refrain de quelque ineptie nouvelle mouille son aile dans une chope

Avant de s'envoler dans l'air !

On ne saura jamais combien les cafés chantants, les bouis-bouis, les tabagies, les concerts-promenades, les panoramas, les exhibitions américaines, auront peu à peu déshabitué du théâtre, — du vrai théâtre, du

théâtre où l'on écoute et non du théâtre où l'on se montre, — le public, un peu étourdi maintenant, et qui n'y voit plus clair. Une chansonnette lui suffit, une bouffonnerie *créée* (c'est le mot officiel) par un pitre à la mode attire autant de monde sous les arbres que Mlle Krauss dans une salle d'Opéra. Cette pâture d'un soir — une drôlerie, une parodie de la musique, une niaiserie que tout le monde répète, ressasse et rabâche — suffit à *tuer* une soirée, et notre ennui contemporain n'en demande pas davantage.

C'est peut-être parce que beaucoup de gens s'ennuient à mourir que plus d'un homme célèbre disparaît, comme le sculpteur Jouffroy ou comme le peintre Jadin.

M. Arsène Houssaye avait appelé Godefroy Jadin le *Michel-Ange des chiens*. Qu'eût-il dit alors de Barye? Ce qui est certain, c'est que Jadin savait admirablement rendre le hérissement, la fureur, le mouvement endiablé des chiens emportés par la chasse. Il avait débuté par des paysages avant de trouver sa voie, j'allais dire sa piste. Puis, un jour, délaissant les imitations du Poussin et la *Villa d'Este*, — un de ses premiers tableaux, — il avait appliqué à la peinture le mot de ce Charlet dont je parlais tout à l'heure : — Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien!

Et Jadin connaissait si bien les chiens, qu'il retrouvait chez eux, comme l'analogiste Toussenel, toutes les passions des hommes ; une de ses œuvres les plus remarquables, les *Sept Péchés capitaux*, nous montrait dans toute la réalité de leur pantomime les vices humains réfléchis comme en un miroir sur la gueule ou

dans les yeux du chien : l'orgueil, l'envie, la paresse, la gourmandise, la colère...

Un jour que le sculpteur Pajou avait sculpté le portrait de Buffon, Sedaine lui envoya très spirituellement un naïf compliment *De la part des animaux du globe terrestre :* « Homme Pajou ! Nous te sommes bien obligés, nous ne savions comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints, et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa figure ; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades. Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes ! »

Il ne fallait pas non plus être un artiste médiocre pour devenir l'*animalier*, le peintre canin que fut Jadin. Sedaine ajoutait, en parlant de Buffon à Pajou, au nom des bêtes : « Vous auriez dû tous deux être des nôtres ; tu aurais été un lion et lui un aigle. » J'ai sous les yeux le portrait de Jadin lithographié dans l'*Artiste :* il y a aussi du dogue dans la bouche volontaire et le menton massif, — l'œil guette comme celui d'un bon chien de garde, — et le peintre des chiens a dû croire à la métempsycose. Je ne déteste pas non plus avoir été chien, quoiqu'il y ait chiens et chiens en cette vie, depuis l'aristocratique lévrier qui fait dédaigneusement le tour du Bois, l'épagneul blotti dans la soie du boudoir, jusqu'au limier qui court par la plaine, au mâtin qui grogne au haut du faubourg — en passant par les chiens hargneux et les bassets. Ah ! les bassets ! Il en est beaucoup dans l'espèce humaine et

beaucoup aussi des roquets encombrants — ce qui doit, en fin de compte, faire corriger ainsi l'axiome de Charlet :

— *Ce qu'il y a de meilleur, c'est le chien... quand il est bon.*

Les hommes ne disparaissent pas seuls. On va démolir les ruines des Tuileries. Ces colonnes de marbre et ces grands murs de pierre, dorés par l'incendie, faisaient une décoration étrange dans le vieux jardin et ne manquaient pas d'une certaine majesté funèbre. Au printemps, quand les lilas ouvraient leurs grappes et les épines roses leurs touffes de fleurs, il y avait une antithèse poignante entre ces éveils de vie, ces battements d'ailes dans les branches et cette sorte de grande tombe vide. On apercevait encore, à travers les fenêtres mordues par la flamme, dans l'éventrement de la salle des Maréchaux, dans des dorures et des cartouches, des noms éclatants de victoires : *Iéna*, *Friedland*. Ils sont encore visibles par les trous des murs effrités.

Meissonier a peint, au milieu de ces ruines, un tableau saisissant, d'une puissance admirable. C'est justement ce coin du palais écroulé à demi. C'est l'entassement de ces pierres qui semblaient, au lendemain de l'incendie, l'écroulement de quelque ruine égyptienne. Meissonnier s'était, pour peindre, établi là avec sa toile et travaillait d'après nature. Nature morte! Rien que des débris dans ce tableau qu'il a gardé et qu'on voit accroché dans son atelier. Au-dessus des

pierres jaunes, un ciel d'un bleu implacable, ironique, et, sur le cadre, un vers latin, composé par Émile Augier, et qui se pourrait, si je me rappelle bien le sens, traduire à peu près ainsi :

> La gloire des aïeux brille encore au travers !

C'est aux noms de batailles encore inscrits sur ces débris que M. Augier, dont le latin est aussi précieux que le français, fait allusion. On peut voir encore aussi les pans de murs de la chapelle qui occupait l'emplacement de la salle de théâtre où siégea longtemps la Convention. Ce n'est pas seulement l'histoire de la royauté qui tient entre ces débris. Le Comité de Salut public a siégé dans ces murailles d'où Louis XVI sortit pour aller au Temple, et où Robespierre sanglant fut apporté avant d'être traîné à l'échafaud. Il ne restera plus bientôt, comme souvenir du palais écroulé, que le tableau de Meissonnier, destiné peut-être à être accroché là, un jour, lorsqu'on y aura reconstruit un Musée dans le style de Philibert Delorme. Pendant que Meissonnier peignait cette toile, il s'arrêta pour écrire, sur les lieux mêmes, une lettre à son ami Alexandre Dumas, lettre éloquente où toute son émotion d'artiste passait avec des cris de douleur, une fierté de langage que je voudrais pouvoir citer.

Bref, les Tuileries vont disparaître. Lorsqu'on voulut savoir si les ruines pouvaient être conservées, il y eut, entre les architectes consultés, des scènes dignes de

Molière. La commision de l'Assemblée nationale se trouvait tiraillée entre l'architecte Tant-Mieux et l'architecte Tant-Pis.

— Ces murailles, disait l'un, elles sont, en dépit de l'incendie, solides comme un roc!

— Elles s'effritent, elles s'écrouleront une belle nuit, disait l'autre.

— Elles traverseraient des siècles !

— Un ouragan les abattrait !

— Je jure à la commission qu'elles sont solides!

— Je donne à la commission ma parole que ce n'est plus que du papier mâché!

Les commisaires, eux, s'entre-regardaient stupéfaits. Ils sont terribles, les hommes spéciaux! Et particulièrement les architectes! Ne sont-ils pas occupés, à l'heure où nous sommes, de changer en une sorte de cité américaine un des plus jolis coins de Paris, la place Saint-Georges, coquette, riante, avec sa fontaine qui fredonne et ses acacias qui mettent là leur note verte ?

C'était un plaisir de rencontrer, à deux pas de la fourmilière du faubourg Montmartre, un rond-point qui, avec plus d'élégance et de goût, faisait songer aux petits squares anglais. Il y avait là, derrière une grille et des arbres, en face de la demeure de M. Thiers, une maison curieuse à sculptures gothiques, dans le style du moyen âge du temps de Louis-Philippe, qui avait, à son heure, en 1840, lorsque l'architecte Ed. Renau l'avait bâtie, fait sensation à Paris. On allait la voir par curiosité. Les magazines illustrés, comme le *Musée des Familles*, en publiaient le dessin. On trouvait exquise, admirable, inimitable cette maison où devait, plus

tard, demeurer Mme de Païva. Et, telle qu'elle était encore, il y a un an, noircie par le temps, la maison de la place Saint-Georges faisait sinon tourner, du moins encore retourner les têtes, comme une ancienne jolie femme. Aujourd'hui, elle est écrasée par je ne sais quelle immense maison à cinq ou six étages, un caravansérail, une caserne, une masse de pierre tombant affreusement sur la petite place Saint-Georges comme un moellon sur une statuette!

C'en est fait de la place Saint-Georges, on nous l'a gâtée et gâchée! Il n'y a plus de place Saint-Georges. Il y a une énorme maison de rapport, un grand hôtel, un gigantesque immeuble, un tas de meulières troué de gros trous qui sont des fenêtres, mais la place Saint-Georges a vécu. Plus les maisons voisines sont coquettes plus sont petits le pavillon à briques rouges, les mus-charabys sur la muraille, la maison gothique de 1840, et plus la maison géante, la maison neuve, assomme de tout son poids, de sa majesté cossue de riche maison bourgeoise, le plus joli, le plus riant, le plus regretté des squares parisiens!

En vérité, cette semaine il n'est question que de démolitions et de départs. Tout le monde fait ses malles ou les a faites. Ainsi, M. de Beust, l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Paris, nous quitte. M. de Wimpfen remplace l'aimable et galant homme que pas un de nous n'oubliera, et quelques littérateurs se sont réunis, l'autre soir, pour offrir un banquet à M. de Beust. Le sourire très fin, l'esprit très vif et la verve très jeune, l'homme

d'État a paru touché de ce témoignage d'affection et de regrets. C'était une figure parisienne que ce fin profil de diplomate qui rappelait vaguement, par sa correction élégante, ces ministres et grands seigneurs anglais peints par Reynolds. Lèvres minces et malicieuses, nez droit et bien dessiné, le menton fin, tous les traits réguliers et qui eussent paru un peu froids sans le bon sourire à la fois narquois et accueillant de ce visage d'un homme de soixante-douze ans resté gai malgré bien des épreuves et alerte en dépit de tant de labeurs.

Populaire dans son pays d'adoption, l'Autriche, où l'avait, au lendemain de Sadowa, joué pour la réorganisation de l'empire un rôle analogue à celui de Cavour pour l'unité de l'Italie, M. de Beust, né Saxon, était, si je puis dire, devenu Parisien. Il aimait nos livres, nos tableaux, nos théâtres, notre vie. Il nous connaissait profondément, et l'ancien élève de l'Université de Gœttingue n'était pas de ceux qui calomnient notre éducation et nos mœurs. Nous l'aimions parce qu'il nous aimait. On a peut-être trouvé qu'il nous aimait trop.

Avec quel plaisir M. de Beust lisait nos romans, on l'a dit et redit déjà. Je me rappelle, un soir, qu'après avoir parlé de Napoléon III, tout à coup il nous parla de Gaboriau... Ah ! les romans de Gaboriau ! Il les adorait.

— J'ai vu de près la police, nous disait-il. Eh bien ! personne au monde, à mon avis, personne n'a connu la police comme Gaboriau. Napoléon disait de Corneille : « S'il vivait, je le ferais prince ! » Si Gaboriau vivait et qu'il fût Autrichien, je conseillerais à l'empereur de le faire préfet de police !

— Il a dû occuper quelque poste important dans la police.

— Mais non, monsieur le comte, aucun...

— Il avait deviné tout cela ? Allons donc ! On n'écrit point ces romans-là, si on n'a pas mis la main à la pâte.

Et c'était charmant de le voir s'enflammer, dans son admiration pour Gaboriau et pour *Monsieur Lecoq*, ce petit-neveu du grand Vautrin !

Il était si pimpant et si fin, avec son habituel pardessus gris, il maniait si bien la langue et l'esprit français, et, mieux que cela, il avait si profondément le goût de la France, qu'il eût pu presque dire, ce comte de Beust, comme le prince de Ligne, autre bon serviteur de l'Autriche :

— Ma parole, il n'y a plus en France de Français que moi... qui ne le suis pas !

Peste soit du cosmopolitisme ! Mais il y a pour notre pays de ces fils d'adoption comme il y a dans la vie des êtres qui sont nos parents, non par le sang, mais par le cœur. Ne le disons pas trop haut, mais — entre nous — ce sont quelquefois les meilleurs.

XXIII

Le nouvel Hôtel de Ville. — Un monument qui n'a pas d'histoire. — Le passé et l'*inconnu* — *L'histoire de France*.— 1870. — *L'Hôtel de Ville de Paris* (1533-1871), par M. Marius Vachon. — Rois et bourgeois. — Souvenirs personnels. — Le banquet. — Un tableau de Paul Delaroche. — Le *Panorama de la prise de la Bastille*. — Le Paris du XVIIIe siècle. — Michelet.

14 juillet 1882.

Par un beau soleil clair, entre deux ondées, l'Hôtel de Ville est superbe à voir en sa masse blanche. C'est le monument d'autrefois, l'antique façade de Boccador, avec des ornements et des sculptures d'un goût tout moderne et qui ont leur prix. Là-haut, sur l'arête des immenses toits ardoisés, des hommes d'armes campés fièrement détachent leur silhouette d'or sur le fond bleu du ciel. Leurs pennons de cuivre semblent flotter au vent, et la foule admire ces porte-étendards bien plantés, fiers comme les porte-enseignes de Goltzius.

La foule ouvre les yeux, instinctivement émue par l'*inconnu* à venir que porte déjà, en ses flancs, le monument inachevé. C'est pourtant là que passera toute notre histoire de demain ! L'histoire du vieil Hôtel de

Ville englouti, on la savait. Elle était pleine de tempêtes et de gloire. Cet Hôtel de Ville inédit, c'est l'énigme même de l'avenir.

Naïvement, ils le sentent bien, tous ces gens qui sont là entassés, regardant la blancheur des murailles, les sculptures vierges et les statues neuves. Çà et là, des crieurs passent, comme des vendeurs de programmes dans une représentation théâtrale : « Demandez l'histoire complète de l'Hôtel de Ville ! Achetez la brochure ! *Voyez voir* la médaille commémorative de l'inauguration ! » Devant la maison commune, Beaumarchais, debout sur son socle de pierre, contemple cette foule d'un air narquois.

Il me semble que j'ai reconnu Viollet le Duc, en paletot, devant cette façade. Toutes les statues des niches ne sont point posées. Il en est encore qui attendent, dans une salle du rez-de-chaussée, — comme des invités de marbre. J'ai vu passer le *père* Corot, qui va prendre place là-haut, parmi les gloires de la Cité.

L'heure est bien choisie pour un écrivain d'art comme M. Marius Vachon, qui veut rappeler, devant l'Hôtel de Ville d'aujourd'hui, ce qu'était l'Hôtel de Ville d'hier, avec ses peintures, éternellement regrettées, de Delacroix, son plafond d'Ingres, ses compositions de Lehmann pour la Galerie des Fêtes, ses statues, sa bibliothèque, ses archives, tout ce qui s'est envolé en fumée, tout ce qui s'est émietté en gravats calcinés.

C'était là, dans ce monument qu'on a appelé justement le Louvre du peuple, que les magistrats élus de la vieille bourgeoisie parisienne attendaient, vêtus de leurs longues robes mi-parties des couleurs de la ville,

les souverains et les princes. Parfois, montés sur des chevaux bridés d'or, ils allaient, précédés de leurs archers et suivis de la milice bourgeoise, au-devant des rois entrant dans la ville. Partout, ce corps de la Cité marchait parallèlement avec le Parlement, et le prévôt des marchands prenait la droite du gouverneur de Paris. Lorsque les rois entraient dans le vieil Hôtel de Ville, où quelques-uns ont donné des ballets, avant de se retirer ils portaient la santé du corps municipal. Les bourgeois donnaient des cadeaux aux souverains; les souverains remerciaient les bourgeois. « Grand merci ! bonnes gens, disait Charles V, nos vases d'or sont beaux et riches! » Et Henri IV, plus souriant: « Je reçois avec une vive satisfaction et vos cœurs et vos confitures ! »

Tous les portraits de ces prévôts des marchands étaient peints et formaient comme une frise dans une des salles du vieil Hôtel de Ville. Bonnes gens, en effet, tous *infectés de l'amour du bien public*, comme dit étrangement Mme de Bonneville en parlant des boutiquiers du temps de la Fronde.

Je revois encore les marches démolies par où notre histoire même avait passé — ces marches que la belle duchesse de Longueville et Mme de Bouillon avaient gravies lorsque, traversant à pied la place de Grève, elles étaient venues déclarer « vouloir loger sous la garde des bourgeois, comme otages de la fidélité de messieurs leurs maris » ; — ces marches que Robespierre avait montées, où le roi des barricades avait mis les pieds pour venir là chercher une couronne, ces marches d'où Lamartine avait jeté au monde son

dithyrambe en l'honneur du drapeau tricolore et que Chaudey descendait, le jour où on lui amenait un canon fondu avec le bronze des pièces de vers de Victor Hugo et qui s'appelait le *Châtiment*.

Il n'a pas d'histoire, l'Hôtel de Ville d'à présent, et souhaitons qu'il demeure le palais paisible d'un peuple heureux. Ces fenêtres neuves, aux vitraux sertis de plomb, ont remplacé les fenêtres historiques où l'on vit passer, sur la rougeur des vitres, des ombres tragiques, dans la nuit de Thermidor. On ne nous montrera plus le rebord de la fenêtre où Robespierre jeune se promena un moment avant de se précipiter sur le pavé, ni les fenêtres du cabinet du préfet d'où l'on jetait, plus tard, des listes de gouvernements tout faits, comme si les révolutions ressemblaient au jeu des petits papiers. Je revois tout cela pourtant, je revois le fantôme de l'Hôtel de Ville disparu à travers les vitraux de l'Hôtel de Ville nouveau. Et la Galerie des Fêtes où, pendant le siège, les mobiles montaient la garde dans l'angle des fenêtres! Et le Salon Jaune, près de la Seine, où siégeait le gouvernement de la défense ! Et la Cour d'Honneur, que d'autres avaient vue brillante, couverte de tapis et pleine de fleurs, aux nuits des fêtes impériales, et que nous retrouvions changée en bivouac dans la pénombre des nuits sans lumière, — des gardes nationaux dormant sur des matelas autour de leurs chassepots en faisceaux, tandis que quelque médecin faisait, dans un coin, une *conférence* à des brancardiers improvisés, pour leur apprendre comment on ramasse les morts, et qu'au loin le canon des forts grondait, pareil au hurlement d'un chien de garde...

Qu'il ne connaisse point ces jours terribles, le nouvel Hôtel de Ville de Paris, baptisé dans une fête! Qu'il ait le moins possible d'histoire, j'entends qu'il reste étincelant, avec les statues de ses hommes d'armes, et qu'il loge comme dans une citadelle inviolée les libertés respectées et les œuvres d'art indestructibles qu'on va lui confier. Il est tout blanc, d'une blancheur virginale; il n'y a, sur ses pierres, aucune moucheture de balle, aucune balafre de boulet. Qu'il soit la maison de la paix, comme son aîné, champ de bataille de la liberté, fut celle de la lutte et de l'orage!

Les invités du banquet de l'Hôtel de Ville pourront, en levant les yeux, voir un ancien tableau de Paul Delaroche, non de ses meilleurs, mais de ses moins connus, représentant les *Vainqueurs de la Bastille* rapportant à l'Hôtel de Ville les clefs de la forteresse prise. Le Comité des Électeurs, siégeant à la salle Saint-Jean, vit arriver ainsi cette foule bariolée qu'a peinte Delaroche et qu'a décrite Michelet : « Tous armés, de façon bizarre, les uns presque nus, d'autres vêtus de toutes couleurs. Un homme était porté sur les épaules et couronné de lauriers, c'était Élie (l'officier du régiment de la reine). toutes les dépouilles et les prisonniers autour. » Paul Delaroche l'a représenté, cet Élie, l'épée à la main et, de la main gauche, montrant une énorme clef de la Bastille, une de ces clefs « monstrueuses, usées par les siècles et les douleurs des hommes », dont parle Michelet.

Et lorsque les convives de la municipalité auront

contemplé ce tableau, le lendemain, gratuitement, la foule pourra aller vers le Jardin des Plantes, à deux pas de Bercy, contempler le *Panorama* de cette *Prise de la Bastille* que viennent d'achever MM. Poilpot et Jacob et qui sera inauguré le 14 juillet. C'est vraiment là un curieux spectacle, une reconstruction savante et vivante du vieux Paris.

Placé en quelque sorte sur le toit d'une maison, le spectateur domine tout ce Paris du dix-huitième siècle que semble menacer encore la sombre forteresse dressée là, avec ses hautes tours. Les rues, près de la Bastille, sont en ébullition. Tout le faubourg fourmille de monde. Il y a de la gaieté dans les couleurs claires des jupes des femmes, des vêtements des hommes. La Bastille a déjà capitulé. A travers la lézarde du pont-levis, l'huissier Maillard reçoit, vêtu de noir comme un notaire, le testament de la citadelle. Dans la foule, Élie, Thuriot, Hoche, Marceau. Autour de ce coin, qui sent la poudre, toutes les maisons sont garnies de monde. Des gens grimpent aux murailles, d'autres regardent par la fenêtre. Un gamin monte, pour mieux voir, dans un arbre du jardin du gouverneur. Des patriotes, sur les toits, boivent à l'affranchissement du monde. Un combattant, fort élégant, dans son habit rouge, lève son chapeau et crie plus que tous les autres. Il a son fusil en bandoulière. Je le soupçonne de n'avoir pas beaucoup combattu : il crie trop fort.

Et puis, dans cette fournaise, de *bonnes gens* comme ceux que saluait Charles V, arrosent pacifiquement leurs pots de fleurs. Il y a ainsi de ces détails charmants, intimes, dans ce panorama patriotique qui, du

moins, *n'illustre* pas une défaite et ne montre pas de casques prussiens. Tel jardinet, tout fleuri, avec du linge tendu sur des cordes, par-dessus les touffes, repose comme une idylle en pleine bataille. Puis, quelle étonnante perspective sur le Paris d'autrefois, le Paris à peine construit, désert vers Bercy et livré aux cultivateurs du côté de ce qui sera l'église Notre-Dame de Lorette. Un entassement de maisons, de toits de tuiles d'où les monuments émergent, et au loin, dans ce que nous habitons aujourd'hui, des marais ou des champs de blé.

Decamps n'a-t-il pas *ouvert la chasse* dans ce qui est aujourd'hui la rue de Douai?

On ira voir ce *Panorama de la prise de la Bastille.*

L'illusion est surprenante. Les premiers plans — des toits, des cheminées, des pignons, des échafaudages de maçons — de la vraie maçonnerie, se raccordent avec un art admirable du trompe-l'œil aux toits et aux murailles qu'ils continuent, et c'est là comme une vision du Paris de nos grands-pères.

Ce Paris-là, il l'avait connu, il l'a revivifié, cet admirable Michelet, dont on a, ce matin, inauguré, au Père-Lachaise, le monument funèbre, quatre jours après qu'on a découvert le buste d'un autre écrivain hors de pair, Paul de Saint-Victor.

Michelet aujourd'hui est en pleine gloire. Il restera vivant parce qu'avant tout il aima et célébra la Vie, la Vie qu'il tirait, si je puis dire, des ossuaires de la mort.

Dans une lettre des plus curieuses, une sorte de

confession qui fait partie d'une des plus riches collections d'autographes de Paris, celle de M. Edmond Dentu, l'éditeur qui, en collectionneur érudit, ne se plaît qu'aux pièces rares et ne néglige rien pour se les procurer, dans une lettre où Michelet se *livre*, si je puis dire, l'illustre historien parle ainsi de lui-même et de la gloire littéraire, des phases diverses que subit la renommée d'un écrivain :

— *Mes hardiesses paraîtront timides!* dit-il bravement.

La lettre est datée du 2 juin 1860 :

. . . .

« Les choses changeront d'aspect, écrit Michelet.

» Dans vingt ans, mes hardiesses paraîtront timides.

» J'ai vu, en trente ou trente-cinq ans, trois opinions littéraires sur un de nos écrivains :

1° D'abord, il était *absurde* et obscur ;

2° Puis, *fort*, *profond*, etc. Ce qu'il y avait d'obscurité tenait à sa profondeur ;

3° Puis, on s'est trouvé *au delà*. Il paraît, ce qu'il est, — *faible et un peu vide.*

» C'est l'histoire de M. de Chateaubriand.

» Je m'inquiète peu de ces variations. — J'aurai ma seconde époque où l'on sera trop favorable. Puissé-je, à la troisième, alors dépassé par le temps, ne pas être définitivement jugé comme faible, timide et désormais inutile !

» J. MICHELET. »

Non, il ne semblera jamais faible, ni inutile, pas plus que Chateaubriand, le grand aïeul; pas plus que

Louis Blanc, si éloquent : pas plus qu'Henri Martin, si consciencieux. Encore un coup, il est, il demeurera *vivant*. Son histoire palpite. Il l'a dit lui-même ; il resta à bonne distance des doctrinaires, — majestueux, *stériles*, écrit-il, — et du grand torrent romantique de *l'art pour l'art*. « J'étais mon monde en moi. » Et, jeune, l'esprit échauffé par ce soleil de juillet qui dictait à Barbier ses *Iambes*, il écrivit ses premières pages, non sur la borne, comme Mercier, mais sur les pavés qui brûlaient. Et il ne se contentait point de raconter seulement ou de juger (étranges jugements que ceux des historiens, dont les arrêts sont cassés par les générations nouvelles !) — il prit pour mots d'ordre : *évoquer*, *refaire*, *ressusciter* les âges.

Pour cela, il fallait plonger au fond du passé, — dans cette mer mêlée de tant de sang. Il fallait condamner sa jeunesse à respirer l'odeur et la poudre des vieilles archives, des moisissures d'autrefois. Il fallait entrer vivant dans le tombeau des siècles, comme le Torquemada de Hugo entre dans l'*in-pace*, mais pour y chercher, dans cette tombe, la vie, la germination et la lumière de l'avenir. Michelet fit cela. Il aima la France, il lui donna une histoire. La France ne l'oubliera pas.

XXIV

Une invention nouvelle. — La *Poule aux lanternes*. — Le jeu et la charité. — Un souvenir de Villemessant. — Henri Delaage. — Un mage parisien.

21 juillet 1882.

On ne se doutera jamais de ce que certains Parisiens, tout à fait pratiques, ont imaginé pendant les dernières fêtes. Ah! ces joueurs et ces parieurs ! Ils inventeraient des parties de hasard au milieu d'une bataille : « Je te parie qu'un tel est tué !

— Je te parie que non! »

Tandis que les lanternes brûlaient dans la nuit de juillet, voici ce qu'inventaient des affolés de gageures pour qui la vie n'est un peu divertissante que si le jeu s'y mêle. Assis sur une terrasse ou accoudé à une fenêtre, chaque parieur choisissait dans l'ombre piquée de milliers de lumières une lanterne spéciale. — « Moi, je prends la première à droite — moi, la seconde, moi, la troisième... » et l'on attendait pour savoir celle de

toutes ces lanternes qui résisterait le plus longtemps. La première éteinte perdait la partie ; la dernière, celle qui brûlait le plus longtemps, gagnait les enjeux de la partie.

C'était « une poule » : — la *poule aux lanternes!*

Ce jeu spécial, patriotique et singulier, est déjà baptisé !

Il a été inauguré, cette fois, au balcon de plus d'un Cercle. Il est commode. On joue ce qu'on veut en fumant un cigare et en suivant des yeux les feux de *sa* lanterne comme on regarderait les scintillements de *son* étoile. L'an prochain, il est probable que la *poule aux lanternes* sera pratiquée sur une plus grande échelle encore et qu'on agrandira le poulailler. Rien de plus curieux que ces réjouissances nationales aboutissant à des gageures particulières.

Eh ! j'ai vu le jeu se mêler à la charité comme il vient de se glisser dans le patriotisme ! Ces joueurs sont incorrigibles et leur passion s'allume encore plus rapidement que les lampions et s'éteint moins vite. Un jour que ce diable de Villemessant, qui, en résumé, était un bon diable, apprenait, tout en déjeunant dans un restaurant de Paris, la mort d'un peintre de décors, nommé Ballue, — le *petit Ballue* qui disparaissait sans laisser presque de quoi se faire enterrer, — le gros homme, toujours prêt à fouiller dans sa poche et à frapper sur la poche des autres, dit, brusquement ému et gouailleur à la fois :

— Mes enfants, on ne peut pas laisser partir ce pauvre Ballue comme cela ! il faut faire une souscription pour lui et pour ceux qu'il laisse !

Et, tirant de son gousset cinq ou six louis, Villemessant les jetait brusquement sur la nappe.

— Allons, allons, chacun son tour ! dit-il encore.

Il regardait, autour de lui, les hôtes habituels de son restaurant accoutumé, journalistes, boursiers, flâneurs et boulevardiers. Tous, et sans se faire prier, ajoutaient une pièce d'or au petit tas qui grossissait devant Villemessant. Je ne crois pas que personne, dans cette salle où tous ces gens se connaissaient et se retrouvaient, ait refusé sa souscription. Alors, gaiement, enchanté de faire quelque bien à *ce pauvre petit Ballue*, Villemessant compta l'argent : puis, satisfait :

— Il y a cinquante-deux louis à la masse, messieurs ! dit-il joyeusement.

Une voix répondit :

— J'en tiens dix !

— J'en tiens vingt-cinq ! ajouta quelqu'un.

Enfin, triomphalement, un journaliste aujourd'hui illustre, et dont la redoutable ironie demeure jeune sous ses cheveux gris, s'écria :

— *Banquo !*

Banquo ! A ce mot, clair, vibrant comme un appel de clairon, le vieux sang de joueur de Villemessant ne fit qu'un tour.

— Des cartes, garçon !

Et là sur cette nappe où tout à l'heure pleuvaient les louis pour la veuve ou les enfants de l'artiste mort, sur la nappe blanche transformée en tapis vert, une partie de lansquenet s'engageait aussitôt, les paris s'échauffaient, et le dessert conduisait droit à un baccarat

de la charité, comme le 14 juillet a fait naître la poule aux lanternes tricolores!

Les héritiers du pauvre Ballue, d'ailleurs, n'y perdirent rien, pas plus qu'à ce jeu improvisé n'y ont perdu les illuminations de Paris.

Toujours est-il qu'après les fièvres de ces fêtes, nous voici revenus aux réalités. Il s'agit de regarder droit du côté de l'Égypte. On n'a plus l'air, au reste, ce me semble, de baisser les yeux ni la voix. Ce bon Delaage, sorte de mage en redingote et qui a traversé en songeant la vie de Paris, disait, un jour :

— Il ne faut jamais jeter de poudre aux yeux des gens, mais il est quelquefois bon d'en brûler au nez des nations!

C'était peut-être bien un politique, ce spirite acharné que tout Paris connaissait, qui connaissait tout Paris, et qui aurait pu écrire sur ce temps-ci les *Mémoires* les plus intéressants et les plus incroyables du monde. Il y songeait parfois. Il avait le projet de faire mouvoir tous les gens qu'il avait coudoyés et de faire tenir tous les souvenirs qu'il gardait dans un long roman, les *Mille et une nuits parisiennes*. Il en avait tant vu !

Je ne crois pas qu'il y ait eu, dans notre monde littéraire, d'homme meilleur qu'Henri Delaage et de plus inoffensif, quoiqu'il eût le *mot* vif et mordant au besoin. Je l'avais connu, à mes débuts, dans les bureaux d'un petit journal que nous confectionnions au troisième étage — sur la cour — d'une maison du passage Saulnier, à quelques pas de la demeure

d'Edmond About et de Déjazet, Henri Delaage venait là, comme il allait partout, apporter des nouvelles et jaser. Et il nous entretenait de toutes choses ; sa vie et ses relations étaient faites d'antithèses et de contrastes ; il avait, quelques années auparavant, collaboré avec Sobrier au journal *la Commune de Paris*, il était fort lié à ce moment avec M. de la Guéronnière et il connaissait, à deux mois près, l'âge des actrices des Délassements-Comiques. Sa vie se passait entre les coulisses de la politique et celles des petits théâtres. Il trouvait même que les intrigues de ceux-ci ressemblaient beaucoup aux compromissions de celle-là.

Delaage, qui avait connu Musset et qui l'aimait, avait la coquetterie de ressembler, comme Roger de Beauvoir, à un Musset brun. Il portait les cheveux longs, la barbe entière, et dans son visage maigre, pâle, qu'un bon sourire égayait, un œil étrange s'ouvrait fixe et rond, un peu égaré, très doux. Depuis vingt ans que je le connaissais, Delaage n'avait pas vieilli d'une ride. Il me disait : — Lisez mes ouvrages, *le Monde occulte*, le *Perfectionnement physique de la race humaine*, vous aurez le secret pour ne pas vieillir et pour être heureux, parfaitement heureux.

Heureux, certes, il l'était, et absolument. Il avait simplifié sa vie. Pour logis, une chambre d'hôtel, pour mobilier, un lit, une table, quelques chaises, une toilette et une malle. La malle était même, comme chez Pierre Leroux, le meuble important. Chez Delaage, elle servait de canapé. Les visiteurs s'asseyaient là, et lui, noctambule comme Gérard de Nerval et qui se levait dans l'après-midi, recevait, donnait là ses audiences,

bien peigné, très coquet de sa barbe et de sa chevelure, et causait. Là encore, il causait de tout, de la politique, du théâtre, des *samedis* du cirque ou des vieux *lundis* de Sainte-Beuve, du monde et de tous les mondes ; il savait tout, il avait vu à leurs débuts tous les glorieux de son temps. Il avait prédit à Mlle Schneider, alors logée dans un grenier de la rue Geoffroy-Marie, qu'elle serait une grande duchesse de théâtre et, si elle y tenait, une duchesse pour tout de bon. Il avait fait du magnétisme et parlé de Swedenborg avec Balzac. Il appelait Dumas fils *Alexandre*. On n'avait, en le quittant, qu'à jeter sur le papier tout ce que Delaage, sa voix lente cherchant ses mots et les trouvant — souvent fort jolis — venait de dire. C'était un *Courrier de Paris* tout fait.

Et point d'ambition, pas de jalousie, un besoin d'obliger, d'inventer, de *découvrir* les gens. Je n'oublierai jamais que ce fut Delaage qui me prit comme par la main, à mes débuts, et me conduisit, mon premier roman sous le bras, chez Dentu, devenu bien vite mon éditeur et mon ami. Ce premier livre oublié, perdu, avec sa couverture saumon qui me faisait battre le cœur quand je l'apercevais à la vitrine des libraires, je l'avais dédié à Delaage ! Ce bon et loyal garçon fut mon parrain littéraire comme M. Albéric Second fut le premier qui imprima mon nom dans un journal. Le meilleur de ma jeunesse peut-être, c'est ce moment de ma vie où, rue Duphot, le matin, assis avec M. de Pène, que Delaage aimait d'une affection profonde, sur cette fameuse malle qui était comme la banquette de ce *ministre du renseignement*, j'écoutais, ignorant Paris, l'auteur du *Monde prophétique* me parler de tous ceux que j'admi-

rais, que je voulais connaître ou que je regrettais de n'avoir pas connu : Lacordaire, Eugène Sue, Gavarni, Mme de Girardin, et tant d'autres, tant d'autres qui ne sont plus là !

Il faut bien savoir ce qu'on veut faire dans la vie. Si l'on tient à y jouer un rôle, à y parader, à y emplir la scène, à l'arpenter bruyamment, quitte à braver les injustices, les injures et les pommes crues, plus nombreuses que les bravos — Henri Delaage fut une dupe qui ne comprit rien à l'existence. Si, au contraire, on a pour opinion que la vie la plus fortunée est simplement composée de petites joies minces comme des sandwichs, et qu'en fait de bonheur on n'en peut attraper que des lambeaux et ramasser que des miettes, — oh ! alors, Henri Delaage, ce spectateur indulgent de toutes nos comédies, ce sage qui laissa passer les drames de la rue et les révolutions de Parlement, en les regardant du fond d'une chambre d'hôtel comme du fond d'une baignoire cachée, ce spirite, qui fut spirituel, et ce rêveur, a qui suffit son rêve, fut peut-être l'homme introuvable dont parle le conte, l'être quasi fantastique qui porte la chemise d'un homme heureux.

Seulement, cette chemise du pauvre mage et du doux songeur parisien, elle a changé de forme, et c'est un linceul maintenant !

XXV

Il y a *habits noirs* et *habits noirs.* — Impressions du Conservatoire, Roqueplan et Gavarni. — Mme Judic et les *électriciens.* — Les Variétés à l'électricité. — Une actrice d'esprit. — Les femmes d'esprit. — L'*Esprit des femmes,* par P.-J. Stahl. — Les femmes savantes et les femmes ignorantes. — Les ennemis des femmes. — Luther. — Les précieuses. — Une cuisinière érudite. — De la mode en matière d'esprit et de sentiment. — Les héros de romans ; 1832 et 1882. — *Lélia.* — Les vieilles femmes. — La *vertu* et les *vertus.* — Mathieu de Montmorency et Étienne Béquet. — La *Fête de la vieillesse* et la *Fête des écoles.* — Les vacances.

28 juillet 1882.

C'est la semaine des habits noirs et des robes blanches. Entendons-nous : il s'agit des habits noirs du Conservatoire, de ces habits noirs des concurrents que l'on voit défiler, depuis huit jours, devant la rampe du théâtricule du faubourg Poissonnière. Habits noirs de coupes diverses et de diverses étoffes. Habits noirs de tous les genres, depuis l'habit noir collant, élégant et vainqueur du jeune premier jusqu'à l'habit noir plissé, trop large ou trop étroit, de Géronte. *Que de choses dans un menuet !* disait le danseur. Que de choses dans un

habit ! Nous avons eu l'habit tragique, celui qui fait essuyer à ses basques la poussière du théâtre en roulant à terre sous les fureurs d'Oreste ; nous avons eu l'habit comique et zébré de coups de bâton de Scapin. Et l'habit noir d'Olivier de Jalin et l'habit noir de Triboulet ! L'habit noir d'opéra-comique et l'habit noir de comédie. Toutes les variétés d'habits noirs apparues dans l'éternel défilé des concours de fin d'année !

Nestor Roqueplan affirmait, avec mépris, que Gavarni n'avait jamais su dessiner un habit noir et, par conséquent, lui préférait Humann. Il en aurait vu, Roqueplan, de toutes les formes, dans cette noire théorie annuelle, de ridicules et de coquets, des habits noirs victorieux faisant flotter leurs basques doublées de soie, et de pauvres habits noirs honteux et dépités dont les élytres battent lugubrement comme déchirées par les sifflets. Que d'habits noirs, bon Dieu ! Je ne sais vraiment si les concours de comédie et de tragédie sont le triomphe de l'art dramatique. Mais, à coup sûr, ils sont la fête des habits noirs !

Et j'en ai retrouvé encore, et beaucoup, de ces habits, aux Variétés, le soir de cette représentation électrico-dramatique ou Mme Judic a chanté *Lili* et la *Roussotte* devant les petites lampes à fils de métal d'une salle étrangement composée de savants et de boulevardiers, non pas tous électriciens peut-être, mais tous électrisés par la chanteuse et la *diseuse* la plus électrique de Paris. Ce semblant de *première* représentation avait même attiré un public énorme. Tous les Parisiens que la pluie retient à Paris et tous ceux que le nom de Judic avait rappelés de la campagne se rencontraient, fort étonnés,

dans les couloirs, les uns cravatés de blanc, les autres coiffés du petit feutre rond des villégiatures. Et pas moyen de se placer ! Les électriciens avaient tout envahi jusqu'aux coulisses, et il y a eu même, un moment, un beau spectacle : Mme Judic sur le théâtre, entourée d'un chœur d'électriciens dont les redingotes noires m'ont aussitôt rappelé les habits noirs du Conservatoire.

Ce qui est certain, et sans me mêler de la question électricienne, c'est qu'un théâtre ainsi éclairé paraît plus gai et plus flambant, quoiqu'il soit moins exposé à flamber. Le souriant visage de Judic s'éclairait gentiment sous cette lumière, et le gros bouquet de roses — cet énorme bouquet que j'avais vu passer, un moment auparavant, sur le boulevard, battu de la pluie — paraissait tout ensoleillé. Quand on songe qu'un théâtre comme l'Opéra n'a pas moins de dix mille becs de gaz et que tel magasin de nouveautés en a six mille — six mille causes d'incendie au milieu de toutes ces étoffes — on ne peut s'empêcher de trouver quelque qualité à la lumière électrique, joie et espoir des électriciens qui font de l'électricité d'ailleurs moins par amour de la science que par l'espoir des dividendes.

Bref, Mme Judic a fait pétiller toute cette salle où les piles électriques donnaient au péristyle de vagues aspects de laboratoire. Elle a bien de l'esprit, Mme Judic, et, lorsque les femmes ont de l'esprit, elles sont deux fois femmes.

Ce n'est point tout à fait l'avis de P.-J. Stahl, qui prétend quelque part que la bêtise — pardon, la simplicité —

des femmes a du bon, et qu'il n'est peut-être pas très à désirer que la femme qu'on aime ait beaucoup d'esprit.

P.-J. Stahl reproche, en effet, aux femmes d'esprit de n'avoir pas l'esprit d'abstention.

« Comme certains oiseaux, dit-il finement, l'esprit des femmes chante plus volontiers au milieu du bruit que dans la solitude. La société lui convient et l'excite. Une femme qui a quelque chose de spirituel à dire, le dira plus volontiers et mieux dans son salon qu'en tête-à-tête. »

Et le tête-à-tête est, en effet, l'idéal de tout homme qui aime. Ce qui revient à dire — en un fort mauvais vers que Stahl me pardonnera — que, lorsque les femmes ont beaucoup d'esprit :

On y gagne en succès, on y perd en bonheur.

C'est dans l'édition nouvelle d'un livre célèbre, *l'Esprit des femmes et les femmes d'esprit*, de P.-J. Stahl, que je trouve ces railleries, d'ailleurs fort aimables, à l'adresse des femmes. Stahl, c'est Hetzel, on le sait depuis longtemps, et depuis longtemps ce petit livre de morale spirituelle et de philosophie amoureuse et familière est célèbre. Hetzel n'avait encore écrit que les *Animaux peints par eux-mêmes*, le *Diable à Paris*, et, avec Alfred de Musset, le *Voyage où il vous plaira*, lorsqu'étant en Belgique, après Décembre, il envoya, comme une sorte de carte de visite à la France, ce petit livre, plus profond qu'il n'est gros, *l'Esprit des femmes et les femmes d'esprit*.

Il faisait partie, comme la *Théorie de l'amour et de la*

jalousie, de cette sorte d'anthologie féminine que complétait M. Deschanel par d'agréables *libretti* de citations et de réflexions. Aujourd'hui Hetzel les réédite. Il les ajoute à ces volumes exquis dont se compose son bagage littéraire, très choisi, et dont le plus récent, *les Quatre peurs de notre général*, a charmé les lecteurs du *Temps*. Ce n'est pas sans un sourire aimable, mais un peu narquois, qu'Hetzel signale aux plus jeunes écrivains d'à présent certains mots et certaines phrases qui, pour paraître nouvelles dans les écrits de l'heure actuelle, ne s'en trouvent pas moins dans les livres d'autrefois.

« Qu'ils me le pardonnent, dit Hetzel, c'est assurément sans le vouloir que je me serai rencontré avec eux alors qu'ils n'étaient pas encore nés !

Et ce n'est point par hasard que j'ouvre ce volume d'un humoriste qui connaît bien la femme, l'*éternel féminin*, et Hetzel à qui son grand-père disait parfois : *Crains la femme et le tonnerre*, et qui a retenu le mot, nous va fournir l'occasion de parler un peu de ce qui préoccupe si fort aujourd'hui les esprits : l'éducation de la femme.

Les femmes ont leurs flatteurs, comme toutes les royautés, et leurs ennemis acharnés, comme toutes les tyrannies.

Simonide d'Amorgos, qui n'est pas un contemporain, prétend qu'il y a dix espèces de femmes : neuf mauvaises et une bonne.

Flaubert, beaucoup plus récent, définissait ainsi les femmes :

— Les femmes, c'est des choses qui vous empêchent de fumer!

Le mot est revendiqué aussi par Théophile Gautier.

Je ne sais trop si l'un ou l'autre n'eût pas approuvé pleinement Sylvain Maréchal, le *Berger Sylvain* qui, tout en rimant des verselets à Lucile Desmoulins, publiait pourtant un *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes.*

En ce pays de Gaule, on n'aime guère les femmes savantes. Le bas-bleu fait peur. On redoute fort ces précieuses toutes prêtes encore à appeler, comme celles d'antan, le pain, le cher nécessaire; le cerveau, le sublime; un chandelier, le soutien de la lumière; un verre d'eau, un bain intérieur; une forêt, un agrément rustique; les pieds, les chers souffrants, et à dire, dans leur argot de ruelle plus rapproché qu'on ne croit de l'argot populaire, l'éclairant pour le soleil et un innocent pour un poulet.

A ces femmes qui disaient: *Apportez-moi un dédale que je délabyrinthe mes cheveux*, pour: « Apportez-moi un peigne que je démêle mes cheveux, » et, *imprimer ses souliers en boue*, pour se crotter, je conçois que Voiture puisse demander, comme il l'écrivait à Mlle de Rambouillet: « Qu'écrire à une femme, si on ne peut lui parler ni d'affaires ni d'amour? »

Mais toutes les femmes savantes ne sont point des précieuses ridicules. Je ne vois pas pourquoi l'esprit et l'instruction empêcheraient une femme d'être une épouse aimante et une bonne mère. Luther, qui n'était pas cependant le Gargantua qu'on se figure d'après les *Propos de table*, disait pratiquement :

— C'est un homme bien malheureux et bien contrarié que celui dont la femme ne sait pas faire la cuisine !

C'est possible. Mais avoir quelque sel en ses propos n'empêche pas, au besoin, de savoir en mettre dans le potage, pas plus que la science chez une femme ne l'empêche d'être exquise et aimée.

A mon avis, je ne crois pas que la femme cesse d'être femme et d'avoir son charme parce qu'elle pourra parler d'autre chose que de la forme d'un pourpoint ou d'un haut-de-chausses. Molière a trop calomnié les femmes savantes. Il y aurait à faire une comédie aussi comique, les *Femmes ignorantes*. Je voudrais bien voir Chrysale épousant une sotte et s'amourachant d'une niaise. Il regretterait peut-être ses théories.

Les jeunes gens d'aujourd'hui ont un grand tort, c'est de redouter les femmes d'esprit, même un peu *façonnières*, devant lesquelles on surveille ses propos, pour leur préférer les femmes sans façon qui laissent toutes paroles débridées.

Ce qui fait le charme des actrices, par exemple, c'est moins l'idéal dont on les revêt et qui fait qu'en les aimant on peut se donner l'illusion d'aimer Ophélie, Juliette, Mignon, la Esmeralda ou la reine de Navarre, c'est moins cela que le laisser-aller de leur affection et la liberté de leur langage.

— Au moins, dit le petit vicomte, on n'a pas à se gêner !

Et puis, les comédiennes ne passent-elles point sou-

vent pour desfemmes d'esprit! Leur genre d'esprit, P.-J. Stahl l'explique avec une sévérité qui est peut-être une vérité : « Il est, hélas! dit-il, à la disposition de la dernière venue. Il consiste à dire, étant femme, des choses qui étonneraient déjà et choqueraient un peu dans la bouche d'un homme. »

— La femme n'a ni goût ni dégoût, dit encore notre homme.

Le jugement est injuste. Mais, pour la comédienne, il est presque toujours exact. Le goût manque quelquefois, le dégoût presque jamais.

Et voilà bien ce qui explique leurs succès féminins. Point de *frais* de conversation à faire comme avec les femmes d'esprit, point de piège matrimonial à redouter comme avec ces énigmes blanches et roses qu'on appelle les jeunes filles. C'est du sentiment sans cravate. Il paraît que c'est celui qui suffit à bien des gens.

Et pourtant!... Ah! pourtant, je gage qu'en stéréotypant les propos des comédiennes (à quelques exceptions près et qui confirment la règle), on arriverait à une uniformité dans la banalité qui serait la plus belle revanche des femmes savantes calomniées.

— Vous ne savez pas? *Une telle* a tout fait pour avoir mon *rôle!*... Mon directeur, ah! si vous saviez comme il est niais!... La pièce que l'on nous a lue? absurde! Mon rôle? Une *panne!* l'auteur? Vidé!

Faites multiplier ces propos par cent ou deux cents téléphones, et vous aurez les duos d'amour entre Roméo qui revient du Bois et Juliette qui revient de répétition; l'un parlant plaisir, l'autre répondant cancans de coulisse et de foyer.

C'est à ces femmes d'esprit-là que je préférerais la compagne dont parle Luther, celle qui brille surtout à la cuisine. Du reste, il n'est pas impossible d'être une bonne cuisinière et d'être femme savante. Le docteur Trélat parle d'une cuisinière qui avait tout lu, absolument tout ce qu'on a écrit sur l'art culinaire, depuis Pétrone et le banquet de Trimalcion jusqu'à Brillat-Savarin, Carême et l'*Almanach des gourmands* de Grimod de La Reynière. Elle faisait pratiquement de la cuisine excellente et théoriquement de la cuisine philosophique. Mieux encore : elle se faisait fort d'imiter cet abbé de Margan qui, au dix-huitième siècle, ayant reçu une gratification de trente mille livres, imagina de la manger dans un souper qu'il pria le duc d'Orléans de lui laisser donner à Saint-Cloud. L'abbé en fit la disposition lui-même, Pétrone à la main, et exécuta avec toute la régularité possible le repas de Trimalcion.

— On surmonta, écrit la savante cuisinière dont parle Trélat, toutes les difficultés à force de dépenses. Le Régent eut la curiosité d'aller surprendre les acteurs, et il avoua qu'il n'avait rien vu d'aussi original.

Cette cuisinière lettrée et qui voulait laisser sur son *art* un livre dans le genre de celui que Gouffé a écrit depuis, citait du latin et n'en faisait pas moins des sauces excellentes. Elle eût été capable de réciter les racines grecques et de les accommoder à quelque saupiquet. Sa science ne lui enlevait point sa dextérité de main.

Je dois ajouter que cette cuisinière n'avait qu'un défaut, mais un défaut considérable : elle était folle. Elle

est morte à la Salpêtrière. Un peu moins d'érudition et elle eût vécu plus longtemps peut-être, pour la gloire de ses fourneaux.

Ceci, du reste, fournirait peut-être un argument à ceux qui ne veulent pas de femmes trop savantes, surtout parmi les cuisinières.

Ce qui est certain, c'est qu'en dépit des railleries, des oppositions, des plaisanteries gauloises, la cause des femmes, et des femmes instruites, savantes même (le mot n'effraye pas M. Legouvé), cette cause gagne du terrain. Tout change en ce monde. Il fut un temps où l'on riait de la science de Cathos et de Madelon; une heure viendra peut-être où l'on se moquera de l'ignorance de Toinette et de Toinon.

Il y aurait à écrire ainsi un curieux chapitre de l'histoire de nos mœurs : Des variations de l'opinion dans la question de l'éducation des femmes.

Au reste, toutes les questions féminines varient souvent, comme la femme elle-même. Ce qui est encore à noter, par exemple, c'est la différence tranchée des conceptions de ce qu'on entend par la *passion* ou le *sentiment*, aujourd'hui et au temps d'hier. Le sentiment joue bien un rôle aussi grand que la science dans l'existence de la femme. C'est par les romans surtout qu'on se peut bien rendre compte de la façon dont la passion a changé de mode. Par les romans, qui sont l'histoire des inconnus, ou, ce qui vaut autant, par les lettres intimes, ces Confidences sans alliage et ces Mémoires au jour le jour. Autrefois, le roman, tel que le compre-

nait Mme Sand, pour citer le représentant le plus illustre du roman sentimental, le roman était à la fois l'apothéose et le cantique de la passion. Un souffle orageux traversait ses pages, amères comme les hypocondries de Jean-Jacques ou violentes comme les révoltes de Byron. Les femmes du temps de George Sand, piquées par le poison de *Lélia*, ne comprenaient point la passion sans les cris, les torsions de nerfs, les élans désespérés, les cantiques coupés de blasphèmes. Une sainte, comme la duchesse de Praslin, garde, dans ses lettres, le même style à peu près que la condamnée Mme Lafarge.

Tout se tient dans une même époque. Le style est toujours de la même pâte et toujours coulé dans le même gaufrier.

Aujourd'hui, au lieu de l'orageuse passion de *Lélia*, des grandes révoltes et des grondements des âmes méconnues, ce que le roman tient à exprimer, ce sont, tout au contraire, les petites et profondes douleurs des humbles, les tendresses inaperçues, les larmes dissimulées et silencieuses. Le roman a quitté le cèdre foudroyé pour l'hysope qu'on foule aux pieds. Ce n'est plus *Jacques*, le mari trompé et qui meurt héroïquement, c'est *Jack*, le fils abandonné agonisant tout bas, que le roman étudie. Ce n'est plus *Lélia*, criant au ciel ses doutes et ses tortures, c'est la petite Delobelle faisant voleter, de ses pauvres doigs minces, les oiseaux bleus aux reflets de joyaux. Il y a plus de tendresses et de pitié dans le sentiment contemporain ; il y avait plus de fièvres et d'audace dans ces héros du sang de Manfred, bravant hardiment les coups de foudre.

Oui, ils étaient plus fiers, mais que leurs douleurs étaient théâtrales, et comme nos souffrances sont plus pénétrantes et plus simples ! On ne saura jamais ce que *Lélia* a déséquilibré de cerveaux féminins. Que de femmes du temps de George Sand ont pris au pied de la lettre des rêves de malade que Mme Sand elle-même, subitement réveillée, ne regardait que comme de mauvais songes.

Oui, encore une fois, oui, vraiment, l'auteur, après avoir jeté son encre sur le papier comme on jetterait un cri, ne se souciait plus des théories ou des colères de *Lélia* et songeait peut-être déjà à rafraîchir son génie dans l'eau pure de la *Mare au Diable ;* et de bonnes bourgeoises, surchauffées par la lecture de *Lélia*, se croyaient des Lélia aussi et poussaient vers les cieux sombres les mêmes appels désolés.

Ah ! pauvres femmes ! Si vous aviez su ce que Mme Sand pensait de *Lélia* et de sa morale ! On me montrait hier une lettre des plus intéressantes adressée par George Sand à Mlle Talon, qui fut, je crois, une saint-simonienne, mais de l'école moins militante de Jean Reynaud, et qui avait écrit, je ne sais où, un article sur *Lélia*. Lettre inédite qui n'a pu trouver place à sa date (1832) dans la *Correspondance* de Mme Sand et qui jette pourtant sur cette âme, troublée en apparence, calme en réalité, des clartés singulières. Pour Mme Sand elle-même, Lélia est une malade et la vieille morale du devoir, de la fidélité et même de la chasteté est la seule morale que l'auteur de *Lélia* conseille aux femmes.

Ce sont, en fait de femmes d'esprit, les vieilles

femmes que les jeunes gens devraient surtout écouter. Il y a je ne sais quelle douceur de respect dans les cheveux blancs qui furent bruns ou blonds au temps jadis. Certaines vieilles femmes font de leurs rides des froncements de sourires. Elles n'ont pas vieilli, elles n'ont point changé. Un peu de neige ne leur messied pas.

Hélas! les vieilles femmes et les jeunes filles, les jeunes gens les évitent à la fois. Les unes semblent l'ennui, les autres le danger. C'est pourtant bien charmant, la vieillesse qui se souvient et la jeunesse qui ignore, le souvenir et la vertu !

La vertu, c'est, paraît-il, ce qu'on va enseigner aux jeunes filles comme on leur apprendrait une leçon d'arithmétique, par règle et par principes. Le nouveau programme d'études comprend l'étude de la philsophie, de la passion et de la vertu. Je me défie d'ailleurs un peu de ce mot trop solennel.

Un homme d'infiniment d'esprit, un savant qui en remontrerait à des lettrés, me citait hier, à propos de la vertu, un bien joli mot de Mathieu de Montmorency, élu membre de l'Académie française, un peu parce qu'il avait été précepteur du duc de Bordeaux.

C'est à propos de lui qu'un journal du temps disait d'une façon involontairement impertinente, en défendant sa candidature, qu'il était « juste et bon que » l'aristocratie nobiliaire vînt s'asseoir à côté des aristo- » craties intellectuelles ».

Bref, pour rédiger son discours de réception, Mathieu de Montmorency avait eu recours à la plume d'Etienne Béquet, le journaliste des *Débats*, auteur d'une petite

nouvelle assez touchante et assez insignifiante en même temps, *Marie ou le mouchoir bleu*, qui passe encore pour un chef-d'œuvre.

Béquet écrivit le discours du noble immortel et, arrivant tout naturellement à la duchesse de Berry, il la désigna ainsi : « Cette princesse qui donna au monde » l'exemple de la vertu. »

Béquet apporta la harangue, et Mathieu de Montmorency écoutait la lecture de son discours. A ce mot, la vertu, il interrompit le journaliste des *Débats*.

— Oh ! dit-il, non, non ; cela, c'est trop fort.

Et, souriant :

— Mettez simplement « cette princesse qui donna l'exemple de toutes les vertus. »

La distinction est d'une subtilité charmante et j'espère qu'on apprendra, non seulement aux jeunes filles toutes les vertus, mais la vertu.

Qui sait? Il y eut une heure où la vertu eut sa fête civique, comme la Vieillesse et la Patrie. On connaît cette jolie et souriante gravure du temps passé, la *Fête de la Vieillesse*.

Sur des gerbes de blé, un couple septuagénaire, couronné de chêne vert, et porté par de jeunes gars, sourit sous une bannière, portant ces mots : « Respect à la vieillesse. «Un chœur dansant de jeunes filles, toutes de blanc vêtues, arbore un drapeau tricolore, montrant inscrit dans ses plis ce serment patriotique : « Nous jurons de n'épouser que de jeunes républicains

défenseurs de la patrie ! » Et, dans une atmosphère d'idylle, devant la statue de la Loi et les tables de la Déclaration des Droits de l'Homme, tout le village danse : le maire en écharpe tricolore, les adjoints, les gens du voisinage, tandis que de bonnes grand'mères, échappées du *Théâtre* de Florian, viennent appuyées sur des fillettes, leurs bâtons de vieillesse.

Nous n'aurons pas de « Fête de la Vieillesse », cette fois, mais je vois affichée une « Fête de la Jeunesse française », qui va changer en kermesse le jardin des Tuileries. Sur un fond bleu d'azur, une figure blanche se détache, l'image de la France attirant à elle les petits enfants. C'est l'annonce de cette « Fête des écoles », placée sous le patronage de Victor Hugo, et que M. Jeannin, le directeur du *Beaumarchais*, a organisée, comme il célébra ou fit célébrer les quatre-vingts ans de l'auteur de l'*Art d'être grand-père*. Jeux forains, concerts dans l'Orangerie, baraques, bals, tombola et des ballets dansés par la troupe de M. Sari ; jamais la jeunesse — cette France en bourgeons — n'aura été aussi galamment fêtée ! D'autant plus que des kiosques, tenus par de jolies actrices — c'est une annonce qui le dit — seront là pour inspirer des pensées extra-artistiques aux lycéens en congé. Quelle fête pour les lauréats ! Nous, on ne nous menait guère qu'au théâtre Comte. Je les entends chanter déjà, les lycéens libérés, chanter le refrain légendaire :

Voici les vacances,
Denique tandem,
Et les pénitences,
Habebunt finem.

Et sur quels airs, bon Dieu! Ceux de la *Mascotte*. Et avec quelles variantes !

Mais, bah! la jeunesse, en résumé, trouvera son compte à la kermesse, et cette fête d'août, sous les marronniers et sur les pelouses, ce sera la célébration de la chute d'une autre Bastille — le lycée, Bastille non pas prise, mais quittée — et le premier salut des collégiens à la liberté!

XXVI

Le pays du bakchich. — Zéphirin Cazavan et Fortuné Rampal. — — M. Maspero. — Encore Mariette. — Les dieux d'Égypte. — *Les Égyptes,* par M. Marius Fontane. — Mariette-Pacha, auteur d'*Aïda.* — F. David, Wagner et Verdi. — Un opéra modèle. — Bah ! l'Égypte ! — Les cafés-concerts. — Karagheuz à Paris. — La chanson nouvelle. — *Il n'a pas de parapluie !* — M. Libert. — Le couplet patriotique, le couplet des belles-mères et le couplet grivois. — De la morale ! — Encore de la morale ! — Bons mots et gros mots. — H. Estienne et la langue française. — La lutte et les lutteurs. — Le muscle et l'esprit.

4 août 1882.

M. Maspero est revenu sain et sauf du pays où le *Zéphirin Cazavan* de Charles Edmond portait ses pas et où M. Jean Sigaux vient de faire voyager son Fortuné Rampal. *Voyage au pays du doute !* s'écrie M. Sigaux, qui revient de Judée. Le nom véritable de l'Égypte serait le *Pays du bakchich* pour faire pendant au *Pays des milliards.* Ah ! pauvre Égypte ! Dans quel état elle se trouve ! Et que nos députés sont coupables de n'avoir pas eu l'énergie d'y maintenir notre légitime influence ! l'*influence Française !* Qu'importe à ces produits médiocres du scrutin d'arrondissement ?

M. Maspero a donné, paraît-il, à ceux qu'il a rencontrés déjà des nouvelles déplorables de ce qu'il a, de ses yeux, vu autour de lui. Un Parisien, très versé dans les choses d'Égypte, s'inquiétait surtout devant nous de l'inappréciable collection de statues contenue dans le musée de Boulaq. Le jour où les Égyptiens, à qui l'on a présenté ces statues comme des dieux à eux inconnus, s'aviseront de protester contre ces idoles et crieront sacrilège au nom de leur foi, ce sera pour la science une heure sinistre, et les Osiris et les Ammon risqueront d'être brisés par les marteaux ou de disparaître dans le Nil !

Ce pauvre Mariette, dont les savants étrangers convoitaient la place et entravaient l'œuvre, a montré d'ailleurs que, contrairement à erreur générale, la religion égyptienne et les dieux égyptiens sont tout a fait récents. Je regrette d'avoir à enlever cette illusion qu'on m'arrache à moi-même. M. Marius Fontane le dit tout net dans son nouveau volume de l'Histoire universelle : *Les Égyptes*. L'Égypte ancienne n'avait pas de culte, pas de religion, pas de dieux. Les Osiris, dont on collectionne les statues, sont tout simplement des Pharaons antérieurs aux époques historiques connues.

« Absence absolue de divinités ! » dit Mariette. — « Sur les listes royales thébaines, dit Maspero, Ammon figure en tête des dynasties comme le premier roi d'Égypte. » — « Tout semble indiquer, ajoute F. Lenormant, que la première civilisation de l'Égypte fut essentiellement matérialiste, et très peu préoccupée des choses de la religion. »

C'est dans l'ouvrage considérable de M. Marius Fontane que je trouve ces preuves accumulées. Pas de

dieux au début. Puis les Asiatiques arrivent, à la suite d'Abraham, et tout change : divinités, prêtres, sacerdoce, miracles, arrivent et, parmi les poésies de ce mysticisme, que trouve-t-on bientôt ? Le dogme de la Mère Vierge. Apis, le Bœuf Apis, le grand dieu égyptien des temps corrompus, a une mère qui conçoit le dieu en restant vierge, Phtaht, le père, prenant, dit Mariette, la forme d'un feu céleste.

En vérité, l'Égypte moderne et l'Égypte ancienne sont, pour ainsi dire, à découvrir. Je viens pour connaître un peu ce coin de terre dont tant de gens chez nous se préoccupent si médiocrement, de dévorer volumes et brochures, et vraiment *les Égyptes* de M. Fontane me représentent, sous une forme qui séduit et qui entraîne, les vérités découvertes par les savants. Vivent les vulgarisateurs ! C'est à eux que nous devons de ne pas être ignorants tout à fait.

Bref, M. Gaston Maspero, dont la présence là-bas inquiétait fort ses amis, a quitté pour Paris ce bateau du Musée où, sur le Nil, il a passé l'hiver avec M. Rhôné et M. Gabriel Charmes.

Ce bateau, au printemps, devient une fournaise. Mais le gouvernement égyptien, qui avait laissé, en 1879, s'écrouler les plafonds de la maison de Mariette, envahie par les rats, n'a voulu ni reconstruire la maisonnette, ni achever les peintures des nouvelles salles du Musée, de façon à pouvoir y installer les momies de la plaine de Thèbes. Depuis Arabi, les finances sont à sec.

On n'a point dit, d'ailleurs, à propos de Mariette,

une particularité curieuse, c'est que le grand égyptologue était l'auteur de l'opéra d'*Aïda*. Le khédive Ismaïl le lui avait commandé, pour l'inauguration de la nouvelle salle de théâtre du Caire, lui donnant carte blanche pour le scenario et la musique, pourvu cependant que tout fût achevé dans les délais voulus. Mariette songeait à s'adresser à quelque librettiste français, lorsqu'une nuit, se trouvant à peu près oublié dans le Sérapéum de Memphis et n'ayant point de monture pour retourner vers sa maisonnette à dos d'âne, là, dans cette nuit d'Égypte, il se rappela je ne sais quelle vieille légende ou chronique oubliée, et jeta sur le papier le scenario de l'opéra d'*Aïda*, qui fut, pour le vice-roi, imprimé à dix exemplaires, par Mourès, à Alexandrie.

Mariette envoya alors son scenario à M. Camille du Locle, qui le développa, l'arrangea en prose.

— Quant au musicien, disait Mariette, il recevra cent cinquante mille francs, mais sa partition doit être terminée dans six mois.

Peut-être dans trois mois.

Il songeait, tout naturellement, à Félicien David. L'auteur de *Désert* eût donné à *Aïda* sa poétique couleur orientale. Mais il travaillait lentement, Félicien David ! Il refusa.

On eut alors l'intention d'aller trouver Wagner. L'auteur de *Parsifal* eût refusé sans doute. Il tient à être son propre librettiste, je me trompe, son poète, et à broder sur ses légendes de la Table Ronde des motifs qui reviennent vingt fois dans une soirée, quarante fois peut-être, me disait un musicien qui a entendu *Parsifal* sans accident.

M. du Locle s'adressa à Verdi, et Verdi, génie de prime saut, improvisa cette partition dramatique et poignante qui est peut-être son œuvre la plus solide.

Dans une brochure curieuse sur les *Débuts de Mariette-Pacha*, M. E. Deseilles, archiviste de la ville de Boulogne-sur-Mer, dit par erreur que le libretto d'*Aïda* avait été, tout d'abord, offert à Gounod.

A Félicien David, oui. A Gounod, non. Un Italien, M. Ghislanzani, traduisit en vers le livret de M. du Locle écrit sur le scenario de Mariette, et les vers italiens furent, depuis, pour l'Opéra de Paris, traduits en français par M. Charles Nuitter.

Il paraît que Mariette-Pacha était un peu attristé qu'il ne fût jamais question de lui lorsqu'on parlait d'*Aïda*. En somme, il en était l'auteur. Et quel admirable metteur en scène! C'est lui qui avait surveillé les décors, d'une vérité scrupuleuse, très différents de cette Égypte de fantaisie qu'on nous montre à l'Opéra. C'est encore Mariette qui avait réglé les défilés des soldats, habillé les figurants, remis au jour de la rampe ces costumes antiques, ces bijoux, ces armes des guerriers nubiens qui étonnaient Reyer, présent à la *première* du Caire. Jamais, on peut le dire, résurrection ne fut plus complète et jamais, même au temple wagnérien des Bayreuth, opéra ne sera monté dans ces conditions écrasantes de luxe et de vérité.

Il y faudrait la collaboration d'un vice-roi jetant l'or à un Mariette impeccable dans sa mise en scène semblable à de l'histoire ranimée.

Ce qui serait piquant aujourd'hui, du reste, ce serait de réimprimer le scenario écrit de verve par Mariette

dans la solitude du Sérapéum. M. Nuitter, le plus aimable des érudits, qui conserve un des *dix* exemplaires de cette *Aïda* primitive, devrait bien nous faire cette surprise, quelque jour.

Mais, en vérité, qu'ai-je là à parler de l'Égypte et des égyptologues, de ces savants et de ce coin de terre où le nom de *Franc* était si honoré, si respecté et si glorieux ?

L'Égypte ! La nation française, en y regardant de bien près, ne s'en soucie pas plus que le roi Louis XV ne se souciait du Canada. Des arpents de sable ou des arpents de neige, qu'importe ! «Et puisqu'on vous dit, vous le voyez bien, que les actions du *Suez* ne baissent pas... »

D'ailleurs, Paris est charmant par ces soirs d'été, et l'on a bien besoin de s'occuper des Turcs lorsqu'on a, pour tuer le temps, les cafés-concerts où les Infidèles ne manquent pas ! Les Champs-Élysées, c'est le théâtre et le casino d'été des Parisiens qui, pour un motif ou pour un autre, ne sont pas encore à Trouville ou à Dinard. Après avoir pris au théâtre, en hiver, une partie de son public, le café-concert l'accapare tout entier, ce public, durant les mois de chaleur. Peu à peu, avec toutes ces exhibitions américano-parisiennes et ces Eden et ces Alhambra, y aura-t-il même des théâtres d'hiver? Il n'est pas si ridicule de poser la question. L'état des choses, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, est alarmant.

Le nombre des cafés-concerts chantants ou beuglants augmente toujours dans des proportions considérables.

Cela au détriment des théâtres. Il est de ces *musicos* bizarres qui, en de certains coins de Paris, ont pour artistes des êtres hybrides qui, depuis des années et des années — musiciens et chanteurs, — jouent ou chantent le même morceau sans savoir, ni les uns ni les autres, une seule note de musique. Et ils ont un public ! Et ils font de l'argent !

Un jour, on signala à l'attention de l'autorité, — je tiens le fait d'un ancien ministre, — un de ces musicos borgnes où je ne sais quel ancien zouave, peut-être un Turc, montrait, en plein Paris, dans une ruelle des environs du boulevard Montparnasse, Cazavan, *Karagheuz*, un *Karagheuz*, — oui, comme à Constantinople ou au Caire — un de ces odieux pantins qui font en action de la pornographie à outrance. Cet étrange théâtre, cette sinistre école de vices était cataloguée parmi les *cafés-concerts*.

Bien évidemment, tous les établissements où l'on fait, le soir, de la musique, ne sauraient être comparés à ce bouge ignoble. Il en est plus d'un d'honorable et dont le programme est tout artistique. Je n'ai besoin de nommer personne. On connaît ces exceptions-là. J'ai applaudi de la tragédie à l'Eldorado — c'est tout dire — et Judic y a chanté des chansons de rosière, comparées à ses couplets d'aujourd'hui.

Il n'en est pas moins vrai que, pour des milliers et des milliers de gens, le répertoire du café-concert est la seule pâture artistique et intellectuelle. A Paris, le café-concert garde encore une certaine grâce élégante. Mais, en province, il tue, il remplace absolument le théâtre. Au lieu du *Trouvère*, on applaudit *Coco* ou la

Fleur de Lise. Et le refrain de Libert : *Il n'a pas de parapluie !* est en train de faire son tour de France.

Il n'a pas de parapluie ! Le voilà, le chant populaire de l'année, et avec je ne sais quelle autre facétie, la *Carte à payer*, je crois, c'est la plaisanterie à la mode. Aux Champs-Élysées, sous les marronniers verts gaiement éclairés par le gaz, il est de bon ton d'aller, tout en mangeant un *poulet vapeur* sur la terrasse, écouter l'*hymne*, ou, pour parler comme l'auteur lui-même, la *scie* populaire. Rien n'est charmant d'ailleurs comme une de ces soirées parisiennes : cette flambée de lumière et de gaieté, ces rires ponctués par les détonations du champagne, cette kermesse de *high life* international, ces Parisiennes en corsages de gaze et de velours frappé, ces étrangers cravatés de blanc, mais qui décravatent leurs propos, ces sourires lancés dans l'assourdissant tapage des dîneurs pendant que là-bas, sur la scène toute blanche de lumière, quelque grosse fille jette en l'air une note formidable, hélant le public de sa main recourbée, ou que des clowns noircis de suie, des *christys minstrels* désossés se livrent éperdument à une gigue de maison de fous.

Voilà de quoi maintenant Paris s'amuse. Le Conservatoire est fermé, le concours de Rome est fini, et M. Popelin a triomphé avec son *Matathias ;* les Chambres vont se retirer, un jour ou l'autre. Il n'y a plus que M. Libert, ce roi des étés!

Et je l'entends d'ici répéter ce refrain que toutes les revues de fin d'année, de la plus effroyablement plu-

vieuse des années, vont nous rabâcher dans quelques mois : *Il n'a pas de parapluie!*

> Hier, voyant le chien d'une vieille dame,
> Vêtu d'un paletot flambant,
> Je dis : A votre toutou, madame,
> Il manque quelque chose assurément.
> Il n'a pas de parapluie,
> Ça va bien quand il fait beau!
> Mais quand il tomb, de la pluie,
> Il est trempé jusqu'aux os!
> Il n'a pas de parapluie!

Oui, vraiment oui, voilà la distraction la plus complète et la plus récente du peuple le plus spirituel de la terre. Tous les ans; je note au passage le fruit nouveau de l'été poétique et musical. Cette fois, ce qui s'épanouit en plein azur, c'est : *Il n'a pas de parapluie!*

Cela n'a pas moins de dix-sept couplets et cela peut en avoir plus encore. Le chanteur à la mode est libre d'en ajouter un ou deux chaque soir. Tels les rhapsodes d'autrefois allongeaient d'un chant les poèmes et les légendes. Dans cet *Il n'a pas de parapuie !* témoignage irrécusable de la facilité d'amusement qui caractérise ce peuple-ci, il y a, comme dans toutes ces chansons célèbres, le couplet *patriotique*, le couplet *chauvin*, le couplet *grivois* et le couplet *satirique*.

C'est l'inévitable succession des différents genres de plaisanteries qui, par la chute prévue du refrain ressassé, amusent une foule de nos contemporains, d'une année à l'autre.

Le couplet patriotique est attendu comme le couplet narquois. Ici, c'est la statue de la République qui « n'a pas de parapluie » :

Mais, grâce au coffre qu'elle a,
Il peut tomber de la pluie,
C'n'est pas ça qui l'enrhum'ra.

tandis qu'Henri IV sur le Pont-Neuf a beau faire le diable à quatre :

Il n'a pas de parapluie!
Ça va bien quand il fait beau,
Mais quand il tomb' de la pluie,
Il est trempé jusqu'aux os.

Et le public — cet indulgent public qui sifflerait un opéra, trouve une œuvre sérieuse assommante, démolit, en un soir, l'œuvre lente d'un malheureux artiste — le public applaudit à tout rompre et reprend en chœur cet étourdissant et stupéfiant : *Il n'a pas de parapluie!*

Mais — symptôme à noter — de tous les couplets applaudis, bissés, redemandés, le plus acclamé est l'éternel couplet des *belles-mères*. C'est la plaisanterie usée jusqu'à la corde, mais toujours certaine d'un *effet*.

— J'envoie ma belle-mère faire des courses hors barrière, dit la Chanson, et

Je ne lui donne pas de parapluie!

Ah! ce trait enlève tous les suffrages! Une fluxion de poitrine à une belle-mère, c'est exquis! bravo! bis! bis!

Encore un coup, ce sont là les plaisirs intellectuels

de l'été parisien. J'ajoute, pour être juste, qu'au café-concert comme en littérature, par exemple, le couplet grivois un peu trop souligné n'obtient plus la même faveur. Plus du tout. Symptôme à ne pas dédaigner, du moins, et qui adoucirait notre pessimisme.

C'est très particulier, en effet, c'est très significatif, peut-être, ce besoin qu'on a de tabler sur la morale et l'honnêteté pour lancer maintenant non seulement une chanson, mais un roman, tandis qu'il y a deux ou trois ans, c'était précisément tout le contraire. On alléchait le public par les audaces et les violences; on le séduit aujourd'hui par la simplicité et l'honnêteté! Le fait est très curieux.

— Si vous voulez qu'on vous lise, me disait un éditeur qui connaît le public comme un pianiste son clavier, ne dites pas qu'un livre est violent, dramatique, qu'il déchaîne la bête humaine, qu'il est puissant ou fort — dites simplement qu'il est moral!

Une telle réaction était d'ailleurs inévitable. Le danger serait qu'elle dépassât les bornes, qu'on tombât dans la fadeur pour éviter le satyriasis et dans le petit-lait pour oublier l'absinthe. Mais on n'en est point là. L'*Abbé Constantin* a donné le ton. On s'est trouvé tout à coup dans un roman où l'on respirait à l'aise et où l'on humait un air très pur. Il a été de bon ton d'être décent, comme il était de bonne mise d'être hardi!

Quand je disais tout à l'heure qu'il n'y avait de nou-

veau à Paris que Libert et ses chansons, je me trompais. Il y a les lutteurs des Folies-Bergère. De beaux gars, bien plantés et qui se *tombent* bravement selon les règles. Les beaux temps de Faouet et de Marseille jeune sont revenus et, pour faire honte à nos débilités et à nos anémies, ces débauches de muscles ne sont pas mauvaises. En Bretagne, à de certains jours, la nuit, aux flambeaux, les jeunes gars sur la lande s'empoignent, s'enlèvent au bout des poings et se renversent les uns les autres, saignants ou étouffés à demi. Parfois un des adversaires reste là, rendant le sang sur l'herbe verte. Le doux Brizeux lui-même a chanté cette sauvage poésie. Le décor des Folies-Bergère est moins romantique, comme on disait autrefois, que celui de la lande bretonne, mais il a sa valeur et son ironie. Les petits époumonnés regardent les lutteurs d'un œil d'envie ! Ils remplacent par la gouaillerie la force de ces hercules, et redoutables seulement par leurs lazzis et non par leurs biceps, l'autre soir, l'un d'eux s'écriait bravement :

— Donnez-moi un caleçon !

Le lutteur, stupéfait, le regarde.

— Oui, il fait bien chaud. Je voudrais aller aux bains !

Était-ce spirituel ? J'en doute. Ce qui est certain, c'est que je souhaite aux générations futures un peu plus de muscles et un peu moins de cet esprit-là.

XXVII

A la mer. — Les *petites mouettes*. — Les enfants. — *Bob*. — L'enfant à Paris et l'enfant à la mer.

11 août 1882.

Au mois d'août, et depuis un mois, la vie de Paris n'est plus à Paris, elle est sur la plage. Le vrai boulevard, c'est la grève ; le seul théâtre, c'est celui du casino, breton ou normand, où l'on va *tuer* ses soirées. Plus de spectacles, si ce n'est celui de la marée; plus de *premières*, excepté l'arrivée du courrier et des journaux de Paris.

Les petites mouettes parisiennes sont à leur poste. J'appelle *mouettes* ces jolies promeneuses de la grève qui posent leurs gentilles bottines sur le sable comme les mouettes, dont elles ont la démarche légère et le fin plumage, y posent leurs pattes. Mouettes charmantes, les unes ayant un nid et une couvée : des mouettes de foyer ; — les autres n'ayant que des ailes pour voltiger

et un bec pour déchiqueter: des mouettes de l'air et de la vie libres. D'ailleurs, les unes et les autres, toutes vêtues de même, fréquentant les mêmes criques, grimpant aux mêmes roches, et appétissantes à croquer dans leurs claires toilettes et sous leurs ombrelles écrues, blanches ou rouges.

Ces *petites mouettes* parisiennes, elles viennent se refaire ici, après le dernier hiver de Paris. C'est la folie de la mer après la folie du théâtre, du bal, du Cirque, des courses. L'estomac n'a plus d'appétit, le vent salin lui en redonnera. Les jambes, pour avoir tant et tant valsé, n'ont plus de forces. Elles en retrouveront pour grimper aux rochers, et faire, au diable, des excursions. L'anémie commençait; l'Océan souffle dessus, et les joues redeviennent colorées, les yeux brillants, les lèvres rouges. On pourra tout à son aise recommencer à valser et revalser, cet hiver.

Mais ce ne sont pas seulement les petites mouettes qui renaissent en touchant la grève. Ce qui est charmant, c'est de voir les enfants, les petits des petites mouettes, reprendre bec et ongles et battre gaiement de l'aileron en se trouvant au bord de la mer. Je m'imagine que ce n'est pas seulement pour payer très cher le droit d'être moins bien installé qu'au logis que les mouettes et les maîtres de leurs nids se transportent, tous les étés, en quelque coin des côtes de France. Si les mouettes sont à la mer, c'est pour les enfants.

Ah! les enfants! La grève leur appartient. Le sable les grise. Ils aspirent, heureux, de leurs petites narines roses, l'iode de la brise. Ils sont là, devant la mer bleue, jambes nues, leur pelle et leur seau à la main, tapotant

le sable et leurs petites voix répondant *papa* à la voix énorme de l'Océan. Ce sont les tout petits, ceux qui roulent comme des babys de caoutchouc sur la grève. Les plus grands, en costumes de marins, fouettés par le vent, creusent des trous, construisent des forts, plantent sur leurs bastions que la marée emportera dans un baiser, des drapeaux tricolores, des étendards américains, des pavillons anglais. Et ils se défient! Et ils se regardent de travers! Et c'est à qui édifiera un bastion plus redoutable! Puérilités de la guerre. Elle a bien assez d'horreurs pour qu'on lui sache gré de ces semblants de sourires.

L'enfant à la mer retourne à l'état de la nature. Il marche pieds nus, il court les roches, glisse sur le goémon, soulève les pierres pour y trouver *la crabe* et s'inquète tout aussi peu des petites mouettes en robes rose ou blanche et de la grande mouette en costume d'amazone qui se profile, suivie d'un jockey, sur la grève et des *racontars* de la plage et des affiches du Casino et de tout ce qui agrémente ou désagrémente la vie de Paris aux bains de mer; oui, il s'en inquiète aussi peu que de ces charrettes qui passent là-bas, toutes chargées de varech.

Le varech même, à vrai dire, l'intéresse plus que le *high-life*, les parasols à pompons et les ombrelles-cannes avec des ancres énormes et de petits moulins sculptés et qui tournent, tournent, tournent, des moulins par-dessus lesquels on jetterait l'ombrelle et le bonnet. A la mer, l'enfant est le plus amusant des petits sauvages.

Il pousse comme une plante qui étouffait dans une serre et qu'on porte en plein air. Il redevient tout muscles et tout instincts. L'enfant parisien se heurte sur les roches au petit pêcheur pauvre qui cherche des crevettes ou qui vend des coquillages — trois pour un sou — répétant du matin au soir et d'un mois à un autre : « — Achetez-m'en, monsieur et madame, *pour me commencer!* »

Cette cohabitation de la roche par le petit bonhomme venu d'un hôtel des Champs-Élysées et le petit mendiant sorti d'une cahute de matelots besogneux a quelque chose d'aussi sain au moral que le vent du large a de principes fortifiants au physique. Bob, le petit Bob de la *Vie Parisienne* reconnaît alors, un peu étonné, mais enchanté — car il n'est point méchant — il reconnaît, l'enfant gâté, qu'il y a des enfants misérables et que de pauvres êtres cherchent leur existence où il cherche, lui, une distraction et un plaisir.

En cela aussi, pour ces petits hommes, la mer est excellente. Bob est la plante de serre chaude, et le futur moussaillon est la même herbe à l'état vrai. Sur les rochers et dans les varechs l'un désapprend l'envie et l'autre la fierté ! C'est utile.

Ce diable de Bob est d'ailleurs *un type*, une variété de l'enfant terrible de Gavarni dont une femme, et une mère évidemment, qui signe *Gipp*, vient d'étudier très curieusement, et avec plus d'attendrissement qu'on ne le croirait, la petite âme.

Tous les écrivains se sont arrêtés, pensifs, devant les

grands yeux de l'enfant. Un regard d'enfant contient toute l'humanité comme, dans ces rochers que Bob, à la mer, interroge, une flaque d'eau contient tout l'Océan.

Il y a des gens, Gavarni par exemple, qui trouvent que l'enfant a tous les vices de l'homme sans en avoir les quelques vertus. Ceux-là calomnient l'enfance. Un écrivain illustre, un des maîtres du théâtre de ce temps, ayant, dans une comédie célèbre, à placer un enfant de six ou sept ans entre son père et sa mère décidés à se séparer, et ne sachant comment faire pousser un cri d'enfant à l'enfant de la comédie, appela son petit garçon à lui — ou sa petite fille, je n'en sais rien, — qui avait précisément le même âge que la fillette ou le garçonnet de théâtre, et lui dit :

— Tu ne sais pas? Ta maman et moi, à partir de demain, nous n'allons plus vivre ensemble. Ta maman s'en va. Moi, je reste. Avec qui veux-tu être maintenant?

— Avec toi, dit l'enfant.

— Pourquoi?

— Parce que tu restes!

Le mot était exquis. L'auteur (je veux dire l'auteur qui l'a recueilli), prétend qu'il signifiait tout simplement : « — Je reste avec toi parce que tu ne quittes pas la maison où l'on est bien couché, bien vêtu et où l'on mange de bonnes choses! »

Son instinct, qui fait la force de l'enfant, le poussait-il vers le plus aimé ? Non, mais vers le plus fort!

C'est possible. Et pourtant non! Il y a des tendresses d'une intelligence confuse mais profonde chez l'enfant. Le garçonnet est comme un doux petit amoureux pour la mère qu'il adore. La fillette contemple son père avec

des yeux pleins déjà de dévoûment de femme. Sans doute, nous faisons trop de nos enfants ce que les Japonais, parlant des fils de *samouraï* ou gentilshommes, appellent un *Fousa-Bo*, littéralement : *bébé d'appartement*.

On me citait même un mot charmant d'un pittoresque très amusant, d'un gentil frère aîné de dix ans contemplant, en observateur, son petit frère, adorablement joli avec ses grands cheveux blonds, et lui disant, dans cette langue si drôle des gamins :

— C'est vrai, tout de même, toi, maman a bien raison de t'aimer tant. *Tu es un gosse de luxe!*

Eh bien! ces « gosses de luxe » si choyés, si caressés et si profondément chéris, ils ne sont pas tous, loin de là, ce que Gipp, l'auteur du *Petit Bob*, voudrait nous faire croire, des étourdis et des *gommeux* petit modèle. Ils seront des hommes résolus, quoiqu'ils aient été des enfants aimés. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on doive se faire chérir par la terreur. Je pense que l'affection intelligente suffit. Le *Petit Bob* lui-même, tel que Gipp nous le présente, ne me déplaît pas infiniment. Sans doute il est grand temps de le mettre au collège, et l'éducation que lui donne le bon abbé qu'il interroge et interloque ne suffit pas. Mais, tel qu'il est, Bob est à croquer.

Ce *Gipp* qui débute là par ce croquis d'enfant est, paraît-il, Mme de Martel, la fille de Mme de Mirabeau. Quoi qu'il en soit, Gipp est bon observateur et son *Bob* est un fin crayon de l'enfant français, en 1882, tel que l'ont fait une certaine éducation et le spectacle des *parisianismes* de tous les jours.

Bob avec son costume anglais en velours bleu de roi, col et manchette immenses, cheveux coupés carré sur le front, chaussettes de soie bleue, mollets *couleur cuir* durs comme du bronze, — je le vois, je l'ai rencontré tout à l'heure sur la plage et je l'ai entendu au Cirque, assis à côté de son grand-père, — s'écrier en contemplant M. Chadwick :

— On dit qu'il faudra que j'en choisisse une, de carrière ! Clown ! Est-ce que c'est une belle carrière, dis, grand-père ?

Il y a de ces détails, de ces questions ainsi prises sur nature dans les croquis de Gipp — par exemple lorsque son oncle, au Cirque, voyant passer une de ces femmes qui sont, à la mer, des *petites mouettes*, hausse les épaules et dit : C'est une *grue !*

— La grue ! s'écrie Bob. Où est la grue ? Est-ce qu'elle est apprivoisée, la grue ? Montre-moi la grue !

Puis il se rassied, morigéné par le grand-père, et regardant la piste où Chadwick cabriole :

— Grand-père, après le clown, ça sera t'y Promiscuité ?

— Hein ?

— Oui. *Pro-mis-cuité*. Elle joue le samedi ; papa l'a dit.

— Tu rêves.

— Non ; tout à l'heure, quand maman a voulu venir au Cirque, papa a dit : Je ne comprends pas comment cette Promiscuité du samedi peut vous amuser !

Tout cela est *très enfant* et noté au passage. Bob peut amener au front des gens sévères des froncements de sourcil : il est évident qu'il est mal élevé :

sa mère l'appelle *crapaud*, son oncle le mène avec lui lorsqu'il va choisir une robe pour les étrennes d'une *belle petite;* on nous montre Bob au *persil*, Bob au Salon, Bob partout ; c'est le petit gommeux, la gomme en bourgeons, il sait que la femme avec laquelle son oncle se montre doit se nommer Ostentation, — car il a entendu dire : — Lorsqu'il est avec elle, il se promène avec *ostentation;* — il sait par à peu près ou devine trop de choses, Bob ; il s'inquiète d'un tas de détails au-dessus de son âge, mais il est gentil, mais il est bon, mais de ce gamin gaminant on peut faire un homme, n'en doutez pas.

Il y a toujours dans l'enfant des ressources contre les maladies morales, comme des ressorts contre les maux physiques. Tout à l'heure, après avoir vu courir sur le sable des fillettes vêtues et coiffées comme des dessins de Kate Greenaway et des *boys* costumés comme Bob à la mer, je me suis arrêté, sur la jetée de Saint-Malo, — *au bout du monde*, comme disent les marins du pays, — à causer avec un mousse à la tête blonde, intelligente et douce dans sa malice, et qui, les mains dans les poches, allant et venant avec cette allure de *chaloupe* qu'ont, dans leur démarche, les marins à terre, envoyait sur le granit de la jetée de petits jets de salive, à la façon des vieux loups de mer.

C'est le mousse de la *Bretagne*, qui, de Saint-Malo, fait le voyage de Dinan, tous les jours, sous pavillon breton. Il est alerte, mince, agile comme un singe, et déjà, à treize ou quatorze ans, depuis trois ans, il voyage. Il connaît, sur les côtes d'Espagne et d'Angleterre, comme sur celles de France, tous les récifs et

tous les phares. Il est de Cancale, et c'est par Dunkerque qu'il a commencé son tour de mer — ses tours du monde.

— J'ai bien pleuré ! me disait-il, quand j'ai quitté la maman. Trois mois absent pour commencer, c'était beaucoup !

La mer a fait de ce petit, amusant à écouter comme Bob, un homme déjà et un vaillant. Il déteste les *cuivres*, ces diables de *cuivres* qu'il faut astiquer, faire reluire, rendre flambants comme des lustres de ménagère hollandaise ; mais, lorsqu'il court pieds nus sur le pont, lorsqu'il grimpe à la passerelle, fait mugir la *sirène*, aide à la manœuvre, il est l'activité même, il a cette agilité gaie des matelots de bonne race, ce petit. Francis Ruaud, car il nous a dit son nom !

Et il y a, à Saint-Malo, à Cancale, à Saint-Servan, à Dinard, sur toute la côte, de jeunes gars alertes comme lui, tout prêts comme lui à prendre la mer. Je relisais, au bord de la Rance, les pages émues, pittoresques et profondes que Mme A. Michelet a publiées dans la *Nouvelle Revue* sur les *Plages bretonnes*.

Dans ce coin de terre, où Mme Michelet retrouve, avec raison, quelque chose comme un coin de Provence, ce que la veuve de l'historien a vu surtout, c'est une bonne idée, réellement nationale, à émettre, et je viens l'appuyer. La femme, songeant à tant d'enfants abandonnés — on dit par antiphrase *moralement* abandonner et c'est immoralement qu'il faut dire — émet ce vœu que là, sur nos plages bretonnes, à la vicomté, « une vraie corniche en miniature, » dans ce coin admirable où, dit-elle avec raison, « les couchers de soleil de Saint-Malo

ont la chaleur des Claude Lorrain, moins la flamme sèche, » on établisse une sorte de refuge, d'hospice qui serait une école, non point communale, mais nationale, pour les enfants perdus dont on ferait des mousses d'abord, des matelots ensuite.

« L'enfant sans mère est un enfant mort. » C'est une parole cruelle, mais vraie. Eh bien, pour mère qu'il ait la mère patrie. Pour hospice, une barque. Et que ces enfants, adoptés par la nation, ces orphelins, par l'abandon, vivent, grandissent, se fortifient sur une frégate-école. Beaucoup ressembleront bientôt à Francis Ruaud, le bon petit mousse de la *Bretagne*.

« Et, ajoute Mme Michelet, la France redeviendrait bien vite une vaillante nation maritime, ce qu'elle fut du temps des Jacques Cartier, des Jean Bart, des Duguay-Trouin. »

Ce n'est point pour le vain plaisir d'émettre un projet, après tant d'autres, qu'après la collaboratrice de Michelet nous réclamons cette sorte de salut pour ces enfants abandonnés. M. Quentin les met en apprentissage, et c'est bien. Qu'on les livre à la mer, ce sera mieux.

Il y a humanité et nécessité à la fois à s'occuper de l'enfance. Naguère, M. Leroy-Beaulieu constatait, par des chiffres, la diminution rapide de la population en France, ce qui est le signe d'un appauvrissement comme nation. Il faut donc, nous écrivait naguère l'auteur des *Plages bretonnes*, prendre tous les moyens d'assurer la vie des enfants et faire de ceux qu'on abandonne des êtres forts, et non de pauvres ra-

chitiques enlevés, la plupart, à l'âge de la puberté.

L'idée est juste, elle est bonne, elle est facile à réaliser. Tout le monde s'y mettrait, une fois que l'État aurait fait le premier pas. En Angleterre, les dames consacrent leur dimanche aux *enfants trouvés* et leur donnent ce qui les relève et desserre leur petit cœur : le sourire et la tendresse de la mère. Nous ne sommes pas moins humains en France qu'en Angleterre, mais nous avons infiniment moins de volonté, de ténacité. Avec nos allures en avant nous sommes aujourd'hui de piètres promoteurs d'idées. Nous *allons à la suite.* En toutes choses, il serait bon de reprendre le rang.

Qu'on fasse des hommes — avec les côtes de France — de ces enfants perdus ! Qu'on leur élargisse à la fois, avec l'air du large, les poumons et le cœur et, comme le disait naguère M. Alfred Mézières dans ce discours sur les prix de vertu où il louait éloquemment les actions héroïques des humbles, les dévoûments admirables des marins — discours qui est de ses meilleurs et plus vigoureux écrits — on augmentera encore « cette réserve de dévoûments obscurs où la France peut puiser sans jamais en trouver le fond. »

XXVIII

La Parisienne en voyage. — Les plages. — Normandie et Bretagne. — La *boulevardite*.

18 août 1882.

On a souvent crayonné le profil de la Parisienne à Paris, mais la Parisienne en voyage, la Parisienne heurtant ses habitudes ou ses préjugés aux hasards de la route, aux ennuis du chemin, aux déceptions du *tourisme*, fait aussi partie de la vie à Paris.

La Parisienne aime à voyager, non pas pour voir, mais pour avoir vu, non pas pour partir, mais pour revenir. Elle choisit le *voyage à faire* un peu à la fortune de l'affiche lue dans quelque gare des environs de Paris, à Chatou ou à Maisons-Laffitte.

— Côtes de Normandie ! — Belgique et Hollande ! — Côtes de Bretagne ! — Irlande ! Écosse ! — Touraine ! Pyrénées !

Il y a une affiche pour chaque coin de terre, une *réclame* pour tout monument, un train de plaisir ou des

billets circulaires pour toute plage ou tout bout de rocher. On est là, tranquillement assis dans une salle d'attente de la ligne de Versailles ou de Saint-Germain; on lève les yeux, en parlant de Viroflay, sur une de ces affiches tentatrices, on en épèle vaguement, puis obstinément, les lettres majuscules, et on reste là, fasciné par ces bouts de cartes routière où les lignes noires des railways, semblables à un réseau de veines, courent sur le papier avec des points ronds y formant comme des varices. Mais chacun de ces points promet une surprise, un plaisir, quelque chose de nouveau et d'inconnu : une ville à voir, une cathédrale à visiter, une grotte, un clocher, un musée, un arsenal, un bout de mer à l'horizon!

Et, pendant qu'on attend le train de Paris, on se dit qu'on prendra bientôt le train de Normandie ou celui de Bordeaux, ou celui de Bretagne, qu'on ira aux Pyrénées, ou en Touraine, ou dans les Vosges, mais que bien assurément on ne restera pas à Paris.

C'est alors que la Parisienne, résolue à un voyage quelconque, apparaît avec toutes ses *parisienneries*. Une Anglaise partirait avec un chapeau de paille, un voile vert, un guide Bradshaw et un nécessaire de voyage à la main. La Parisienne empile dans de grandes malles stupéfiantes, qui feront le désespoir des commissionnaires au débarcadère de chaque ville, des robes et du linge comme s'il s'agissait d'aller étonner, sur les *planches* de Trouville, la terrasse de Dieppe, ou près des *caloges* d'Étretat, le *tout Paris* en tournée.

La Parisienne qui a peu voyagé se figure que tous les voyages ressemblent à un départ pour les bains de mer.

On a beau dire, on peut emporter un peu de patrie à la semelle de ses souliers. Ce qui est certain, c'est que la Parisienne emporte un peu de la poussière et de l'asphalte de Paris au fin talon de ses bottines. Son Paris, elle le cherche partout, alors même qu'elle a tenu à le quitter, et elle s'étonne naïvement de ne le plus rencontrer nulle part.

Elle est toute dépaysée, le matin, en ne recevant pas, frais encore, le journal qui lui apporte les nouvelles des théâtres. Elle regretterait presque le péristyle des Variétés devant le calvaire de Plougastel, et, quand on lui mène voir un *pardon* de Bretagne, elle se rappelle qu'elle a vu Mlle Mauri danser la *Sabotière*, et elle trouve que les joueurs de biniou de la *Korrigane* étaient plus amusants à voir du fond d'une loge d'Opéra.

La Parisienne, — j'entends la Parisienne pur sang, — éprise du mouvemement, de la vie, de cette fièvre particulière qui existe à Paris à l'état endémique et que j'appellerai volontiers la *boulevardite aiguë*, la vraie Parisienne n'entend rien au pittoresque lorsqu'il n'est pas réglé par un bon metteur en scène, et aux paysages lorsqu'ils ne sont pas signés de Corot. Elle n'aime les *longueurs* ni dans les comédies ni dans les voyages, et elle dirait volontiers, lorsqu'une ville célèbre lui déplaît, que c'est une *première* ratée. Dans une table d'hôte, à la seule façon dont une femme inspecte le pain qu'on apporte sur une assiette, d'aucuns diraient si c'est une Parisienne. Ce pain peut être savoureux avec un goût salin; s'il ne ressemble pas au pain blanc de Paris, s'il est bis comme de la toile d'embarcation, la Parisienne

le trouvera détestable. Elle demandera volontiers pourquoi les provinciaux sont assez en retard pour ne point le fabriquer avec du blé. Mme de Sévigné, qui n'était pas une sotte, je pense, mais qui avait, au suprême degré, l'esprit féminin et parisien, a de ces étonnements et de ces colères dans ses lettres.

Mme de Sévigné eût pu définir, elle aussi, le voyage comme l'a fait une Parisienne exilée :

— Le voyage est l'art de dépenser beaucoup d'argent et de se fatiguer infiniment pour être moins bien que chez soi.

C'est possible. Mais, Dieu merci, il y a autre chose dans le voyage, et il suffit d'une minute de vrai plaisir pour faire oublier des heures entières de lassitude et de déception. C'est d'ailleurs là une observation du président de Brosses que tous les Guides répètent avec raison, l'un après l'autre : « Quand on a de la peine en voyage, on enrage d'être venu ; quand on a un moment de plaisir, on ne songe plus à la peine, et ainsi alternativement. » Et, en fin de compte, la peine s'oublie et la joie demeure. Il y a même une satisfaction spéciale, pour la Parisienne la plus désespérée d'avoir quitté Paris, à se dire plus tard :

— Ah ! l'affreuse route pour aller voir — quoi ? — un dolmen ! Il y en a de dix fois plus intéressants, des dolmens, au musée de Saint-Germain, et M. Alexandre Bertrand les explique avec une toute autre science que les guides. Mais bah !

Du moins, tous ces dolmens, je les ai vus sur place, comme les Rubens à Anvers et les Velazquez à Madrid !

Un des sourires du retour, c'est le récit des excursions qu'on a pu faire. Oh ! alors, la Parisienne rayonne ! On ne l'y reprendra plus, mais elle fait supporter, avec une criante injustice, au pays qui n'a pas tenu toutes ses promesses, le poids de sa déception. La femme est aussi sévère pour un voyage qui lui a déplu que pour un homme qui a cessé de lui plaire.

— Vous allez là ? N'y allez jamais ! Fi ! C'est une horreur ! C'est épouvantable ! c'est odieux !

Le plus ironique, c'est que, quoiqu'on se soit harassé pour tout voir en voyage et que la Parisienne ait fait des prodiges de gymnastique pour gravir des roches, monter au somment des cathédrales et grimper au haut des *points de vue* — ces fameux *points de vue* d'où l'on ne voit généralement que de la brume — il se trouvera toujours quelqu'un pour lui dire, au retour :

— Comment ! Vous étiez à tel endroit et vous n'avez pas vu telle chose ? Mais, si vous n'avez pas vu cela, vous n'avez rien vu !

C'est une des règles du voyage : chaque conseilleur et chaque touriste a une curiosité spéciale, un bourg, une grotte, une statue, un bout de rivière, un pan de muraille, une tourelle, n'importe quoi qui, pour lui, est *tout le voyage*. Si l'on n'a pas vu de tourelles, on n'a rien vu. On n'a rien vu si l'on n'a pas fait dix lieues de plus pour aller contempler une ruine grise couverte de lierre, une chapelle de plus, ou un menhir inédit.

— Alors, vous n'avez rien vu !

Pour entendre, au bout du voyage, ce *post-scriptum*

amer et irritant, la Parisienne a quitté la terrasse de Saint-Germain ou les coteaux de Bellevue, elle a déserté son ruisseau de la rue du Bac, affronté le soleil d'août, qui donne à son teint blanc des tons dorés de pain trop cuit; elle s'est levée avec l'aurore et couchée à l'heure des poules; elle a subi les mélancolies des entrées dans les chambres d'auberge, les surprises désagréables des repas pleins de hasards; elle est montée dans des pataches bondées comme des bourriches, lorsque les américaines ou les breacks manquaient sur le chemin; et de quel œil attristé elle a contemplé les landes et les ajoncs bretons, et même les peupliers des bords de la Loire, elle qui trouve que rien ne vaut au monde le Bois à l'heure du Tour du Lac !...

Et tout cela pour qu'on la lui jette au nez, l'impertinente et éternelle parole des touristes qui vous ont précédé quelque part :

— Alors, vous n'avez rien vu !

La Parisienne, cet être subtil et essentiellement raffiné, a, d'ailleurs, des sensations toutes particulières et des mots très exacts.

C'est elle qui disait, à propos du gros et hideux procès Fenayrou, désormais passé à l'état de cause célèbre :

— Ce n'est pas un crime *parisien !*

Et, de fait, il y a du vrai. Cette accumulation d'horreurs sent la brutalité de certains coins encore barbares de la province.

La Parisienne a de ces jugements finement profonds à côté de ses naïvetés de boulevardière.

Ne la menez pas voir les rochers; elle connaît ceux du Bois de Boulogne. Même en fait de paysage, elle préfère l'*article Paris*. La mer, cependant, partout où elle la rencontre, dans l'anse d'un bras de Douarnenez ou à la pointe de la jetée d'Audierne, la mer a le don de lui plaire. Même dans la sauvagerie d'un rocher breton, la mer lui semble rouler, comme des ressouvenirs de plages élégantes, des fantômes de journées passées au Casino, à Trouville, auprès des petits chevaux.

La Parisienne, perdue dans une solitude, ferait volontiers deux toilettes par jour, par habitude et pour ces seuls marins qui passent là, les mains dans leurs poches et leur bonnets de laine bleue sur leurs faces brunes.

Tout paysage maritime, encore un coup, se réduit pour elle à un jugement unique : être ou n'être pas apte à devenir une plage en renom. J'ai connu un brave homme d'horloger qui jugeait tous les tableaux de l'école moderne, les paysages, surtout, de la façon que voici : « On y peut ou l'on n'y peut pas placer une horloge! » Dans un Théodore Rousseau, un Chintreuil, un Paul Huet, il ne voyait rien que l'emplacement possible d'un cadran qui eût donné l'heure. Aussi bien mon horloger n'estimait-il guère que les peintres qui plantent dans leur toile un bout du village et quelque clocher gris. Ce clocher l'attirait. Il eût voulu y faire un trou pour y fourrer une montre.

Ainsi de la Parisienne : elle voudrait qu'on fourrât des cabines de bains partout, jusqu'à la pointe du Raz, au lieu de phares, et son goût du pittoresque au bord

la mer regrette éternellement que les rochers les plus superbes ne servent pas de piédestaux à de *petites mouettes* de Grévin ou à des élégantes de Marcelin. Elle se détournerait de la vue de la Baie des Trépassés pour lire une causerie de la *Vie Parisienne.*

Et les mouettes, j'entends les vraies mouettes qui volent, rasant le flot, là-bas, avec une rapidité de railway, évoquent pour elle — quoi? — le souvenir des jockeys courant de même sur la pelouse de Longchamps.

— Regardez donc! Oh! que c'est joli, ces oiseaux! On les prendrait pour des chevaux de course!

Et, alors, avec une joie intense d'exilée retrouvant la patrie :

— C'est amusant! Il me semble que je suis encore au Grand-Prix!

Avec des variantes plus ou moins profondes, voilà, à peu d'exceptions près, la Parisienne en voyage. Exquise d'ailleurs et spirituelle, et se détachant de toute la collection d'Anglaises et de bonnes bourgeoises aussi gaies que des commis voyageurs qui composent d'ordinaire une table d'hôte, comme un dessin de maître parmi des images d'Épinal. J'ai rencontré plus d'une Parisienne en voyage, et je ne m'y suis jamais trompé à ce je ne sais quoi de particulier qui est à elle. J'ajoute bien vite qu'on n'est point nécessairement *Parisienne* parce qu'on est née à Paris, et que nombre de provinciales naissent, au contraire, Parisiennes d'instinct.

Il y a dans la cathédrale de Quimper une fresque

représentant un ange touchant la langue d'un pèlerin agenouillé, et au-dessous cette légende : *Le P. Maunoir reçoit miraculeusement le don de la langue bretonne.* Entre parenthèses, il est bien heureux, le P. Maunoir ! Mais on voit chez la femme, chez la Française, de ces miracles aussi : on reçoit le don du *parisianisme.* On est Parisien de naissance, même lorsqu'on vient du Nord ou du Midi, et l'on trouve, par conséquent, absolument comme la Parisienne pure, comme la Parisienne brevetée, que les hirondelles ressemblent à des jockeys, et l'on parierait pour l'une d'elles : toque noire et ventre blanc.

Qu'elle voyage ou qu'elle reste à Paris, qu'on la rencontre aux eaux ou au Lac, aux Pyrénées ou aux *premières*, vive la Parisienne — qui a bien raison de n'aimer vivre qu'à Paris !

XXIX

Poésie et réalité. — Un artiste parisien : Edmond Morin. — De quelques dessinateurs contemporains. — Comment les Parisiens d'aujourd'hui traitent les ossements des Parisiens d'autrefois. — Le cimetière Saint-Joseph.

25 août 1882.

Je sais bien qu'on dira : « Un dessinateur de plus ou de moins, qu'importe ! » Mais il faut bien se figurer que M. Edmond Morin, qui vient de mourir, était une physionomie d'artiste d'un talent tout particulier, très fin, très personnel et dont les bouts de croquis dureront plus que bien des tableaux salués, à leur apparition, comme des événements, et oubliés, maintenant, vieillis, fanés, bons pour le grenier. L'homme qui, d'une pointe de crayon bien taillé, écrit, au jour le jour, dans les gazettes illustrées, l'histoire de son temps, est plus certain d'une renommée durable que les bons élèves bien appliqués à l'art académique et qui *piochent* le modèle d'après le maître, comme des écoliers une grammaire. Ce ne sont, ces dessinateurs des mœurs courantes, que

des chroniqueurs alertes, mais la chronique d'aujourd'hui, c'est l'histoire de demain, et le *croqueton* jeté rapidement sur le papier a bientôt la valeur de la déposition d'un témoin.

D'ailleurs, ils sont rares les *illustrateurs* du talent d'Edmond Morin, qui, à une observation spirituelle, joignent une qualité qui fait défaut aujourd'hui à la plupart des artistes comme à la plupart des écrivains (car tout se tient dans une même époque), et cette qualité rare et à demi perdue, c'est l'imagination, qui fut, si longtemps, une vertu française. Sans nul doute, les dessinateurs d'aujourd'hui, les Vierge, les Lançon, les Adrien Marie, les Renouard, les Poirson, serrent de plus près la réalité, mais ils n'ont pas, comme Morin, cette fantaisie, cette faculté créatrice qui permit à l'artiste de varier, par exemple, durant des années, la même allégorie : l'*Année qui meurt et l'Année qui vient*, sans se répéter jamais, avec une verve, un esprit, des facultés créatrices de premier ordre.

Edmond Morin fut un artiste profondément original. Sa touche, son *faire*, se reconnaissent dans le moindre de ses coups de crayon. Il était si curieusement personnel, que, lorsqu'il exécutait des dessins d'après des maîtres, pour le *Musée des familles* ou le *Monde illustré*, il dessinait encore et toujours du *Morin*. Ses *bois*, d'après Gainsbourough ou d'après Reynolds, étaient purement et simplement de l'Edmond Morin. Du reste, ce fin Parisien, qui saisissait si joliment, avec tout leur mouvement et leur fièvre d'élégance, les coins de Paris, les allées du Bois, le boulevard, était un peu Anglais par un coin de son talent.

Comme Gavarni, il avait vécu beaucoup à Londres. La vie anglaise, avec ses étonnants contrastes de luxe écrasant et de misère sordide, l'attirait. Il avait étudié les jeunes miss de Rotten-Row et coudoyé les loqueteux du West End et les juifs du Wapping. Collaborateur de l'*Illustrated London News*, qui s'était attaché l'artiste français comme aujourd'hui le *Graphic* attire tour à tour M. Godefroy-Durand et M. Adrien Marie, Edmond Morin avait rencontré là un maître, sir John Gilbert, dont les illustrations de Shakespeare sont célèbres, et, de Gilbert il avait pris, sans le pasticher, ce je ne sais quoi de dégagé, de rapide et d'élégant qui fait le prix de ses croquis.

Morin, dont le crayon était emmanché, comme dirait de Musset, dans un joli brin de plume, avait même, étant à Londres, voulu fonder un journal illustré qui, vers 1856, essaya de faire à l'*Illustrated London News* cette concurrence redoutable que le *Graphic* devait plus tard victorieusement mener à bien. Morin s'était associé alors à un littérateur anglais, mort aujourd'hui, Walter Savage Landor, et il avait fondé une revue hebdomadaire, artistique et littéraire, *Pen and Pencil*, « Plume et Crayon ».

Ce fut un insuccès complet, et Morin revint alors en France, mais de ses études de la vie anglaise il gardait comme un parfum d'humour britannique, et il avait regardé les compatriotes d'Hogarth et de Dickens à travers le lorgnon d'un Parisien. Ce verre fin, il le garde pour lorgner la vie parisienne en *gentleman*. M. Paul Dalloz a très éloquemment parlé, l'autre jour, de l'artiste délicat qui fut son collaborateur. Edmond

Morin, peintre doublé d'un littérateur, eût voulu résumer son talent dans un livre personnel, écrit pour lui et un peu par lui. Il avait, dans un volume d'Édouard Gourdon, *Paris au Bois*, donné un côté du « tableau de Paris » qu'il méditait, et, avant Nittis, le plus parisien des peintres, avant Béraud, Raffaëlli ou Gœneutte, il avait saisi, au crayon, les aspects exquis des places, des quais de Paris, avec leur fourmillement de fiacres, de passants, de petites Parisiennes aux minces bottines et aux jupes froufroutantes. Un jour, il se prit à illustrer un livre de M. Charles Yriarte, qui n'a malheureusement jamais paru sous cette forme et qui devait s'appeler *Paris vivant*.

C'était l'*illustration* des articles remarqués et piquants que l'auteur d'*Un Condottiere au quinzième siècle* signait alors de ce pseudonyme : *Marquis de Villemer*. L'impression du livre ne fut point achevée et les dessins de Morin demeurèrent entre les mains de M. Bourdilliat, qui devait éditer l'ouvrage. Ils ont vieilli aujourd'hui par les *modes* qui ont changé. C'est toujours *Paris vivant*, mais c'est le Paris du second empire. Les sergents de ville ont des tricornes et portent la tunique à longues basques avec l'épée au côté. Mais ces dessins, dont nous avons vu les *fumés* et dont quelques-uns ont été publiés dans le recueil *la Mosaïque*, sont de vrais petits chefs-d'œuvre de verve élégante, enlevés avec un brio infini.

Edmond Morin fut un moment comme le dessinateur attitré de la *Vie parisienne* de Marcelin. Il y sema des

dessins à l'infini. Mais jamais de décolletage et de croquis hasardés. Même ses *cocodettes* demeuraient, dans leur *chic* particulier, des honnêtes femmes. Il connaissait aussi profondément le théâtre, et c'était un de ses rêves d'en illustrer les coulisses, les dessous, les loges, d'en faire ressortir les antithèses ironiques aperçues très vite de son œil très fin et constatées avec une raillerie de poète satirique sans méchanceté.

Ce livre, *le Théâtre*, il en parlait souvent, il nous poussait à l'écrire, il avait, d'avance, jeté sur le bois des croquis étonnants de vie et de caprice, entre autres l'intérieur de la loge de Mlle Schneider en son beau temps, dessin des plus intéressants qui a paru dans la *Vie élégante*.

Ce pauvre Morin, tempérament nerveux, fiévreux, diabétique, avec une belle figure d'apôtre roux, sillonnée de rides, spirituel en diable, le mot aussi fin que le coup de crayon, indulgent d'ailleurs, bon et doux en dépit d'une malice toute naturelle aux gens qui étudient de près les hommes et les choses, Morin qui, au Salon, envoyait des peintures alertes, et, pendant la Commune, à Chennevières, avait exécuté une série d'aquarelles incomparables, paysages parisiens, dessous de bois, effets de pluie, idylles au pinceau, Morin, cet acharné travailleur, voulait faire un livre qui lui donnât droit à « la croix ». Mais ce livre il l'avait fait et c'est un chef-d'œuvre, c'est le *Monsieur, Madame et Bébé* de Gustave Droz, où son crayon lutta de finesse et de charme avec la plume de l'auteur de Babolain. Morin avait illustré ce livre, un des plus précieux de ce

temps, pendant l'été de 1877, et notre éditeur et ami M. Victor Havard, allait lui arracher ses dessins deux trois ou fois par semaine à Gravelle près du moulin des Corbeaux, où il trouvait l'artiste canotant et barbotant dans le petit bras de la Marne, endroit qu'il affectionnait pendant la belle saison, et qu'il avait dû quitter, ces dernières années, sur la recommandation des médecins. Ah! la croix! Morin la voulait et il la méritait, ce doyen des dessinateurs de France, après le vieux Randon, le caricaturiste des troupiers. On me dit que les déceptions successives que Morin a éprouvées en ces temps derniers, à propos de ce bout de ruban rouge, n'ont pas peu contribué à l'enfiévrer et à déséquilibrer définitivement sa santé depuis longtemps ébranlée.

— Je ne dors plus, nous disait-il gaiement il y a peu de mois ; je suis comme Macbeth : à force d'avoir commis des crimes au crayon par milliers et par milliers, çà et là, un peu partout, j'ai fini par tuer le sommeil. Mais je m'aperçois d'une chose : c'est que l'homme peut fort bien se passer de sommeil et, par conséquent, doubler sa vie.

Oui, jusqu'au jour où cette privation de sommeil, sorte de névrose, conduit brusquement au sommeil dernier. Morin n'était pas plus tôt mis en terre, que les journaux, dans leur folie d'informations, annonçaient une maladie redoutable du dessinateur Grévin. Dieu merci, Grévin s'est tout simplement, comme on dit, *mis au vert* et se repose. Les dessinateurs sont d'ailleurs plus spécialement frappés que les autres artistes depuis quelque temps ; et qui dira pourquoi ? C'est peut-être

parce qu'ils sont comme les journalistes de l'art : toujours sur la brèche, toujours prêts, jamais las, à l'œuvre toujours. Daniel Vierge eût fait un *aquarelliste* hors de paire, un maître peintre. Combien de fois Émile Bayard, un de ceux qui gardent la vertu imaginative, a-t-il interrompu un tableau pour un dessin ! Vivez, l'actualité est là, qui talonne et dont l'artiste sent l'éperon. Renouard, le peintre de l'Opéra, a-t-il commencé une aquarelle d'après le foyer de la danse, comme un Dgas ? On sonne à sa porte : c'est l'*Illustration* qui réclame une *vue* de prison ou qui l'envoie en Tunisie. C'est au jour le jour qu'il faut, comme nous, écrire l'histoire, et cette hâte et cette exacerbation quotidienne finissent par se payer tôt ou tard.

Je reviens à Paris avec les Parisiennes lasses de la mer et énervées de cet impitoyable mauvais temps qui nous aura volé tout un été ! Paris, même mouillé, comme l'Amour d'Anacréon, est bon à retrouver et à revoir. Il n'a plus rien d'inédit et, pour tout spectacle, il nous offre cette vue singulière des ossements du vieux cimetière Saint-Joseph qu'on a déterrés et qu'on laisse si étrangement à la pluie, dans la boue ou le plâtre, au coin des constructions nouvelles.

Parisiens de 1882, ce sont pourtant vos aïeux, ces morts couchés là, sous les piliers d'un marché aux légumes et à la boucherie, et que les pioches des démolisseurs viennent de remettre au jour ! Ces crânes, ces tibias, ces os jetés en tas et poussés à coups de bêche ou à coups de pied par les maçons, ce sont les débris des squelettes de vos pères ! Nos morts, à nous, Parisiens de province, dorment, là-bas, dans les petits cimetières

inconnus. Mais vous, comment laissez-vous traiter avec cette macabre ironie des ossements qu'a rongés la même terre qui devora le corps de Molière? Je signale cette sorte de sacrilège à qui de droit. Cette irrévérence féroce pour des os d'ancêtres doit, aux étrangers, donner une idée bizarre de ces passants de Paris qui regardent sans émotion ces détritus de cimetière, et balayeraient volontiers jusqu'à l'égoût ces restes d'un charnier humain.

Ces Parisiens d'autrefois ont pourtant aimé, souffert, chanté, pleuré comme vous, ô Parisiens d'aujourd'hui, et peut-être plus que vous; certainement plus que vous ils eurent le respect de leurs morts et le culte de leur patrie !...

XXX

Fin d'été. — Les arbres de Paris. — La nouveauté. — Mayer l'*Insurgé*. — Un Parisien. — Les gens amusants. — Les gens d'esprit. — Les *conteurs* et les *amuseurs*. — M. Alfred Arago. — Deux plaisanteries inédites. — Le *Guide au musée du Louvre* — Le *Maréchal Soult à la tribune*.

1er septembre 1882.

Il est fini, l'été à Paris! A-t-il seulement commencé? Au vent de ces derniers jours d'août, les feuilles tombent déjà et font, sur les boulevards extérieurs, de ces tourbillons qui ressemblent à des danses funèbres. Les arbres de Paris sont comme les Parisiens eux-mêmes : ils vivent plus vite; ils brûlent leur sève comme on se brûle le sang. Les marronniers campagnards sont verts encore et ceux des Champs-Élysées ont déjà des tons de safran.

Je sais des Parisiens qui n'en sont point trop tristes. Ces teintes jaunes annoncent, après tout, que la rentrée est proche. Et Paris désert est si affligeant! La chasse va pour un moment le vider encore comme l'ont fait les

eaux. Mais dès qu'il n'y aura plus de feuilles aux arbres, ah ! comme on rentrera en hâte et tout à fait, et alors, vite les *premières* à sensation, les expositions de peinture, les réceptions, les concerts, les bals blancs, les bals roses, les bals travestis, tout le tapage habituel à ce Paris qui, dépeuplé, ressemble encore vaguement, à l'heure où nous sommes, à quelque immense ville de province, à un casino abandonné ou à un palais vide.

L'exposition des arts décoratifs où les bibelots exposés sont comme *soulignés* par la musique des Tziganes ; le banquet offert à M. de Lesseps pour célébrer sa belle action — eh! pour un peu, j'allais écrire ses *belles actions;* — les quelques théâtres entr'ouverts ; les nouveautés littéraires annoncées et non données encore ; ce n'est point là ce qui peut rendre à Paris sa fièvre habituelle. Nous sommes visiblement dans un entr'acte.

Il y a si peu d'*inédit* et de curieux en ces heures lentes et grises, qui ressemblent, si je puis dire, au crépuscule d'une saison, qu'entre chien et loup on prend pour un semblant d'événement la mort d'un de ces comparses de la vie parisienne comme ce gros Mayer, dit Mayer l'*Insurgé*, dont les journaux ont, par ma foi, publié la biographie, eux qui ont accordé quelques lignes à peine à l'héroïque pilote Bouquin, mort victime de son dévoûment. C'est que Bouquin ne comptait pas pour les boulevardiers, et que le visage gros et gras de Mayer était de ceux qu'on rencontrait inévitablement à toutes les cérémonies parisiennes : au théâtre, aux courses, aux enterrements, partout. Il constituait, à dire vrai, ce qu'on appelle un *type*, le type du *Parisien*, né souvent fort loin de Paris, et qui vit largement, joyeusement,

au hasard, jetant aujourd'hui des louis par la fenêtre du café Riche, et demain dînant d'espérance, traitant l'existence comme une partie de cartes, toujours en train de faire un baccarat avec le sort, frôlant la fortune et la saisissant parfois, pour la reperdre aussitôt. Bons enfants, au demeurant, ces trappeurs de boulevard, la main et le cœur larges, donnant beaucoup, plus connus que des gens de génie et déployant souvent, du reste, pour sortir d'affaire, plus de génie véritable qu'un Laplace dans ses calculs ou un Edison dans ses inventions, se moquant des huissiers, ayant du ressort toujours et des huit-ressorts quelquefois, jugeant les littératures, protégeant les arts, *lançant* les fillettes, sortes de raquettes humaines dont les femmes sont les volants (des volants d'une incroyable légèreté), et, ce qui est la marque distinctive du type, très aimés, ces Parisiens-là, aimés malgré leurs défauts, leur hâblerie, leur banalité; aimés plus qu'un Musset ne le sera jamais, et, lorsqu'ils meurent, certains d'être pleurés par les plus beaux yeux du monde, et assurés d'avoir sur leur drap noir, même en plein hiver, un brin de lilas blanc trempé de rosée — et peut-être de larmes.

Et savez-vous leur secret? Ils sont amusants. Ils sont drôles. Ils traitent la vie, cette maladie mortelle, tout simplement par la gaudriole. Ils y attachent l'importance qu'ils donneraient à un calembour. Ils ne la prennent pas plus au sérieux qu'un couplet de facture. Ils pouffent de rire quand on leur parle de mélancolie et d'hypocondrie, ou même, le simple sérieux d'un homme qui songe leur produit l'effet d'une monstruosité.

Du reste, à bien réfléchir, ils ont parfaitement rai-

son et la vie ne vaut point qu'on accumule en soi trop de bile. Le large rire de Rabelais est peut-être le propre de l'homme, mais il est surtout le propre de l'homme intelligent qui se console un peu de l'existence en s'en moquant beaucoup.

Vivent les gens gais, en vérité! Les gens d'esprit, de pur esprit, peuvent être fins, mordants, profonds, délicats ; ils peuvent penser et faire penser ; ils ont sur la vie des lueurs étonnantes et, d'un mot, la Rochefoucauld illumine un gouffre humain, comme Vauvenargues éclaire tout un horizon. Les gens d'esprit, qu'ils s'appellent Gavarni, Méry, Dumas, qu'ils soient des causeurs exquis comme Sainte-Beuve, aimables comme Autran, ou redoutables comme Doudan, ont des séductions toutes particulières. Mais les gens gais, les êtres privilégiés doués du don inappréciable de la belle humeur, comme Auguste Villemot, par exemple, ou, avec moins de finesse, comme Chavette, ceux-là sont et seront partout les allumeurs de rires. Il y a comme une grosse électricité dans leur gaieté. Leur belle humeur est aussi une des formes spéciales de l'esprit français.

On a tant vanté les *diseurs* et faiseurs de mots, puis les *causeurs* et les *conteurs* d'historiettes. Je voudrais qu'on donnât dans la galerie une place à ceux que j'appellerais les *amuseurs*. C'est une classe toute spéciale de gens d'esprit, dont le prototype fut Henri Monnier. Ceux-là tiennent à la fois du causeur et de l'acteur. Ils ne se contentent point de lancer le trait, ils le

miment ; de conter une histoire, ils la jouent. Leur gouaillerie pleine de verve se plaît aux personnalités, aux *imitations*, et, à travers leurs *charges* d'atelier, on entrevoit, vivante et parlante, la réalité même de l'histoire.

Je n'ai jamais, par exemple, écouté Alfred Arago, le fils du grand François et le neveu du dernier maire de Paris, sans avoir regretté qu'on ne saisît pas, qu'on ne notât point au passage ces étonnantes plaisanteries, qu'il invente avec tant d'humeur et débite avec un talent que nul comédien n'égalerait. Je parlais d'*amuseurs*. Voilà l'amuseur par excellence! Un répertoire de drôleries qui sont des satires, de farces de rapin qui sont des comédies véritables. Henri Monnier a recueilli les bouffonneries dont il amusa d'abord les camarades de l'atelier Girodet. M. Alfred Arago devrait, pour quelques amis tout au moins, publier les scènes comiques dont l'atelier de Paul Delaroche eut peut-être la primeur. Ah! que les facéties à la mode, les *monologues* d'aujourd'hui, d'esprit torturé et quasi macabre, sont peu de chose à côté de ces imaginations en belle humeur et de cette verve d'artiste faisant l'école buissonnière!

Je sais bien qu'à ces facéties il faut l'auteur lui-même, son talent de diction, sa voix éclatante, sa gaieté méridionale, mais l'amusement peut survivre à l'amuseur et certaines inventions d'Alfred Arago méritent de n'être point perdues pour les curieux.

Tel est, par exemple, le *Guide du Musée du Louvre*.

Il faut l'entendre par Arago, imitant à s'y méprendre le débit las et la récitation ennuyée du guide rabâchant

sa leçon banale, s'interrompant parfois pour saluer, d'un mot ou d'un geste, un autre guide qui traverse les salles, traînant après lui une famille anglaise ou une couvée d'étrangers ; il faut voir, comme on le disait de Démosthène (M. Alfred Arago ne s'en fâchera pas) la *bête féroce* elle-même, mais, imprimé et lu, le *Guide au Musée* a sa valeur encore :

Au Musée.

« Par ici, messieurs, mesdames, par ici, s'il vous plaît, par ici.

(*Il fait la démonstration.*)

« *Claude Gellée, dit le Lorrain*, né à Nancy, Meurthe, France, mort à Rome, de vieillesse, Italie. Ce magnifique paysage représente une marine, au déclin du jour — vous pouvez remarquer la transparence des vagues.

(*Il passe à un autre tableau.*)

« *Sasso Ferrato, peintre de 3e classe.* On n'a aucun détail sur sa vie, sinon qu'il naquit en 1642, et mourut en 1709, on ne sait à quel âge. La Vierge, les yeux levés au ciel, contemple son enfant assis sur ses genoux.

« *Gérard Dow. La femme hydropique.* Ce superbe tableau, célèbre par son fini, est coté sur l'inventaire du Muséum pour la somme de 682,500 francs. On remarque avec plaisir l'air souffreteux de la malade, le regard inquisiteur du médecin, et la transparence du *liquide!...* »

« Par ici, messieurs, mesdames, par ici !...

» *Corregio, dit Allegri, sa patrie!* C'est lui qui s'écria,

à l'âge de douze ans, devant un tableau de Raphaël : *Anch'io son pittore!* Il mourut à l'âge de trente-sept ans, des suites d'un sac de sous que, par une chaude journée d'été, il voulut porter de Plaisance à Parme, pour soulager sa famille.

» *Nicolas Poussin*, né aux Andelys, Eure, France, mort à Rome, de vieillesse, Italie. La *Femme adultère :* le peintre a saisi le moment où le Christ dit ces paroles si connues : « Laissez venir les petits enfants! »

» Par ici, mesdames, s'il vous plaît, par ici, messieurs.

» Les *Noces de Cana*. Nous devons cette admirable toile au savant pinceau de Paul Véronèse, dit *Cagliari*, sa patrie. Il s'est réprésenté lui-même — au centre, s'il vous plaît — vêtu d'une toque rouge, qui joue de la contrebasse. Le personnage à sa droite est le Tintoret, son rival parfois heureux. Le chien qui joue avec un chat étaient les deux compagnons favoris de l'auteur.

» Vous pouvez admirer, mesdames, la richesse de la vaisselle, la sérénité de Notre-Seigneur et le poli des colonnes!

» Par ici, messieurs, par ici... »

On parle de vérité! C'est là, dans sa bouffonnerie, un croquis d'une vérité criante. La *charge* est souvent plus exacte qu'une observation plus délicate. Avec ses exagérations brutales, la *charge* semble parfois comme une photographie grossie. Je n'ai jamais vu le maréchal Soult, par exemple, mais, après avoir entendu Alfred Arago le contrefaisant, je suis bien certain que je le connais.

Pauvre maréchal Soult! On s'amusait de lui, à la Chambre des pairs, lorsqu'il s'écriait, avec son accent de Saint-Amand la Bastide :

— Quand j'étais sur les *z'hauteurs* de Montmartre!

Et, comme on riait, le vieux soldat reprenait fièrement, en foudroyant du geste l'hilarité comme il avait canonné les Anglais à Toulouse :

— Quand j'étais sur les *z'hauteurs* de Montmartre, vous n'y étiez pas, vous qui riez tant !

Ce qui n'empêche pas Soult d'avoir signé le *premier* article paru en tête du *premier* numéro de la *Revue des Deux Mondes :* l'*Expédition de Morée* par le duc de Dalmatie.

Le maréchal Soult, le premier manœuvrier de l'Europe, disait Napoléon après Austerlitz, je l'ai entendu, réellement entendu, imité, photographié, évoqué, ressuscité par Alfred Arago le contrefaisant, à la tribune, avec sa voix sourde, grognonne, l'accent du Tarn, et les saluts du ministre de la guerre s'inclinant officiellement devant la Chambre.

C'est le maréchal Soult accusé d'avoir favorisé l'armée de Lyon et répondant à un opposant. La *charge* est célèbre. Charles Blanc, qui fut chroniqueur avant d'être académicien, en parlait jadis dans ses *échos* de l'*Almanach du mois*.

Mais il faudrait, je le répète, entendre Alfred Arago!

Le discours de Soult.

« Messieurs,

» Quand j'ai vu monter à cette tribune le député de

l'*Ariège*, M. Joly, j'étais bien sûr qu'il venait ici, dans une *espécialité* que je ne lui envie pas, attaquer le ministre de la guerre et l'administration que je dirige.

» Je vais prendre *eune* à *eune* chacune de ses *alègations*, et j'espère en faire bonne justice devant la Chambre. (*Il salue.*)

» *Primus :* Il a dit... il a dit... il a dit... que le gouvernement *il* avait donné des capotes supplémentaires aux troupes qui *z'y étaient* devant Lyon pour y réprimer l'émeute! Je suis heureux que cette *alègation* qui a couru dans les sentines de la presse, elle ait été produite à cette tribune, car elle me fournit l'occasion de donner, à cet égard, devant la Chambre (*il salue*), le démenti le plus formel ! (*Un temps.*) Cependant... je dois dire à la Chambre qu'il est vrai que des capotes supplémentaires, *elles* ont été données aux soldats qui étaient devant Lyon. Mais il faut expliquer comment les choses *elles* se sont passées...

» Il faisait à Lyon un froid terrible, et, conformément à cette pensée de l'empereur que c'est la qualité du soldat et non sa quantité qui fait que l'on gagne les batailles, j'ai cru devoir donner des capotes supplémentaires à ceux qui étaient devant Lyon.

» *Secundus:* Il a dit... il a dit... il a dit...que le gouvernement ne se préoccupait en aucune façon des malheureux orphelins qui *z'ont* perdu leurs mères et leurs pères dans les armées de l'Ouest.

» Je suis heureux que cette alègation, elle ait été produite à cette tribune. Dédaignant les attaques des libellistes quotidiens, j'attendais avec impatience le moment où je pourrais m'expliquer devant la Chambre,

mes juges naturels. (*Il salue.*) Eh! bien, je peux donner à cette *alègation* le démenti le plus explicite... (*Un temps.*) Cependant je dois dire à la Chambre que le gouvernement, préoccupé d'autres soins, n'a pas pu encore s'occuper de la position de ces mêmes orphelins, mais j'annonce à la Chambre qu'il y a une commission nommée, chargée d'examiner les titres des réclamants, et que cette commission nommée depuis quinze jours s'assemble tous les mois avec la plus grande exactitude.

» Je crois avoir surabondamment répondu aux *alègations* de l'honorable préopinant et (étendant le bras) je lui en laisse toute la responsabilité! »

Ce n'est rien, que voulez-vous? et c'est charmant. Et, à tout prendre, cela passe par-dessus la tête même du maréchal Soult pour atteindre (ne le disons pas trop haut) le parlementarisme tout entier. C'est de la bonne satire. C'est de l'excellente comédie.

XXXI

Philosophie du papier peint. — L'Histoire des mœurs par les rouleaux de papier peint.

8 septembre 1882.

Il m'est venu une idée, que je crois originale, en visitant aux Champs-Élysées, l'exposition des Arts Décoratifs, c'est qu'on pourrait écrire l'histoire morale de notre siècle en contant — et comptant — simplement les transformations successives par lesquelles ont passé les papiers peints. Ce n'est pas grand'chose, en apparence, un rouleau de papier peint? C'est pourtant — si l'on veut pénétrer dans l'intimité du passé — le plus précieux des documents. Le papier peint, collé dans un appartement, destiné à demeurer là presque éternellement sous les yeux de l'habitant d'une maison, trahit plus qu'un meuble même les préoccupations et les goûts de celui qui le regarde sans cesse, qui vit dans ce cadre de papier. Dis-moi de quel papier peint est tendue ta maison, et je te dirai qui tu es.

Je néglige à dessein les étoffes, les tapisseries; je m'en tiens aux papiers peints. Il y a à l'exposition des Arts Décoratifs, dans la partie extérieure, hors des salles, une exhibition spéciale que je trouve, à mon sens, plus curieuse et à coup sûr plus imprévue que l'exposition des crédences les plus authentiques et des bibelots les plus précieux : c'est la série des modèles de papiers peints depuis 1730 jusqu'à 1882, tout un siècle — plus d'un siècle — raconté par des rouleaux de papier!

Mais Crébillon, Marivaux, l'abbé Prévost, Benjamin Constant, Soulié ou Balzac, les romanciers et les « mémorialistes », ne nous en apprennent pas plus sur les mœurs de leurs contemporains que ces papiers peints qui résument, avec une naïveté charmante, toutes les préoccupations, tous les goûts et les engouements d'une époque et des modes successives que ce pays-ci a adoptées et puis jetées au vent.

Il n'y a pas de catalogue pour cette partie de l'exposition, et c'est tout à fait dommage. On ne trouverait pas un chapitre spécial plus intéressant. Ces papiers peints trahissent les goûts de la bourgeoisie de la moitié du dix-huitième siècle à la fin du dix-neuvième, absolument comme les imageries des peintres d'Épinal — ces Velasquez des chaumières — décèlent les aspirations mêmes du peuple et des pauvres gens. Chez les pauvres, c'est le *Juif-Errant*, *Geneviève de Brabant*, *Napoléon* — la légende, la poésie, le rêve, même dans l'histoire, — c'est tout ce qui arrache les humbles à leurs préoccupations quotidiennes, et lorsque la réalité se glisse là, c'est encore sous une forme fantaisiste; c'est une sorte de mythologie réelle, aux tons crus et criards,

c'est *Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.*

Chez la bourgeoisie, les diverses et très changeantes préoccupations politiques et artistiques se traduisent immédiatement par une modification des rouleaux de papiers peints. A la fin du dix-huitième siècle, le papier peint est idyllique : des bergères, des fleurs en corbeilles ou, comme dans les *singeries* attribuées à Watteau, qu'on voit au château de Chantilly, des macaques habillés à l'orientale, des turqueries ou des chinoiseries. Avec la Révolution, le papier peint se fait austère : des draperies rigides comme des toges, des faisceaux consulaires, des *cartouches* où se lisent en lettres jaunes, simulant de l'or, des mots sévères : *La Justice, La Paix*. Comme c'est bien là le papier peint qui doit encadrer les meubles en forme d'X, la chaise longue où s'étendra, demi-nue, Mme Récamier, et les fauteuils à têtes de sphinx que mettra à la mode l'expédition d'Égypte !

C'est là le *papier peint politique*. Il y a pareillement le *papier peint littéraire et artistique*. Les œuvres de Girodet-Trioson et de Guérin sont reproduites avec une fidélité scrupuleuse. Voici le vieil Homère cheminant demi-nu, et Corinne, en robe grecque, assise sur le cap Misène ! Ah ! nos romans d'aujourd'hui n'ont que des demi-succès ! Ils n'ont pas, comme les *Incas*, de Marmontel, ou *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre, l'apothéose du papier peint !

Les *Incas?* Les voici. Voici Alida, Léo, Méloé et la mer toute verte sous un ciel tout bleu. *Paul et Virginie?* Nos grands oncles les voyaient reproduits quatre, cinq, six, dix fois sous leurs yeux, sur la même muraille.

comme la Parisienne de *Frou-Frou* acceptant un rendez-vous dans une chambre d'hôtel peuplée de *Poniatowskis* se noyant dans l'Elster.

Il faut aller en province maintenant, dans les petits hôtels des bourgades oubliées par le chemin de fer, pour retrouver ces dramatiques papiers peints que nous avons tant regardés, dans notre enfance, dans les salles à manger des auberges de Périgueux ou de Limoges. Il y avait Robinson et Vendredi, Paul voulant aller sauver Virginie, le bon nègre délivré par les deux jeunes gens, et la grande feuille de bananier sous laquelle ils marchaient, les amoureux, comme des enfants nés sous une feuille de chou!

Tous ces papiers peints, ornements naïfs d'un autre âge, on les retrouve aux Champs-Élysées : les batailles mises à la mode du temps de l'Empire, les rencontres des carabiniers romains avec les brigands, comme dans les toiles d'Horace Vernet; des brigands au teint de brique, vêtus de bleu ciel avec des tromblons verts, et des Napolitains dansant comme dans les tableaux italiens de Léopold Robert, le favori du moment, des tarentelles devant une mer bleue, bleue, bleue, le Vésuve rouge comme un potiron au milieu de ce bleu de blanchisserie; et des scènes de naufrages et des sauvages coiffés de plumes, leurs corps couleur d'ocre dans des paysages couleur de brique où de gros serpents bleus glissent comme des vers de terre. C'est le papier peint de l'Empire et de la Restauration. Avec Louis-Philippe, le papier peint à ornements gothiques, d'un gothique de chapelle mondaine, apparaît comme sur les couvertures de *Notre-Dame de*

Paris; puis on renonce aux *sujets.* Les amazones même, comme dans les cavalcades d'Alfred de Dreux, ne plaisent plus.

En 1848 ou 1849, Philipon inventa un nouveau papier peint, le papier à dessins : toutes les caricatures du *Journal pour rire* y passent. Les premiers croquis de Gustave Doré, les scènes de théâtre de Marcellin, les *troupiers* de Randon, les *parisienneries* d'Edmond Morin. Mais la politique se glisse en ces dessins. Comment dîner dans une salle à manger où, à propos de la chevelure de Ledru-Rollin ou du *jabot* d'Armand Marrast, collés sur les murs, on peut se jeter des plats à la tête ? La politique ? Elle est dans le journal. On ne tient pas à la retrouver sur les murs.

D'ailleurs, la mode est aux fleurs. De grosses fleurs, d'énormes touffes, des reines-marguerites, des roses trémières, des pivoines. Nos mères renoncent aux scènes de voyage de nos grand'mères. Les femmes de Balzac éclateraient de rire devant le papier peint qui plaisait aux femmes du temps d'*Adolphe* ou d'*Ourika.* Parlez-leur des fleurs, cela n'a point de date. Des tulipes comme chez Mme Prévost, des roses comme dans les tableaux de Saint-Jean. Et peu à peu ces *parterres* mêmes sont abandonnés. Ni sujets ni fleurs. Des teintes plates. Nous arrivons presque au moment actuel. Le sentiment du ridicule nous saisit devant la *Bataille d'Austerlitz* avec le *général Rapp* galopant le bras étendu et devant *Malek-Adel* à cheval ou devant les *Courses du Corso*, avec un tas de chevaux pomponnés de plumes tricolores. Des panneaux de papiers imitant une étoffe et encadrés de bagues d'or nous

suffisent. On s'en tient pendant un certain temps à ces ornements neutres. La figure humaine est bannie du papier contemporain comme des sculptures arabes d'un Alhambra.

Puis voilà qu'on en vient aux papiers simulant des velours frappés, de l'Utrecht, des velours de Gênes. C'est un autre bariolage qui commence, plus artistique que les faisceaux du papier peint de la République, moins bouffon que les *Incas* et moins patriotique que la bataille d'Eylau de Gros caricaturée par cette imagerie. Mais déjà le goût du criard nous reprend. La teinte neutre nous paraît trop neutre. Il nous faut du *tapageur* sur nos murailles comme sur les jupes de nos femmes. Simili-luxe d'ailleurs, simili-velours, simili-tapisseries. La bourgeoisie actuelle se contente de l'à peu près et se grise de *simili-chic*.

Ma parole, j'aimais presque autant les pauvres papiers peinturlurés d'autrefois, comme aux tableautins photographiques et inabordables de nos peintres de genre d'à présent je préférerais presque les couleurs crues et les drôleries naïves des *tachistes* d'Épinal !

XXXII

La faute des journaux. — Trop de réclames ! — Mlle Feyghine. — L'avertissement d'Alexandre Dumas. — Deux pièces de Musset. — Le demi-amour et le demi-hôtel. — Statue de marbre et figure de cire.

15 septembre 1882.

Voulez-vous que je vous dise ? C'est un peu la faute des journaux.

Les journaux habituent le public à toutes les indiscrétions, et les gens célèbres à toutes les réclames. Dans la chasse à courre des nouvelles et des *racontars*, c'est à qui inventera quelque personnalité inédite, découvrira quelque mystère, déchirera quelque voile et fera de par le monde quelque beau tapage bien retentissant. La presse donne le *la* et le public entonne le grand air du *paroistre*. La société actuelle n'est plus un salon, pas même une place publique : c'est un théâtre. *Au rideau!* Tout le monde en scène. Tout le monde en quête de rôles à *vedettes*, d'applaudissements, de *murmures flatteurs*, et, à la moindre résistance de la

foule, au moindre froid ou au plus petit froncement de sourcils dans la salle, vite une crise, un drame, un dénouement brusqué, et du tapage, l'éternel tapage qui assourdit les oreilles des gens paisibles.

Vite, vite! c'est le mot d'ordre.

On veut briller vite, on veut arriver vite, on chauffe la machine à toute vapeur, et l'on saute! Pauvre Mlle Feyghine! C'est à elle que je pense en écrivant. Elle a été, elle aussi, comme tant d'autres, une *victime du journal.* Elle est arrivée non point lentement, par les efforts de chaque jour, mais par une sorte de coup de fortune qui ressemblait à un coup d'audace. Elle a surgi, elle a sauté, d'un bond, sur la scène de la Comédie-Française — la première du monde — et comme on ne lui a pas, brusquement, tressé des couronnes, elle s'est exaltée, la Kalékairi malheureuse, elle a résolu de tenter un nouvel assaut, elle a étudié l'*Étrangère* et les journaux — les journaux qui tiennent à tout dire — nous ont appris qu'elle avait résolu, la charmante jeune femme, de se tirer un coup de pistolet au cœur, sur les planches mêmes du Théâtre-Français, si elle n'obtenait pas, dans le rôle de mistress Clarckson, le succès éclatant qu'elle rêvait.

Nul ne ressent plus de pitié attendrie que moi pour cette pauvre enfant, superbe de vie et de jeunesse, qui gît maintenant, la belle fille blanche, sur son lit de mort. Mais je trouve, hélas! qu'elle a pris trop au sérieux les promesses des chroniqueurs. Elle est trompeuse, la chronique, lorsqu'elle promet aux débutantes qu'elles vont, en un soir, conquérir Paris. On nous présentait cette jeune fille comme une sorte de Cosaque

éperdue qui, dompteuse de chevaux dans je ne sais quel désert russe, venait ici pour se faire dompteuse d'hommes. Alexandre Dumas, qui nous en parla pour la première fois, nous disait : — Je viens de voir une créature fort belle, une Croizette à dix-huit ans, vers qui et pour qui se tourneront toutes les têtes !

Elle arrivait alors chez l'auteur de l'*Étrangère*, toute mouillée de la pluie d'hiver, en descendant de l'omnibus, et elle chauffait le bout fumant de ses petites bottines au foyer accueillant de l'avenue de Villiers.

— Surtout, point de folie, lui disait Dumas, que les ambitions de ces yeux électriques, les appétits de ces dents d'un blanc éclatant dans une bouche rose effrayaient pour l'avenir de cette enfant, un peu sauvage, libre et fière.

— Qu'appelez-vous une folie, cher maître?

— Eh bien ! mais, l'amour, par exemple !

Et elle répondait alors, de ce ton bref qu'elle prêtait à Kalékairi, la Croate :

— L'amour ? Je ne sais pas ce que c'est !

Peu de temps après, lors de la reprise du *Demi-Monde*, on nous montrait, dans les couloirs, cette Mlle Feyghine dont tout le monde, à Paris, commençait à parler. Elle se tenait droite, à l'entrée des fauteuils de balcon, pâle, sous un large chapeau Rembrandt, avec les cheveux ébouriffés, une robe de soie rouge collant à son corps de statue, et on la regardait presque autant que Mlle Tholer, qui revenait de Russie. Il s'était fait déjà autour d'elle comme une légende de charme sauvage. Et de cette légende elle devait mourir, la

petite fleur russe des steppes transplantée dans le panier à *persil* du Bois.

Pauvre fille! Ce fut aussi parce qu'elle était bizarre, d'une beauté exquise à la fois et tragique, qu'on l'affubla du costume oriental de Kalékairi et qu'on la lança, du premier coup, sur les planches de la Comédie-Française. On lui avait tout promis : les bravos, les fleurs, les sourires. Et Kalékairi vit, en un soir, ce que valent les promesses des prophètes. Elle dut garder dans ses oreilles roses le bruit confus de la stupéfaction et des sourires. Elle ne s'en consola point et rêva des revanches inouïes. Revanche par le talent et par le luxe, revanche aussi par l'amour.

Hélas! elle avait étrangement joué *Barberine*, mais elle a bien joué Rosette : *Vous ne m'avez fait la cour que pour vous divertir... On se moque de moi quand je passe...* C'est toujours du Musset. « *On ne badine pas avec l'amour.* »

Mlle Feyghine s'est-elle souvenue de l'avertissement de Dumas?

Il n'y a pas un an encore qu'elle descendait, crottée et pauvre, du tramway de la place Pigalle, et Mlle Feyghine avait eu, grandes ouvertes, les portes de la Comédie-Française. Un moment, dit-on, M. Dumas songea à mettre pour elle au théâtre sa terrible *Iza* de l'affaire Clémenceau. Elle allait montrer son talent dans l'*Étrangère* et, de nouveau sa beauté dans le *Roi s'amuse*. Elle avait — tout à coup poussé comme un champignon — un petit hôtel dont les éternels journaux bien in-

formés nous avaient fait connaître, à dix centimes près, le prix de vente. Je ne vois pas — les souffrances intimes auxquelles je ne touche point, mises à part religieusement — pourquoi la belle fille blonde rêvait un suicide aussi solennel qu'un coup de pistolet en pleine salle de la rue Richelieu ! Quoi donc ! La vie ne tenait point ses promesses ? L'espérance lui manquait de parole ? Et qu'avait-elle donc rêvé ?

On n'est point Rachel en un soir, et bien d'autres, qui avaient comme elle des espoirs aux grandes envergures, n'ont pas même eu, comme elle, la joie des fanfares de la chronique et la lumière des premiers débuts. Des femmes du talent de Fargueil, de Pasca, d'Aimée Desclée, de Marie Laurent, de Blanche Pierson, n'ont jamais vu leur nom imprimé sur une affiche de la Comédie-Française. Rousseil, qui est pauvre, n'y reverra peut-être plus le sien. Elle en peut souffrir dans son existence même, comme d'autres en souffrent dans leur amour-propre ou leur orgueil. Mais elle se résigne. La vie est pavée de débris d'espérances, comme l'enfer, qui parfois lui ressemble, est pavé de bonnes intentions.

Oui, mais allez donc faire entendre la résignation et la raison à une jeune tête de vingt ans qu'on a exaltée avec tant de promesses ! « Regardez, sire, tout ce peuple est à vous, » disait du haut d'une fenêtre le vieux Villeroi à Louis XV enfant. — « Regardez cette ville, cette foule, ces théâtres, ces hôtels, ce luxe, ce bruit, cette gloire, ces cuivres et ces cymbales de la grande bacchante parisienne, tout cela est à vous, mademoiselle ! » disent les chroniques aux débutantes qui arrivent, toutes prêtes à passer *étoiles*, pourvu qu'elles

aient des cheveux couleur de soleil ou couleur de nuit, de la jeunesse, de la volonté et ce je ne sais quel mystère qui est le doux clair-obscur de la beauté : une origine lointaine et un nom étrange.

Et alors, *les victimes du journal* croient tout ce que leur disent les chroniqueurs. La vie ! bah ! la vie, c'est une longue suite de triomphes et des bravos et des sourires, et le cheval qui piaffe, et le coupé qui file, et le boudoir qui s'ouvre, et cette quasi noblesse que donne au demi-amour, souvent sincère et profond, tragique et mortel, la demi-affection d'un gentilhomme et l'habitation d'un demi-hôtel. Puis, au premier obstacle, à la première déception, à la moindre douleur, elle semble trop lourde, cette vie pourtant facile et dont tant de pauvres filles qui traînent le licol dans les faubourgs, les ateliers, les mansardes et les rues, se contenteraient de ramasser les miettes.

En vérité, en vérité, je vous le dis, la faute en est aux journaux. Ils promettent trop, ils soufflent au nez des ambitieuses trop d'encens et de bulles de savon. Ils mentent, les journaux. Fillettes du Conservatoire, jeunes élèves, voulez-vous m'en croire? Les succès n'arrivent point si vite, les fruits ne se cueillent pas en verjus, les bravos se payent, comme les petits hôtels; n'espérez pas grand'chose de la vie et piochez consciencieusement *le rire perlé* des Brohan et les *larmes* officielles. Travaillez longtemps, longtemps, et si les hasards, les crève-cœur, les déboires, les coups d'épingle et les coups de couteau de la vie de théâtre vous paraissent décidément effrayants et insupportables, — rentrez chez vous, remontez votre quatrième ou

votre cinquième étage, laissez Molière et Racine dans un coin et épousez quelque brave garçon avec qui vous pourrez réciter les vers des mirlitons de Saint-Cloud, les dimanches d'automne venus :

> Le mariage est vraiment bon
> Quand on s'aime pour de bon.

Voilà ce que j'aurais dit, si je l'avais connue lorsqu'elle bravait la pluie de la rue Frochot, à cette pauvre Mlle Feyghine, dont je revois la beauté éclatante, la forêt de cheveux blond fauve, le sourcil froncé, et qui a voulu mourir parce que les prophéties de la chronique ne lui avaient pas dit que les plus beaux rêves ont une fin....

Ce n'est pas la *faute à Rousseau!* Ce n'est pas la faute de Voltaire! Mais qui sait? — Oui, peut-être, c'est la faute des journaux!

Elle restera, d'ailleurs, comme une sorte d'énigmatique apparition, cette jolie fille courageuse et hautaine, qui a pris au sérieux son rôle et a traduit Marivaux en russe : les *Jeux de l'amour et du revolver*. « Kalékairi est née à Trébizonde, mais elle n'est pas venue au monde pour la pauvre place qu'elle occupe. » Je l'entendrai longtemps, la voix gutturale qui disait, d'un ton farouche, cette phrase de Musset. Elle s'est crue réellement Kalékairi, une esclave dans cette vie qu'elle a voulu fuir, et elle laissera un nom, la pauvre petite, dans les récits de suicides et les histoires d'amour. Vic-

time de tout le factice et le surchauffé du monde où elle entrait avec des élans impétueux et des résolutions féroces. J'ai là d'elle un billet, quatre lignes à peine, et Desbarolles trouverait dans cette écriture hardie, mâle et résolue, toute la décision d'une écriture de soldat.

Inventez des dénouements tragiques, ô faiseurs de romans d'amour. Vous n'en trouverez pas de plus saisissant que celui qui se termine par ce simple mot murmuré dans un baiser : *Bonsoir*.

Et, comme une enfant lasse du poids du jour, Kalékairi s'est endormie. *Ce n'est pas un conte, cela fait pleurer*, disait-elle dans la comédie du poète.

Allons! Trop de rêves! Trop de songes! Un trop rapide dégoût de ce qui est le sort! La malheureuse, affamée de gloire, s'est trompée de route. Elle avait rêvé une statue de marbre sous le péristyle du théâtre, comme Rachel; elle aura — parmi les victimes — une statue de cire dans les figures du Musée Grévin.

XXXIII

Un humoriste parisien. — Jules Noriac. — Un Parisien de Limoges. — Le père d'*Eusèbe Martin*. — M. Cayron, la méthode Jacottot et Louis-Philippe. — Le *101e régiment*. — Un vieux journal : *la Silhouette*. — Les journalistes littéraires d'autrefois.

6 octobre 1882.

Je relisais tout à l'heure, dans la *Bêtise humaine*, le premier roman de M. Jules Noriac, la page spirituelle où le vieux bonhomme Martin met en diligence son fils Eusèbe quittant le Limousin pour aller étudier la *vie à Paris*.

« Allez, Eusèbe, ne prenez pas le bien d'autrui ; vous n'auriez pas d'excuse, puisque vous êtes assez riche. Ne déguisez jamais la vérité ; le jeu n'en vaut pas la chandelle. Ne frappez point le faible, mais ne le défendez pas, vous vous feriez deux adversaires. Efforcez-vous de n'avoir point d'ennemis ni d'amis, ce qui est la même chose ; et maintenant, adieu ; mon enfant, voici la diligence. »

Il y a, dans le ton même de ces lignes, où l'influence

de la lecture de *Candide* est visible, tout l'esprit, à la fois narquois et indulgent, de Jules Noriac et, pour ceux qui ont connu le père, toute la singularité aimable et bonne du vieux Cayron. Le fils, l'écrivain qui vient de mourir après une lente agonie, affreusement *détaillé* fibre à fibre par la maladie, était un humoriste charmant, mais le père était un original exquis. Grand, solide, avec de longs cheveux et une barbe d'apôtre, les épaules larges, il était venu du Midi, de Narbonne, je crois, s'installer à Limoges où, avec un M. Rigonneau, il avait fondé une maison de banque.

Par un de ces mille hasards du commerce, le banquier Cayron se trouvait quelques années après à la tête d'un magasin de porcelaines, comme, un moment, je crois, M. Victor Schœlcher. Le marchand Schœlcher vendant des services à thé songeait surtout à la politique; le père Cayron, débitant dans le faubourg Montmaillier des tasses et des cafetières, s'occupait avant tout de la réforme de l'éducation publique.

Il avait, avec une ferveur superbe, embrassé la cause de ce bon Jacottot dont la méthode et l'orthographe bouleversaient toutes les idées reçues. Tout pour la *méthode Jacottot!* Tout par la *méthode Jacottot!*

Quand on parlait au père Cayron d'un jeune homme complètement instruit et qui venait de finir ses études, M. Cayron disait tout simplement :

— C'est fort bien. S'il est aussi intelligent, il faut se hâter de lui faire désapprendre tout et de lui faire tout réapprendre par la *méthode Jacottot!*

Je crois bien que Jacottot voulait qu'on orthographiât les mots comme on les prononce, *fame, oneur,*

vertu, *ome*, etc. Jules Noriac, qui allait devenir un des écrivains de ce temps, avait été élevé d'après cette méthode-là. C'était mon père qui, souvent, portait, de la part du père Cayron, resté à Limoges, la pension de l'enfant, alors élevé faubourg Montmartre, dans le vieux passage de la Boule-Rouge, au milieu des imprimeries. La première odeur de Paris que respira le futur journaliste, c'était l'odeur de papier tout frais sorti des presses et l'âcre parfum de l'encre, qui grise comme le vin.

Le père venait parfois à Paris voir ses enfants. Ce doit être dans un de ces voyages qu'il lui arriva la petite aventure racontée dans la *Bêtise humaine*. L'adepte de la méthode Jacottot prenait, un matin, le frais dans le jardin des Tuileries, quand, ayant un renseignement à demander, il lia conversation avec un homme en chapeau gris, à l'air bienveillant.

— Vous êtes étranger ? demanda le promeneur. — J'habite Limoges. — Êtes-vous dans l'industrie ? — Dans la porcelaine. C'est l'industrie du pays. — Je ne connais pas le Limousin, mais on m'en a dit grand bien. — On a eu raison. C'est une contrée superbe. Des bois de châtaigniers admirables ! Il ne lui manque qu'une rivière. — Mais la Vienne ? — Oh ! la Vienne n'est pas navigable ! — Ne pourrait-on la canaliser ? — C'est le rêve de tous les Limousins ! — Vraiment ? Eh bien, monsieur, lorsque vous retournerez à Limoges, vous pourrez dire de ma part à vos compatriotes qu'avant trois ans leur rivière sera navigable. — Comment ! je pourrai dire... de votre part ? Qui êtes-vous donc ? L'homme au chapeau gris répondit en souriant :— Je suis le roi des Français !

Louis-Philippe n'eut point le temps d'ailleurs de tenir la promesse faite au père de Jules Noriac. Le père Cayron, qui n'était révolutionnaire qu'en matière d'éducation, ne lui en voulut pas. Seulement il a dû conter souvent l'anecdote à son fils, comme aussi c'est en songeant aux douleurs de son père, tragiquement frappé, que Jules Noriac a écrit avec ironie, en parlant du père d'Eusèbe Martin, son héros :

« Martin fut à moitié ruiné par un ami d'enfance pour lequel il eût donné sa vie. Un jour qu'il était absent, le feu prit à l'une de ses granges et allait se communiquer à sa demeure, si un homme, au péril de sa vie, n'eût coupé le toit attenant aux autres bâtiments. Cet homme était son seul ennemi. »

Un jour, toute la famille Cayron partit pour Paris, le père excepté, frappé d'une maladie qui ne pardonne pas. Mme Cayron éleva ses trois enfants, trois fils, dont l'un qui fut un moment capitaine aux zouaves de la garde, a dû fournir plus d'un trait amusant, plus d'une observation et plus d'un *mot* à l'auteur du 101e *Régiment*.

A Paris, toute la famille avait lutté comme on y lutte quand on est pauvre, âprement, et Jules Cayron avait connu les misères noires avant de devenir Jules Noriac, l'écrivain aimé, délicat, spirituel sans méchanceté, humoriste qui avait le sourire d'un petit-fils de Voltaire, et la *larme à l'œil* d'un cousin de Tristram Shandy, homme d'esprit dont l'esprit avait des ailes et n'avait pas de griffes.

Je tiens à noter chez Noriac ce signe de la bonté

vraie : il avait souffert, et il avait gardé de sa souffrance une amertume adoucie qui était comme le sourire de la misanthropie. D'autres, qui ont eu pourtant des destinées meilleures, n'ont gardé de leurs débuts tristes que des haines d'affamés ou des rages d'incompris : Noriac ne fut point de ces réfractaires hargneux. Je ne crois pas que cet homme, souvent attaqué, ait jamais détesté personne. Il y avait souvent du miel dans ses articles, et jamais de fiel.

Même dans cette atroce maladie qui l'avait défiguré, lui, beau comme un *compagnon* d'un tableau de Van der Helst, même dans cette agonie de deux ans qui le tordait, le dévorait, ne lui laissant d'intact que le cerveau — c'est-à-dire la perception nette de la souffrance — Noriac garda longtemps le même sourire indulgent envers la destinée. Sa misanthropie consolée ne se réveilla que dans les derniers mois, où la mort se faisait réellement épouvantable et féroce.

Mais il y a un an encore, au printemps, comme notre ami M. de Cherville, un de ses fidèles, lui conseillait de quitter Paris, d'aller passer quelque temps sous les arbres, de louer une maison de campagne, Noriac eut encore un sourire dans son visage mangé et un mouvement de tête narquois pour montrer le bout de la rue de Douai, du côté du boulevard extérieur, puis il dit :

— Mais j'en ai une maison de campagne! elle est louée! Elle est là tout près, au cimetière Montmartre! Seulement il n'y a qu'un sous-sol!

Je n'avais jamais oublié que c'est dans un journal

fondé par Noriac, et qui vécut peu, que j'ai débuté, mettant timidement à la poste un premier article destiné à mon compatriote, alors en pleine renommée, ayant publié le 101e, la *Bêtise humaine*, le *Grain de sable.* — Le journal s'appelait *la Silhouette.* Il était dirigé par Noriac et un écrivain d'un rare talent, très robuste, M. Charles de Courcy, l'auteur applaudi de *Daniel Lambert* et des *Vieilles Filles.*

Quelle joie lorsque je vis mon nom imprimé ! Le ciel s'ouvrait. J'allais remercier Noriac. Ou plutôt je le remerciai quand je le rencontrai, car je n'aurais jamais osé mettre le pied dans un bureau de rédaction.

— Et maintenant, me dit-il, pas de bêtises ! Ne vous croyez pas comme tant d'autres arrivé parce que vous avez été imprimé tout vif. Fuyez les camarades, prenez une amie qui ne trompe jamais, la solitude. Et croyez qu'il y a plus d'inspiration vraie dans la fumée de la *brejaude* de famille (c'est le nom de la soupe aux choux limousine) que dans toutes les thérories de café et dans toutes les fièvres des coulisses !.. Là-dessus, bonjour, et venez me voir dans dix ans !...

Il y avait ainsi, chez ce boulevardier, comme chez bien d'autres, une nostalgie de la famille et un appétit de calme, d'intimité et d'oubli. La vie lui devait assurer tout cela : un foyer paisible, une fille adorée, lorsque brusquement une petite rougeur apparaît sur la joue... Ce n'est rien, peu de chose. Un bouton. C'était la mort.

Le pauvre Noriac avait, lui aussi, trouvé le *Grain de sable.*

Ce qui est certain, c'est qu'il représentera longtemps tout un genre spécial de la littérature parisienne, un

genre particulier, où il fallait non seulement des *renseignements* et des *faits* comme aujourd'hui, mais de l'humour, de l'observation, la rapidité dans l'esprit, la clarté dans le style, du mordant et de la délicatesse à la fois... L'érudition même ne déplaisait point quand Monselet s'en mêlait. Léo Lespès, qui fut populaire un moment, Auguste Villemot, le fin bourgeois de Paris, Noriac, que la femme d'esprit qui signait *Horace de Lagardie* eut la sévérité de railler, Albert Wolff, Aurélien Scholl, Henri Rochefort, les satiriques toujours en verve après vingt-cinq ans, formaient ce groupe choisi qui a sa place et qui aura peut-être son histoire.

On les a remplacés par des reporters.

Leurs successeurs croient sans doute écrire des *pages*. Lorsque Jules Noriac réunissait ses vieux articles, il leur donnait simplement ce titre : *Folioles*.

Il y a de ces *folioles* qui n'ont point jauni et qui dureront.

XXXIV

Une semaine sérieuse. — De la chimie en politique. — Les *dynamistes.* — Pourquoi le fossé se creuse entre les classes. — Paris et la banlieue. — Les maisons d'autrefois et celles d'aujourd'hui. — Une marmite et ceux qui l'entourent. — *Paris horrible.* — Les misères. — Érostrate et Lazare.

23 octobre 1882.

Triste semaine, assombrie et inquiète. Les Anglais ont inventé, depuis quelque temps, une plaisanterie qu'ils répètent assez volontiers, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'incohérence de ce monde : « Autrefois, disent-ils, c'était la Providence qui s'occupait de nos affaires ; maintenant, ce sont les Américains ! Comment s'étonner, dès lors, que tout aille à l'américaine ? »

Ce n'est pas *à l'américaine*, c'est un peu *à la russe* que vont chez nous les affaires, en certains lieux où la dynamite est un argument. Les procédés nihilistes, qui n'ont rien de français, sont agréablement mis en pratique par des réformateurs un peu bien pressés qui mêlent la chimie aux questions sociales.

On appelait jusqu'ici *dynamistes* les partisans du *dynamisme* en philosophie ; il faudra dorénavant insérer une note et une ligne nouvelle au prochain Dictionnaire de la langue française. Aristote et Leibnitz ne reconnaîtraient point des disciples dans les *dynamistes* de Lyon. Les *dynamistes* nouveaux agissent beaucoup trop et beaucoup trop vite. On pourrait, — comme ce philosophe à qui l'on citait l'opinion d'un moine et qui répondait : « Un moine n'est pas un argument » — leur dire : « Une bombe n'est pas une solution ! » Eh ! lorsqu'il inventait son stupéfiant paradoxe du *gouvernement proviseur*, c'est-à-dire de l'*An-Archie* organisée, P.-J. Proudhon ne se doutait guère que ses théories aboutiraient, un jour, à la nitroglycérine. Il ne m'est pas positivement démontré que la nitroglycérine soit utile au bonheur du pauvre, et remplace, pour le peuple, le rôti absent et la poule au pot.

Ce qui est certain, pourtant, en toute cette affaire politico-chimique, c'est que le fossé me semble se creuser, chaque jour, plus avant, entre la masse prolétaire et la bourgeoisie qui en est issue. Les fatalités de la vie nouvelle, de cette vie à outrance, décuplée et surchauffée, qui est la vie des sociétés actuelles, ont nécessairement produit ce résultat. Les points de contact directs manquent aujourd'hui entre les classes. Il n'y a plus ni frottements ni coudoiements. On ne se connaît plus, ce qui est un moyen assuré de se méconnaître, et, par conséquent, de se haïr.

Je serais tenté de dire, avec les Anglais raillant les Yankees :

— C'est la faute des Américains.

Raisonnons et regardons autour de nous. Tout devient gigantesque, en effet, colossal, écrasant, étouffant, comme en Amérique. Les maisons neuves, et il n'y aura bientôt plus à Paris que des maisons neuves, sont vastes comme des casernes ; les grands magasins sont infinis, comme des mondes. Jadis il y avait dans la même maison, entre le bourgeois et l'ouvrier, des occasions de rencontre et par conséquent de causeries. C'était un salut en traversant la cour, un bonjour en montant l'escalier. On savait, au premier, le nom du petit ménage qui habitait le cinquième. S'il y avait un malade en haut, un enfant souffreteux, une ouvrière alitée, on en était informé par la concierge ou par la bonne. Le bouillon montait de la cuisine jusque sous les toits, et le vin de Bordeaux passait de la cave à la mansarde. On se connaissait. Les pauvres gens de la mansarde n'ignoraient point que les locataires de l'entresol avaient aussi leurs peines et payaient à l'humanité l'inévitable tribut que n'aboliront pas les réformateurs. On partageait les soucis et le toit. Il n'y avait point entre des gens d'une même nation, d'une même race, cet immense hiatus qui devient périlleux.

Hors du logis, mêmes fraternités de rencontre. Les plus petits avaient, comme fournisseurs, des voisins, des merciers, des lingères, d'humbles boutiquiers presque aussi pauvres que leurs clients. Ces étroites boutiques noires, ces *fonds* de commerce qui, bien payés, valaient parfois deux billets de mille francs, les acheteurs des ruelles ou des foubourgs y entraient sans envie, y trouvaient un bon accueil, un sourire, parfois, du crédit aux mauvais jours. Petit marchand et petit

acheteur s'entendaient fort bien, au bout du compte. Aujourd'hui, ces boutiques ont peine à vivre. Les docks de la nouveauté les écrasent. Une *journée* du *Louvre* ou du *Bon-Marché* râfle trois mois de clientèle à ces minces débits. Et l'acheteur, farouche, traversant ces caravansérails qui s'établissent maintenant sur les boulevards extérieurs, paye, mais ne cause pas, et rentre chez lui, emportant, ficelé, empaqueté, le bourgeron ou la paire de bas qu'il vient d'acheter et rêvant à cet entassement de soieries, de tapis, de japonaiseries, de turqueries, de peluches et de broderies qu'il vient de voir dans une accumulation prodigieuse, irritante, tentatrice — et qu'il ne pourra jamais posséder, jamais, jamais...

Je n'excuse pas, certes, j'explique. J'analyse les sentiments de ces Parisiens des quartiers excentriques qui sont le nombre et ne connaissent plus rien de la vie *voisinante*, familière, cancanière même, mais cordiale, d'autrefois.

Américanisme, que nous veux-tu, avec tes hôtels monstres et des magasins-léviathans ?

Les maisons nouvelles, superbes, où les loyers sont chers terriblement, ne sont plus faites pour les coudoiements fraternels de jadis. On ne s'y connaît plus ; les murs sont trop épais. Et d'ailleurs il ne s'y loge plus d'ouvriers : comment pourraient-ils y vivre ? Ils vont plus haut, plus loin ; ils ont quitté le cœur de Paris et, agglomérés dans les faubourgs, par delà les faubourgs, par delà les boulevards extérieurs, ils forment comme un peuple unique, comme une caste spéciale, parquée dans la banlieue, ne fréquentant qu'elle-même,

n'échangeant, si je puis dire, que ses propres idées, vivant sur ses préjugés ou sur ses revendications, entourant Paris, — le Paris du luxe, de l'intelligence, du labeur cérébral et aussi, hélas ! le Paris de la *haute noce*, comme disait hier un journal boulevardier, d'une ceinture d'appétits, comme d'un cercle de dents avides autour d'une table bien servie.

Donc, deux nations dans une seule ville ; le centre, qui bout comme une marmite géante, avec l'écume au-dessus, et, autour de la marmite, un rond immense avec des milliers d'êtres accroupis et regardant là, quelques-uns affamés, d'autres féroces, le plus grand nombre simplement curieux et sans envie. Mais il y en a assez d'envies, dans ce tas d'êtres ; dans ces foules, il y a assez d'instincts farouches, pour que les plus avides se précipitent sur la marmite et la renversent, au risque de tout perdre et l'*aujourd'hui* des riches, et le *demain* des pauvres.

Il subsiste, d'ailleurs, un bon sens profond et une vigoureuse honnêteté dans les masses. Je ne crois pas que la nitroglycérine fasse beaucoup de prosélytes. Encore un coup, ce genre de *tragique* n'est pas français. Je comprends les affolés de liberté qui descendent dans la rue, en plein soleil, comme en champ clos, et mettent au vent leur poitrine et leur drapeau. Ils combattent, ils tombent, ils meurent et, si leurs idées sont justes, leur mort fait plus pour le triomphe de leur cause que leur existence tout entière. Georges Farcy, en 1830, expirant aux côtés de Littré, écrit plus sûrement son

nom pour la postérité avec son sang qu'avec son encre. Mais des complots de nuit, mais des exploits de chimistes honteux, mais des révolutions de laboratoire, des discussions à coup de matières explosibles, cela ne tue réellement que la cause même que cela prétend servir. On en viendrait, hélas ! à haïr la science livrée ainsi à des mains barbares, comme un couteau à deux lames aux mains inexpérimentées d'un enfant.

Ce Barbès que les anarchistes maintenant traitent de *bourgeois*, disait, un jour, en parlant des juges qui l'interrogeaient, et des réponses qu'il leur faisait :

— Quand nous avançions un fait, *ils* nous demandaient notre parole et ne nous questionnaient plus là-dessus lorsque nous avions une fois répondu... Oui, il faut être juste, *ils croyaient à notre parole d'honneur !*

Eh bien ! ce mot peint à la fois et ceux qui jugeaient alors et ceux qui étaient jugés. Les complots sont toujours insensés, même lorsqu'ils sont fomentés par de généreux romantiques de la révolution comme Armand Barbès, mais ceux-là qui, accusés d'un crime, font s'incliner leurs adversaires eux-mêmes devant *une parole d'honneur*, sont d'autres hommes, je pense, que les apôtres de la nitroglycérine et les *dynamistes* de 1882 parlant d'humanité, de concorde, de fraternité humaine, de solidarité, et s'exerçant à faire sauter des restaurants ou des cafés.

N'importe. Il y a à retenir de ces fureurs une leçon : c'est qu'il ne faut ni déchaîner les instincts de violence, ni négliger l'étude de ce vaste *inconnu* qui s'appelle le peuple. On lui a donné, comme moyen d'affirmer sa volonté, le bulletin de vote, qui suffit si peu à quelques-

uns qu'ils en enveloppent leurs bombes fulminantes. Cela n'est pas assez. Il faut lui montrer qu'on s'inquiète de lui, de ses besoins, de ses souffrances, et qu'on l'aime.

C'est la pourvoyeuse misère qui renforce chaque jour l'armée du vice et celle de la révolte. Un reporter de la *basse vie* parisienne, M. Georges Grison, parle, dans un livre intéressant intitulé *Paris horrible*, de certains quartiers,— comme la Cité Jeanne d'Arc, par exemple, où, dans un grouillement effroyable, quinze cents familles entassées, quatre mille êtres humains peut-être (la population d'une petite ville), respirent un air empesté, naissent, dans une promiscuité hideuse, pour la maladie, le crime et la misère.

Il y a ainsi, dans Paris, des lieux maudits, des logements, des tanières, où l'on n'a même pas ouvert un trou pour laisser l'air pénétrer. Rue Rambuteau, il existe des *garnis* en chambrée où « tous les matins, de quatre à cinq heures, dit M. Grison, des individus qui ont passé la nuit au dehors attendent que les maçons qui couchent là sortent, afin de prendre dans leur lit la place qu'ils laissent toute chaude, et que le logeur leur donne pour quatre sous, jusqu'à neuf heures du matin. »

On vient avertir, un jour, un commissaire de police qu'un homme s'est tué — ou a été tué — rue Saint-Honoré, sous les toits. C'est à *quatre pattes* que le commissaire est obligé d'entrer dans ce grenier si bas, si bas, que, pour écrire son procès-verbal, l'homme de la loi ouvrait la tabatière qui donnait sur le toit, et, y passant la tête et les épaules rédigeait le procès-verbal en plein air avec un cadavre à ses pieds...

Oui, il y a de ces bouges, de ces détresses, de ces monstrueuses verrues sociales. Le problème du paupérisme se pose avec une âpreté nouvelle. Il faut s'en occuper, s'en occuper toujours, ne jamais oublier l'éternel Lazare. Voilà ce que nous rappellent ces éruptions partielles qui pourraient être formidables. Songeons à Lazare ! Mais Lazare n'obtiendra rien avec la chimie, et ce n'est pas même à vrai dire Lazare qu'on rencontre dans ces aventures : c'est l'ambitieux et le révolté, le déclassé et l'affolé, c'est l'obscur brûleur de temple, l'ennemi de Diane, c'est l'Éphesien Érostrate..., à moins que ce ne soit le vulgaire coquin.

Lazare, lui, ne sacrifierait point d'argent pour acheter de l'acide nitrique : Lazare achèterait du pain pour ses petits.

XXXV

Le cinquantenaire du *Roi s'amuse*.— Ce qu'on publiait en 1832. — La reprise de 1882.

22 novembre 1882.

A cinquante ans de distance Triboulet reparaît et le *Roi s'amuse* est représenté pour la *seconde fois*. Je voudrais évoquer à propos de *la* ou *du* cinquantenaire du *Roi s'amuse*, le Paris de 1832, j'entends le Paris artistique, le Paris littéraire, celui qui vit et qui survit. Au moment où le *Roi s'amuse* était donné pour la première fois, les romantiques faisaient feu de toutes armes, et c'était un beau spectacle. Soyons modestes : après cinquante ans, le moment, quoi qu'on en dise, n'est plus tout à fait le même. Il y avait alors comme une poussée de talents et une émeute d'enthousiasme. En ce mois d'octobre 1832, où l'on répétait le *Roi s'amuse*, et au mois de novembre, où Ligier le jouait, sait-on bien ce qui se publiait à Paris, quelles œuvres théâtrales, artistiques, musicales, littéraires naissaient ? L'Opéra

donnait le *Serment*, paroles de Scribe, musique d'Auber. L'Opéra-Comique, longtemps fermé, rouvrait avec Martin et Ponchard. Rubini chantait au Théâtre-Italien. On annonçait les débuts de Tamburini dans *Sémiramide*, avec la Grisi. Adolphe Nourrit était dans sa gloire. Alphonse Karr publiait *Sous les Tilleuls*, — un poème en vers qu'il avait mis en prose ; Jules Janin donnait ses *Contes fantastiques ;* Mme Desbordes-Valmore rimait une élégie sur Nadéjé Fleury, une jeune fille qui venait de mourir et qui jouait les rôles de Léontine Fay au Gymnase. Alfred de Vigny corrigeait une édition nouvelle de son *Stello*, ornée de vignettes par Tony Johannot. Tous les livres d'ailleurs étaient illustrés par Tony Johannot, et M. Jean Gigoux lithographiait le portrait des deux frères, Alfred et Tony. Mlle Falcon chantait *Moïse*. Lafont, le beau Lafont, qui devait quarante ans plus tard créer *Montjoie*, jouait le *Dandy*. M. Ancelot faisait représenter des vaudevilles historiques, *Reine*, *Cardinal* et *Page*, où le cardinal de Richelieu pouvait, à la rigueur, chanter des couplets de facture. Les Variétés jouaient *l'Art de ne pas monter sa garde ;* Bayard donnait au Gymnase *Camilla ou le Frère et la Sœur*. Le Cirque Olympique tirait sa poudre et allumait ses feux de Bengale en l'honneur du « petit chapeau », et jouait la *République, l'Empire et les Cent jours*, où Philastre et Cambon, les peintres, montraient dans une apothéose Napoléon embrassant le duc de Reichstadt, le *fils de l'homme*, qui venait de mourir. Hérold pressait, à l'Opéra-Comique, les répétitions du *Pré aux Clercs*.

Le docteur Véron dirigeait l'Opéra. Nestor Roque-

plan était encore journaliste. Mlle Taglioni dansait dans *Nathalie ou la Laitière suisse*. Arnal faisait, au Vaudeville, courir *tout Paris* en jouant les *Cabinets particuliers*. Bocage débutait à la Comédie-Françaises dans l'*École des Vieillards*, puis dans *Clotilde*, de Frédéric Soulié. M. Lockroy écrivait avec Anicet Bourgeois *Perrinet Leclerc* pour la Porte-Saint-Martin et, le drame achevé, il le jouait avec Mlle George.

M. Paul Delaroche était, en remplacement de Meynier (qui connaît Meynier ?), élu membre de l'Institut contre Victor Schnetz. Decamps vendait trois cents francs des tableaux qui en valent trente mille. Théodore Rousseau ne vendait rien du tout.

On s'arrachait une nouveauté, les *Contes d'Hoffmann*. La lithographie était à la mode. On parlait beaucoup d'un improvisateur, Eugène de Pradel, qui jonglait avec les rimes qu'on lui jetait à travers la salle Chantereine. On écrivait la biographie de Walter Scott, qui mourait. On lisait avec fureur les *Souvenirs* de Trelawney sur Byron. Au Palais-Royal, on ouvrait un salon littéraire. George Sand publiait *Valentine* et Eugène Suë la *Coucaratcha*, qu'Henri Monnier illustrait. Jules Sandeau n'était plus Jules Sand. Meyerbeer s'appelait encore Meyer-Beer, M. Auguste Maquet, l'auteur d'un beau livre hier publié, *Paris sous Louis XIV*, s'appelait Auguste Mac-Keat. Paul Lacroix signait « P.-J. Jacob, le bibliophile, membre de toutes les Académies » une terrible « histoire de la Restauration » : *Vertu et Tempérament*, où il semblait prouvé que « la vertu est un tempérament plus ou moins négatif ».

Gérard de Nerval traduisait *Faust* et Gœthe en était

content. Marie Aycart, maintenant disparue, M. Emmanuel Arago, aujourd'hui ambassadeur, faisaient représenter *Aïssé la Circassienne.* On annonçait l'apparition prochaine d'un gros ouvrage qui s'appelait le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture.* M. A. Jal donnait, chez Gosselin, un livre remarquable, les *Scènes de la vie maritime.*

Les artistes réclamaient de M. d'Argout une « salle d'exposition » comme Somerset-House. M. Hersent professait à l'Institut. Entre M. Ingres et M. Gosse, M. de Forbin, directeur des beaux-arts, hésitait; puis finalement commandait des peintures à M. Gosse. Le conseil municipal votait des fonds pour terminer les travaux d'art de l'église Notre-Dame de Lorette. Le roi rétablissait la musique de la Chambre et choisissait pour directeur Paër, l'auteur de l'*Agnese.*

M. Victor Schœlcher publiait des nouvelles romantiques, et M. Henri Martin des romans historiques. M. Félix Pyat racontait dans l'*Artiste* la *Vie et la mort de Michel-Ange de Caravage.* Le genre frénétique, avec Pétrus Borel, courait le monde et faisait des recrues.

On venait de jouer le même soir — chose curieuse — oui, dans la même soirée, à la Comédie-Française, d'abord, puis à l'Odéon, la même pièce, *Voltaire et Mme de Pompadour*, et la même œuvre interprétée par les mêmes acteurs et applaudie à tout rompre rue de Richelieu, était presque sifflée sur la rive gauche, ce qui prouve le hasard insensé du théâtre et démontre que le succès dramatique est parfois affaire de pure loterie. Un littérateur, célèbre alors, Amédée de Bast, publiait *l'Enfant de chœur*, et un original fameux, Gustave

Drouineau, donnait le bon à tirer de *Résignée*, par l'auteur du *Manuscrit vert*. Un jeune poète à peu près inconnu, Théophile Gautier, publiait des *Poésies* où « Victor Hugo » rimait avec « ciel indigo », tandis qu'un autre nouveau venu, nommé Alfred de Musset, corrigeait les épreuves d'un volume intitulé : *Un spectacle dans un fauteuil*, que le libraire Renduel, rue des Grands-Augustins, 22, allait mettre en vente en décembre. Une troupe anglaise, où se trouvait miss Smithson, jouait à Paris *Jane Shore*. Hector Berlioz, un jeune artiste, qui avait remporté le prix de musique et venait de passer trois années à Rome, donnait un concert dramatique où l'on exécutait l'*Épisode de la vie d'un artiste*, symphonie fantastique.

Eugène Delacroix, l'auteur de la *Barque du Dante*, passait pour un fou ; Victor Adam, l'auteur de la *Reddition d'Ulm*, passait pour un grand peintre.

Au bal de l'Opéra, où Gavarni régnait, on annonçait le *Carnaval de Venise*. «.Entrée : cinq francs. La salle, le foyer et le corridor seront chauffés. Un costumier sera placé dans l'intérieur de la salle. » On préparait déjà, pour la nuit de Noël, un grand bal d'artistes dans la salle du théâtre de la Montausier, au Palais-Royal. Cicéri se chargeait des décors ; le café de Foy, des sorbets ; Babin, du vestiaire, et Mme Prévost des bouquets.

Tel était le Paris qui s'amuse, pense, aime les lettres, achète les livres, va voir les pièces nouvelles, lorsqu'on annonça la première représentation du *Roi s'amuse*. Paris avait à dévorer tout cela, fruits et primeurs, et,

comme toujours — Ludovic Halévy l'a fort joliment remarqué dans sa préface du *Lion amoureux* — les contemporains n'étaient pas contents. Un critique qui signait J. F., s'écriait dans l'*Artiste*, en annonçant *Sous les Tilleuls*, de Karr :

« Notre pauvre littérature est bien bas descendue aujourd'hui, et elle doit son malaise à deux grands vices qui la perdront infailliblement si nous n'y prenons garde : le premier, c'est l'exaltation à froid, l'enthousiasme simulé ; le second, la manie de vouloir à tout prix inventer quelque chose de nouveau. »

Le nouveau, c'était *Albertus*, de Gautier ; c'étaient les *Marrons du feu*, de Musset ; c'était le *Roi s'amuse*. Le nouveau, c'était le *Colonel Chabert* et les *Contes drôlatiques*, publiés par Balzac en cette même année 1832, mais dont je n'ai point parlé, ne voulant évoquer absolument que les nouveautés des mois d'octobre et de novembre 1832, où l'on répéta et on joua le *Roi s'amuse*.

Et sait-on bien que, lorsque la Comédie-Française joua, pour la première fois, la pièce dont nous allons avoir *la deuxième*, toutes les gloires de notre théâtre actuel étaient au collège et même au maillot ? L'auteur du *Demi-Monde* avait huit ans ; son père Alexandre Dumas, premier du nom, allait le voir chez Goubaux à la *pension François Ier* ; Émile Augier avait douze ans, il montait sur les estrades de la Sorbonne pour recevoir le prix d'honneur ; Théodore Barrière avait neuf ans ; il faisait ses *devoirs* à l'école ; Gondinet courait, ayant trois ans, sous les châtaigniers de la Haute-Vienne ; Paul Meurice avait douze ans ; Auguste Vacquerie en avait treize — deux collégiens déjà voués cœur et âme à la gloire

du maître ; Henri Meilhac était au maillot dans l'arrière-boutique de son père le libraire ; Victorien Sardou avait un an et deux mois ; Ludovic Halévy n'était pas né.

La première représentation du *Roi s'amuse* fut donnée un jeudi. Cette fois, le 22 novembre, la seconde représentation aura lieu un mercredi. Date pour date et presque jour pour jour. Entre ce jeudi et ce mercredi : — un hiatus de cinquante années.

Je trouve dans l'*Artiste* un résumé sommaire, et sans doute très exact, de l'unique représentation du drame : « Les deux premiers actes ont été applaudis avec transport ; mais, dès le troisième, une opposition assez vive s'est déclarée et elle n'a point cessé jusqu'à la chute du rideau. Ce nouveau drame a subi les destinées de *Hernani* et de *Marion de Lorme*. Tant de haines et d'amours s'attachent au nom de M. Victor Hugo ! »

Et lisez maintenant dans l'édition des *Œuvres complètes* de Hugo la Note qui accompagne le compte rendu du procès intenté alors par Victor Hugo devant le tribunal de commerce, les haines d'alors, où étaient-elles ?

« Le jour viendra peut-être, dit Hugo, de juger à leur tour les journaux qui jugent tout et de faire remarquer qu'au moment où nous sommes, par une contradiction étrange, mais facile à comprendre, pour qui connaît à fond certaines passions personnelles peu honorables, les doctrines politiques les plus larges, en apparence du moins, s'allient souvent dans le même journal aux doctrines littéraires les plus étroites. Telle feuille révolutionnaire en politique est illibérale en littérature. Le premier Paris dérive de Marat et le feuilleton, de Boileau. Bizarre amalgame. »

C'est Hugo qui parle. Marat sous la plume de l'auteur est ici un peu violent, mais, ou je me trompe fort, ou Victor Hugo songeait au *National* et à Armand Carrel, à qui il n'a jamais pardonné ses violents articles sur ou plutôt contre *Hernani*.

— Il n'y a pas de haines politiques, disait, un soir, le poète des *Contemplations*, devant Schœlcher, qui protestait, il n'y a que des haines littéraires!

Songez à ce mot : il est plus vrai qu'il n'en a l'air. Il explique toutes les bassesses des ratés, toutes les colères des impuissants, toutes les violences des faux poètes, tous les jets de bave des anonymes, toutes les colères bilieuses des jaloux, toutes les écumes de toutes les salives, ou, comme on voudra, les salives de toutes les écumes humaines.

Je ne dis pas cela, — est-il besoin de l'ajouter ? — pour un homme tel que Carrel. Je le dis pour tous les insulteurs, non seulement de Hugo, mais de bien d'autres, et qui passent, d'ailleurs, et s'évanouissent comme des larves, ne laissant pas même sur l'homme qu'ils ont voulu salir ou l'œuvre qu'ils ont tenté de souiller non seulement la morsure de leur dent, mais la buée de leur haleine...

Pour triompher, il suffit de marcher droit et il faut durer. La vie a donné à Victor Hugo cette éclatante revanche.

Cinquante se passent, en effet, et le drame est là, vivant, ressuscité, et devant cette toile qui se levait, majestueuse, sur une orgie au Louvre, toute une salle frémissante, luxueuse, parée, une salle de gala en l'honneur du génie.

Et quelle salle ! Non point seulement le *tout Paris*

obligé des premières représentations, mais une élite qui était toute la France : les survivants de 1832, comme Auguste Maquet ou Jean Gigoux, les artistes glorieux d'aujourd'hui, les hommes politiques, les écrivains, les savants, des généraux, des grands seigneurs étrangers, tous, silencieux dans le respect qu'impose le génie, lorsque sur le décor du premier acte la toile s'est levée et qu'ont tour à tour apparu — tels que le voulait le poète sur les *indications* de son drame — Le Roi, « comme l'a peint Titien » ; Triboulet, « comme l'a peint Boniface » ; M. de Cossé, « court et ventru, un des quatre plus gros gentilshommes de France, » dit Brantôme ; puis, dans ce Louvre paré, faisant songer à un Décaméron, Mme de Cossé riant, babillant, à qui le Roi dit galamment : *Inhumaine, vous parlez !* et qui devait être jouée par cette pauvre Feyghine partie, elle, parce qu'elle n'a pas été assez inhumaine !

Cette belle robe d'or-là, elle devait la porter, la petite Russe ; cette somptueuse étoffe, sa main l'a touchée. Elle se voyait déjà laissant tomber ces fleurs aux pieds du roi de Marignan. Et personne n'a songé à elle hier, pas même celui qui la vit mourir et qui était peut-être dans la salle.

On attendait Got en Triboulet — ce Triboulet, pauvre sire assez lâche, qui, au siège de Peschiera, se cachait sous un lit de peur des bombardes — et que Victor Hugo a immortalisé comme l'incarnation même de l'amour paternel.

On attendait, sous les traits exquis et fins, d'une tendresse irrésistible et si charmante de Mlle Bartet, aux

yeux profonds, on attendait cette Blanche qui est une des créatures séduisantes du poète.

On attendait Saint-Vallier, et lorsque le vieillard a parlé au roi de la couronne de cheveux blancs qui valent bien les fleurs de lis d'or, une acclamation a retenti, qui passait par-dessus le front de M. Maubant pour aller saluer, dans l'avant-scène de M. Perrin, à gauche du théâtre, la chevelure de neige de Victor Hugo écoutant son œuvre.

Il était là, le poète, appuyé contre le fond rouge de la loge, et, les mains croisées sur la poitrine, regardant, de ses yeux noirs, brillants, passer devant lui, dans leurs magnifiques habits, les personnages de son rêve. Souriant et simple, il accueillait, de son air de bonté calme, ceux qui accouraient là pour le saluer. On a parlé souvent de l'orgueil de cet homme qui aurait droit à tant d'orgueils! Il répondait, la veille, doucement, avec son bon sourire, à quelqu'un qui lui disait : « Je n'ai pas l'indiscrétion de vous demander une place pour le *Roi s'amuse*....

« — Le *Roi s'amuse?* De qui est-ce? »

Comme si, dans ce grand événement du lendemain, il s'oubliait lui-même et semblait détaché de tant de gloire. Et le sourire, un peu railleur, était charmant.

Il a pu voir, hier, le poète des *Chansons des rues et des bois,* de quelle vénération on l'entoure et quel enthousiasme il excite dans les foules. Lui qui, en 1832, pâle sous les clameurs qui allaient l'atteindre dans la petite loge dite de Talma où il se tenait, nerveux, sur le théâtre, il a assisté, dans la salle même, à la représentation d'un drame entré, dès le lendemain de son

unique représentation, dans l'apothéose des autres œuvres.

Ce qu'il faudrait peindre ici pour donner une idée de la curiosité excitée par cette reprise, ce sont ces couloirs, ce foyer, ces loges et ces galeries, tous ces coins emplis d'une foule où chaque individualité portait un *nom ;* là-haut, dans les petites logettes de la troisième galerie, des toilettes de femmes dignes des Italiens, et des cravates blanches à ce demi-paradis. Sur les escaliers, un ruissellement de notabilités, toutes les gloires et les demi-gloires, les gloriettes et les glorioles. Au troisième acte, Alfred Mayrargues, l'analyste de Rabelais, s'approche de M. Jules Ferry, avec qui nous causons, et nous présente un grand et élégant jeune homme aux traits aquilins, maigre et bistré, la barbe noire, enveloppé d'une houppelande fourrée... C'est M. Savorgnan de Brazza. M. Ferry se découvre et le salue. Revenir du Congo pour assister à une telle soirée, c'est une bonne fortune, et c'était la seconde fois seulement que l'héroïque explorateur mettait les pieds à la Comédie-Française. Il n'y était pas venu depuis huit ans. La rue de Richelieu, c'est un peu loin pour lui.

Ce n'est rien, ce petit fait, mais il montre bien devant quelle foule s'est jouée le *Roi s'amuse*. C'était mieux qu'un parterre de rois : une salle de royautés intellectuelles et artistiques et, au dehors, sur cette place du Théâtre-Français au fronton duquel courait une flambée de gaz, là, dans une atmosphère attiédie, sous les étoiles, une foule entière attendait, prête à saluer tête nue le poète qui allait sortir et à suivre ardemment sa voiture de longues acclamations...

C'est une date, ce 22 novembre : ce sont les générations nouvelles, c'est la postérité saluant Hugo vivant.

Et il est une chose certaine, c'est qu'au monde, — en songeant même, en songeant surtout, aux représentations somptueuses des œuvres de Wagner à Bayreuth, — non, on ne pourrait trouver un tel spectacle, et, quelles que soient les épreuves par où a passé notre France, elle est encore la seule nation où l'on puisse voir une telle élite groupée autour du front chenu d'un aïeul immortel et acclamant une œuvre ainsi restée debout après un si terrible demi-siècle!

XXXVI

Un danger parisien. — Les dîners, les dîneurs et le *Manuel des amphitryons*. — De l'influence de la politique sur la salle à manger. — Gastronomie sociale. — Les opinions de Grimod de La Reynière. — Sauvons la table!

1er décembre 1882.

Le mot de la situation présente a été dit, l'autre soir, à un de nos amis, par une aimable femme qui tient à avoir un salon ou tout au moins une salle à manger :

— Les partis sont tellement divisés entre eux, et les gens tellement irrités les uns contre les autres, que je ne sais vraiment plus qui inviter ! J'ai toujours peur que mes dîners ne soient glacés comme la Sibérie !

Le fait est que nous traversons une période singulière. *Le monde est hors de ses gonds*, disait Hamlet, il y a déjà longtemps. Aujourd'hui, le monde a mal aux nerfs. Il est irascible et mécontent. Troublé aussi, hanté par cette manie des complots qui est, pour les foules,

une sorte de conception délirante et de folie de la persécution. Les cerveaux à présent voient des conspirations partout, comme on voyait partout des espions durant le siège. La vie d'une nation semble livrée aux commérages, et l'histoire, notre vaillante histoire de jadis, menace de ressembler à une parodie d'Henri Monnier et de devenir le *Roman chez la portière.*

Il est évident que, lorsque de tels propos et des polémiques si parfaitement agaçantes sont dans l'air, une maîtresse de maison doit peser en de fines balances les opinions, les qualités et les défauts de ses invités, si elle ne veut point redouter qu'au dessert ses hôtes ne se jettent, à défaut de carafes, des impertinences à la tête.

C'est d'ailleurs tout un art, et un art essentiellement parisien, et féminin, que l'art de grouper des convives autour d'une nappe blanche. Une table ou une *tablée* est plus difficile à bien composer qu'un menu de choix. Il est des menus tout faits, tout établis, des menus officiels, des menus classiques. Mais les listes toutes établies des convives, bien triés, bien étudiés, voilà qui n'existe pas. Et puis, ces listes existeraient, qu'il les faudrait modifier de semaine en semaine. Les situations respectives des gens changent tous les huit jours, L'allié de la veille devient l'insulteur du lendemain; amitiés de tactique; affections temporaires; rivalités de toujours. C'est pourtant avec ces éléments divers, si cruellement contrastés parfois, qu'une maîtresse de maison doit composer sa table! Car, encore une fois, la table, c'est la préface du salon. Plus que jamais, l'antichambre du salon où l'on cause, c'est la salle où

l'on dîne. Ou, pour dire vrai, on ne cause qu'en dînant. On arrive tard, on se retire tôt. On a tout dit entre le potage et la timbale.

Autrefois, chez Mme du Deffant, Mlle de l'Espinasse, Mme du Bocage, chez Watelet ou d'Alembert, — je parle de longtemps, — on ne mangeait jamais, on ne dînait pas, le cuisinier n'avait point de rôti, et cependant, à jour fixe, on rencontrait là ce qu'on nommait alors la *meilleure compagnie de Paris*, le tout *Paris*, comme on dirait aujourd'hui, mais un *tout Paris* choisi, sublimé, exquis, sans égal : « Aujourd'hui, écrivait Grimod en 1808, ce n'est plus cela ; point de cuisinier, point d'ami ; et celui qui ne donne pas à manger peut être bien sûr, pendant toute l'année, de n'avoir personne chez lui, eût-il tout l'esprit de Voltaire et toute l'amabilité de Baumarchais. »

C'est d'ailleurs lui, ce Grimod de La Reynière, qu'il faut toujours consulter lorsqu'il s'agit de la psychologie des repas, de la philosophie des sauces, de la grande et éternelle querelle entre la *cuisine brune* et la *cuisine blonde;* homme immortel, ferré sur la politesse gourmande et le code de la table, et qui se vantait, comme un chevalier l'eût fait d'un ancêtre tombé sur le champ de bataille, d'avoir eu en 1754, un aïeul mort d'indigestion, étouffé par un pâté de foies gras.

Grimod de La Reynière a publié dans un temps troublé, au lendemain de la Révolution, à l'heure où les propos de table devaient être prudents à la fois et aimables, car Fouché déléguait volontiers de ses agents, de blanc

cravatés, parmi les convives des dîners priés, Grimod donc a composé un *Manuel des Amphitryons* beaucoup plus intéressant que son *Almanach des Gourmands* et que je recommande encore aux maîtresses de maison dans l'embarras.

Lui qui se piquait d'être l'amphitryon modèle et impeccable, « le véritable amphitryon où l'on dîne... le mieux », est un peu sévère, sans doute, sur les devoirs respectifs de l'*inviteur* et des invités, et, avec nos mœurs plus compliquées, effarées et éperonnées, on le trouverait un peu bien rigide.

Il n'admet de personne ni retard ni excuses ni défaites.

Tous les convives, réunis ou non, *cinq minutes* avant l'heure rigoureusement déterminée *par une* pendule *à secondes*, bien réglée, l'amphitryon paraîtra dans le salon. Jusque-là les convives auront pu feuilleter les *papiers publics* et les brochures nouvelles répandus dans le salon. On devra même avoir l'attention de mettre à leur portée quelques damiers ou échiquiers « afin que l'attente paraisse moins longue aux invités qui, souvent étrangers les uns aux autres, seraient embarassés de soutenir une conversation toujours pénible ou dangereuse entre inconnus. »

C'est assez prudent. Nécessité absolue de présenter tous les convives les uns aux autres. La précaution n'est pas inutile. Je me rappele encore un début de dîner, après une séance, où, il y a quelques années, un député venait d'être invalidé pour quelques peccadilles assez graves, l'exclamation presque joyeuse d'un homme de lettres du Danube, débutant ainsi : « Eh! bien, que

dites-vous de cette canaille de B... »? Et la rapidité effrayée avec laquelle le maître de la maison, coupable d'oubli, dit en montrant à celui qui venait de parler son voisin de table et le lui présentant :

— Monsieur X... !

Il y eut *un froid*, comme dirait Giboyer. Chacun regardait le fond de son assiette ou demandait un peu d'eau à son voisin. L'imprudent en fut quitte pour prouver gentiment à ce B..., qu'il n'avait jamais vu, que canaille est synonyme de galant homme et que ces expressions ne signifient absolument rien en politique.

Mais le dîner fut terne. L'entrain avait été tué du coup.

Dans une maison bien réglée, non seulement on présente tous ses convives les uns aux autres, mais on n'attend jamais au delà de l'heure indiquée. Un convive en retard se gardera bien d'entrer, rien n'étant plus opposé à la politesse gourmande que d'interrompre un dîner. Il s'en retournera l'estomac vide. C'est le terrible *Code* de Grimod de La Reynière qui le veut ou le voulait ainsi.

Les mœurs politiques, les nécessités des séances parlementaires — surtout lorsque sénateurs et députés revenaient de Versailles et pouvaient manquer le train — ont fait oublier ces rigidités.

Toute invitation, une fois acceptée, soit formellement, soit tacitement, n'admet point d'excuse, disait Grimod de La Reynière. Mais, à son gré, les devoirs que l'invitation impose ne pèsent pas seulement sur les invités. Je cite textuellement :

« De même que le convive ne peut se dégager, l'amphitryon ne peut le désinviter sous quelque prétexte

que ce soit. Affaires urgentes, absence, maladie, *décès* même, rien ne peut le dispenser de donner le repas pour lequel il a fait partir des invitations qui ont été acceptées. »

Décès même! Le *décès* de l'amphitryon ne pouvant empêcher le repas, voilà qui est cornélien ou je ne m'y connais guère. C'est le *Qu'il mourût!* appliqué à la politesse gourmande et, pareil à ce héros espagnol dont le cadavre, attaché à son cheval, gagnait encore des batailles, l'amphitryon, enterré, doit, de l'avis de Grimod de La Reynière, réunir encore les invités dans un repas posthume et les nourrir, comme il était convenu.

« En cas d'absence forcée ou *de décès*, il peut se faire remplacer et charger, soit de vive voix, *soit par testament*, un ami de remplir pour lui les fonctions d'amphitryon. Il suffit, dans ce cas, qu'il pourvoie à tous les frais. »

Nous n'en sommes plus là, et, Dieu merci! la *politesse gourmande* n'a plus ces duretés toutes spartiates. Peut-être exagère-t-on le laisser aller, la liberté dans l'excuse, l'oubli dans les visites de digestion. On n'a plus le temps; les journées devaient être plus longues qu'aujourd'hui, à l'heure où vivaient nos pères. Ils ne connaissaient ni la vapeur, ni les tramways, et cependant ils allaient aussi vite et rendaient plus de visites; ils avaient le loisir d'être polis. Leur existence n'était pas réduite en poussière, comme à présent, par les mille émiettements qu'y apportent les inutiles ou les fâcheux.

Ils digéraient comme ils mangeaient, tout à leur aise. La dyspepsie n'était pas la maladie régnante. Les

amphitryons modèles produisaient les convives excellents ; il y avait même les *amphitryonnes*.

Le type parfait de l'*Amphitryonne*, si je puis dire, fut, à l'heure où Grimod publiait son *Manuel*, Mme de Beaumarchais, la veuve de l'écrivain. Personne, paraît-il, ne savait faire avec autant de bonne grâce et de tact les honneurs d'un grand dîner, de manière à persuader à chacun des convives qu'elle ne s'était occupée que de lui seul.

Rachel eut depuis de ces délicatesses et de ces exquisités irrésistibles. Musset sortait de chez elle persuadé qu'elle l'adorait, et le disait à Arsène Houssaye, qui souriait, certain qu'elle n'aimait que lui. Tous en étaient là.

Grimod de La Reynière affirme d'ailleurs qu'en fait de femmes il n'y a vraiment d'aimables à table que les actrices. « Nous en demandons bien pardon aux femmes honnêtes, ou que l'on est convenu dans le monde d'appeler telles, ajoutait-il de façon assez impertinente, mais en fait d'amabilité, de liberté décente et d'enjouement aimable, nous n'en connaissons aucune qu'on puisse mettre en parallèle dans un dîner avec la plupart des actrices de la Comédie-Française. »

A la vérité, Mlle Contat savait alors recevoir son monde, composer ses menus et trier ses convives avec autant de tact et de génie que Mlle Rachel. C'est Émilie Contat qui, pour éviter l'impression de gêne de tout commencement de repas, avait imaginé de présenter le potage tout servi dans l'assiette creuse de chaque convive.

— Le *lever du rideau* est tout de suite plus chaud, disait-elle en riant.

Elle savait causer aussi, et la conversation, qui favorise la digestion, est le sel même et la grâce du repas. *Les morceaux caquetés en paraissent meilleurs*, dit un vieux proverbe. Mais c'est là qu'est l'écueil même du succès d'un dîner : dans la conversation, dans les propos de table. Il y faudrait tout simplement dire des riens, parler des banalités courantes, sous peine de faire éclater, sans le savoir, une pincée de dynamite.

Je vous défie de parler, dans un repas, de tout ce qui emplit les journaux : la blessure de M. Gambetta, le bout de ruban de M. Andrieux, la lettre de Mme Adam, à propos du général Campenon, l'interprétation du *Roi s'amuse*, sans qu'un peu de picrate ne fasse explosion par-dessus la nappe.

Les repas sont condamnés à une niaiserie de propos, ou à un génie d'inventions tout à fait extraordinaires entre gens du même parti ; si l'on y aborde les polémiques courantes, on est perdu et l'*amphitryonne* n'a plus qu'à fermer son salon.

La politique se retrouvait partout aussi du temps de Grimod de La Reynière, et jusque dans le potage : « Rien de plus noble qu'un potage à la Condé, disait le gourmand ; il rappelle un nom cher à la gloire. La garbure au fromage offre un heureux rapprochement du Languedoc, de l'Espagne et de l'Italie ; c'est vraiment la triple alliance dans une soupière. Quant au potage à la Necker, c'est sans doute par dérision ou par antithèse qu'on l'a nommé ainsi, puisqu'il est excellent. » Le trait est plus ou moins spirituel, mais il n'a pas grande importance et ne prouve rien contre Necker qui fut un honnête homme : c'est de la politique.

On pouvait, on pourrait encore, se disputer à propos des noms des plats ou des emblèmes des pâtisseries. Le roi de Prusse donnant un repas à Duroc sentait lui passer sur l'épiderme des sueurs froides en voyant servir des crèmes ornées de fleurs de lis au général ambassadeur de la République française. Mais la cuisine tout entière est monarchiquement baptisée et les députés intransigeants d'aujourd'hui sont encore exposés — les malheureux ! — à goûter des *bouchées à la reine !*

Je les plains de goûter à ces inventions des monarchies. Le marquis de Béchamel, premier maître d'hôtel de Louis XIV, s'est immortalisé par la seule composition d'une sauce : elle plaît, — ou déplaît encore — à certains palais anarchistes.

Les grands seigneurs de jadis, comme M. de Montglas, se sont peut-être dit que les renommées les plus solides étaient fondées sur la cuisine, et sans doute est-ce pour cela qu'ils ont mêlé les *harnais de gueule* aux harnois de guerre. Le duc de Richelieu, après Mahon, inventa la mahonnaise, d'où *mayonnaise*, et la sauce a plus duré que sa victoire. Soubise se faisait pardonner Rosbach par ses *carbonnades* illustres. Les filets de lapereau à *la Berry* avaient pour mère et pour marraine la fille du Régent. Les petites bouchées à la reine étaient inventées par Marie Leczinska, qui fut gourmande, et le *baba* était trouvé par le père de Marie, Stanislas, roi de Pologne. La fameuse marquise, assez funeste à la France, se disait peut-être qu'il lui serait beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé... les *tendrons d'agneau à la Pompadour* et elle imaginait, pour plaider sa cause devant la postérité, les *filets de*

volaille à la Bellevue servis dans les petis soupers du *bien-aimé*, au château de Bellevue, en ruines aujourd'hui. L'inventeur même des aérostats, Montgolfier, dont on fêtait naguère le centenaire, doutant peut-être de sa gloire scientifique, imaginait, en même temps que des *globes*, les *filets à la Montgolfier*, soufflés, gonflés comme ses ballons. Et, à dire vrai, chacun de ces noms, chacun de ces plats, pouvait éveiller une discussion parmi les convives. Tout le monde n'aimait point Soubise à l'égard de ses côtelettes, et Mme de Pompadour aussi profondément que ses tendrons d'agneau.

Le mieux serait peut-être de ne point baptiser les plats du tout — ou de les rebaptiser de noms neutres, de faire, en un mot, de la *cuisine anabaptiste* pour éviter les discussions possibles et faciliter la tâche des *amphitryonnes* éperdues.

Oui, il y a là un péril : le danger d'une autre espèce de guerre civile, la guerre du dessert, ou plutôt l'impossibilité d'aller sans esclandre jusqu'au dessert. Il devrait cependant y avoir une trêve de la table comme il y eut jadis une trêve de Dieu et comme il y a encore une trêve des confiseurs.

Je réclame à ce temps-ci, malgré ses énervements, ses fureurs, ses cancans et ses haines, la *trêve de Comus*. Sauvons la table ! Et que les polémiques acerbes s'arrêtent, du moins, au seuil de la salle à manger ! ou c'en est fait ; il faut qu'une table, comme une porte, soit ouverte ou fermée, et si les gens de partis adverses ou du même parti continuent du train dont ils marchent, je défie, avant deux ans, une Parisienne de tenir table

ouverte et d'avoir un semblant de salon. Paris sans dîner! C'est un charme de plus et une vertu nationale que perdrait la vie de Paris.

XXXVII

L'ouverture des cours du quartier latin. — La rive gauche. — *Studiosi* de Marot et de Mürger. — Le cours de M. Gaston Boissier. — Horace. — Les gens de lettres d'autrefois. — Les droits d'auteur. — Les misères. — Paul Féval. — Histoire d'une conversion et d'une infortune. — Féval à vingt ans et à soixante ans.— Le baron Taylor. — L'Académie. — M. Édouard Pailleron et M. de Mazade. — L'éloge de Charles Blanc. — Les deux frères. — Souvenirs de jeunesse. — La bonté.

10 décembre.

Et qui disait donc — n'est-ce point Gustave Nadaud? — que le *quartier latin* n'existait plus?

Ci-gît le quartier latin!

Non pas, il est immortel, le vieux quartier, et, éventré, tailladé, défiguré, je l'ai retrouvé pourtant, en plus d'un coin, tel que je l'avais connu jadis, lundi dernier, en allant assister à l'ouverture des cours du Collège de France.

Le spectacle, tout savant qu'il fût, était encore très *parisien* et, aux heures des leçons, les environs du

Collège de France et de la Sorbonne ont un caractère très curieux, semi-érudit, semi-mondain, très pittoresque. Des coupés de maître attendent près du portail de l'antique Sorbonne qu'on a, depuis nous, un peu rajeunie par des plaques de marbre, gravées de lettres d'or, encastrées dans ses murailles grises. Du marbre rougeâtre qui fait penser aux trois marches de marbre rose de Musset. Et ce ne sont point seulement des étudiants imberbes ou barbus comme des fleuves, de jeunes *studiosi* aux chevelures mérovingiennes qui s'engouffrent sous le portail de la Sorbonne et montent écouter les professeurs. Des jeunes filles charmantes, fines comme des vignettes anglaises, descendent de ces coupés qui les amènent là et posent leurs petits pieds sur les grès du trottoir et les pavés de la cour. Élégantes, elles ont à la main quelque carton ou pochette de cuir noir, parfois chiffré, comme les élèves du Conservatoire ont sous le bras un rouleau de maroquin. Et c'est tout à fait original et séduisant, ces apparitions aristocratiques, ces blonds visages de Greuze encadrés par les murs sévères du vieux monument.

Le Collège de France est plus riant. et peut-être les jolis visages féminins y sont-ils plus nombreux encore. Il a sa parure de fleurs, son petit square de gazon, où apparaît, parmi les touffes vertes, dans sa longue toge, pareille à une robe de chambre, le Dante en bronze de M. Aubé. Le Champollion de marbre de M. Bartholdi veille dans le vestibule, le pied posé sur une tête de Sphinx symbolisant peut-être la question égyptienne, hiéroglyphe que l'Angleterre vient de déchiffrer à coups de canon. Et la blanche statue de Guillaume Budé se

dresse devant les colonnes de la cour d'entrée comme l'image du maître accueillant qui souhaite la bienvenue à ses hôtes.

Et puis, tout autour de ces vieux logis de hautes sciences et de belles-lettres, un pittoresque bizarre semble, à cette heure même, comme niché en plein pays latin. Des échoppes de bois, qui sentent le moyen âge et rappellent le temps passé, s'accrochent encore à l'angle de la rue des Écoles et de la rue Saint-Jacques, et les bouquinistes, les savetiers, les écrivains publics (il y a encore à Paris des écrivains publics !), les vendeurs de vieux habits et de vieux galons logent là dans des blockhaus singuliers. Ce n'est pas beau et c'est curieux. A deux pas des créneaux de l'hôtel Cluny, ces bottes suspendues et ces souliers surnageant au bout de ficelles, ces détritus et ces défroques en plein vent, vous reportent presque au temps de l'avocat Pathelin et du drapier Guillaume. Et puis on respire vraiment là, quoi qu'on dise, une atmosphère de liberté et de jeunesse ! Elle n'existe plus que par tronçons, la vieille rue Saint-Jacques, où les maisons étaient si hautes, les trottoirs si étroits, les pavés si pointus, et où je m'arrêtais si souvent pour regarder, près du pont, sur l'enseigne des *Deux Pierrots*, le crible fait par les balles de Juin ; — elle ne survit qu'à l'état fragmentaire, l'antique ruelle du vieux temps, mais c'est encore et c'est toujours la rue Saint-Jacques, et les ombres des étudiants du temps de Marot semblent encore, — dans les coins, — y jaser amour et poésie avec les étudiants de Mürger.

Il y a encore des étudiants ; il y a encore des flambées

de jeunesse, de la fontaine Saint-Michel au Luxembourg, et, à la sortie de l'École de droit, plus d'un regard de vingt ans se fixe, altéré de gloire, sur le fronton du Panthéon ! Oui, il y a encore des étudiants qui lisent autre chose que ce journal particulier que j'ai vu là-bas, qui s'appelle la *Dame de Brasserie* et publie gaiement, en première page, le portrait d'une servante reine de taverne ! Il y a des étudiants qui ont, dans leur serviette de cuir, le tableau synoptique des jours et heures des cours et qui, déjeunant en hâte après la leçon de M. Berthelot ou celle de M. Eugène Guillaume, courent écouter la Vie d'Horace, étudiée par M. Boissier, ou les Religions de l'Inde, expliquées par M. Réville.

C'était lundi que tous ces cours reprenaient à la fois. Il y avait foule pour entendre le début de M. Guillaume enseignant l'esthétique et pour applaudir M. Gaston Boissier qui remontait dans cette chaire de poésie latine où il a succédé à M. Havet et qui fut la chaire de Sainte-Beuve : — la chaire d'où Sainte-Beuve, irrité contre son auditoire, voulait faire feu d'un pistolet sur les étudiants ameutés.

Parler d'Horace n'est point facile, car tout semble avoir été dit et ne paraît point nouveau, car sur un tel sujet tant de livres ont été lus ! Mais, en pareil cas, c'est le nom du professeur qui fait plus que le programme même, et la salle où parlait M. Boissier était comble. Beaucoup de jeunes gens, prenant leurs notes cursives sur leurs genoux ; de vieux habitués, des savants, les fidèles d'Horace ; des femmes, quelques-unes jolies, avec des chapeaux Gainsborough ; des prêtres, des lettrés, des habitués, une foule. Je note le fait, car il est signi-

ficatif. Le professeur rappelait tout justement, avec un plaisir qui n'allait point sans malice, qu'il y a vingt ans, lorsqu'il inaugura ce cours de poésie latine, il avait tout juste trois auditeurs : deux Allemands et un Belge.

— Et encore ne demeurèrent-ils point fidèles jusqu'à la fin de l'année ! Un des Allemands ne reparut pas.

M. Boissier aurait pu ajouter que l'autre auditeur d'au delà du Rhin a depuis, sous son propre nom, publié dans son pays les leçons entendues au Collège de France. Mais cette petite *annexion* n'a point d'importance. Nous en avons vu bien d'autres ! Ce qui est plus digne d'être noté, c'est que ces trois auditeurs sont devenus un public de quatre cents personnes, et qu'autour de presque toutes les chaires du Collège de France le grossissement consolant du chiffre des auditeurs a été le même ou à peu près. M. Laboulaye n'avait pas grand monde autour de lui lorsqu'il commençait son cours d'histoire des législations comparées. On s'y poussait, à la fin, comme s'il se fût agi d'écouter les — éloquentes leçons de M. Deschanel sur le *Romantisme des Classiques*. Il y aurait à noter ainsi l'étiage de cette crue du nombre de ceux qui se veulent instruire. La science ne va pas jusqu'à l'inondation, comme la Seine, mais elle monte. Voilà qui console.

Et, à dire vrai, je ne m'étonne pas qu'on s'empresse autour de ces chaires des Renan, des Leroy-Beaulieu, des Guillaume Guizot et des Michel Bréal, comme à la Sorbonne, autour de l'enseignement des Egger, des Lavisse. — La science a quitté son appareil pédantesque et, tout en s'élevant — chose paradoxale — se fait plus

accessible qu'autrefois. J'écoutais M. Gaston Boissier. Il fait revivre et presque toucher du doigt cette antiquité dont il parle. Il fait en quelque sorte un drame ou une comédie essentiellement moderne de cette poussière ranimée du passé. Il vous dira que son poète, Horace, vivait parmi les vieux centurions — ou *capitaines en retraite* — que tel chef légionnaire était quelque chose comme un général de division et que les scribes particuliers des Césars furent, en réalité, les premiers d'entre ces *ministres* qui, à travers l'histoire, ont gouverné le monde. Ce n'est rien, cela semble peu de chose, cet art singulier de moderniser l'érudition, et c'est tout uniment le secret de lui donner la vie. On s'y intéresse alors comme à l'histoire d'hier. On connaît dans leur intimité même ces grands morts qui s'appellent Horace ou Virgile, et on les voit respirer, agir, on les entend parler, eux qu'on ne nous présentait autrefois que sous les traits de statues de marbre !

Ah! ce Paris! Le soir, assister à une revue de fin d'année, y rire à l'*imitation* de Mlle Sarah Bernhardt par Mlle Réjane et, le matin, avoir vécu en pleine antiquité romaine, grâce à un érudit qui est un charmeur et qui parle comme il cause. Ce sont de ces antithèses souriantes qu'on ne trouve guère que chez nous.

M. Boissier a fort joliment défendu Horace d'avoir trop adulé Auguste, et il a prouvé qu'après tout les poètes et les gens de lettres d'autrefois, n'ayant pas de *droits d'auteur*, ne touchant rien sur le prix des manuscrits que les grands seigneurs payaient à des copistes, se trouvaient condamnés à vivre de hasards.

« Aujourd'hui, la littérature est un métier. Un métier

même qui enrichit souvent son homme. Les littérateurs que la littérature ne nourrit pas sont en général assez médiocres et, quant à ceux qu'elle a parfois enrichis et qui n'ont rien gardé de leur fortune, la faute n'en est pas à la littérature ! »

Sans doute. Mais, tandis qu'il parlait, le professeur, je songeais à ce travailleur infatigable — et fatigué pourtant, lassé, brisé — Paul Féval, dont un de ses plus jeunes amis, M. Albert Delpit, vient de révéler la situation navrante avec une imprudence vaillante qui est une générosité de plus.

Paul Féval a péché par trop de crédulité et de confiance. Ce n'est pas un crime. Par deux fois, il a confié ce qu'il possédait à un État qui financièrement a sombré, la Turquie, et à un particulier qui a emporté ou dépensé toutes les valeurs. Du jour au lendemain, deux fois en sa vie, à cinquante-neuf ans d'abord, puis à soixante-cinq ans, ce grand travailleur s'est trouvé ruiné et ne sachant pas comment élever, doter, faire vivre une famille de neuf personnes.

La première fois, il crut trouver une consolation dans une conversion qu'il a racontée et dont je ne parle que parce qu'il l'a contée en quatre volumes, faisant, avant tout le monde, pénétrer le lecteur dans ce *home* où l'on vient d'introduire le public. Depuis des années, Mme Paul Féval, catholique militante, guettait l'heure de la *grâce;* le malheur qui frappait son mari lui semblait, dans son exaltation mystique, non pas une épreuve, mais une faveur du ciel. Quel roman à écrire que le roman de ce romancier, la lutte de ce *libertin*, comme on disait jadis, contre la discipline de la foi ! Mais

pourquoi le récrire? Le roman est achevé, et c'est une histoire: les *Étapes* d'une conversion.

Le romancier a raconté comment, lui, Paul Féval, parti le matin du logis pour aller savoir dans un journal des nouvelles d'un roman en publication et dont le rédacteur en chef n'était point satisfait, rentra, le soir, ne songeant plus même à ce roman et terrassé par la baisse soudaine, la débâcle des fonds turcs sur lesquels il avait placé sa fortune.

La page est poignante, amère, d'une émotion irrésistible, où il raconte comment, accablé dans son cabinet de travail, il restait là, — sa femme et ses enfants ne sachant rien — se disant, lui, — à près de soixante ans : — « Eh bien! quoi, c'est à recommencer! »

Ce soir-là, comme Paul Féval embrassait ses petits qui se couchaient, la plus jeune, Madeleine, lui dit en riant, se pendant à son cou :

— Tu fais la grimace comme moi quand je vas pleurer.

Féval n'appelait plus ses enfants que les *condamnés*. Ce fut pour eux qu'il refondit ses ouvrages, les déchira ou les corrigea — ce qui est assez bizarre — et se fit catholique, militant et pratiquant.

Le vieux baron Taylor — qui était trop du dix-huitième siècle pour n'être pas un peu voltairien — lui disait finement :

— Prenez garde, vous n'avez pas la tournure d'un fanatique. Je ne vous trouve pas la moindre ressemblance avec saint Paul. Connaissez-vous bien ces gens-là?

— Les catholiques? Moins que vous, assurément, baron!

Et Taylor, hochant la tête :

— Oh ! moi, je connais tout le monde, je tâche de remplir mes devoirs envers tous, mais je ne me laisse englober par personne !

A ces dîners du baron Taylor qui réunissait de si fins causeurs tous les mois, Féval était le plus charmant peut-être : rieur, narquois, contant avec infiniment de verve des histoires de paysans bretons, et comment, étant avocat à Rennes, à sa première cause, un voleur de poulets qu'il voulait faire acquitter ajoutait, avec un visible mépris pour son défenseur : « Il ne dit pas tout, le *malin!* J'en ai *eore* volé *ben* d'autres ! » Et l'accent du Finistère et le tour que donnait Féval à ces récits étaient irrésistibles. Il y avait aussi l'histoire de la vieille nourrice bretonne faisant brûler dans un four l'enfant de sa châtelaine « *qu'avait fauté* », et cela pour qu'on ne fît pas de tort à *cette bonne mademoiselle du bon Dieu!* C'était à la fois terrible et ironique, ce monologue réaliste mimé et débité par Féval. Balzac eût trouvé digne de ses farouches *Paysans* cet effrayant et atroce morceau.

Puis, un beau jour, Féval, la joie de nos dîners, n'y vint plus. Il se retira de la vie mondaine comme du théâtre. Il rougit d'avoir mis le pied dans les coulisses. Il se fit une vie nouvelle. La pauvreté pour les siens lui avait fait peur. La misère, pourtant, ne l'avait pas ffrayé jadis, quand il était jeune.

Il avait rêvé l'Académie, le pauvre Féval ! Il pouvait y entrer : *Annette Laïs* et le *Drame de la jeunesse* va-

laient cela. Depuis il disait : « Bah! mon immortalité est ailleurs! » Hélas, il avait trop produit !... Son bagage, gros d'œuvres supérieures, paraissait trop pesant aux raffinés. Et puis, il ne s'était peut-être pas présenté à son heure.

L'heure a sonné pour M. Édouard Pailleron et pour M. de Mazade, qui seront académiciens à l'heure où paraîtront ces lignes, comme M. Bardoux, le plus lettré et le plus artiste des hommes politiques de ce temps, sera sénateur. Édouard Pailleron — l'académicien du suffrage universel — succédera à Charles Blanc, qui a précédé de si peu de mois son frère Louis dans la mort.

Évidemment, M. Pailleron associera, dans l'hommage qu'il rendra au frère cadet le souvenir glorieux du frère aîné. Charles Blanc fut un critique d'art de premier ordre, mais Louis Blanc fut un grand écrivain. On l'aurait vu plus que dans aucun de ses livres s'il avait publié son *Histoire des Salons au XVIII siècle*, dont il rapporta le manuscrit avec lui en septembre 1870 lorsqu'il revint d'Angleterre et qui fut brûlé, avec les livres de Louis Blanc, sa correspondance avec George Sand, avec Louis-Napoléon détenu à Ham, etc., dans l'incendie des Docks de la Villette, — où Louis Blanc avait laissé ses bagages à la consigne — pendant les journées de mai 1871.

Et — trait caractéristique de cette âme douce parfois jusqu'à la candeur — jamais Louis Blanc n'a eu un moment de colère ou un regret de vanité en songeant à la perte de ce précieux manuscrit.

— Il est perdu, disait-il en souriant. Que voulez-vous que j'y fasse?

Cet homme avait des tendresses d'enfant. Il aimait à aimer et à être aimé. Charles Blanc l'avait, dès longtemps, habitué à cela par une sollicitude touchante et de tous les instants. Ils étaient bien pauvres, bien pauvres, lorsque, tout jeunes — (Louis était né en 1811, et Charles en 1813) — ils habitaient, sous les toits, rue Saint-Honoré, en face l'église Saint-Roch, l'hôtel de l'*Étoile du Nord*. Pozzo di Borgo, leur oncle, à qui ils demandaient un emploi, avait répondu par une aumône, un gros sac de pièces de cent sous, que Louis Blanc, se haussant sur la pointe des pieds, avait remis sur la cheminée en disant : — « Ce n'est pas cela que nous vous demandions, c'est du travail ! »

Alors, dans les journées dures, — affamés presque autant que Paul Féval jadis à demi-mort d'inanition rue de la Cerisaie — le cœur gonflé et le ventre creux, il fallait vivre chez le crémier, acheter sou à sou du pain ou du fromage.

Charles Blanc disait alors doucement, tout dévoué déjà à la gloire de son frère, — et se faisant humble devant lui :

— Toi, tu ne sortiras pas ! Laisse-moi faire ces commissions-là. Je te rapporterai à manger dans la mansarde. Que je fasse cela ou que je ne le fasse point, qu'importe. Je ne suis rien. Mais toi, ah ! toi, tu seras un grand homme, et je ne veux qu'il soit dit que Louis Blanc a couru acheter deux sous de fromage chez le fruitier du coin !

Avec quel attendrissement Louis Blanc évoquait ce souvenir devant Charles Edmond, son ami dévoué, tout en suivant le convoi de Charles — de ce Charles Blanc

qui avait écrit dans son testament : « Je lègue deux œuvres d'art, qu'il choisira lui-même, à mon frère Louis, le plus grand cœur que j'aie jamais connu ! »

Du reste, les derniers jours heureux que Louis Blanc ait vécus, c'est chez Charles Edmond, dans cette hospitalière maison de Bellevue, — *rue des Tibilles* aujourd'hui, *rue Louis Blanc* demain, — où j'ai si souvent entendu l'historien de la Révolution française raconter ses souvenirs. Il parlait alors, avec un regret attendri, de l'heure où il venait de publier l'*Histoire de Dix Ans*, et c'était pour lui l'heure fortunée de sa vie. La politique ne lui a pas donné plus tard l'équivalent de cette joie littéraire.

— Tout me souriait alors ! disait-il en soupirant.

Et il citait le beau mot de Vauvenargues sur les « *premiers rayons de la gloire* ». Il a d'ailleurs, conté à Charles Edmond comment il avait pu, lui, tout jeune homme, réunir tant de documents sur l'Empire, la Restauration, la captivité de la duchesse de Berry, et ces confidences, qui pourraient s'appeler l'*Histoire de l'Histoire de Dix Ans*, Charles Edmond, son exécuteur testamentaire, les a notées dans une biographie de Louis Blanc, qui allait paraître et que Louis Blanc ne relira pas.

D'autres diront quel fut le rôle politique de cet ouvrier de la première heure. D'autres encore quels furent les mérites de l'auteur des *Lettres sur l'Angleterre*. Ce qu'il nous appartient d'affirmer, c'est qu'il était charmant, doux, fin et profond dans ses causeries, c'est qu'il avait des candeurs et des timidités exquises, des charités cachées, des rêveries attendrissantes, peu pratiques souvent, de touchantes nervosités d'âme, si je puis ainsi parler, et

qu'en un mot on peut dire de lui, comme un suprême éloge :

— Avant tout, il était bon!

Ceux-là sont rares qui ont pour seul conseiller dans leurs grandes œuvres — comme dans leurs erreurs, — et pour guide unique : leur cœur.

XXXVIII

Une semaine dramatique. — Les fêtes foraines. — Les saltimbanques. — La polémique dans les baraques en plein vent. — La *roulette* mise à la portée du peuple. — La *Partie nationale*. — Les funérailles de Louis Blanc. — *Louis Leblanc*. — La pièce de Sardou aux obsèques de Lachaud. — *Fédora*. — La loge de Sarah Bernhardt. — Comment naît une idée de pièce. — Les *Pattes de Mouche*. — Edgar Poë et Mme Marie Laurent. — Les trois marraines de Sardou. — Une représentation de *Frou-Frou*. — Petite philosophie à propos des livres d'étrennes. — Le rêve et la science. — On demande des fées. — Voltaire n'est pas content.

20 décembre 1882.

Voilà une semaine dramatique, je dirais presque historique. Des morts illustres, des événements littéraires, un assassinat mystérieux, c'est plus qu'il n'en faut pour la causerie courante, et de tout cela je puis parler assez librement maintenant que je n'ai plus dans les oreilles les plaintes monotones des orgues des chevaux de bois et les bruits de cymbales des saltimbanques, mes voisins.

La fête de Montmartre doit être finie, je pense. Elle emplissait de ses baraques et étourdissait de son bruit les boulevards extérieurs. Si Henner, Gérôme ou Stevens

ont pu librement travailler en ces derniers temps, c'est qu'ils se bouchaient les oreilles. Quant à Charles Jacque, ce sont peut-être les roulements de tambour qui l'ont fait s'enfuir vers Pau. Ces fêtes foraines décidément font à Paris une sorte de ceinture de baraques bruyantes et de théâtres en plein vent. Je ne sais rien d'ailleurs de plus attirant, dans leur mélancolie narquoise, que ces voitures de saltimbanques, ces spectacles improvisés, toute cette bohème de l'art campée depuis des semaines comme une tribu de tziganes entre les arbres grêles de cette sorte de banlieue parisienne. Ils étaient, il y a un mois, aux Batignolles, hier à Montmartre; ils seront demain à la Chapelle, et ces jours derniers, du pied de la butte aux environs de la place Clichy, sous la pluie et le vent aigre, on entendait moudre par les orgues — ces moulins à musique — les airs de valses populaires prenant un ton navrant; et, mêlés au bruit des omnibus et des fiacres, répondant aux trompettes énervantes des tramways, le porte-voix ou les enrouements des faiseurs de boniments, les appels des gongs, les cris gutturaux des baladins faisant la parade, assourdissaient les passants.

Alors par ces jours affreux, par ces pluies sinistres qui gonflaient naguère les rivières débordées, il fallait voir les longues files de baraques d'où l'eau dégouttait et ces toiles verdies et salies que le vent faisait clapoter comme des suaires; il fallait, sous le vent froid, regarder le grelottement de ces épaules de femmes, l'espèce de tristesse fauve de ces prunelles d'hommes fixées sur l'eau qui tombait, chassant le client et noyant la recette; il fallait s'arrêter devant ces hères, pour comprendre la

tristesse de cette vie de hasard et les désespoirs de ces blêmes artistes errants.

Le soir, quand le gaz flamboie, que le pétrole tord sous le vent ses gerbes rouges, que la lumière électrique enveloppe tous les oripeaux de sa clarté bleue trouant la nuit, les paillons, le clinquant, l'or faux, les dorures et les cuivres, donnent encore à toute cette misère l'apparence du luxe et les splendeurs factices d'une apothéose de féerie. Mais, le jour, sous le ciel gris, le spectacle est lugubre et communique à qui le regarde un frisson désespéré.

Ils sont clos, alors, les spectacles en plein vent, les Edens où l'on montre le crime du Pecq et l'assassinat de M. Bernays ; les panopticums où toutes les horreurs des inquisitions s'étalent, représentées par des figures de cire saignantes, tailladées et hideuses ; les dioramas où, pour deux sous de supplément, les curieux peuvent à travers une lucarne grossissante, admirer les Vénus de Bouguereau enluminées par des couleurs crues qui valent l'encre des gazetiers pornographiques. Fermé tout cela! Fermés par la pluie, et le théâtre où l'on joue la *Biche au Bois* et la baraque où la charmeuse — Salammbô de pacotille — se cravate de lourds serpents gelés! A travers les planches disjointes de quelque baraque plus grande, un rauquement las semble, tout à coup, un bâillement de monstre ennuyé. C'est un des lions de quelque dompteuse qui s'étire. Il fait tressaillir les somnambules et trembler les lapins mouillés qu'on gagne pour quelques sous en abattant trois quilles.

Et partout de l'eau, une pluie battante. De l'eau sur

les chevaux de bois, sur les affiches, sur les cirques, sur les macarons, sur les porcelaines, sur les quincailleries, sur les coutelleries, sur les oiseaux des îles, sur ces bimbeloteries et ces ménageries jetées là, dans une promiscuité bizarre, comme dans un fouillis de drôleries, de monstruosités et d'élégances d'où jaillit pourtant je ne sais quelle poésie singulière : la poésie du rêve, du caprice, d'une folle vie errante, misérable et libre, la poésie du haillon et du paillon, de l'inconnu, de l'imprévu, de l'art courant les grandes routes, de tout ce qui est le contraire de notre vie étiquetée, américanisée, uniformisée, prévue et plus ennuyeuse parfois que l'éternelle pluie de ces averses éternelles.

Je disais que la polémique se mêle à ces fêtes foraines. Il est, dans ces baraques, de larges *jeux de massacre* où l'on abat, à coup de balles de peau remplies de son, des poupées et des fantoches à têtes de bois, drôlement sculptés, et, parmi ces *pupazzi* qu'il s'agit de toucher, certaines figurines sont, avec plus ou moins d'acharnement, visées selon le temps et le courant des esprits : — tantôt Bismarck, tantôt Rodin. Ce dernier *massacre*, forme brutale de la libre-pensée, n'est pas fait d'ailleurs pour réjouir beaucoup les philosophes. C'est le doute se faisant brutalité.

Mais ce qui m'a plus navré encore dans ces fêtes, oui, il faut le dire bien haut, c'est la fièvre de jeu qui s'y étale. Les kermesses des boulevards extérieurs ne sont pas seulement des musées d'horreurs où sont mises à l'étal des têtes coupées, des têtes de cire qui feront

claquer des dents les enfants nerveux étouffés par le cauchemar; ce ne sont pas seulement des boutiques à curiosités malsaines où, pour deux sous de plus que le prix d'entrée, on étale des nudités plus ou moins bizarres, ce sont surtout, et voilà qui est plus grave, des roulettes en plein vent, des espèces de jeux de trente-et-quarante en plein air, où la paye de l'ouvrier, le pain de la maison, les vêtements des petits, sont joués librement sur le cœur et le carreau et la rouge ou la noire. Une misérable toile cirée où sont peints les divisions et les carreaux et les as figure là le tapis vert. Les sous y tombent, raflés par la main de la vendeuse de hasard, comme par le râteau du croupier.

Et l'on joue, et l'on joue! Autant de tripots minuscules, avec un cercle de parieurs aux faces allumées, rougies par la lueur de la lampe à pétrole.

Est-ce tout? Non. Un autre jeu m'a paru fort en vogue. Il s'appelle — ô ironie! — la *Partie nationale!* « Voyez, messieurs, faites votre partie! » On glisse, avec un carnet, dans une sorte d'entonnoir correspondant à des canaux menant à certains numéros, des billes qui, se casant alors dans chacun de ces conduits, forment, les numéros atteints une fois additionnés, un total quelconque, lequel total donne droit à un lot ou constitue une perte. La perte est généralement le seul lot rencontré. Mais d'ailleurs est-il ici question de lots? Non. Il est question de l'argent. Ce sont les cuillers en ruolz ou des revolvers, ou des carabines, que les croupiers ou les croupières de la *Partie nationale* semblent mettre en jeu; en réalité, ce sont des francs qu'on risque ou qu'on gagne là! Les économies

d'une maisonnée, les appointements d'un commis, l'argent d'un trottin qui fait les courses pour son patron et qui vient de toucher une facture, peuvent être engloutis là, en dix minutes, en une demi-heure, oui, avalés par la gueule de cuivre de cette *Partie nationale !*

Nationale ! Il n'est pas jusqu'à l'épithète qui ne me révolte ! Il y a là un danger, il y a là un scandale. Les fêtes populaires ne sont point faites pour ces tentations. C'est Bade mis à la portée des pauvres, c'est Monaco en plein Paris, c'est la roulette du peuple !

Liberté pour tous, me dira-t-on, et jusqu'à la liberté de la ruine ! Mais qu'on ne l'étale point, cette ruine, qu'on ne les montre pas ces appeaux, ces appels, ces prurits, sur les boulevards où traînent les besogneux. J'aime encore mieux les veaux à deux têtes, les monstres marins, les fileuses de verre, les miroirs magiques, la vue des bagnes en miniature, les serpents boas et les Kroumirs du coin du quai. Ah ! ces *parties nationales !* J'ai vu passer, dans les regards des joueurs penchés sur leur mise, de fauves éclairs, et j'ai deviné dans les doigts des titillations qui sentaient la cour d'assises.

Ces jeux de hasard, aussi détestables que les jeux de bonneteaux, sont au moins inutiles. Mais ils sont pis que cela : ils sont dangereux. Ne me répondez pas : Le peuple s'amuse ! Non, il ne s'amuse point là ; il se ruine ! Et ce n'est pas long, hélas ! pour lui, de se ruiner !

Je l'étudiais, ce peuple de Paris, pendant que, sous le ciel gris et froid, défilait le long cortège des funérailles de Louis Blanc. La double haie de la foule était silencieuse, respectueuse. Et que de faces hâves, de joues creuses !

Des dos voûtés, des corps anémiés ! Que de pauvres ! La bise d'hiver, succédant à la pluie, les rendait plus tristes. Naïfs, d'ailleurs, assistant à cela comme à un spectacle, regardant passer les étendards et les emblèmes des corporations comme les foules d'autrefois contemplaient les défilés des corps de métiers. On se serait cru au moyen âge. Une mère soulevait son petit de deux ou trois ans : « Regarde bien, ma cocotte, tu lui diras à ton papa que tu as vu les couronnes et les drapeaux de M. *Louis Leblanc*. Voyons, comment lui diras-tu ? — Papa, j'ai vu.... » Et l'enfant, comme épelant une leçon : « ... Papa, j'ai vu les couronnes et les drapeaux de M. *Louis Leblanc !* » Un autre enfant disait : « Je veux le voir, le bonnet de la République ! Ah ! il y en a deux, un qui est en or ! »

Et partout et toujours ce même nom, déformé et ainsi traduit par les curieux, les vendeurs de biographies à deux sous ou de médailles de cuivre : « Demandez le souvenir de M. *Louis Leblanc !* »

Louis Blanc s'irritait un peu quand on l'appelait ainsi, et on l'appelait souvent de ce nom-là.

« Ce que c'est pourtant que la gloire ! »

Comme disait Béranger, ce Béranger que Louis Blanc avait aimé, et qui lui rendait cette affection — tout doucement.

Et ce Paris est si complexe, que, mêlant ses curiosités à ses deuils, il parlait de la première représentation de la veille aux obsèques de l'historien ou de Me Lachaud. A vrai dire, c'est derrière le cercueil de Lachaud qu'ont été faits les feuilletons parlés sur *Fédora*.

L'impression de la soirée de lundi devait être d'ailleurs encore assez vibrante et chaude pour que les Parisiens, tout en louant Lachaud qu'ils escortaient, parlassent aussi de la pièce de Sardou et de Sarah, la grande Sarah, qui nous avait quittés artiste capricieuse et exquise, et qui nous revient tragédienne de génie, oui de génie, étonnante, entraînante et originale, et brave, et charmante !

Il fallait voir sa loge et l'antichambre de sa loge pendant les entr'actes de la représentation ! Un nid de fleurs. Des bouquets entassés. Un parterre de lilas, de violettes, de roses-thé. Et des cartes piquées à ces bouquets et des noms choisis sur ces cartes. Des journalistes, des hommes d'Etat, des professeurs de Facultés, des artistes, M. Haussmann coudoyant Coquelin cadet pour entrer saluer Fédora, des peintres, des médecins ; tout cela dans cette antichambre de fleurs, attendant que la tapisserie se soulevât et qu'il fût permis de dire à l'admirable actrice combien elle venait de soulever et de charmer cette salle.

Puis, là, assise, souriante, mettant ses souliers roses, un *skake-hand* et un mot aimable à chacun, très calme, très résolue, très heureuse, celle qui, tout à l'heure, venait d'atteindre au pathétique et de faire passer sur tous les fronts un frisson de terreur. Une Cosaque fauve sur la scène ; une fine Parisienne dans sa loge. Le contraste était charmant et je songeais au joli pastel que Musset a tracé de Rachel, familière après avoir été sublime.

Sardou semblait, ce soir-là, fort rassuré sur le sort de la bataille. Il connaissait le résultat depuis la répétition de samedi. On ne lui a pas contesté sa puissance

et je ne vois pas qu'on ait encore réclamé la paternité d'une œuvre dont l'histoire vraie serait si intéressante à raconter.

Non, M. Belot a même fort spirituellement rengainé cette fameuse accusation de plagiat qu'il tenait toute prête. Veut-on savoir comment une idée que trouve un dramaturge ou un romancier peut passer pour avoir été puisée dans tel ou tel ouvrage, quand, au contraire, elle est née brusquement — ou lentement — dans le cerveau de celui qui lui donne un corps, pièce ou livre ?

Victorien Sardou, le plus grand travailleur de ce temps, en était à l'heure dure de ses débuts, aux années d'épreuves, au lendemain de la *Taverne*, qu'on avait jouée trois fois, et de *Bernard Palissy* qu'on n'avait pas joué du tout, lorsqu'un jour, en entrant dans un bureau de tabac pour allumer un cigare, il ramassa à terre un bout de lettre et, au moment de le présenter à la flamme, s'arrête en lisant là ce nom : *Marie Laurent*.

— Marie Laurent ?

Sardou avait justement écrit pour elle un drame canadien — refusé à l'Ambigu — et qu'il appelait *Fleur de Liane*.

Était-ce donc un autographe de la comédienne ? Il déplie le papier, le lit : oui, c'était bien une lettre, une lettre très touchante, très maternelle, que la vaillante artiste écrivait à ses fils, alors au collège, à Charles Laurent, tout enfant alors, et dont la blessure, fort heureusement, n'inquiète plus aujourd'hui ses amis.

— Une lettre d'une mère à ses enfants ! dit Sardou en repliant l'autographe — qu'il a gardé. Une lettre trouvée ! Et, je suppose que ce fût la lettre d'une femme à

un amant et que, par un même hasard, le mari, voulant allumer un cigare...

Il s'arrêta net.

— Ah ! la jolie pièce !

Et les *Pattes de Mouche* étaient trouvées.

Que n'a-t-on pas dit que Sardou en avait emprunté l'idée à Edgar Poë ? Eh bien, non ; il n'a eu pour ce chef-d'œuvre d'alacrité et d'esprit qu'un collaborateur, le Hasard, ou plutôt une collaboratrice, Mme Marie Laurent, à qui il ne doit pas des créations célèbres comme à Mlle Fargueil, à Mlle Pierson ou à Sarah Bernhardt, car Mme Laurent n'a jamais joué dans ses pièces, mais à qui il doit son premier succès décisif dans sa carrière de gloire, si bien que Victorien Sardou a trois marraines théâtrales : Mlle Mars, qu'il rencontra chez Mme Bawr et qui lui attacha, en manière de peplum, une serviette un jour qu'il jouait la tragédie, à six ou sept ans — : Déjazet, qui lui reçut les *Premières armes de Richelieu*, et Mme Marie Laurent, qui ignore peut-être encore qu'elle lui a donné l'idée des *Pattes de Mouche*.

Quant à Sardou, il ne l'a jamais oublié, lui.

Et maintenant, on peut dire que l'année littéraire et dramatique est finie, à l'heure où l'année mondaine est à peine commencée. Tout Paris appartient déjà aux étrennes, et les livres de la fin de l'an ont fait, aux vitrines, leur apparition. Ils sont coquets, parés, reliés avec art, dorés sur tranches. Ils font ouvrir de grands yeux à tout ce petit peuple de liseurs que les belles his-

toires passionnent, et, pour moi, ces nervures, ces gaufrures, ces arabesques, me rajeunissent de trente ans, tout uniment.

Je me revois à l'heure où l'on nous donnait pour étrennes ces beaux livres, devenus aujourd'hui des raretés, des ouvrages de bibliophiles, le *Molière* de Tony Johannot, le *Gulliver* de J.-J. Grandville, le merveilleux *Gil Blas*, de Jean Gigoux, et le *Lazarille de Tormes* de Meissonier ; car ces illustrateurs ont dépossédé, expulsé les auteurs de leurs ouvrages mêmes. Et, je dois le dire en toute sincérité, les ouvrages d'aujourd'hui, que j'admire autant que personne dans leur luxe et leurs beaux costumes, me semblent, pour les enfants, manquer de je ne sais quel grain de romanesque qui nous plaisait quand nous étions petits et que nous sentions nos rêves grandir.

Je vais aborder là une question sérieuse sous air de futilité. On ne fait plus assez, à mon avis du moins, la part de l'imagination et du songe dans les livres qu'on donne aux enfants d'aujourd'hui. Il y a des exceptions sans doute, mais le temps où nous vivons est décidément trop pratique et trop utilitaire. Nous n'en sommes pas encore arrivés à ce degré de haine pour l'Idée que nous appelions chiffon un drapeau, comme le faisait naguère M. Stanley parlant du fanion de M. de Brazza, mais nous n'aimons vraiment plus assez le nuage qui fuit et le vent qui passe. Une fringale de science pure nous a tous saisis. Écrasés par la chute de nos chimères, nous avons cassé les ailes des belles songeries qui nous restaient et ne demandaient qu'à s'envoler.

L'enfance s'est faite réaliste aussi, ou plutôt nous l'avons faite réaliste. Nous avons détourné ses yeux de tout azur pour la ramener vers le fait strict, et les enfants s'intéressent beaucoup plus maintenant aux merveilles de la machine à vapeur qu'aux imaginations des contes de fées. Est-ce tant mieux? C'est bien probable. Et pourtant, qui sait ? il y avait une force dans le rêve. L'imagination était une vertu française. Don Quichotte nous traînait bien à sa suite vers les ailes brutales d'un tas de moulins à vent, mais les Dulcinées que nous aimions, — la liberté, la patrie, les muses souriantes — n'étaient pas toutes des maritornes. On en vient, par amour du fait et de la réalité pure, à trop mépriser les poésies et les contes. C'est Sancho maintenant qui gouverne le monde. Il a trop de bon sens et de raison. On ne s'en aperçoit pas toujours, il est vrai, mais c'est ainsi. Sancho n'aime ni les fées, ni les farfadets, ni les géniès. Ariel est pour lui un simple hanneton qu'il piquerait volontiers avec une épingle sur la planche à insectes.

Ce sont pourtant de bons conseillers que les contes. Qui sait ce que le *Petit Poucet* a inspiré d'héroïsme et à combien de gens il a appris, dès l'enfance, à combattre les ogres? C'est le fond même de l'âme d'un peuple qui se trahit dans ces vieux récits auxquels on substitue aujourd'hui quelque chose d'étrangement stupéfiant qui s'appelle la féerie scientifique. Oh! les récits de ma Mère l'Oie et les bonnes vieilles légendes du temps que la reine Berthe filait! Sans doute le *Chat botté* mettait la ruse plus que la morale en action, et ce conquérant félin était un drôle, comme tous les conquérants; mais

il apprenait aussi à se tirer d'affaire dans la vie, et *Cendrillon* nous enseignait doucement et sûrement le dévoûment et la pitié.

Mais, ne nous eussent-ils rien appris, ils étaient charmants. Il ne faut pas que tous les livres soient didactiques. On a inventé les « étrennes utiles » qui font aux enfants le cœur gros et les yeux rouges : des bas de laine au lieu de poupées, des haltères remplaçant Polichinelle. Les contes utiles sont aussi déplorables que les étrennes servant à quelque chose. Eh ! conteurs de contes, grands enfants qui voulez plaire à de plus petits, le propre des contes est d'être inutiles et de consoler du triste conte de la vie ! Où sont les oiseaux bleus, couleur du temps, et les robes couleur du soleil ? Où sont les princes charmants et les princesses aux cheveux d'or ? Où sont les bonnes fées, les esprits de l'âtre, les bons lutins déguisés en grillons du foyer, les diablotins qui font l'ouvrage des prisonniers et achèvent la tapisserie des héroïnes persécutées ? Où sont les cousins de Trilby et les sœurs de la Fée aux Miettes ?

Les petits ingénieurs, les petits botanistes, les petits physiciens, les petits savants, les petits électriciens, les ont remplacés, et il faut entendre avec quelle supériorité dédaigneuse les enfants qui ne croient pas aux fées disent à quelqu'un de ceux qui y croient encore :

— Bête, va ! Tu ne sais donc pas que *c'est* des mensonges ?

Eh non ! eh bien ! non ! *ce n'est pas des mensonges* tout à fait. Il y a, de par le monde, des fées qu'on ne voit pas, qn'on n'entend pas, — qu'on n'atteint pas surtout, hélas ! — mais qui existent. Il y a la fée Bonheur,

que les hommes poursuivent tous et la fée Justice, qui préoccupe jusqu'à l'angoisse quelques âmes supérieures. N'y eût-il que ces fées-là sur la terre qu'il ne faudrait ni ricaner quand on en parle, ni les maudire. C'est peut-être parce que les gens n'y croient plus que ces pauvres fées se font si rares. Elles avaient encore les enfants dans leur clientèle. On leur arrache les petits. Ils ne sont plus naïfs, ils ne sont plus crédules. Il n'y a plus de fées, mais aussi (et c'est votre châtiment, ô affolés d'utilitarisme !) il n'y a plus d'enfants.

Ils étaient pourtant bons et amusants, les vieux contes d'autrefois. Le monde enchanté « du temps d'antan » valait bien le monde scientifiquement miraculeux d'aujourd'hui. Je l'aimais, ce monde falot du rêve, monde fantastique, poétique, bizarre, où, comme en une féerie de Shakespeare, tout ce qu'il y a d'ailé dans la création se mêlait à tout ce qu'il y a de difforme, le lutin souriant à l'ondine, le gnome bossu heurtant la princesse aux yeux de pervenche. Oui, oui, cela est beau, la science ! Mais les savants ont-ils encore, dans leurs orthopédies, trouvé le moyen de faire un galant beau comme le jour d'un magot comme Riquet à la Houppe ?

Et, vous aurez beau faire, ô novateurs, il y aura toujours au fond du cerveau de l'enfant un coin tout préparé pour y semer le rêve, le rêve d'où naît la poésie et qui engendre les grandes choses. On aura beau les exiler, ils seront encore présents, et toujours présents, ces chers fantômes de notre jeunesse, l'Oiseau Bleu, la la Chatte Blanche, la Biche au Bois, la Belle et la Bête, Peau d'Ane et le Chaperon Rouge et, comme une ro-

mance oubliée à demi, mais toujours jeune, exquise, consolante et mélancolique à la fois, je me rappelle chaque année, à l'heure des livres d'étrennes, ces verselets de Voltaire dans ce *Ce qui plaît aux Dames :* — un conte dont la conclusion se pourrait appeler *Ce qui plaît aux Enfants :*

O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables !
..... On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite,
On court, hélas ! après la vérité.
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite !...

Dors-tu content, Voltaire ? — Eh non ! vous le voyez, Voltaire même n'est pas content !...

XXXIX

La quinzaine de l'étalage. — Les grands magasins. — Le passé. — La *Maison du chat qui pelote.* — Une physiologie des grands bazars, par M. Giffard. — Ce qu'on y mange. — Les commis, les voleuses. — Mendiant à domicile. — Ruses et demandes. — M. de Rothschild. — Une lettre à propos de la Partie nationale. — Les droits d'auteur des *Misérables.* — La fortune d'Émile Dubois et l'héritage de Déjazet. — La cocarde de 1830. — Le marquis. — L'emprunt à la biographie. — Une demande en latin. — Révolutions scolaires; le *pensum.* — Pus de pensums! — Supplices divers. — Un souvenir d'Alphonse Karr. — Mme Deshoulières. — Les jardins d'Alexandre de Saillet. — Les écoliers et leurs mères. — L'amnistie des *mamans.* — L'affaire Bontoux. — 1881 et 1882.

27 décembre 1882.

Feu sur toute la ligne ! Parés, bondés, coquets, battant neuf, étalant les jouets, les livres, les étoffes, hameçonnant le public de toutes les manières, les grands magasins attirent, comme dans de formidables entonnoirs, des foules successives qui passent étonnées, s'étouffent, se poussent, achètent et sortent, la congestion à la tête et des paquets sous le bras.

Ah ! c'est la semaine des paquets, la quinzaine des emplettes ! Qu'est-ce qu'on achète ? Tout. Tout ce qui est

à vendre. Et, à Paris, je ne sais trop ce qui ne se vend pas. Un esprit ingénieux et curieux, M. Pierre Giffard, a écrit tout un gros livre sur les *Grands Bazars* — sur ces docks de la toilette et de l'ameublement où les coulisses sont aussi curieuses que celles de l'Opéra, les souterrains aussi stupéfiants et aussi bien machinés que le troisième dessous d'un théâtre ; espèces de petites cités ou citadelles dans une ville, casernes formidables où la lumière étectrique remplace le soleil, où des boucheries gargantuesques sont établies à côté des rayons, où douze mille rations — douze mille ! — sont englouties en vingt-quatre heures, où de jolies filles souriantes et des employés de bel appétit consomment en moyenne, dans une semaine, dix bœufs, quarante-deux veaux et soixante-dix moutons.

Je n'invente pas. Je prends les chiffres de M. Giffard qui a dû puiser à bonne source. On ne jouait pas plus activement de la mâchoire aux noces de Gamache que dans ces tablées gigantesques où des milliers de dîneurs avalent de tels tas de viande. Cela a l'air d'un rêve de féerie.

Je ne m'étonne pas que le roman, épris de la vie moderne, ait voulu, après la *Maison du chat qui pelote*, de Balzac, l'humble et noire boutique du passé, montrer le magasin géant d'aujourd'hui. C'est l'écrasement de la souris grignotant sa noisette dans son trou noir, par le pied de l'éléphant qui passe. L'aune est brisée, le *calicot* n'est plus. Le commis en nouveautés, actif et bref comme un commis d'agent de change, prend les ordres d'un client comme s'il s'agissait d'une opération de Bourse. Un provincial à qui l'on montre les monu-

ments de Paris dédaigne les musées pous les grands bazars. L'étalage d'un grand magasin est, pour l'étranger, la surprise, le charme, la tentation, comme autrefois pouvait l'être le Palais-Royal au temps des Galeries de Bois. Le Bois même est négligé pour le Magasin. Ces caravansérails à la fois japonais et américains, turcs et yankees, et parisiens par-dessus tout, ont leur population spéciale, leurs habitués, non seulement des clients, mais des flâneurs. Don Juan cherche Elvire à travers ces salles. Mme Bovary écrit à Rodolphe sur du papier à en-tête, et la police surveille également les flâneurs qu'elle appelle des « frotteurs », et les flâneuses, les hystériques, — des femmes du monde parfois, — qui volent par manie, pour la joie de voler. Leur maladie a un nom scientifique : la Kleptomanie.

Et ce n'est pas une sinécure que de faire partie de cette police spéciale des grands bazars. En une année, l'an passé, les arrestations, dans les grands magasins, se sont chiffrées par *quatre mille*. M. Jacob, l'ancien chef de la police de sûreté, est inspecteur appointé par un de ces docks gigantesques. Il y a toujours là des difficultés à propos de ces arrestations. Les voleuses protestent. « J'ai payé ce que j'emportais ! » Les étrangers se réclament de leur ambassadeur. « Je suis la comtesse de K... Comment osez-vous... ? » Il faut prendre la voleuse la main dans le sac ou le sac à la main.

Et, — détails navrants, — veut-on connaître l'état social de plus d'une de ces voleuses, hystériques ou autres, par envie ou par métier, arrêtées là ? C'est encore M. Giffard qui nous apporte ces révelations sur tout un côté spécial de la vie de Paris.

Parmi les femmes arrêtées, je trouve : une femme de fonctionnaire, vingt-huit ans, vol de deux cravates ; une baronne russe, vol de parfumerie ; la comtesse de la P., vol d'une mantille et de coupes de dentelles ; la propriétaire d'un magasin de nouveautés d'une ville de province, vol de dix paires de gants et de six mètres de satin (comme échantillons, sans doute) ; la femme d'un officier supérieur anglais ; des institutrices, une directrice des postes, beaucoup de filles de brasserie, des femmes du demi-monde. Pis ou mieux que cela : la fille naturelle d'un roi, arrêtée pour avoir volé des sachets.

Quelquefois, au lieu de livrer ces malheureuses au tribunal, on les taxe d'une forte amende à verser pour les pauvres. La fille du souverain a payé 10,000 fr. le droit de ne point donner son nom tout haut en police correctionnelle.

Mais d'autres, qui avaient cependant un nom à sauvegarder aussi, ont deux fois volé l'administration, comme, par exemple, cette Mme de X... dont l'auteur des *Grands Bazars* conte l'histoire.

Mme de X..., comtesse, trente-six ans, fort jolie, propriétaire d'un grand château des environs de Paris, est arrêtée ayant volé pour 64 fr. 75 c. de marchandises. Elle avoue. On lui présente un papier et on lui dicte froidement le petit aveu que voici :

« Je, soussignée... reconnais avoir dérobé aux magasins de...

» Une mantille, 32 fr.

» Un coupon de soie, 20 fr.

» Une paire de gants, 2 fr. 75 c.

» Et j'autorise les magasins de... à faire une perquisition à mon domicile. »

Puis la date, la signature, l'adresse. C'est fort bien. Voilà une femme désolée. Que dira son mari? et sa famille?

Elle pleure.

— Ne vous désolez pas, madame, lui dit alors l'un des administrateurs du grand bazar. Le jour où vous m'apporterez un reçu de mille francs versé pour les pauvres de l'arrondissement, je vous remettrai en échange votre autographe, et il ne sera plus trace de votre affaire.

— Vraiment, monsieur?

— Je vous le promets, madame!

— Demain, les mille francs seront chez le maire!

— Demain, ce petit papier vous sera restitué!

— Ah! merci pour mes enfants, monsieur!

— Merci pour les pauvres, madame!

Or, jamais Mme de X... n'a reparu. Jamais elle n'a versé les mille francs. Jamais non plus on ne l'a poursuivie — par respect pour le nom qu'elle porte.

Mais fiez-vous donc aux larmes des femmes et à leurs pattes de mouche!

Fiez-vous donc aussi aux larmes des mendiants! Dès que les hirondelles sont envolées, une espèce toute particulière d'oiseaux d'hiver apparaît. Ce sont les mendiants à domicile. Je ne sais rien de plus louable au monde que la pitié, et je ne crois pas avoir un cœur de pierre, mais cette variété spéciale de parasites de la

vie parisienne a le don de me donner sur les nerfs. Il y a dans les ruses employées par les quémandeurs je ne sais quoi de louche qui ressemble à l'exploitation de l'attendrissement, à la mise en coupe réglée de la charité.

Qui ne les a pas vus cent fois, ces certificats maculés et jaunis que les mendiants à domicile colportent de logis en logis : reconnaissances de mont-de-piété, bulletin d'hôpital, attestations de misère ! Toujours les mêmes, ces papiers aux plis usées voyagent éternellement d'une rue à l'autre et traînent partout la même plainte banale et navrante. On les devine à la lecture seule de l'adresse. On les flaire à travers l'enveloppe qui les couvre. Et ils se succèdent, dans la loge du concierge ou l'antichambre de l'appartement, avec une régularité qui donnerait à songer que ces mendiants particuliers se *passent* les uns aux autres les numéros des *maisons ou l'on donne*, comme les chanteurs des rues se renseignent fraternellement sur les cours où, par les fenêtres, on jette le plus de sous.

Évidemment, il existe à Paris une franc-maçonnerie des quémandeurs. Il doit y avoir une Cour des Miracles d'un nouveau genre où l'on n'apprend plus à contrefaire les épilepsies en rongeant du savon et à se fabriquer des ulcères passagers avec des herbes spéciales, mais où l'on doit évidemment enseigner l'art d'attendrir les bourgeois et de trousser lestement une lettre suppliante.

La plus larmoyante des lettres de ce genre qu'il m'ait été donné de recevoir est celle d'un quémandeur célèbre, qui m'écrivait, désespéré :

— Ma grand'mère se meurt ! Il faut que je parte ce

soir pour recueillir son dernier soupir, et il me manque deux louis pour prendre le chemin de fer.

Car généralement les quémandeurs comptent par *louis*. Le *franc* leur semble une dénomination vulgaire.

Or, par avance — et pour compléter l'effet attendrissant — c'était sur du papier de deuil que celui-ci m'annonçait *qu'il allait perdre* sa grand'mère!

Une demande fort étonnante aussi, c'est celle d'un poète assez amer, auteur dramatique à ses moments perdus, et qui nous adressait, par écrit, la demande d'une certaine somme *destinée aux frais de son enterrement*. C'eût été lugubre et presque héroïque, si ce n'eût été une admirable plaisanterie, qui réussit d'ailleurs.

Évidemment, il faut donner beaucoup, il faut donner le plus possible. Mais, si l'on donnait toujours, le budget d'un nabab n'y suffirait pas. Je voudrais connaître, même approximativement, le total des sommes qu'on demande, bon an mal an, à M. de Rothschild. Ce doit être formidable.

Lorsque Victor Hugo vendit aux éditeurs Lacroix et Verboeckhoven son roman *les Misérables*, pour un demi-million, ce chiffre, publié par les journaux, fit bouillir tout aussitôt l'imagination des quémandeurs. Il arriva à Guernesey, de tous les coins du monde, une succession de lettres désolées. Avalanche de suppliques. C'était un négociant sur le point de faire faillite qui criait : « Sauvez-moi ! » Un joueur, ne pouvant payer ses dettes de jeu, implorait l'intervention de l'auteur des *Misérables*. Il y avait des demandes où quelque inconnu

disait : « Je suis à Anvers, prêt à m'embarquer pour le Nouveau-Monde. L'argent me manque ; si vous ne m'envoyez pas la somme nécessaire pour payer mon passage, cher maître, je volerai quelque chandelier, et j'irai au bagne comme Jean Valjean. »

Victor Hugo a calculé que, s'il avait donné toutes les sommes que l'annonce de ses cinq cent mille francs de droits d'auteur lui valut alors, il eût été forcé de jeter au vent le même chiffre, de sa poche. Total : un million net de demandes.

Pareille aventure arriva à cette pauvre et charmante Émilie Dubois, ce rayon blond emporté par un souffle. Un journal avait annoncé que l'actrice de la Comédie-Française venait de recevoir un legs formidable d'un oncle d'Amérique. Ce fut chez elle une bande de larmoyeurs, une kyrielle de demandes, une séquelle de mendiants.

Déjazet, en pareille circonstance, écrivait à un journaliste annonçant tout justement que Frétillon venait de faire un héritage considérable :

« Mais, en vérité, monsieur, avez-vous quelque raison particulière de m'être nuisible ? Un héritage, bon Dieu ! Un héritage à moi ! J'ai déjà beaucoup de peine à ne point me faire trop d'ennemis des gens qui viennent me demander jusqu'à mon cotillon. Que sera-ce donc lorsqu'on va savoir, se dire et croire que j'ai hérité ? Tenez, on sonne à la porte : c'est, je gage, une miette de l'héritage qu'on vient me demander. Ah ! monsieur, monsieur ! Hier, je n'étais pas riche ; mais aujourd'hui, grâce à vous, me voilà ruinée ! »

Et comme il y a les fausses nouvelles d'héritage, il y

a aussi les faux mendiants, les faux estropiés de l'armée de l'Est et de la Loire, les faux anciens proscrits, les faux parents des gens célèbres, comme il y avait jadis les faux Polonais et les faux blessés de Juillet.

Pendant tout le règne de Louis-Philippe, un homme a vécu — et vécu largement — en se donnant, de maison en maison, pour *le premier qui eût arboré la cocarde tricolore en* 1830.

Le premier?

Le premier. On ne marchande pas une piécette à un tel personnage; on y ajoute même l'enthousiasme.

Un beau jour, le héros mourut. Il céda son titre, comme on céderait un fonds, à son neveu, et le neveu continua le commerce et courut les logis en faisant passer sa carte : *Le premier qui ait arboré...*, etc.

J'ai connu ainsi un faux Agricole Perdiguier, qui passa d'ailleurs en police correctionnelle, un faux petit-fils de Déjazet demandant des secours pour sa grand'mère mourante, un faux zouave de Patay, un marquis, s'il vous plaît... Et quel marquis ! Victorien Sardou le connaît comme moi. Il s'est présenté chez lui, comme à la maison, le chapeau sur la tête et demandant l'aumône avec la fierté de Bragance.

— Monsieur, je suis gentilhomme, disait-il, et pourtant je vais vous donner le droit de me traiter comme Don Salluste traite Ruy Blas.

— Et comment cela, monsieur?

— Prêtez-moi cent sous!

C'était net et simple.

Un jour, après avoir reçu les cinq francs obligatoires, le marquis me dit :

— Monsieur, je ne partage pas vos opinions, mais, si vous vous présentez à la députation, *souvenez-vous que je dispose de ma voix!*

Pauvre marquis! Un des jours de l'hiver dernier, en passant devant la Morgue, j'entre, attiré par ce magnétisme malsain qu'a la mort. Je regarde, par hasard, dans un cadre, les photographies estampillées des cadavres non reconnus, et là, parmi ces anonymes de la mêlée parisienne, je reconnais — qui? — le gentilhomme aux pièces de cent sous, faux ou vrai marquis, je l'ignore, ramassé au coin d'un trottoir, mort congestionné et alcoolique.

Quand les mendiants à domicile se contentent de vous attendrir par écrit et d'envoyer leurs certificats de maladie ou de civisme avec un autographe, on s'en tire encore. On leur rend leur petit papier jaune avec une pièce blanche. Mais, dès qu'on se trouve face à face avec eux, on est perdu. L'attendrissement à bout portant coûte plus cher. Ils le savent bien, et ces Mohicans parisiens ont, pour arriver jusqu'à leur proie, des ruses de Gros-Serpent. La plus aimable, la plus intelligente, celle qui, spéculant pratiquement sur l'amour-propre des gens et sur la vanité humaine, s'adresse aux gens en vue, littérateurs, politiciens, artistes, artistes surtout, est celle qui consiste à se présenter, non comme mendiant, mais comme biographe.

— Monsieur, il y a là un monsieur qui demande à voir monsieur.

— Je n'ai pas le temps... Je n'y suis pas... A-t-il dit ce qu'il voulait?

— Oui, monsieur. Il vient pour écrire une biographie de monsieur!

Une biographie? On reçoit toujours un biographe. L'artiste ou l'homme de lettres se lève, donne un coup d'œil à son miroir, un coup d'ongle à sa cravate et s'en va, cherchant une attitude, au-devant de son biographe, cet avant-coureur de la postérité. Mais à peine se trouve-t-il face à face avec le visiteur qu'il s'aperçoit — rapidement — qu'il y a biographe et biographe... Mon pauvre marquis de l'Alcoolisme ne demandait que cent sous. Généralement le faux biographe demande vingt francs en promettant de revenir avec ses notes rédigées.

Vingt francs! Pour une fausse joie! C'est pour rien.

J'ai connu un de ces *mendiants à domicile* qui, pour mieux apitoyer ses clients, rédigeait ses demandes en latin, parfois même en vers latins. Ce n'était pas maladroit du tout, et cette ruse de pseudo-savant valait bien l'invention des pseudo-biographes. On se disait devant ces dactyles et ces spondées : « Ah ! le pauvre diable ! Doit-il souffrir ! » Et, pour l'amour du latin, on doublait en hâte l'aumône. Celui-là avait trouvé le moyen de rendre le *pensum* profitable et la prosodie rémunératrice.

Le pensum! Il n'existe plus. Le voilà passé au rang des souvenirs. M. Duvaux vient de le condamner. Plus de pensums ! C'est toute une révolution, et la *Mar-*

seillaise des collégiens n'a plus de raison d'être :

> Les pensums eux mêmes
> *Habebunt finem !*

On montrait, dans un de ces spectacles en plein vent établis naguère boulevard des Batignoles, une série d'instruments de torture, de *masques de honte* pour blasphémateurs ou calomniateurs, de fers d'arrêts, d'objets de grillage et de tenaillage, de haches et de chaises d'angoisses, d'instruments de supplice, depuis la *botte espagnole*, qui, vissée au pied, au-dessus de la cheville, cassait l'os de la jambe, jusqu'à la statue de fer de Nuremberg qui, garnie intérieurement de poignards, perçait, en l'embrassant effroyablement, le malheureux condamné dont elle perçait le corps et crevait les yeux à la fois. C'est la collection, véritablement féroce, des instruments de tortures corporelles. Cela ne broyait que les os et ne faisait saigner que la chair. Mais le pensum ! Ah ! le pensum ! C'était le tenaillage du front de l'enfant et le supplice inutile imposé au cerveau de nos fils.

La question par l'eau, le fer ou le feu n'existe plus. Mais la question par les vers à copier, la torture par le pensum existait encore hier. « Vous me copierez cent » vers ! deux cents vers ! cinq cents vers ! » Qui ne l'a entendue, en sa vie, cette condamnation sinistre, lancée à travers les classes par un pauvre diable de pion, aux nerfs agacés, *et vultu barbaro*, comme dit la chanson.

Cinq cents vers ! C'est-à-dire la privation d'air, de lumière, de jeu, de vie ! Au lieu de la récréation, des courses sous les arbres ou de la gymnastique sous le hangar, l'étude, la prison, le dos courbé, la main

courant, affolée, sur le papier, copiant, recopiant, ressassant jusqu'à la crampe le récit de Théramène, tandis que l'attention du condamné est appliquée à cet inutile labeur jusqu'à la congestion, jusqu'à l'hébétude.

— Condamnez donc des enfants à tirer de l'eau, à jouer aux barres, à donner de l'élasticité à leurs corps ! Punissez-les dans leurs muscles et non dans leurs cerveaux ! écrivait, il y a longtemps, Alphonse Karr, qui depuis a bien certainement dû rééditer sa réclamation cinq ou six fois, dans six volumes différents.

Il avait raison, l'auteur de *Fort en Thème*. Le pensum, — de *pendere*, peser, dit Littré, *pensum*, chose pesée, certain poids de laine à filer et, par extension, tâche à remplir, — le pensum a été inventé par des tortionnaires. Contraignez les indisciplinés à une tâche mécanique, qui durcisse leurs muscles, mais non pas au gribouillage stupide de vers parfois répétés huit fois de suite et écrits au moyen de huit plumes superposées...

Le pensum !

Il me revient, à ce mot, comme des odeurs d'encre bourbeuse et je me revois penché sur mon cahier, conjuguant le verbe *Être inattentif pendant la classe de dessin*. J'entends encore les cris joyeux des camarades jouant aux barres, là-bas, hors de l'étude. Par la grande baie vitrée, le soleil jette, sur le tableau noir, ses rayons joyeux par poignées. Il y a des frissons de vent dans les arbres, du bleu dans le ciel, des senteurs de printemps dans la cour. Et, ciel bleu, soleil, printemps, rien de tout cela n'est pour moi. Je copie, je copie, je

finis mon pensum. Et fort heureusement le pion, qui n'est pas intraitable, accepte nos vers, même quand ce sont les verselets de l'excellente Mme Deshoulières, tendre aux écoliers punis :

Dans les prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis...

Il les accepte, le pion, pourvu qu'ils soient ornés de dessins à la plume laissés à la fantaisie des élèves punis... Quelle étrange idée !

Peut-être le brave garçon collectionnait-il nos petits *bonshommes!* Une page *illustrée* comptait double et, du moins, ces essais de dessin étaient-ils utiles à quelque chose !

J'ai eu pour maître de pension un aimable homme, un littérateur ami de Jules Janin, Alexandre de Saillet, qui a écrit pour les enfants des livres amusants, les *Mémoires d'un centenaire*, les *Jeunes Français de toutes les époques*, d'autres volumes encore. M. de Saillet, devançant la circulaire de M. Duvaux, avait donné, en bon père de famille, au pensum une forme nouvelle. Il nous condamnait à cultiver un jardin, comme Candide. Nous avions, dans la cour de récréation de la rue Bleue, chacun notre coin, chacun notre jardinet. Nous semions et nous faisions pousser ce que nous voulions. Léon Duchemin, déjà mondain et qui devait plus tard signer *Fervacques*, affectionnait les tubéreuses. Je m'en tenais aux capucines et aux roses trémières. Les pensums consistaient en coups de pioche et coups de râteau.

— Vous passerez votre récréation à bêcher! Ne répliquez pas ; dimanche, au lieu de sortir, je vous fais faire vos semailles!

Le pensum, ainsi présenté sous l'aspect de fleurs à faire naître, valait mieux que celui qu'on nous imposa plus tard sous la triste image de racines grecques :

A vaut un, prive, augmente, admire...

Toujours est-il que les écoliers d'aujourd'hui sont affranchis de cette servitude. Cet absurde surcroît de travail, père du rachitisme, des fièvres typhoïdes et des chloroses, on va le remplacer par l'exercice en plein air, le fusil scolaire et les poids de la gymnastique. Les lycéens en doivent être heureux.

Mais voulez-vous que je vous dise? Il y a des êtres chers qui bénissent la décision du ministre de l'instruction publique. Ce sont les mères. Les pauvres mères! Elles étaient innocentes, elles, de la *dissipation* de leurs fils à la classe de mathématiques, de leur *turbulence*, de leur *conduite légère*, de leur *bavardage à l'étude*... Elles n'étaient point, les malheureuses, le moins du monde complices de ces méfaits, et elles en supportaient le poids et elles en partageaient la peine! O mères des élèves externes, combien de fois avez-vous aidé votre enfant à copier ses *deux cents vers!* Combien de fois avez-vous prétexté une migraine et laissé là l'Opéra, l'Opéra-Comique ou la loge du mardi à la Comédie-Française, pour tracer sur le papier écolier, de votre jolie petite écriture mal déguisée, le songe d'Athalie ou la mort de Coligny de la *Henriade!*

Vous voilà délivrées, hors de prison, chères mères, collaboratrices des pensums de vos adorables garnements d'enfants ! Et quand je dis collaboratrices ! Il y a des collaborateurs qui font toute la pièce.

« — Va jouer, va, va-t'en au square, je ferai ton pensum ! »

C'est un mot de mère, cela. Les mères n'ont pas besoin de circulaires ministérielles pour savoir que rien n'est plus utile à l'enfant que la santé, et que tout pensum qui atrophie le petit homme est barbare.

Les collégiens seront punis par l'hygiène. A la bonne heure ! Et l'on n'entendra plus, devant un passage de l'*Art poétique* de Boileau :

> C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
> Pense de l'art des vers atteindre la hauteur...

le pion s'écrier : « Mais ce n'est pas là votre écriture ; Qui a écrit cela ? » Et l'enfant, confus, répondre tout bas : — C'est maman !

Les enfants sont affranchis et les *mamans* sont amnistiées !

Ce qui n'est pas amnistié; c'est l'*Union générale.*

Paris, absorbé par la question des étrennes, n'a même plus d'attention à prêter (ni attention ni argent) aux condamnés de l'Union générale. Quelle antithèse pour Bontoux et pour Féder: 1881 et 1882 ! La folie de décembre dernier et la réalité de décembre présent ! Toute cette fièvre aboutissant à cet arrêt, ce prurit d'or menant à ces quatre murs gris.

Bah ! le jeu est dans le sang des hommes modernes, et de telles leçons n'ont jamais guéri personne.

Je sais des Bontoux inédits qui disent en parlant du Bontoux revu et corrigé :

— Il a été maladroit. Moi, je ferai mieux !

Le dieu Mercure nous garde d'un nouveau krach et de nouvelles expériences !

XL

La démolition des Tuileries. — Le scandale du jour. — Les *Mémoires* d'Horace de Viel-Castel. — Le *Livre*. — Avant la publication. — Une réponse d'Alexandre Dumas. — La *France* en 1862. — Trois chroniqueurs : M. de Pène, M. de Viel-Castel et *Olivier de Jalin*. — Comment l'auteur des *Mémoires* juge Théophile Gautier et Jules Janin. — Ce que deviendront ces *Mémoires*. — La maladie de M. Gambetta. — Mlle Claire Gambetta. — L'année qui finit. — Les revues de la banlieue. — Couplets d'hier et d'aujourdhui. — Paris. — Les baraques de fin d'année. — 1883. — Un rêve.

31 décembre 1882.

1792-1871-1882. Trois dates de l'histoire de Paris : prise d'assaut des Tuileries, incendie des Tuileries, démolition des Tuileries.

J'ai visité, une dernière fois, le palais en ruines. Il est superbe ainsi. Le vent passe à travers les baies énormes, les brèches des murs écroulés. On croirait voir une ruine romaine. A chaque pas on se heurte à un tableau d'Hubert Robert ou à une perspective de Piranèse. A terre, en des tas encore élevés, des débris de moulures, de frises, de corniches, des grilles tordues, des morceaux brisés de lances dorées ; au pied des socles fendus

par l'incendie, des fragments de statues de marbre, des plis de toges ; les têtes et les bras ont été enlevés. L'escalier qui conduisait à la chapelle est envahi par les plâtras. On y distingue à peine la trace des marches. Du haut du trou béant que forme cette chapelle même, on découvre un grand carré vide, des statues mordues et effritées par le feu, et encore, du côté de la rue de Rivoli, l'emplacement, le dessin du maître-autel...

De l'herbe partout, des débris, des tessons, des pierrailles. La grande cheminée de marbre blanc, ornée de cuivre, de la galerie des Fêtes, est restée là-haut, collée à la maçonnerie et comme suspendue au-dessus d'un gouffre. On éprouve une sorte d'impression de rêve à aller et venir à travers ces ruines, en suivant les rebords formés par ce qui reste encore des plafonds engloutis. Au moindre faux pas, on tomberait : le vide est partout. Impossible d'aller, sans risquer sa vie, dans ce qui reste de la salle des Maréchaux.

De là, par les grandes ouvertures, les trous des murs, d'un côté l'arc de Triomphe apparaît, avec les arbres jaunis du jardin, la longue avenue des Champs-Élysées, et, de l'autre, le groupe de bronze du Carrousel. Encore une fois, on se croirait à Rome, dans les ruines.

Les plafonds du salon de l'impératrice gardent encore la trace de l'endroit où étaient les peintures de Chaplin ; il y a comme de vagues fantômes d'amours sculptés aux angles. L'escalier qui descendait de ces appartements et par où les maréchaux, les chambellans, les dames d'honneur, les intimes, les invités ont passé, n'existe plus. Écroulé comme le reste.

Et sait-on ce que deviennent, ou devenaient encore

hier, les Tuileries en cet état de ruines? La nuit, les vagabonds sautent par-dessus les planches qui entourent le vieux palais et y cherchent un refuge, comme sous les ponts ou, jadis, les carrières à Montmartre. Le jour, les moineaux francs volètent sur les corniches; le soir, les oiseaux de nuit et, parmi eux, les vagabonds, ces chauves-souris humaines. Ils couchent là, attendent le jour sous ces murailles et, entre temps, enlèvent un cuivre oublié à quelque rampe, le plomb des conduites d'eau, un peu de fer, un peu de marbre. Ils ont même, une fois, allumé un calorifère des cuisines. On l'a retrouvé, chaud encore, le lendemain. Pas de gardien de nuit — pas un seul — pour empêcher ces rôdeurs, derniers hôtes des Tuileries, de s'assembler là. M. Camescasse, et les prédécesseurs ou successeurs de M. Camescasse, ont bien d'autres chats à fouetter ou d'autres papillons de nuit à manquer! Et l'hôtel des Postes, provisoire, est à deux pas de ces Tuileries, où *on loge à la nuit!* Et des Tuileries, ainsi hantées par les noctambules et les gens sans aveu, aux baraquements, on peut sauter vite! Imaginez la Banque de France à deux pas des carrières d'Amérique!

Les gens qui ont volé la Poste, cet hiver, ont dû attendre le *bon moment*, tapis dans les caves des Tuileries.

Ce que je ne m'explique point, sur ce palais en ruines, c'est, du côté du Carrousel, une suite de ronds de cible peints sur les murailles mêmes, à hauteur d'homme. Avait-on, pendant la Commune, établi un tir le long du palais? Il ne me paraît point probable que ces ronds aient été tracés depuis l'incendie. Question à résoudre.

Le certain, c'est que le vieux palais va disparaître. A l'encan! aux enchères! M. Achille Picart y a mis ses ouvriers, ses pioches et ses tombereaux. — Et, dans trois mois, de ce qui fut une œuvre d'art exquise, de ce qui était notre histoire vivante, et non seulement l'histoire de la monarchie, mais l'histoire de la Révolution — car les incendiaires auraient dû se souvenir que la Convention avait siégé là — il ne restera plus rien que de la poussière, des décombres et quelques débris dans quelque Musée.

Le *petit homme rouge* des Tuileries, le petit spectre de la légende, n'a que bien peu de temps à s'y montrer encore.

Je m'étais absolument promis de ne pas souffler mot de ces *Mémoires du comte Horace de Viel-Castel* qui viennent d'être imprimés à Berne et qui sont le scandale de Paris. Mais on en parle trop, et partout, et trop haut, pour que je n'en dise point quelque chose. Je trouve du reste qu'on a mené beaucoup trop grand bruit autour du volume. Il est pis que médiocre. Je l'ai acheté cinq francs; il ne vaut pas ça. On le vend aujourd'hui plus cher. Ah! le fruit défendu — et un fruit gâté! Cela se paye : tant pis pour les acheteurs, je les avertis qu'ils seront volés.

Qui diable s'est avisé de parler de Saint-Simon et même des chroniqueurs *minores* du dix-huitième siècle à propos des racontars d'un homme du monde qui vit hors du monde et qui « couche sur le papier » de petites médisances ou de grosses calomnies sur le compte

des gens qu'il invite à dîner ou chez lesquels il dîne, écoutant tout, notant tout, même les propos en l'air, les faux bruits, les impossibilités, les bulles de savon de la nouvelle aussitôt crevées que gonflées? Saint-Simon, bon Dieu ! Saint-Simon, ce bilieux de génie évoqué à propos d'un historiographe de pacotille ! Il y a là un manque de proportions qui fait sourire.

Ce qui est certain, c'est que ce méchant in-octavo continue son chemin et circule sous le manteau — ou le mantelet.

Dans le monde aujourd'hui, — ou dans un certain monde, — en parlant de ces *Mémoires*, on dit : le *livre*, comme on dirait : la *Bible*.

— Avez-vous lu le *livre?*

Il n'y en a qu'un pour la badauderie publique. Une page de Renan, un sonnet de Sully-Prudhomme, un chapitre de Cherbuliez, ce n'est rien ou peu de chose. Ce qui amuse, ce qui brûle les lèvres après avoir brûlé les doigts, c'est le *livre*. Comment donc ! On y déshabille les femmes, on y déshonore les hommes. A la bonne heure ! Voilà un livre ! — « Vite, vite, coûte que coûte, un exemplaire du *livre!* Prêtez-moi le *livre!* Trouvez-moi le *livre!* Cinq louis pour le *livre!* »

Le public est ainsi pourtant ! Il crie avec raison contre les indiscrétions de la lettre moulée, et il les encourage; cela lui plaît, ce quassia amara de la calomnie; il est blasé, et la médisance lui paraît un apéritif.

C'est évidemment sur la basse curiosité des sots que

spéculait l'auteur de ces *Mémoires*. Je n'ai point connu M. Horace de Viel-Castel et ne sais qui a publié ce livre à couverture gris de fer. Les journaux ont donné là-dessus des détails qu'il me plaît d'ignorer. D'ailleurs, comme le disait fort bien, il y a deux jours, M. de Pène, en pareil cas, si l'on veut faire justice, on sert et on dessert à la fois la cause d'une famille et on éclabousse malgré soi des innocents. Ce que je sais, c'est que, lorsqu'en 1862 M. A. de la Guéronnière fonda le journal *la France*, il confia la chronique de Paris à trois écrivains : M. H. de Pène, M. H. de Viel-Castel et celui qui écrit ces lignes. J'avais pris alors le pseudonyme d'*Olivier de Jalin*.

Les chroniques de M. de Pène étaient remarquables ; celles d'*Olivier de Jalin* étaient jeunes ; celles d'Horace de Viel-Castel étaient médiocres, mais « informées », comme on dit. Seulement, ce fiel d'aujourd'hui était alors du miel. Le comte faisait patte de velours dans le journal et montrait ses griffes dans son petit *livre noir* mis sous clef, recueil de commérages empoisonnés qui allait devenir un si étonnant héritage.

Quoi ! tant de fadeurs tout haut murmurées et de diffamations subtilement distillées tout bas ! C'est un joli caractère que celui de ce sous-Saint-Simon. On sent, à chaque page, chez lui, la rancune de l'homme du monde à qui le monde n'a pardonné ni ses écrits ni ses aventures, et l'envie de l'homme de lettres manqué jalousant les gens de lettres célèbres.

Le comte de Viel-Castel dira fort bien, sans scrupules, en parlant d'une femme : « J'ai raconté sa vie dans tel roman. » Voilà pour le monde. Théophile Gautier,

Jules Janin, ne sont pour le comte Horace que des « laquais de la littérature ». Le cœur de M. de Viel-Castel se soulève en voyant à la boutonnière de Janin et de Gautier le ruban de la Légion d'honneur. « Janin décoré ! dit-il. On donnera sous peu des croix aux héros des tapis francs ! » Voilà pour les lettres. Diaz aussi est décoré : l'auteur des *Mémoires* n'est pas plus tendre pour le peintre : « Diaz ne sait pas dessiner, Diaz n'a jamais fait un tableau. C'est un « barbouilleur. » Voilà pour les arts. Dumas assure que de tels livres sont faits pour les sots. Mais, en vérité, n'y a-t-il pas quelque peu de sottise aussi chez le comte Horace de Viel-Castel ?

Le métier d'auteur de Mémoires serait, en vérité, trop facile s'il suffisait, pour l'exercer, de ramasser les lambeaux de calomnies comme les rôdeurs ramassent les bouts de cigares et, à ce compte, Métra ou le *Gazetier cuirassé*, Morande ou l'*Espion anglais*, seraient des historiens au même titre que Luynes ou le marquis de Sourche. Mais il est à remarquer qu'ils ont presque tous la poutre au fond de l'œil, ces moralistes de hasard qui cherchent la paille sur la prunelle du voisin.

Je connais sur plus d'un annaliste de ce genre certains petits faits anecdotiques où les rédacteurs de *Mémoires* scandaleux ne brillent pas toujours d'un très vif éclat et qu'ils négligent volontairement de rapporter. On m'a assuré qu'un de ces *mémorialistes* qui disent tout — lorsqu'il s'agit des autres — n'avait pas dit pourtant cette jolie historiette d'un gentilhomme

déclassé, vicomte, comte ou marquis, se prenant de querelle, dans un cercle ou dans la rue, avec des rustres ou avec des mondains violents, et recevant en plein la ruade que Molière appelle par son nom, en plusieurs mots et en toutes lettres : — si bien que, le lendemain, le valet de chambre, en prenant, pour les brosser, les habits et le pantalon du gentilhomme, laissa tomber ce mot, beau comme une belle réplique de comédie :

— Peste! Monsieur le comte — ou le vicomte — s'est donc assis, cette nuit, sur une semelle ?

Mais pourquoi se laisserait-on aller au péché peu mignon que l'on reproche aux autres? De tels livres ont peut-être leur utilité. Il est bon, après tout, que ces cancans d'outre-tombe se produisent ainsi, à l'heure où les contemporains peuvent hausser les épaules et dire, comme Alexandre Dumas : Bien sot qui s'y fie!

Mais quand je pense que, dans cent ans, — nous morts, — on jugera les renommées d'aujourd'hui d'après les petits papiers de quelque personnage bizarre qui trempe sa plume de fer dans sa poche de bile, et note, pour les éditer, et rassemble, pour les vendre, les petites infamies que la méchanceté murmure à l'oreille de la niaiserie! C'est à se demander si la postérité ne sera pas, elle aussi, une grande commère!

Mais bah! cette postérité fait la part de toutes choses et juge les jugeurs. Aussi bien, qu'est-ce que de telles insultes? Un peu de boue du tombereau qui passe. Un coup de brosse rapide, et tout disparaît. Quoi que dise Basile, la calomnie n'est pas redoutable : s'il en reste une trace, il n'en reste aucune tache.

Je me suis, pour ma part, souvent donné le plaisir de

regarder en face les gens qui, parfois, écrivent de si terribles articles. « De loin, c'est quelque chose, et de près, ce n'est rien. » Il suffit de lire, d'un franc coup d'œil, au fond des yeux de ces gens-là pour voir qu'il n'y a que vilenie indigne de colère. Je pense à plus d'un *éreinteur* que je pourrais nommer. A quoi bon ?

Mais, à un tout autre point de vue, comme c'est agréable tout ce bruit fait autour du *livre* gris de fer, comme c'est charmant pour le très honorable baron de Viel-Castel, l'historien de la Restauration qui a dignement remplacé à l'Académie française le général de Ségur, historien de la Grande Armée! Il vaut bien la peine de faire loyalement et bravement sa vie pour trouver son nom mêlé à de tels scandales.

Mêlé? M. Louis de Viel-Castel est simplement mêlé à tout cela comme bien d'autres que le comte Horace égratigne. L'auteur des *Mémoires* n'a même pas épargné son frère.

— Eh bien! tant mieux pour l'académicien! Cela le dégage! me disait très finement quelqu'un.

Maintenant voulez-vous savoir le sort qui attend ces *Mémoires* destinés à former dix, douze ou quinze volumes, très minces, car, pour faire durer le plaisir — avec le profit — on les détaille par petites tranches, comme les petits pâtés (ceux de Mme Lafarge, qui étaient empoisonnés) ! On avalera peut-être cette première tranche, assez indigeste. On goûtera peut-être à la prochaine, puis on laissera ces pages sans esprit paraître obscurément dans l'officine bernoise, et tout ce papier sale s'accumulera et moisira chez les libraires avec ses cancans d'almanachs et ses raclures des mé-

chancetés mondaines, et l'éditeur, navré, n'aura même pas la ressource de débiter ces paperasses comme cornets chez l'épicier.

L'épicier aurait peur d'être poursuivi pour attentats à la salubrité publique.

L'année 1882 aura donc fini sur ce scandale, qui nous reporte exactement au beau temps des calomnies d'au delà la frontière et des pamphlets d'outre-Manche, — à l'heure exacte où Beaumarchais allait négocier la mise aux pilons des libelles. Je croyais naïvement qu'il était passé, et bien passé, ce joli temps-là !

Mais non. Et encore si, avec les indiscrétions des gazetiers du dix-huitième siècle, nous avions leur finesse et leur esprit ! Hélas ! toute la gent nouvelliste a été sur pied, en ces derniers jours, pour savoir la vérité sur la maladie de M. Gambetta. On a essayé de regarder par-dessus les murs et les haies des Jardies. On a évoqué l'ombre de Balzac et l'on a épié, à la sortie, le visage des médecins pour déchiffrer leur secret sur leur visage. On a interrogé les jardiniers du voisinage, la marchande de journaux de la gare de Ville-d'Avray, les débitants de vin, les loueurs de villas, tous les entours du logis fermé. Le moindre cantonnier, hochant la tête, devenait un personnage.

A vingt mètres du chevet de cet homme qui, d'ordinaire, n'a eu d'autre fièvre que celle de la patrie, de ses misères et de sa grandeur — et qui agonise — on a entamé des polémiques parlées, bientôt continuées dans les journaux par des espérances détestables et de

navrantes injures. Pas de pitié ; politique de cannibales et danse du scalp. Vive Dieu! il devrait y avoir trêve de colères devant toute souffrance et oubli et respect devant cette vertu, chaque jour plus rare, partant plus noble et plus vaillante : le patriotisme.

Non, non. Ce temps-ci se plaît aux insultes. Il a comme une boulimie de scandale et un prurigo de commérages. Une chanteuse de rencontre, portant le nom de Gambetta, monte sur les planches d'un café-concert, et il se trouve un impresario pour spéculer sur la curiosité publique, et une foule pour faire d'un refrain de taverne une question politique. « Elle chantera ! Elle ne chantera pas ! » Les fausses notes de Mlle Claire Gambetta deviennent un prétexte à manifestations, et on imprime ce nom sur des affiches rouges comme on placarde, à l'usage des badauds sur les murailles de Paris, l'annonce de cette publication douteuse : *les Amours d'Arabi-Pacha.*

Est-ce là ce qu'on lit? Les *Mémoires* de Viel-Castel en haut, les *Amours d'Arabi* en bas ; ramenez-moi vite au pauvre vieux Berquin et aux *Contes* du bonhomme Bouilly !

L'année finit sur ces préoccupations, sur des échos de duels parlementaires, sur le tapage ordinaire d'une double fin de session, Chambre et Conseil municipal mêlés. On berne 1882 dans les revues de fin d'année et, dans tous les concerts des boulevards extérieurs et de la banlieue, les flons-flons des Aristophanes de rencontre jettent, en chantant, une pelletée de terre à l'année qui s'en va :

Par des chansons,
Par des flons-flons,
Que cette année
Soit terminée !
Un gai refrain
Peut — c'est certain —
Porter bonheur pour l'an prochain.

Ce n'est pas de la haute poésie, mais qui voudrait se rendre compte de l'état moral de la population, « tâter le pouls de l'opinion », comme dirait M. Prudhomme, devrait un à un « passer en revue » ces cafés-concerts où l'on donne des revues de fin d'année. C'est là que les aspirations, les amours, les rancunes de la foule apparaissent en plein, et, pour l'observateur, constituent autant de symptômes.

Elles se ressemblent toutes, ces revues chantées entre deux bocks de bière, dans la fumée des cigares et des pipes. Elles portent, sauf la revue d'un concert de la rue du Château-d'Eau, la *Foire du XIX*e *siècle*, par M. Lemercier de Neuville, des titres bizarres. L'une d'elles devait s'appeler tout uniment : *Flambez finances!* Elles fustigent de leur mieux les ridicules de l'année, ses folies et ses scandales : le krach, les loteries multiples, les lycéens en congrès, les députés en vacances, la pluie continue, les panoramas, les tambours disparus et qui reparaissent, l'ouverture de l'Éden et du musée Grévin, la démolition de Mabille et la disparition du Moulin-Rouge — ce moulin dont les ailes, comme celles du Moulin de la Galette, tournaient parfois, dit une revue des Batignolles, moins vite que les opinions de certains hommes politiques.

Ceci est à noter. Elles font sourire et même rire, les allusions narquoises à la politique. L'esprit malin de la *Foire aux Idées* montre çà et là le bout de son ongle. On n'applaudirait plus un de ces couplets opportunistes qu'on faisait bisser il y a quatre ans, et où l'on conseillait à la République de faire son nid petit à petit. Les personnages historiques, tout à coup évoqués par ces faiseurs de revues, poussent des cris plus ardents et chantent des refrains moins modérés. On voit en une de ces actualités de fin d'année le tambour Barra battre sa caisse, et on l'entend chanter une chanson ultra-patriotique. On pourrait croire, en entendant les bravos de la foule, que le public échauffé va prendre les armes à la sortie du concert.

Puis, tout à coup, dans une autre revue, on peut entendre les éclats de rire qui saluent les plaisanteries dont on crible le juré qui ne veut pas jurer :

J'ai fait serment,
Oui, serment,
De ne plus fair' de serment.

— Bravo! monsieur, répond le compère. Permettez-moi de vous serrer la main!

Et le juré :

— Un serrement de main ? Non monsieur ! Pas plus celui-là qu'un autre !

Et de l'effet d'hilarité produit sur l'auditoire on pourrait conclure que la foule trouve parfaitement ridicule le refus du serment.

Ce qui est certain, c'est que le public, — ce public complexe, dont Gœthe disait : « Combien faut-il de

sots pour faire un public? » et qui contient pourtant nombre de gens de bon sens et parfois une pincée de gens d'esprit, — le public actuel, un peu désorienté, flotte entre des aspirations diverses et des idées disparates. Il n'a plus de grands enthousiasmes, c'est visible, et il lui plaît surtout de ne pas être trop fort secoué et d'entendre railler les puissants, tout en fumant paisiblement son tabac. Il a l'air las d'un homme qui a beaucoup marché. Il est déçu, troublé, réveillé de trop beaux songes. L'Avenir, devenu le Présent, n'a pas tenu tout ce qu'il promettait. Alors, la foule se laisse aller sans savoir bien exactement où elle va. Elle garde d'ailleurs une qualité rare et bien française, l'amour de l'action et du travail. Avec cela, on va loin, et les nations ne meurent pas dont les fils, artistes ou artisans, savent faire œuvre de leurs dix doigts!

Il travaille, ce Paris. Il garde le goût du labeur et aussi le goût dans ce labeur même. Toute cette bimbeloterie qui scintille dans les baraques de la fin de l'an, c'est l'ingéniosité et la grâce même de Paris, du Paris pauvre s'ingéniant à trouver des étrennes à bon marché au Paris modeste. Il n'y a pas une ville au monde où une foire de ce genre ne fût pas brutale comme une ruade ou bestiale comme une kermesse. Ici, les baraques en plein vent ont encore une coquetterie, et les jouets sautillent gentiment au bout des morceaux de caoutchouc; jouets, bibelots, bonbons et livres, tout est là d'ailleurs pour nous dire :

— Fermez l'*Agenda* de l'année ; c'est fini. A l'année nouvelle !

Un an de plus, un an de moins.

Tant de rêves déçus, de labeurs inféconds, de désillusions souvent amères, tiennent, pour tant de gens, dans ces douze mois qui finissent! On serait tenté de les maudire, ces mois dont le premier jeta sur Paris la ruine et dont le dernier nous garde encore bien des inquiétudes et peut-être des malheurs. Les maudire? A quoi bon? Regarder en arrière est chose inutile. L'homme, comme l'humanité même, ne doit avoir qu'un mot d'ordre — celui des Américains : *En avant! Go ahead!* Et que l'année 1883 nous soit propice! Qu'elle donne à ce cher pays — le plaisant pays de Gaule — la paix qui laisse grandir les enfants, vivre les hommes, et le clair soleil qui mûrit les blés d'or et verse aux lèvres le liquide rubis du vin de France !

Eh ! sans doute, il a ses défauts, et ses vices, et ses sottises, et ses préjugés, et ses colères, ce pays qui fut celui du beau rire et des grands coups d'épée; mais il n'a pas — je le répète — plus de défauts que d'autres qui le jalousent, le dénigrent et l'envient, et il a des vertus qu'ils n'ont pas ! Si nous pouvions nous corriger!... Si nous pouvions nous réconcilier, nous aimer, cesser de nous méconnaître et vivre cœur à cœur dans la vie de tous les jours, comme aux heures de péril on vivait, et on vivrait encore, coude à coude, au rempart ou à la frontière !...

Ah! le beau songe ! Je sais bien : — c'est un songe et rien qu'un songe. Mais il me plaît de bercer ce rêve, à cette heure fiévreuse d'une fin de l'an qui ressemble à ces tombées de jour où des fantômes semblent errer, plus pressés, autour des lits des malades, dans la demi-

lumière crépusculaire. Je m'imagine que la chère patrie assoupie est encore une malade, comme il y a dix ans, — une convalescente, si l'on veut, — et que ses fils, tout bas, à son chevet, lui murmurent doucement: — Tu ne sais pas ? Nous nous aimons tous autant que nous t'aimons ! C'est fini, nos querelles, nos duels, nos insultes, nos tapages, nos folies. Nous serons si sages, si sages, avec l'an nouveau !... Tu verras. Donne-nous, en attendant, ton pardon pour nos étrennes !

Et le rêve continue. Le baiser de paix n'est plus un baiser Lamourette. Il n'y a plus qu'une grande famille groupée autour d'un drapeau dont on a recousu de belles couleurs à la hampe brisée. On oublie tout et l'on s'aime. Ainsi soit-il !

P.-S. — Il est bien entendu que les rêves ne se réalisent pas.

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS

LA VIE A PARIS

1882

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

I — LITTÉRATURE

LES GENS DE LETTRES — JOURNALISTES, CRITIQUES ET CHRONIQUEURS
CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

II — LES ARTS

PEINTRES — SCULPTEURS ET DESSINATEURS COLLECTIONNEURS

III — LE THÉATRE

AUTEURS ET COMÉDIENS — DANSE ET MUSIQUE

IV — LE MONDE

CHOSES DU JOUR — PROCÈS ET SCANDALES FÊTES ET CÉRÉMONIES

Corbeil. — Typ. et stér. B. Renaudet.